

J. DELCOURT C. S. Sp.

AU  
CONGO FRANÇAIS

Monseigneur Carrie  
1842 - 1904

I

BV3625  
.C63  
C5x  
vol. 1  
Spiritan  
Coll.

**SPIRITAN COLLECTION**  
**DUQUESNE UNIVERSITY**  
The Gumberg Library



*Congregation of the Holy Spirit*  
*USA Eastern Province*

J. DELCOURT C. S. Sp.

*Perfectionnement Hommage.  
J. Delcourt  
23/2/68*

# AU CONGO FRANÇAIS

Monseigneur Carrie  
1842 - 1904

I

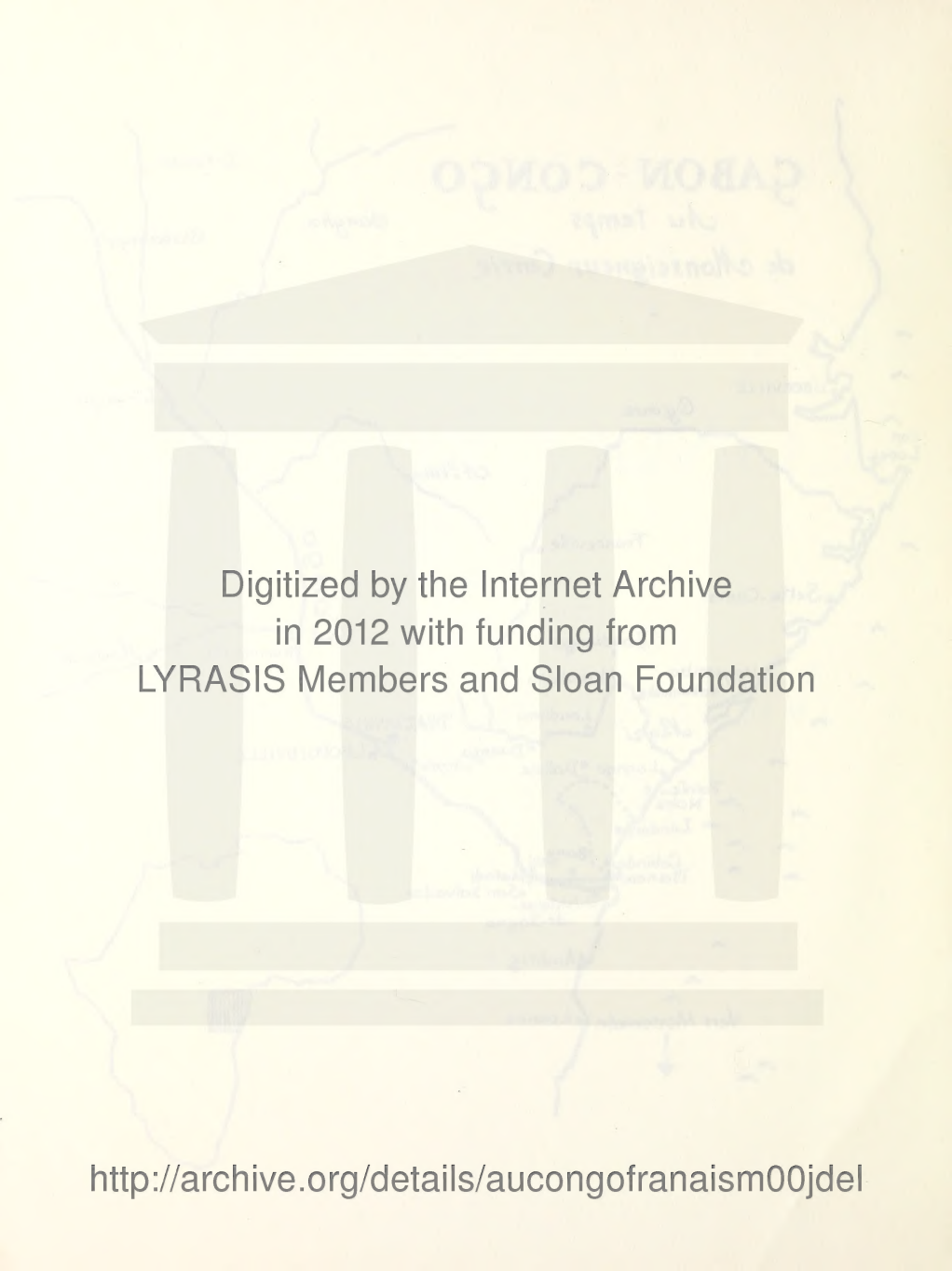




# GABON - CONGO

*Au temps  
de Monseigneur Carrie*





Digitized by the Internet Archive  
in 2012 with funding from  
LYRASIS Members and Sloan Foundation

<http://archive.org/details/aucongofranaism00jdel>

## CHAPITRE I

### A LOANDA D'ANGOLA ET CONGO

A portée de voix du rivage, un flot verdoyant émerge au raz de l'eau. Sentinelle avancée, posée sur l'océan à l'entrée d'une vaste baie lumineuse, la forteresse carrée de Saint-François de Pinedo commande Loanda, capitale de l'Angola portugais. Sur la côte, palmiers et cocotiers ombragent factoreries et magasins, églises et hautes maisons.

Là n'est pourtant pas le véritable Loanda. C'est plus haut qu'il faut le chercher, au sommet d'un piton rocheux qu'escaladent d'étroits raidillons. Couvents et palais, d'autres églises encore s'y pressent, autour de petites placettes brûlées de soleil, sous la sauvegarde de l'antique Fort Saint-Michel.

Capitale de l'Angola et du Congo portugais, Loanda est chargé d'un lourd passé de négoce et d'évangélisation, d'intrigues et de combats. Durant de nombreux siècles - car aucune ville européenne n'est plus ancienne sur la côte ouest de l'Afrique -, Anglais et Hollandais, Français et Espagnols, peuplades de l'intérieur aussi, enviaient au Portugal ce bastion privilégié.

Diégo Cam l'y plaça.

Lorsqu'en 1484, ses audacieuses caravelles atteignirent l'embouchure du Congo, elles découvrirent, sur les rives du vaste fleuve, un immense royaume aux lointaines frontières. Affables autant qu'accueillants, les sujets du roi du Congo s'empressèrent de nouer de durables amitiés avec le Portugal.

Mbanza-Congo, leur capitale, est perdue loin dans les terres. Qu'importe ! Seigneurs et artisans, missionnaires et commerçants accourent du Portugal, débarquent au port de Prazza-Pinda du Sogno, au pied du Padrao de pierres fraîchement taillées, gagnent la capitale par deux cents kilomètres de mauvais sentiers, et se répandent à travers le royaume.

Poursuivant son exploration le long de la côte, Diego franchit à Ambriz la frontière de la province du Sogno, longe le rivage du Bamba, lui aussi vassal de Mbanza-Congo, et débouche dans la baie de Loanda. Un port y prend naissance qui éclipse sans tarder la capitale isolée dans ses montagnes. Car, délaissant Mbanza-Congo, lointaine terre d'exil où il ne règne pas seul, le représentant au Congo du roi du Portugal fait sa terre d'élection de ce rocher plus proche du Tage et de Lisbonne, et que protègent les canons de sa flotte ancrée dans la rade.

Vaste camp militaire, port qu'égayent le déploiement des voiles bariolées et la course des vaisseaux de haut-bords, ville bruyante du troc des marchandises inlassablement apportées de l'intérieur, capitale où souffle la brise du large, et qui groupe, autour du gouverneur, seigneurs et officiers,



membres de la Junte et du grand commerce, terre de piété hérissée de clochers et d'églises où chanoines et prêtres séculiers, Carmes, Dominicains, Jésuites, Franciscains et Capucins entretiennent l'exubérante piété portugaise, la grande cité vivante du seul royaume catholique d'Afrique devient ville épiscopale lorsqu'en 1676 l'évêque lui-même, délaissant San Salvador, y fixe sa résidence.

De ce glorieux passé ne subsistent, en 1852, que de rares vestiges.

Divisé et ruiné, le Portugal a depuis longtemps perdu la maîtrise des mers. Le marquis de Pombal et les troubles qui suivirent la persécution religieuse ont tari l'envoi des missionnaires. Bloquant les côtes d'Afrique, et réprimant la traite des esclaves, les flottes françaises et anglaises viennent d'anéantir la dernière richesse de la grande citadelle.

## CONGO ET PORTUGAL

Dans son vieux palais épiscopal, M<sup>re</sup> Joachim Moreira y Reis, vingt-deuxième évêque d'Angola et Congo, est assis à sa table de travail. Sa plume grince sur une feuille de papier. Le prélat semble soucieux. D'un geste découragé il s'arrête d'écrire. Levant la tête, ses yeux fixent d'anciennes estampes accrochées au mur. "1491, baptême du roi du Congo, Joao 1<sup>er</sup>", lit-il sous la première gravure. A genoux en plein air, entouré de serviteurs et de seigneurs portugais, portant boucliers et arquebuses, le roi noir Joao I reçoit le baptême, tandis qu'en arrière-plan débarquent d'une caravelle soldats et missionnaires, hommes et femmes, qui prennent le chemin de l'intérieur.

"Débuts prometteurs", monologue à voix basse l'évêque dont le regard se porte sur trois autres gravures représentant une reine africaine assise sur un esclave, et conversant avec un seigneur portugais, son baptême et son enterrement. "La reine Junga, poursuit l'évêque, aussi ardente à se liquer contre nous avec les Hollandais, que sincère et généreuse dans sa conversion". Puis, un grand brasier où tombent, à pleines brassées, idoles et fétiches. Enfin, le portrait d'un jeune évêque noir. "L'Angola serait encore chrétienne, s'il n'avait pas été le seul de sa race", murmure-t-il tristement.

A ce moment, quelques coups discrets frappés à sa porte le tirent de ses pensées. Un serviteur pénètre dans la pièce.

- Un prêtre français désire être reçu par Son Excellence, annonce-t-il.

- Qu'il entre tout de suite, répond l'évêque déjà debout pour accueillir le visiteur qui apparaît dans l'embrasement de l'entrée.

- Permettez-moi, Monseigneur, de me présenter. Je suis le Père Lossedat, missionnaire au Vicariat apostolique des Deux-Guinées. M<sup>re</sup> Bessieux, dont je suis le vicaire général, désire depuis longtemps venir vous saluer. Ne pouvant malheureusement jamais s'absenter de son trop vaste diocèse, il m'a chargé de profiter d'une escale trop courte à mon gré, pour vous assurer de sa déférence.

- Je vous suis reconnaissant, mon cher Père, de votre visite. Les

prêtres français, et spécialement ceux de mon voisin du Gabon, sont toujours les bienvenus à Loanda. Je connais les péripéties héroïques de l'arrivée de vos Pères au Cap des Palmes et à Libreville, comme aussi leurs mérites. Mais au Gabon, vous travaillez dans l'espoir et la joie, puisque votre mission a devant elle les promesses d'un bel avenir, tandis que nous, ici, nous ne vivons guère que des souvenirs de notre passé.

- Les nombreuses églises que je viens d'apercevoir en traversant la ville, semblent témoigner au contraire, Monseigneur, de la prospérité de votre diocèse.

- Le nombre des églises ne signifie rien, mon Père. Jamais nos paroisses n'ont été si misérables et nos chrétiens si abandonnés.

Dès le début de notre arrivée, avec Diego Cam, ce royaume d'Angola et Congo connut une véritable fièvre de conversions. Le prince du Sogno reçoit le baptême, puis le roi et la reine de Mbanza-Congo, qui prennent les noms de Joao et Eléonora, en l'honneur de nos souverains. Don Affonso, leur fils aîné, les imite. Plus encore que ses parents, il se signale par son zèle à lutter contre l'idolâtrie, à combattre la polygamie, à détruire les idoles que des crucifix et des pieuses images remplacent partout. Le Portugal ne cesse d'envoyer des missionnaires de tous Ordres, aussi vénéérés par le roi et les seigneurs qu'écoutés par le peuple qui se presse en foule pour recevoir le baptême. Seul, un fils cadet du roi Joao I n'accepte pas ce régime nouveau. Ralliant sorciers et païens mécontents, il se révolte contre son père. Après quelques succès passagers, ses troupes sont défaites. Lui-même est tué au cours d'un combat par son frère Don Affonso qui, à la mort de son père, monte sur le trône.

Sous le règne de Don Affonso, la religion gagne entièrement les six provinces du royaume. Trois somptueuses églises sont construites dans la capitale qui prend alors le nom de l'une d'elles, San Salvador. Les relations avec le Portugal sont de plus en plus étroites, au point que le Congo copie intégralement les usages d'Europe. Comme le roi du Portugal, celui du Congo possède sa cour, ses seigneurs qu'il titre ducs, marquis, comtes, etc..., son protocole, ses armoiries, ses lettres de cachets, ses ministres et ses ambassadeurs.

- J'ai entendu dire, Monseigneur, qu'un certain marquis de Funta, ambassadeur du roi du Congo, Alvare II, auprès du Pape Paul V, est enterré à Rome dans le baptistère de l'église Sainte-Marie-Majeure. Son mausolée en marbre noir le représente portant sur le dos un carquois rempli de flèches. Envoyé auprès du Saint Père, il fut, paraît-il, tellement malmené en cours de route par des pirates hollandais, qu'il arriva dans la Ville Eternelle pour y rendre le dernier soupir. Le rare privilège de cette glorieuse sépulture valut au moins à sa mémoire de passer à la postérité.

- Cet événement date du début du XVII<sup>e</sup> siècle. Près d'un siècle auparavant, l'Eglise du Congo avait vécu un épisode beaucoup plus glorieux.

Les fils du roi et des principaux seigneurs du pays avaient pris l'habitude de venir à Lisbonne fréquenter nos écoles. Don Henrique, un fils du roi Affonso, ayant terminé ses études classiques, se destine au sacerdoce. Il étudie chez nous la théologie. Ordonné prêtre en 1518, il regagne le Congo en passant par Rome. Le pape Léon X le reçoit en audience et, malgré son jeune âge, lui confère l'épiscopat avec le titre d'évêque d'Utique, auxiliaire de Funchal.

- Pourquoi auxiliaire de l'évêque de Funchal, dans l'île de Madère ?

- Parce qu'à cette époque, le diocèse de San Salvador n'existait pas.



Il ne fut créé qu'en 1597, par le pape Clément VIII, à la demande des rois Philippe II d'Espagne et Alvare II du Congo. Rome le détacha alors du diocèse de San Thomé, lui-même né, en 1534, de celui de Funchal. On assure qu'à l'origine le chapitre de la cathédrale de notre nouveau diocèse était composé de neuf chanoines et d'autant de chapelains. Les prêtres ne manquaient donc pas...

- Funchal serait donc le premier évêché créé après l'invasion des Arabes ?

- Il n'existait que depuis quatre ans lorsque Don Henrique fut sacré évêque. A l'origine, les Templiers, à qui succéda l'Ordre du Christ en 1319, furent chargés de l'évangélisation des Terres nouvelles. Les premiers diocèses africains, Ceuta et Tanger, furent fondés en 1421 et 1468. Mais, dès 1418, le pape Martin V et, en 1455, le pape Nicolas V encourageaient les rois du Portugal à étendre le règne du Christ en leur accordant le droit de fonder des églises sur les terres qu'ils découvraient. Vous savez l'élan que donna à ces découvertes l'Infant Don Henrique du Portugal qui mourut en 1460. Lorsque la rivalité du Portugal et de l'Espagne risqua d'ensanglanter les océans, le traité d'Alcacova, ratifié deux ans plus tard, en 1481 par le pape Sixte IV, l'auteur de la Chapelle Sixtine, apaisa les différends, jusqu'au jour de 1493 où l'arbitrage sollicité du pape Alexandre VI divisa l'océan par une ligne fictive, du pôle nord au pôle sud. L'Espagne rechercherait la route des épices à l'ouest de cette ligne, le Portugal à l'est.

Vous voyez donc que l'évangélisation de l'Afrique, du Congo en particulier, se présentait sous de magnifiques auspices. Liberté des mers. Relations fréquentes et faciles entre les deux pays. Aux missionnaires portugais s'ajoutaient de nombreux prêtres congolais, souvent fils de portugais et de femmes du pays. Une fois entièrement évangélisé, le Congo deviendrait le ferment chrétien des royaumes voisins.

Or, il n'en fut rien. Pourquoi ? Pour de nombreuses raisons. Les foules du Congo avaient demandé et reçu le baptême. C'était très bien. Mais les missionnaires d'alors s'imaginaient qu'il suffisait de baptiser les païens et de leur faire brûler leurs fétiches pour qu'ils pratiquent immédiatement et définitivement les vertus chrétiennes. Ils méconnaissaient tout simplement la force irrésistible des coutumes millénaires, une fois passé l'engouement du moment.

- Chez nous, Monseigneur, en Europe, n'a-t-il pas fallu des siècles de christianisme pour que notre législation, nos coutumes, notre vie, reflètent un peu l'Evangile ?

- C'est précisément ce qui manqua au Congo. Aucune formation profondément religieuse ne fut donnée non seulement à la masse des convertis, mais même aux aspirants au sacerdoce. Pourtant cette formation était d'autant plus nécessaire que le baptême, et plus encore évidemment le sacerdoce, conféraient immédiatement, dans le nouveau Congo, un rang et des privilèges sociaux recherchés, tandis que la fidélité aux pratiques fétichistes était officiellement condamnée. Si l'on se place dans la mentalité de l'époque, on ne peut évidemment reprocher aux missionnaires d'alors de n'avoir pas suffisamment compris l'importance de l'enseignement religieux, la difficulté du changement de vie des nouveaux chrétiens et la nécessité d'éduquer le jeune clergé africain comme l'Eglise forme maintenant son clergé dans les séminaires d'Europe.

Il se passa, alors, ce qui devait arriver. Quand le Portugal ne fut plus avec l'Espagne le seul maître des océans, lorsque naquirent des ambitions et des rivalités commerciales forcées, lorsque se déclara l'hostilité des nations protestantes qui se firent un malin plaisir de semer la

zizanie dans nos chrétientés - en 1641, nous fûmes chassés pendant près de dix ans de Loanda et de San Thomé par les Hollandais -, la décadence du royaume du Congo commença. Depuis longtemps d'ailleurs, l'Asie et l'Amérique attiraient davantage l'Europe que l'Afrique ; et le Portugal ne disposait plus de moyens suffisants pour faire face à toutes ses obligations.

- A cette époque, c'est-à-dire vers 1640, il y eut pourtant, Monseigneur, au Congo, un beau renouveau de vie chrétienne, dû, je crois, à des Capucins italiens.

- Pour remédier à cette situation, la Sacrée Congrégation de la Propagande créa, en effet, durant le pontificat du pape Urbain VIII, la préfecture apostolique du Congo, qui, relevant d'elle, n'était donc pas soumise au droit de Padrao et aux interventions du roi de Portugal. Le Père Bonaventure d'Allesie en fut le premier préfet. L'évangélisation du Congo fut dès lors assurée selon deux modes divers qui se complétaient très heureusement. Le clergé séculier conservait la direction des paroisses d'Angola et Congo, tandis que, hors de leurs paroisses, le ministère des Capucins s'adressait aux païens et reprenait l'enseignement chrétien dans l'intérieur. Cet apostolat des Capucins connut très rapidement un développement considérable. Leur immense monastère de Saint-Antoine-du-Sogno, non loin de Prazza-Pinda, devint un centre religieux extrêmement vénéré et fécond. Dans un immense hôpital, doté d'une pharmacie très bien fournie et attenant au monastère, Pères et Frères soignaient les malades, aidés d'infirmiers africains qu'ils avaient formés. Dix-huit églises s'élevèrent dans les alentours. Après le roi du Sogno, car chaque province s'était, entre temps, transformée en royaume, ceux du Ngoio, de Loango, de Malenge sur la rive droite du Congo, de Matanda à l'est de l'Angola, et peut-être même du Makoko, au delà des chutes du fleuve, eurent leurs préfets apostoliques.

On assure que votre voisine, la Préfecture du Loango, aurait été détachée de celle du Congo en 1663, sous l'impulsion des Pères Bernardin de Hongrie, nommé préfet apostolique, et Léonard de Nardo. En huit jours de temps le roi et la reine de Loango sont instruits et baptisés, le roi sous le nom de Don Alphonse. Trois jours plus tard, c'est au tour du prince héritier, et, avant le 25 septembre, de trois cents personnes de la maison du roi et de celle de la reine. "Deux mille deux cents personnes du royaume sont baptisées, annonçait le 7 octobre le Père Bernardin au préfet du Congo, sans compter un nombre considérable de gens de la cour et autres personnes de distinction."

La mort précoce du Père Bernardin, le 18 juin 1664, donna malheureusement le signal d'un soulèvement qui, sous l'impulsion d'un cousin du roi, groupe païens et chrétiens renégats. Trahi par ses troupes, le roi Alphonse est masségré, et le Père Léonard doit se résoudre à jeter à la mer le corps du préfet, afin qu'il ne soit pas déterré et profané. L'insurrection est heureusement matée par le prince héritier qui "fait reflleurir la foi dans ses Etats".

Ce renouveau spirituel ne sera cependant que de courte durée, car, dès 1670, la préfecture du Loango, de même que toutes les autres, est rattachée à l'unique préfecture du Congo.

- Deux prêtres français, Messieurs de Belgarde et Descouvrières firent cependant revivre, en 1765, cette préfecture du Loango.

- Renaissance encore éphémère, puisque le dernier missionnaire français abandonnait le Loango en 1776, suivis, en 1836, par les Capucins qui quittaient le Congo pour n'y plus revenir.

Vous avez traversé toute la ville de Loanda pour parvenir jusqu'ici. Vous avez donc vu, comme vous le disiez, un certain nombre de ses

églises : ma cathédrale, dans la ville basse ; la jolie chapelle de Nazareth, monument national construit, en 1664, par le gouverneur André Vidal de Negreira, en action de grâces pour la reprise de Loanda aux Hollandais, en 1650 ; l'église des Carmes et son cloître intérieur ; celle des Jésuites, qui prolonge mon évêché ; peut-être avez-vous aussi aperçu les chapelles des deux forteresses de Saint-François et de Saint-Michel. Pour tous ces lieux de culte, pour tout Loanda et ses quinze mille habitants, et pour tout le territoire du Congo et de l'Angola, plus vaste que votre France, savez-vous de combien de prêtres je dispose ? De cinq, exactement. Quatre sont placés à Loanda, et un à Benguela. Et si tous étaient zélés et me donnaient satisfaction ! Mais j'ai si peu de raison d'en être fier qu'il me déplairait d'avoir à vous les présenter.

Le marquis de Pumbal a ruiné d'un seul trait de plume, en 1760, l'oeuvre déjà chancelante de trois siècles d'apostolat missionnaire. Dans la suite, mes prédécesseurs ne purent jamais rendre au diocèse sa vitalité religieuse. Lorsque je suis arrivé ici, en mars dernier, le siège épiscopal de Loanda était vacant depuis 1826, soit depuis vingt-six ans. Et lorsque, en 1818, fut nommé mon prédécesseur immédiat, M<sup>gr</sup> de Sila Povoas, Loanda se trouvait sans évêque depuis dix ans... Comment voulez-vous que, dans de pareilles conditions, le Congo ne retombe pas dans le paganisme ? Mon seul espoir réside dans la création d'un séminaire que je vais sans tarder installer ici même. Mais, en attendant, je supplie - je le faisais précisément lorsque vous êtes arrivé - le séminaire patriarchal de Santarem de m'envoyer des prêtres.

Mais, excusez-moi, mon Père, je ne vous parle que de mes soucis. Au Gabon, M<sup>gr</sup> Bessieux a une rude tâche. Mais lui, il a la chance d'appartenir à une société missionnaire florissante qu'a sanctifiée et rajeunie votre saint Père Libermann. J'y pense ! Pourquoi ne reprendriez-vous pas cette préfecture du Congo que les Capucins ont abandonnée ?

- Le Père Libermann, ou plutôt M<sup>gr</sup> Barron, le premier vicaire apostolique des Deux-Guinées à qui succéda M<sup>gr</sup> Bessieux, y avait déjà songé en 1843. A sa demande, les Pères Capucins espagnols devaient prendre la relève des Capucins italiens. Je ne sais pourquoi, ils firent malheureusement défaut à la dernière minute. Quant à nous, Monseigneur, nous sommes encore trop peu nombreux dans les vastes territoires qui nous sont confiés. D'ailleurs, le gouvernement portugais accepterait-il des prêtres français dans une colonie sur laquelle il a droit de patronage ?

- Il n'y aurait de ce côté aucune difficulté, j'en suis sûr. Le Portugal recherche avant tout la gloire de Dieu et le salut des âmes. De plus, croyez-vous que les limites du Congo portugais soient bien précises ? Ceci, je vous le dis confidentiellement. Regardez cette carte d'Afrique. Saint-Paul-de-Loanda se trouve à environ 9° de latitude. Au delà d'Ambriz, soit au dessus du 8°, il ne nous est pas possible, à nous Portugais, de voyager en sécurité. Les Africains nous sont résolument hostiles. A peine tolèrent-ils sur la côte quelques factoreries portugaises, au milieu des autres factoreries anglaises, françaises ou hollandaises. Nous avons beau reporter officiellement la limite nord de notre colonie au village de Landana, à 5° 16', la France, depuis le roi Louis XV, ramène cette frontière à la rive sud du Congo, et l'Angleterre, à Ambriz, depuis lord Palmerston.

Vous le voyez donc. Rien n'empêche votre société missionnaire de venir m'aider au Congo. Il existe encore, je le sais, dans le Soano, une survivance de la chrétienté des Capucins. Vous seuls pouvez en assurer le salut. Le triste sort de toutes ces âmes dont j'ai la responsabilité et qu'il m'est impossible d'atteindre, me remplit d'amertume.



Mais votre escale est brève, m'avez-vous dit. Peut-être est-il temps de regagner le port ? Avant de nous quitter, promettez-moi de transmettre à vos supérieurs mon ardent désir de revoir bientôt vos missionnaires à Saint-Paul-de-Loanda.

## RENAISSANCE DE LA PREFECTURE DU CONGO

Au Congo, M<sup>re</sup> Moreira y Reis n'était pas le seul à regretter le petit nombre de ses prêtres. Dans sa capitale de San-Salvador, le roi Henrique II en était aussi très affligé. Qu'il était loin, songeait-il, le temps où, dans leurs églises richement ornées, ses pères étaient reçus avec tout l'apparat et la majesté des cérémonies liturgiques. De nombreux jours à l'avance, le peuple se préparait à ces fêtes impatientement attendues, se pressait dans les sanctuaires toujours trop étroits, et vénérât leurs rois, siégeant près de l'autel, mêlés aux ministres sacrés, et rehaussés du prestige divin du culte religieux. Plus rien, maintenant, ne distinguait le royaume du Congo des royaumes voisins, si ce n'est quelques rares baptêmes et mariages qu'à ses demandes, maintes fois renouvelées, un prêtre portugais, toujours pressé de regagner Loanda, venait y célébrer.

Un jour, le roi se décide à faire connaître à Rome la grande misère de son peuple.

A cette époque, un prélat particulièrement actif et volontaire, le cardinal Barnabo, dirigeait la Sacrée Congrégation de la Propagande qui régent l'apostolat en terre païenne.

Aussitôt reçue la requête du roi Henrique II, le cardinal la transmet aux Capucins. Ceux-ci lui avouant leur impossibilité de reprendre leur tâche au Congo, il sollicite alors l'aide de la société des Sacrés-Cœurs de Naples, puis d'autres congrégations missionnaires. Aucune ne peut répondre à ses désirs. Dans son palais de la Propagande, le cardinal commence à se résigner, lorsqu'en novembre 1864, le Très Révérend Père Schwindenhammer, successeur du Père Libermann, lui fait savoir, de Paris, que si Rome le juge opportun, il accepterait d'ajouter à ses missions du Sénégal et de Gambie anglaise, de Sierra-Leone et du Gabon, de l'île Maurice, de la Réunion et du Zanguebar, des Antilles et de la Guyane, celle du Congo. La visite du Père Lossadat avait porté ses fruits.

Le cardinal s'empresse d'envoyer à Paris sa chaleureuse approbation. Il lui faut cependant s'assurer une dernière fois de l'abandon définitif des Capucins. Il demande aussi qu'une requête officielle soit adressée à S.S. le pape Pie IX.

Ceci fait, parvient à Paris, le 9 septembre 1865, en la fête de S. Pierre Claver, patron des missions, le décret pontifical confiant au Supérieur Général des Pères du Saint-Esprit l'ancienne préfecture apostolique du Congo, selon les termes, précise le décret, de l'instruction du 14 janvier 1726 qui règle les rapports des deux juridictions de l'évêque d'Angola et du préfet apostolique du Congo".

Malheureusement, l'instruction ne réglait que bien imparfaitement ces deux juridictions. Le Supérieur Général le comprit rapidement et le signala aussitôt au Père Poussot, à qui il confiait la préfecture.

- quinze années à Dakar et au Gabon ont éprouvé votre savoir-faire, lui annonça-t-il. Vous aurez comme premiers compagnons au Congo le jeune Père Espitallié et le Frère Etienne Billon. Il vous faudra appliquer là-bas l'instruction de la Sacrée Congrégation de la Propagande du 14 janvier 1726, dont l'imprécision peut nous causer bien de l'embarras. Pour exercer votre ministère, il vous faut, dit l'instruction, le consentement de l'évêque de Loanda. Si, toutefois, l'évêque refuse ce consentement, ou y apporte indûment des restrictions - et on peut en prévoir, lorsqu'on connaît la susceptibilité du gouvernement portugais et son emprise sur ses évêques -, Rome vous donne directement juridiction sur tout territoire distant de cinq lieues d'une paroisse. Il n'y en a pas dix dans cet immense pays. Cela veut dire que presque partout nous pouvons éventuellement nous passer du consentement de l'évêque. Mais quelle source de conflits ! C'est pourquoi je me réserve le titre de préfet apostolique. De Paris, par l'intermédiaire de la Nonciature et du Ministère des Affaires Etrangères, il me sera plus facile, si besoin est, de résoudre d'éventuelles difficultés avec Lisbonne.

- Pourquoi craindre à ce point la susceptibilité du gouvernement portugais ?

- A cause de son droit de patronat qu'il revendique encore de nos jours et qui lui permet de nommer à son gré les évêques de ces terres lointaines. Du temps du pape Paul III, était même excommunié tout missionnaire non portugais qui partait dans ces territoires sans passer par Lisbonne. Mais puisque, selon M<sup>re</sup> Moreira, les Portugais ont abandonné le pays situé au nord de la ville d'Ambriz, vous éviterez toute complication en portant vos efforts sur ce point. Il s'y trouve encore, paraît-il, d'importantes communautés chrétiennes. Dès votre arrivée, vous irez tout de même vous présenter à l'évêque de Loanda. Soyez tous trois à Lisbonne à la fin de janvier. Au début de février un bateau portugais appareille pour Saint-Paul-de-Loanda.

A Lisbonne, une première déception attend nos missionnaires. Le départ du bateau est annulé. Sa compagnie vient de faire faillite. A quai se trouve un navire anglais qui touche Ambriz. Il embarque nos voyageurs, et lève l'ancre le 5 février.

Il était temps.

Quatre jours plus tard, le passage des missionnaires français à Lisbonne provoquait à la Chambre des Députés et à celle des Pairs quatre séances houleuses et quatorze interpellations et discours, tous commentés avec passion par les journaux.

M. Lévy, chef de l'opposition, attaque le premier les missionnaires. Il accuse le gouvernement d'avoir laissé Rome attenter à l'honneur du Portugal en confiant la préfecture du Congo à des religieux français.

- Tout en respectant le Saint Père comme chef de l'Eglise, s'écrie-t-il, pouvons-nous tolérer que la cour romaine porte l'audace jusqu'au point de mépriser notre dignité nationale, comme elle vient de le faire ? Je vois bien



que le noble ministre des Affaires Etrangères est le premier ici à reconnaître qu'il s'agit ici d'un attentat inouï, et qui mérite une sévère riposte. Son Excellence sait mieux que moi comment, pour des offenses moins graves, nous avons répondu plus d'une fois à la cour romaine et, en vingt-quatre heures, fait sortir de ce royaume son représentant au Portugal. Que le gouvernement suive ces exemples.

Un autre orateur lui succède.

- Disons la vérité. Aujourd'hui luttent en Afrique, sur les restes du quasi cadavre de la domination portugaise, deux influences hostiles qui se disputent la prépondérance. C'est l'influence anglaise et l'influence française.

L'Angleterre pourrait employer deux sortes d'influence, l'une matérielle qui s'exerce par le moyen du commerce, l'autre morale qui pourrait s'exercer par le moyen du protestantisme. Mais, pour cette dernière, je ne crains rien. On peut dire qu'elle est complètement stérile. L'influence que je crains le plus, c'est celle qui emploie pour arme l'instrument catholique ; c'est l'influence française. C'est elle qui peut recueillir des résultats plus fructueux. La Congrégation de la Propagande est cet instrument. C'est là l'épée dont la poignée est à Rome, et dont la pointe peut atteindre toutes les parties du monde, comme on l'a dit autrefois des Jésuites. Il n'est pas difficile à la politique française qui domine à Rome, par l'appui moral et matériel qu'elle prête à la souveraineté temporelle du Pape, de mettre la main à cette épée. Plaise à Dieu que nous ne soyons pas les premiers à en sentir la lame.

À ces critiques véhémentes qui exigeaient le renvoi immédiat du nonce et le rappel des missionnaires, le député Pinto Coelho eut le courage de répondre.

- Que le patron, le Portugal, accomplisse ses obligations, et alors le Saint Siège n'a pas besoin d'aller où le patron veut aller. Mais si le patron ne les accomplit pas, il n'a aucun droit d'empêcher les autres catholiques, et surtout le Chef de la Chrétienté, le Père commun des fidèles, de faire ce que nous devrions faire et ne faisons pas.

Reprenant la même argumentation, le député de l'Angola, tout en se défendant de porter des accusations et de chercher des responsables, dit la négligence du Portugal dans l'administration matérielle et spirituelle du Congo, puis il ajouta :

- Au Portugal, on fait en général beaucoup de discours et de rapports ; mais je vois faire peu de chose lorsqu'il s'agit d'en venir aux faits. On me permettra de douter qu'il y ait assez de vocations pour former des missionnaires. Le Congo doit donc en recevoir de pays étrangers.

Après tous ces débats, le parti de la tolérance et du gouvernement l'emporte enfin. Toutefois les Chambres exigent une protestation énergique du ministre des Affaires Etrangères auprès du nonce, et qu'il donne aux autorités de l'Angola l'ordre de ne pas reconnaître le titre de préfet ou de vice-préfet du missionnaire français.

Sans se douter des remous que leur passage à Lisbonne avait provoqués, le Père Poussot et ses deux compagnons arrivaient en vue d'Ambriz le 14 mars.



## CHAPITRE II

LES PERES DU SAINT-ESPRIT EN ANGOLA ET CONGO

Pendant que le navire jette l'ancre, les missionnaires contemplent, éclairée par les derniers rayons du soleil, l'immense baie d'Ambriz, son rivage doré et verdoyant, et ses maisons blanches et rouges échelonnées sur la falaise.

- Ambriz, explique un passager appuyé auprès d'eux au bastingage, est un centre important de traite de café, de gomme élastique, d'arachides et d'écorces de baobabs. Toutes les grandes factoreries de la côte y possèdent des succursales. Assez loin dans l'intérieur, le gouvernement exploite les mines de cuivre de Bembe. Ce coin serait agréable, si ne régnait pas dans les environs la féroce tribu des Mossulos qui sont, il faut bien le reconnaître, les maîtres absolus entre Ambriz et Loanda. C'est pour protéger la ville contre leurs incursions que se dresse de fort de Saint-Joseph que vous apercevez au sommet de la colline. Il est puissamment armé en canons. Un capitaine le commande à la tête d'une garnison d'une centaine de soldats. Malheureusement, on a cru bon de renforcer l'effectif avec des "dégradés", c'est-à-dire avec des prisonniers portugais, ce qui provoque parfois des révoltes dans l'enceinte même du fort.

- Y a-t-il une église à Ambriz ?

- Je crois bien que oui. Mais elle n'est certainement pas desservie régulièrement. Lorsque vous aurez débarqué au petit wharff en fer que vous voyez sur la gauche, près de l'embouchure de la rivière, vous monterez à la ville par un mauvais petit chemin. Si vous ne trouvez pas de Padre, faites-vous conduire chez le secrétaire du gouverneur. Je le connais bien. Il parle un peu le français, et fera tout pour vous aider.

Les bagages s'entassaient dans une baleinière venue se ranger au bord du navire. La nuit est complètement tombée lorsque les missionnaires y prennent place, en compagnie du capitaine et de son second.

Aussitôt à terre, les deux marins disparaissent dans la nuit. Des manoeuvres africains aident les missionnaires à décharger leurs colis qu'un douanier portugais fait ranger dans un baraquement. Puis lui aussi s'éclipse sans crier gare. Où aller ?

- Grimpons vers la ville, décide le Père Poussot. Peut-être réussirons-nous à trouver le curé ou ce secrétaire qui parle français.

Risquant de tomber à chaque pas, ils s'engagent dans le sentier qui escalade la falaise. Au loin brille une lumière vers laquelle ils se dirigent. C'est la demeure du capitaine du port qui les fait conduire chez le gouverneur qu'ils trouvent en conversation avec son secrétaire.

L'accueil est aimable, même empressé, tant que les missionnaires se contentent de parler de leur voyage et de Lisbonne. Mais lorsqu'ils manifestent leur intention de se fixer à Ambriz ou dans ses environs :

- Loanda ne m'a rien communiqué à votre sujet, interrompt le gouverneur, et mes pouvoirs ne me permettent pas, je le regrette vivement, de vous autoriser à séjourner à Ambriz. Que faire ? Nous voici, vous et moi, dans une situation bien délicate. Je vais immédiatement prévenir le gouverneur général. Tout s'arrangera fort bien, j'en suis sûr. Mais en attendant, où vous loger ? J'aurais été très honoré de vous recevoir chez moi ; malheureusement, je n'ai plus la moindre pièce disponible, et vous êtes trois. Aucun logement n'est libre en ce moment à Ambriz. Où vous installer pour la nuit ?

- N'y a-t-il pas un Padre ? demande le Père Poussot.

- Justement. Je vais le faire appeler, répond le gouverneur.

- En attendant que vienne le Padre Ferreira, suggère le secrétaire, me permettez-vous, Monsieur le Gouverneur, d'emmener les Pères chez moi ? Ils n'ont certainement rien mangé depuis ce midi. Je pourrai aussi en loger un et peut-être même deux.

Le lendemain, les missionnaires n'estiment pas convenable de célébrer la sainte Messe dans la pauvre église en bois, tellement elle est délabrée et poussiéreuse. Le curé n'y apparaît d'ailleurs que le dimanche. Avec son autorisation, ils entreprennent aussitôt de l'aménager de leur mieux. Puis, à la demande du gouverneur, le Père Poussot rédige une déclaration attestant qu'envoyés par Rome, ils n'ont d'autres buts que d'assurer l'évangélisation du Congo.

Les semaines passent. Les bagages sont toujours en douane, et Loanda ne donnant pas signe de vie, il est interdit de les en sortir. Après de multiples instances, l'autorisation est enfin accordée d'y prendre quelques objets et vêtements de première nécessité.

Un jour, le Père Poussot s'impatiente.

- J'ai voulu, selon ses désirs, dit-il au secrétaire, laisser le gouverneur arranger lui-même notre situation avec Loanda. J'ai eu tort. J'aurais dû aller traiter moi-même avec l'évêque et le gouverneur général. On croirait que l'on a peur de notre présence en Angola. J'ai pourtant précisé dans toutes mes lettres et déclarations que nous venons, non pas pour votre colonie d'Angola, mais pour San Salvador et le Congo que vous avez abandonnés depuis bon nombre d'années.

- Que nous avions jadis abandonnés, rectifie le secrétaire. Mais, depuis cinq ans, c'est-à-dire depuis 1860, nous y sommes revenus. Et cela à la demande même de son roi, Don Pedro V, car, à la mort du roi Henrique II, le père de Don Pedro, son demi frère, le prince bâtard Don Alvare, essaya de le supplanter sur le trône. Le roi fit appel à nos troupes, et plaça son royaume sous notre protection. De sorte que, malgré Don Alvare et ses nombreux partisans qui poursuivent la lutte et proclament sans se lasser l'indépendance du Congo, nos droits sur ce territoire sont, vous le voyez, légitimes et indiscutables. D'ailleurs, si un jour vous allez à San Salvador, vous y trouverez, protégeant le roi et sa capitale, une forte garnison portugaise.

Dans ces conditions, pense le Père Poussot, il est encore plus indispensable de s'entendre directement avec Loanda. Et comme un commerçant s'y rend

en goélette à voile, il obtient de l'accompagner. Deux jours après, il arrivait à destination.

A l'évêché où il se présente aussitôt :

- Monseigneur se trouve à Mossamedes avec le gouverneur général, lui dit le chanoine Timothée, vicaire général. Mais qu'à cela ne tienne. Attendez-le ici. Nous vous logerons au séminaire. Je vais vous présenter au supérieur, le chanoine Ramus.

Dans une dépendance de l'évêché transformée par M<sup>re</sup> Moreira y Reis, le chanoine Ramus fait classe à son unique élève de théologie.

- J'ai encore six autres séminaristes, explique-t-il au Père Poussot, une fois connu l'objet de sa visite. Mais ce ne sont que des bambins. Trois commencent à décliner "Rosa", et trois autres apprennent à lire. Vous le voyez, la place ne manque pas pour vous recevoir. Et comme en plus du séminaire où je suis seul, j'ai la charge de la paroisse dite des Jésuites, des aumôneries de la prison et de l'hôpital, et d'une école primaire de soixante enfants, je suis très heureux d'avoir un compagnon. Restez-nous le plus longtemps possible.

Tout en se prêtant au désir de son hôte, le Père Poussot n'attend pas le retour des autorités pour multiplier ses démarches au gouvernement général. Partout la réponse est la même : "Seul le gouverneur peut vous autoriser à gagner l'intérieur du pays".

Ses multiples allées et venues à travers la ville lui donnent l'occasion de constater le nombre important d'églises et de couvents abandonnés et plus ou moins en ruine.

Aussitôt revenu de Mossamedes, M<sup>re</sup> José Lino d'Oliveira veut bien le recevoir. Mais lui aussi ne peut rien, sans l'autorisation du gouverneur général.

- Elle vous sera évidemment accordée, affirme-t-il. Cependant, comme l'organisation de votre séjour à l'intérieur demandera du temps, je vous conseil-lerais de faire venir ici vos compagnons. Je serais très honoré de vous loger tous les trois. Dès que vous le pourrez, auriez-vous l'obligeance de me rédiger une demande officielle d'exercer le saint ministère au Congo et Angola ? Ce n'est qu'une simple formalité ; mais le gouvernement l'exige de tout le clergé en vertu de son droit de patronat.

Chez le gouverneur général, l'accueil est encore plus aimable.

- Lisbonne, confie le gouverneur au Père Poussot, vient de m'envoyer des instructions entièrement conformes aux sentiments de haute estime et d'admiration que j'éprouve pour votre personne et votre noble entreprise. Nul plus que moi ne désire voir s'établir et prospérer votre oeuvre magnifique de dévouement et de charité. En témoignage de ma grande sympathie, je me fais un devoir de vous exempter de tous droits de douane à Ambriz et à Loanda. Toutefois, avant de vous laisser partir évangéliser l'intérieur du pays, je dois obtenir pour vous le "Placet Royal". Je vais le demander par le premier courrier, et le recevrai certainement dans les plus brefs délais. Sa Majesté le Roi sera très heureuse d'agréer les offres et les généreux sacrifices des héroïques missionnaires français.



En attendant le "Placet Royal", le Père écrit à ses compagnons de rejoindre Loanda, et remet à l'évêque une demande de pouvoirs qui sauvegarde toujours ses droits de vice-préfet du Congo.

Peu après l'arrivée du Père Espitallié et du Frère Billon, se présente à l'évêché un prêtre français. Apprenant la présence de ses compatriotes, il s'entretient longuement avec eux.

- Je suis, leur dit-il, l'abbé Violin. Comme vous, j'ai beaucoup voyagé. Missionnaire en Algérie avant d'être vicaire à Sainte-Clotilde à Paris, la nostalgie de l'Afrique m'a repris, et j'ai obtenu de M<sup>gr</sup> Lino d'Oliveira une paroisse dans les environs.

Le clergé d'Angola est si pauvre ! Les évêques eux-mêmes ne font qu'y passer. M<sup>gr</sup> Lino d'Oliveira a été nommé évêque de Loanda en 1863, mais il n'est arrivé ici qu'en 1865, et voilà qu'il s'appête déjà à regagner le Portugal. Revient-il ? et quand ? Pour tout l'Angola et le Congo, nous ne sommes que quinze prêtres. Et certains, malheureusement, semblent préférer le négoce aux devoirs de leur charge, souvent ingrate, il est vrai, car, en Angola, l'activité de la Loge est intense, et les Portugais presque tous francs-maçons. Quant à s'occuper des Africains, du moins de la masse, il n'en est pas question, faute de temps, faute de savoir parler leur langue, etc ...

- Ici même, remarque le Père Poussot, il n'y a que deux paroisses dont les curés, les chanoines Ramus et Fernandez, bien que très méritants, ne s'intéressent guère qu'aux Portugais. Une église, celle des Carmes, est cependant située en plein centre de l'agglomération noire et mulâtresse. On y célèbre certains jours de magnifiques cérémonies, agrémentées de splendides processions. Mais ce n'est pas cela qui instruit le peuple et lui fait vivre sa religion. J'avais demandé à Monseigneur de nous en confier la charge. Ses réponses évasives laissent entendre que le gouverneur y est opposé. Il semble pourtant nous apprécier. Que d'amabilités ne nous a-t-il pas prodiguées récemment encore, au Père Espitallié et à moi, pour avoir simplement assisté aux obsèques d'un de ses amis.

- Père Poussot, croyez-moi. Ne jugez pas ceux qui vous entourent sur leurs paroles et leurs démonstrations d'amitié et de respect. Les compliments ne vous manqueront certainement pas. Vous entendrez toutes les autorités civiles et religieuses se plaindre du manque de clergé, et vous remercier avec effusion de l'aide que vous venez apporter aux prêtres portugais. Mais, en définitive, on ne vous pardonnera jamais d'être français et surtout de ne pas dépendre totalement du gouvernement portugais. Vous aurez bien du mal, j'en suis sûr, à faire agréer votre préfecture du Congo. Ayez confiance tout de même. Dans la mesure de mes possibilités, je suis évidemment à votre disposition pour tout service que je puis vous rendre. Savez-vous que nous avons à Loanda un autre compatriote, M. Louis ? Il dirige une importante factorerie.

- Nous le connaissons bien. Ces derniers jours, il nous a emmenés sur les bords du Bengo. Nous avons visité avec lui les ruines de l'ancien couvent de Saint-Antoine dont il ne reste malheureusement que les murs de la chapelle et des alignements d'arbres au milieu des herbes.

## INACTION FORCEE

Au mois de mai 1866, les missionnaires attendent encore le "Placet Royal". Ils apprennent que pour prouver à Rome l'inutilité de la préfecture du Congo, le gouverneur a donné l'ordre au chanoine Ramus et à plusieurs autres prêtres portugais de partir à San Salvador. Leur traitement sera doublé. Une suspense ecclésiastique frappera ceux qui refuseront d'obéir. M<sup>re</sup> Lino ne sera autorisé à regagner la métropole qu'une fois cette décision exécutée.

Ainsi contraints, quatre ou cinq prêtres gagnent la capitale du Congo sous la conduite du chanoine Ramus. Mais quelques mois plus tard, ils sont déjà de retour, bien résolus à ne plus jamais retourner dans l'intérieur.

Vers la fin du mois de juin, parvient enfin le "Placet Royal". Les missionnaires sont autorisés à exercer leur ministère dans tout le territoire d'Angola et Congo, à condition de présenter une nouvelle demande de pouvoirs.

Elaboré sur le champ, un premier texte donne d'abord parfaite satisfaction au vicairé général qui se ravise le lendemain. La formule n'est pas assez explicite, prétend-il. Il demande que soit signée séance tenante une lettre déjà rédigée, d'après laquelle les missionnaires français promettent à l'évêque entière obéissance et totale soumission au même titre que tout prêtre portugais. C'est, en termes détournés, refuser de reconnaître la préfecture du Congo. Le Père Poussot le comprend sans peine. Après une longue discussion, il réussit à faire agréer une déclaration moins catégorique.

Il ne reste donc plus qu'à trouver une occasion pour gagner soit l'intérieur, soit le sud, car les autorités s'opposent à leur présence dans le nord. Pendant qu'ils cherchent cette occasion, ils apprennent le départ du Père Ferreira pour Lisbonne. "Pourquoi ne pas aller remplacer le Padre à Ambriz ?" suggère le Père Espitalié.

L'autorisation est accordée, lorsque s'amarré au port de Loanda "La Zénobie", portant la marque du vice-amiral Fleuriot de Langle, commandant en chef de l'escadre de l'Atlantique. Apprenant la présence de missionnaires français au séminaire, l'amiral leur rend visite avec tout son état-major.

- Vous avez triomphé de tous les obstacles, complimente-t-il le Père Poussot. A Ambriz, vous trouverez un beau champ d'apostolat. Vous y serez très proche de la province du Sogno où vous voulez installer votre préfecture.

- Bien que cela déplaie aux autorités de Loanda, j'ai l'intention d'en profiter pour visiter ce territoire, et me rendre compte du travail que nous pourrions y réaliser.

- Si vous le désirez, je puis vous aider. Un de mes avisos touchera Loanda dans un mois, pour repartir ensuite sur Banane. Laissez le Père Espitalié et le Frère Billon gagner Ambriz dans la chaloupe que M. le gouverneur met à votre disposition. Montez dans mon aviso, et débarquez à Banane. C'est un centre commercial extrêmement important. Vous y trouverez auprès des commerçants tous les renseignements désirables sur l'intérieur, et sur les moyens d'y pénétrer. Méfiez-vous cependant des Mossorongos qui peuplent la rive gauche de l'embouchure du Congo. C'est une tribu féroce qui ne rêve que pillage. Nous avons dû réprimer souvent ses attaques audacieuses contre les bateaux de nos commerçants de Porto da Legna et de Boma.

Tandis que, les visites d'adieu et de remerciements terminées, le Père Poussot vogue vers le Congo, ses compagnons retrouvent Ambriz. La petite ville ne cache pas son contentement de les voir revenir. Malheureusement la vieille église en bois s'est écroulée, et de nouveaux propriétaires occupent la maison du Padre. Mais un ancien "dégradé", devenu notabilité importante, les loge dans une dépendance de son logement, et le gouverneur donne l'ordre de convertir en chapelle une salle de l'hôpital.

Familiarisé avec la langue portugaise, le Père Espitallié fait aussitôt connaissance avec ses paroissiens, et aidé du Frère Billon, ouvre une petite école que fréquentent, dès les premiers jours, quelques enfants portugais et mulâtres. La paroisse commence à prendre vie, lorsqu'un accès de fièvre extrêmement violent enlève le Frère Billon, laissant à peine le temps au Père Espitallié de lui administrer l'Extrême-Onction.

Quinze jours plus tard, le Père Poussot revenait de son long voyage au Congo. Après avoir vénéré la tombe de son ancien compagnon, et entendu le récit de ses derniers instants, il raconte au Père Espitallié les diverses péripéties de son expédition.

## A TRAVERS LE CONGO

- Comme convenu, fit-il, l'avis de l'amiral me déposa à Banane qui est situé à l'extrémité de la rive droite du fleuve.

Cinq factoreries importantes, les maisons d'habitation, les magasins et les cases des employés krowmans occupent une presqu'île étroite et sablonneuse. C'est, par sa situation, le centre commercial le plus prospère de la région et l'entrepôt de tout le négoce de l'immense embouchure.

Quoique protestant, le directeur de la factorerie hollandaise tint absolument à me loger chez lui. Un pasteur protestant n'aurait pas été mieux traité. Mon hôte me fit visiter les environs immédiats, et connaître les Cabindas de Banane, peuple, assure-t-il, le plus brave, le plus actif et le plus intelligent de toute la côte. Cabinda signifie d'ailleurs, paraît-il : "homme courageux". De fait, ils excellent en tout, et sont aussi bien menuisiers, serruriers, tailleurs, cuisiniers, patrons et matelots de tous les petits bateaux du Congo, que tisserands et agriculteurs. On trouve à Banane abondance de pistaches, de bananes, de manioc, de haricots. Tous les pagnes et les bonnets des dignitaires des tribus que j'ai rencontrées en remontant le Congo sont tissés par eux. Malheureusement, ils surpassent aussi tous leurs voisins dans le culte des fétiches. Ce qui rendrait notre tâche auprès d'eux bien difficile.

Je partis ensuite pour Porto da Legna, l'escale au bois. Ce centre tient son nom des provisions de bois qu'y faisaient jadis les bateaux négriers. Je n'ai jamais vu pays plus marécageux ni plus malsain. Les factoreries de Porto da Legna sont construites sur des îles quasi artificielles qu'il faut sans cesse rehausser, car elles s'enfoncent lentement dans la vase du fleuve. D'une factorerie à l'autre on communique en canot. Les villages sont situés sur la terre ferme, c'est-à-dire loin dans l'intérieur, derrière un fourré impénétrable de lianes, de ronces et de racines de palétuviers.

De là, je gagnai Boma. Depuis Banane, les rives du Congo bordées de ces palétuviers, de bambous et de palmiers, et ses îles innombrables, toutes boisées, donnent au fleuve l'aspect d'une forêt dans laquelle on s'engage, et



que bordent au loin, à droite et à gauche, deux chaînes de collines dénudées. Le voyage devient périlleux, car sur la rive gauche habitent les Mossorongos qui ne vivent que de pillage, et s'embusquent dans les fles pour tomber à l'improviste sur les pirogues isolées. Sans l'empressement du commerçant français qui avait tenu à me loger, et me garda chez lui plus longtemps que je n'avais prévu, j'aurais profité d'une chaloupe qu'ils attaquèrent et dépouillèrent de tout ce qu'elle contenait, y compris les vêtements des passagers.

Je fis heureusement le voyage en compagnie d'une véritable petite flottille, deux chaloupes et deux grandes pirogues avec un effectif total de trente cinq hommes armés. Figurez-vous que les Mossorongos osèrent pourtant nous attaquer. Nous les aurions d'ailleurs facilement repoussés, si, au cours de la bagarre, la réserve de poudre d'une des pirogues n'avait subitement pris feu. Abasourdis par cette déflagration, ses occupants se laissèrent capturer. Nous étions heureusement en vue d'une factorerie dont le personnel accourait à notre aide. Il délivra les prisonniers, et put même se saisir de deux de nos attaquants. A peine débarqués, ces pauvres malheureux furent en quelque sorte lynchés par toute la population des environs, immédiatement accourue pour jouir du spectacle. Hommes, femmes et enfants, les injuriaient, les frappaient à coups redoublés, et dansaient de joie autour d'eux en brandissant des armes. Dans ce tumulte indescriptible, certains danscours bondissaient en l'air à une hauteur prodigieuse en poussant des cris aigus, et, avec une surprenante agilité, retombaient de tout leur poids sur les épaules des deux Mossorongos.

Désireux d'abréger leur supplice auquel prenaient part nos équipages, je pressai le moment de repartir sur Boma. Les seize maisons de commerce qui constituent Boma, sont groupées sur la rive droite du fleuve, et quelques unes dans une île située en face. Le site est un des plus beaux que j'aie vus en Afrique. On croirait se trouver au centre d'un gigantesque cirque de collines rougeâtres, percées de vallées profondes qui convergent vers le fleuve. De nombreux villages occupent des vallées verdoyantes. Le pays est salubre, m'a-t-on assuré, à part quelques dépressions marécageuses. La population, très pacifique. Malheureusement, comme à Banane, elle s'adonne avec force au fétichisme. Le commerce, très prospère, le serait encore plus si la navigation devenait plus sûre. J'ai noté ce centre pour notre future évangélisation.

Il me restait à gagner San Salvador dont je n'étais séparé que par une journée de pirogue et une ou deux journées de marche. De nombreux guides se présentaient pour m'y conduire. Mais je venais d'apprendre la mort du Frère Billon, et une occasion unique s'offrait à Porto da Legna pour visiter l'ancien monastère de Saint-Antoine du Sogno, et faire la connaissance de son roi et des "gens d'église". On m'assurait que bien qu'il soit situé en plein centre mossorongo, je pouvais m'y rendre sans la moindre crainte. Un trois-mâts anglais, ancré à Porto da Legna, devait y faire escale. Je décidai donc de sacrifier San Salvador et revins sur mes pas sans autre incident cette fois que la rencontre d'un énorme troupeau d'hippopotames.

Le 30 septembre, je quittai Porto da Legna en direction du Sogno. Comme peu de jours auparavant, les Mossorongos avaient pillé deux navires marchands, le capitaine avait mis son navire, "L'Hélène", sur le pied de guerre. Bien lui en prit, car un rassemblement de pirogues armées nous attendaient au milieu de l'embouchure du fleuve. Nous n'eûmes heureusement pas à nous servir de nos armes, car l'arrivée providentielle d'une corvette de guerre portugaise les dispersa en un clin d'œil.

## "LES GENS D'EGLISE"

- J'abordai avec l'émotion que vous devinez cette terre du Sogno si chrétienne aux XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup> siècles. Quelle déconvenue ! Le port de Prazza-Pinda qui vit arriver Diego Cam et ses compagnons, se trouve à l'extrémité d'une crique étroite, profonde de plusieurs kilomètres et presque comblée maintenant par le sable et la vase. A l'entrée de la crique, deux factoreries française et hollandaise pauvrement construites en bois et en paille, m'offrent la plus aimable hospitalité.

A part quelques arbres plantés avec une certaine symétrie, me disent les commerçants, plus rien ne subsiste du couvent qui dominait Prazza-Pinda. Mais leurs employés me confirment l'existence des "gens d'Eglise". Au départ du dernier Père capucin, la population qui vivait sous la dépendance du monastère aurait refusé de reconnaître le roi du Sogno dont le village se trouve entre les factoreries et l'ancien monastère. Elle demeura à Prazza-Pinda où elle constitue une petite principauté indépendante sous la direction d'un certain Don Pantaléon qui se prétend le septième successeur du Père Séraphin. Octogénaire, il a connu les derniers capucins. Cumulant les titres de gardien, de ministre et de roi de l'église, il jouit seul du droit de bâtir sa case à côté de la chapelle construite sur l'emplacement du couvent. Il préside les cérémonies et reçoit de ses sujets, les gens d'église, de substantielles rétributions.

Un employé me propose de m'y conduire. Le lendemain, je pars donc avec lui de bon matin, emportant mon autel portatif. Nous longeons la crique, traversant des marécages et côtoyant deux villages que protège une épaisse ceinture de broussailles et de ronces. Enfin après une heure de marche à travers une plaine vallonnée et plantée de manioc, nous voici devant l'église. Nouvelle déception ! Je ne vois qu'une simple case en terre aux murs mal alignés. J'entre par l'unique porte. Dans la pénombre, car une seule fenêtre placée près de la porte éclaire la case, j'aperçois au fond de la chapelle une sorte d'autel ou plutôt d'estrade, car cet autel n'est haut que de cinquante centimètres. De vieux chandeliers, d'anciens missels à moitié mangés par les vers, un encensoir, une navette, deux statues de la Sainte Vierge complètement verrouillées et un Christ en bois y sont placés en désordre. Comment dire mon émotion et ma tristesse ? A ce moment entre dans la chapelle un vieux noir dont le pagne bien défraîchi semble fait de bure grise. En main, il tient un crucifix.

'Je suis, me dit-il en portugais, le gardien de l'église, Don Pantaléon. J'ai connu les Pères qui étaient ici, il y a bien longtemps. Ceux-là, ajoute-t-il en me désignant une quarantaine d'hommes qui le suivent, ce sont des gens d'Eglise. Ils t'ont vu venir et veulent le baptême.'

Heureux de ces bonnes dispositions, je les questionne un peu sur le catéchisme. Ils en ignorent absolument tout et ne savent même pas faire le signe de croix. Devais-je célébrer la messe en un tel lieu ? Je m'y décide pourtant, après avoir nettoyé et apprêté l'autel, et en pensant que cette terre avait jadis été bénie de Dieu.

Je vais célébrer la sainte messe, répondis-je au gardien. Dis à tes gens de se mettre à genoux et de garder le silence. Et j'eus la joie de faire descendre Notre-Seigneur en ce lieu, après tant d'années d'absence.

Avant de regagner Banane, je voulus faire la connaissance du roi du Sogno dont les ancêtres furent les premiers, à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, à recevoir le baptême. Peut-être accepterait-il une mission dans son royaume !

Un homme des factoreries accepta encore de m'y mener. Il me conduisit d'abord chez le ministre du roi, le prince Mambokosec. Devant la case



princièrre s'étale sur une table un véritable musée de fétiches aux allures les plus étranges. Beaucoup sont incrustés de morceaux de miroir, peut-être en vue de leur donner une apparence de vie ; d'autres sont transpercées de clous, de lames de couteaux, de pointes de sagaies et de flèches. Je pense à S. Paul visitant l'Acropole encombré de statues de divinités.

'Est-ce cela le vrai Dieu qui a créé le ciel et la terre ?' demandai-je au prince après avoir échangé avec lui quelques mots. Le prince ne me répond pas, rentre dans sa case et en ressort aussitôt, portant un ancien crucifix que, par respect sans doute, il a recouvert d'un voile. 'Il vient, me dit-il, des anciens Pères qui vivaient ici autrefois'.

Nous continuons à parler d'eux et de la vraie religion. Il en éprouve un tel plaisir qu'au moment du départ, il me dit : 'Tu traverses mon territoire. Tu devrais donc me donner un cadeau. Mais je suis si content d'avoir reçu ta visite que je ne te demande rien. C'est moi qui te donne deux poulets'.

Peut-être ce bon prince accepterait-il d'abandonner ses fétiches et de revenir à la Foi de ces ancêtres ! Mais il nous faut d'abord voir le roi.

Un sentier broussailleux, étroit et tortueux nous mène au village royal. Nous pénétrons dans une cour assez vaste, entourée d'une clôture. Prévenu de mon arrivée, le roi m'attend. C'est un beau vieillard à la figure douce et agréable, qu'encadrent une chevelure et une barbe blanches. Deux pagnes de couleurs vives lui ceignent les reins sous un grand manteau à carreaux bleus. Une pèlerine tissée à Cabinda lui couvre les épaules. Il est coiffé du bonnet carré des princes et trône dans un fauteuil posé sur une natte. De la main droite il tient un crucifix dont le socle repose sur son genou. Je lui serre amicalement la main, et m'assieds sur une chaise placée devant son fauteuil, tandis que tous les noirs qui m'ont accompagné, se prosternent en battant légèrement des mains. Le roi élève son crucifix à hauteur du visage, l'agite de droite à gauche en remuant les lèvres, et le repose sur son genou. Alors seulement mes compagnons relèvent la tête.

Sans la moindre vergogne, le roi me demande à brûle-pourpoint : 'Quel cadeau m'offres-tu ?' Je m'attendais à cette question, mais pas comme entrée en matière. Un peu interloqué, j'invoque ma pauvreté, et lui présente un grand mouchoir en coton. 'Comment, pas d'eau de vie, pas de tabac, pas de pagnes, pas de marchandises ?'

'Si je venais fixer ici ma résidence, répondis-je, je serais à même d'offrir à votre majesté des cadeaux plus considérables. Mais je ne fais que passer par votre village. Il ne m'est donc pas possible aujourd'hui de vous présenter de plus beaux présents'.

Le roi alors ne s'occupe plus de moi. Il se tourne vers mon guide, et s'entretient avec lui dans leur langue mossorongo qu'il parle avec une étonnante rapidité. Je profite du premier moment de silence pour essayer d'attirer à moi l'attention du roi, et lui exposer le véritable but de ma visite. Mais visiblement, il ne porte aucun intérêt à mes paroles. Il poursuit sa conversation avec ceux qui l'entourent. A ce moment, deux jeunes guerriers armés de fusils, surgissent brusquement dans la cour, et sans observer les salutations d'usage, murmurent rapidement quelques mots à l'oreille du souverain. Celui-ci s'adresse aussitôt à mon guide qui se trouble, se lève immédiatement et me presse de partir. Je serra alors la main du roi, et entraîné par mon compagnon, regagne ma pirogue. Quel fut le motif de ce brusque départ qui ressembla beaucoup à une fuite ? N'étais-je plus en sécurité chez le roi ? Lui annonçait-on une fructueuse attaque à tenter ? Je me le demande encore.

Mon voyage étant terminé, le trois-mâts qui, de son côté, avait fini ses opérations, me ramenait à Banane où une chaloupe me permit de gagner Kisémo en longeant durant sept jours la côte sablonneuse et déserte du Sogno. De Kisémo, je gagnai Ambriz à pied.

Ce que je retiens surtout de cette expédition, c'est la possibilité de reprendre l'évangélisation dans ces centres commerciaux de Saint-Antoine, Boma et même Banane.

- Tant que nous ne sommes que deux, ne croyez-vous pas que Ambriz et ses environs suffisent amplement à nos ambitions ?

- C'est malheureusement vrai. Mais nous serons bientôt trois dans la préfecture. Une lettre du Révérend Père Supérieur Général m'annonce que, le sud de l'Angola offrant de grandes espérances, il a décidé d'ouvrir une deuxième station aux alentours de Mossamedes. Il a désigné pour cette fondation le Père Duparquet qui passera ici dans un mois. Parlez-moi donc à votre tour d'Ambriz.

## MINISTÈRE EN ANGOLA

- Ses trois ou quatre mille habitants portugais, mulâtres ou africains sont à peu près tous baptisés ; mais ils ignorent aussi à peu près tout de leur religion. Beaucoup n'ont pas la moindre notion de Dieu. Et si les blancs tiennent à faire baptiser leurs esclaves, ce qui est très bien, ils les empêchent tout autant d'assister aux séances de catéchisme que j'ai établies tous les jours et plusieurs fois par jour. Le gouverneur, le major Gomez, nous est très favorable. A ma demande, il convoqua, dès le premier dimanche, les principaux notables en vue de créer un comité pour la reconstruction de l'église. Une souscription fut ouverte séance tenante. Le comité tint plusieurs réunions sous la présidence du gouverneur. Il choisit l'emplacement de la nouvelle église et du futur presbytère. Nous en sommes là. Mais j'entends dire que le major Gomez va nous quitter. Par qui sera-t-il remplacé ? A la messe du dimanche, dans la chapelle provisoire de l'hôpital, assistent quelques portugais, une vingtaine de noirs, et par ordre, la troupe au grand complet, dont la musique apporte à l'office une certaine solennité extérieure. Enfin, quatre ou cinq enfants fréquentent assez régulièrement notre école.

- Tout cela me paraît assez encourageant. Il nous manque pourtant quelque chose d'essentiel. Au cours de mon voyage, j'ai regretté de ne pouvoir converser avec les africains dans leur propre langue. Beaucoup, à l'intérieur surtout, ne connaissent pas le portugais ; et même s'ils le parlent, ils nous sentiront plus près d'eux, si nous nous exprimons dans leur propre dialecte. Notre fondateur, le Père Libermann, nous en fait d'ailleurs une obligation. Nous allons donc apprendre le Mbundu. M<sup>gr</sup> Bessieux a bien voulu m'en envoyer un dictionnaire.

Le 23 novembre, le Père Duparquet débarquait à Ambriz. Jeune missionnaire à Dakar en 1855, il avait reçu, peu après, la direction de l'école de Libreville où ses connaissances, la finesse de son esprit et sa grande bonté, conquièrent rapidement ses petits élèves, spécialement le prince Félix, fils du roi Denis. Nommé quelques années plus tard, supérieur de la mission de Saint-Joseph de Bengas, c'est là qu'il commença à se sentir attiré par le Congo et l'Angola portugais. Et c'est lui qui, de retour en France, constitua le dossier à soumettre à Rome, de la reprise de la préfecture du Congo.

En 1866, la fondation d'une deuxième station dans les environs de Mossamedes étant décidée sur ses instances, il obtint d'en être chargé, avec le titre officiel de curé de Capangombe, petite paroisse des faubourgs de la ville, qu'en passant à Lisbonne, il avait reçu de M<sup>GR</sup> José Lino d'Oliveira.

Après une courte escale à Ambriz, il reprit sa route vers Loanda.

A Ambriz, les Pères sont maintenant installés dans une maison louée à la factorerie anglaise, et bien située au centre de la ville, à proximité de l'hôpital et de la future église. L'approche du temps pascal donne aux missionnaires l'occasion d'un contact plus direct avec leurs chrétiens. Par ordre supérieur, tous les soldats se présentent au confessionnal par petits groupes de dix ou douze, sous la conduite d'un sergent. Malheureusement, de douloureuses crises de foie, accompagnées de fièvres violentes, obligent le Père Poussot à laisser le Père Espitallié se charger à peu près seul de la préparation matérielle et spirituelle des fêtes.

La Semaine Sainte terminée, un jour de 1867, le commandant d'un navire de guerre français ancré au large, rend visite à la mission.

- Un de vos confrères, le Père Duparquet, est monté hier soir à mon bord, annonce-t-il. Il arrivait de Mossamedes, et aurait voulu descendre à terre. Mais son bateau ne touchait que quelques heures à Ambriz, et la barre était particulièrement mauvaise. Nos deux navires étant ancrés non loin l'un de l'autre, il vint me prier de vous dire qu'il regagnait Lisbonne.

- Serait-il malade ?

- Nullement. Son passage à Lisbonne, m'a-t-il expliqué, avait suscité à la Chambre des Députés de violentes protestations. Le chef de l'opposition et d'autres parlementaires ont reproché à l'évêque de Loanda et au gouvernement, de l'avoir nommé curé en Angola, fonction publique, réservée, prétendent-ils, à un prêtre portugais. Vous auriez été jadis l'occasion de pareils incidents, m'a-t-il dit. Comme le beau-frère du député le plus acharné à son égard gouverne actuellement la province de Mossamedes, et contrecarre, évidemment, toute son activité, il a cru sage d'aller s'expliquer à Lisbonne. A son passage à Loanda, gouverneur et vicaire général se sont montrés extrêmement aimables. Ils l'ont assuré qu'il ne s'agissait que d'un malentendu, ne voyaient pas la nécessité d'un voyage à la métropole, et le prièrent de revenir le plus tôt possible. Ils ne tarissaient pas non plus d'éloges à votre égard à tous deux.

- Nous connaissons ces belles paroles, dit en souriant le Père Espitallié.

- Ce qui inquiète le Père Duparquet, continue le commandant, c'est d'avoir dû laisser à Mossamedes un jeune collaborateur. Un séminariste, je crois. Il vous le confie, si par hasard il tardait à revenir.

- Je m'en occuperai en allant à Loanda consulter un médecin, répond le Père Poussot.

Le 2 octobre, le Père gagnait la capitale. La consultation terminée : "Regagnez l'Europe dès le printemps prochain, lui ordonne le docteur. Vous ne pouvez supporter plus longtemps le climat d'Afrique".

En février 1868, le vice-préfet apostolique s'embarquait pour la France emmenant avec lui le compagnon du Père Duparquet.



Un mois plus tard débarquait à Ambriz le jeune Père Lapeyre. Le Père Espitallié lui confie l'école. Il s'y familiarisera avec la langue portugaise et s'initiera au ministère auprès des enfants.

En novembre, le curé d'Ambriz rend compte à Paris de l'état de sa paroisse : "Le nombre des baptêmes augmente chaque année, passant de vingt et un en 1866, année de notre arrivée, à vingt cinq en 1867, et à quarante six depuis le début de 1868 dont deux baptêmes d'adultes qui ont accepté de venir régulièrement étudier la doctrine. C'est d'autant plus méritoire de leur part que nos prédécesseurs, les prêtres portugais, accordaient le baptême sans se soucier de la formation religieuse de leurs néophytes. Les messes du dimanche sont aussi plus fréquentées et les offices plus attrayants, car plusieurs soldats ont organisé une petite chorale. Le dimanche après-midi, une instruction familière suivie de la bénédiction du Saint-Sacrement, attire une notable assistance. En semaine, en plus du catéchisme que nous faisons tous les jours à la chapelle, nous donnons souvent aussi des instructions à domicile. A peine terminée, la nouvelle église, mal construite, s'est écroulée, heureusement sans provoquer d'accidents. Ce qui nous a obligés de demander comme chapelle une salle plus importante de l'hôpital, l'ancienne devenant beaucoup trop étroite. Quinze enfants suivent régulièrement l'école, dont cinq comme internes. Trois viennent de faire leur première communion. La dernière heure de classe est consacrée au chant et à l'explication de la messe que nous leur enseignons aussi à servir. Puis, après une courte leçon de catéchisme, nous récitons tous ensemble le chapelet et la prière du soir. Nous pourrions, si nos ressources nous le permettaient, racheter beaucoup d'enfants esclaves, et si notre position était plus assurée à Ambriz, réunir à l'école une centaine d'élèves".

Les missionnaires français avaient raison de douter de l'avenir. Leur séjour dans la paroisse allait bientôt prendre fin, malgré les résultats acquis en si peu de temps.

Au mois d'octobre 1868 était, en effet, arrivé à Ambriz un prêtre portugais, le Padre Gaviao. Plusieurs années auparavant, il avait assuré le service religieux des mines de Bembe. Leur exploitation venait de prendre fin. Il avait alors rejoint Ambriz, et, malgré la pétition des habitants qui désiraient conserver leurs missionnaires, demandé d'en être nommé curé.

En décembre, c'était chose faite. "Je profite de cette occasion, leur écrivait le vicaire général en leur annonçant cette décision, pour vous féliciter des services que vous avez rendus à Ambriz pour le bien de notre sainte religion, bien auquel selon nos forces, nous devons tous coopérer. Que Dieu vous protège !"

Aucun nouveau poste ne leur étant assigné, le Père Espitallié estime nécessaire de se rendre à Loanda s'enquérir des intentions du vicaire général, une fois passées les fêtes de Noël dont le nouveau curé laisse toute la charge à ses prédécesseurs. Le Père Lapeyre demeurera jusqu'à nouvel ordre à Ambriz. Il perfectionnera son portugais auprès du Padre Gaviao à qui, en retour, il enseignera à chanter la grand'messe.

Arrivé à Loanda, le Père Espitallié est renvoyé du gouverneur de la province au gouverneur général, du vicaire général au directeur de la "Junta protectrice des esclaves" qui voudrait lui confier une école professionnelle. Le cha-



noine Ramus lui propose la direction de son école primaire forte maintenant de cent cinquante élèves, et le chanoine Fernandez, curé de la deuxième paroisse de Loanda, la chapelle de Notre-Dame de Nazareth, petite annexe de son église paroissiale.

En attendant la décision de Lisbonne, le Père Espitallié écrit au Père Lapeyre : "Le dimanche de la Passion, j'ai prêché en portugais à l'église des Carmes du chanoine Fernandez. Il m'a retenu aussi pour la prédication de Pâques. Tous les matins, je suis au confessionnal. J'ai confessé et préparé à la communion pascale les cent cinquante élèves du chanoine Ramus. L'an dernier, la plupart de ces enfants sont restés sans se confesser ni communier, faute de prêtre pour les entendre. Je dois circuler beaucoup dans Loanda sous un soleil à fendre la tête. Ce matin, dimanche des Rameaux, diacre à la grand'messe, j'ai chanté la Passion. Cela m'a épuisé au point que je vais me mettre au lit quelques instants".

Ce fut sa dernière lettre. Le mercredi de Pâques, le Père Lapeyre apprenait que son compagnon était mort le jour même de Pâques, terrassé par une congestion cérébrale, en répétant dans son délire le nom d'Ambriz.

Le Père Espitallié disparu, il fallait poursuivre ses démarches et récupérer ses affaires personnelles qui ne pouvaient, écrivait-on au Père Lapeyre, lui être envoyées sans un ordre formel du ministre des Affaires Etrangères.

En juillet 1869, le Père Lapeyre quittait donc Ambriz. Dès son arrivée à la capitale, il recevait la charge de la chapelle de Notre-Dame de Nazareth après avoir dû prêter serment d'obéissance totale entre les mains du vicaire général.

La petite chapelle venait d'être remise à neuf. Intérieurement, d'agréables peintures à l'huile rappelaient quelques uns des événements importants de l'histoire d'Angola et Congo ; en particulier la célèbre victoire d'Ambuila gagnée par le général Louis Lopez de Sequeira sur les troupes de Don Antonio I, soutien de la Foi de Jésus-Christ, roi de l'antique royaume de Congo, Angola, Maramba, Veanga, Cundi, Luhla et Sonso, seigneur des Ambudos et des Matambulas ; et le sauvetage miraculeux au large de Loanda d'une caravelle transportant un haut personnage, et que malmenait la tempête.

Bâtie face à l'océan qui affleurait presque son porche, la chapelle possédait deux belles cloches placées au sommet du portail, dans un fronton ajouré qu'encadraient deux gracieuses petites pyramides. Une véranda l'entourait dont la haute galerie du premier étage servirait de presbytère. A juste titre la chapelle passait pour une petite merveille. Malheureusement, il n'en était pas de même du presbytère. Aucune persienne ne fermait les larges ouvertures par où le vent, la pluie et l'humidité s'engouffraient à plaisir. Il fallait toutefois s'en contenter, d'autant que, malgré le serment d'obéissance inconditionnée, le gouverneur refusait de verser le traitement habituel au desservant de la chapelle, et même de reconnaître la petite école qu'à l'imitation de celle d'Ambriz, le Père y avait ouvert. Du moins avait-il la satisfaction de vivre dans le quartier africain où le travail ne manquait pas. Le chanoine Fernandez se chargeait d'aider de lui en procurer encore à l'église paroissiale.

A peine le missionnaire est-il installé dans son malsain presbytère que la dysenterie fait son apparition. Aucun remède ne réussit à enrayer le mal. Le Père sent ses forces le quitter. Il n'en continue pas moins son travail, encouragé par l'arrivée de deux nouveaux compagnons, les Pères Dhyèvre et Carrie qu'effrayent ses joues creusées et sa voix caverneuse et voilée. Un jour, il lui faut bien s'avouer vaincu et demander son transfert à l'hôpital, bien inutilement d'ailleurs, constatent les deux missionnaires qui voient le mal empirer. Alertés : "La guérison de votre confrère est en bonne voie", assurent les médecins à qui ils confient leurs craintes. Pressé d'administrer les derniers sacrements au malade, le chanoine Ramus, aumônier de l'hôpital, n'en voit pas la nécessité. Le Père Carrie doit donc se contenter d'encourager le Père Lapeyre à se soumettre à la volonté de Dieu, et l'entend en confession.

Trois jours plus tard, un messenger accourt de l'hôpital au lever du jour : "Cette nuit, annonce-t-il, le Père a été trouvé mort dans son lit".

A Mossamedes, plusieurs caisses d'objets divers attendent toujours le retour du Père Duparquet. Le Père Dhyèvre va les chercher, et se rendre compte en même temps, une dernière fois, de la possibilité d'établir une mission dans cette province.

Apprenant ce voyage, le vicaire général convoque le Père Carrie. "De quel droit, lui demande-t-il sèchement, le Père Dhyèvre a-t-il quitté Loanda, et s'est-il rendu à Mossamedes sans mon autorisation ? Et vous-même, qui vous a autorisé à desservir Notre-Dame de Nazareth et à y résider ?"

Un peu abasourdi, le Père repart ne sachant quoi répondre.

## CHAPITRE III

"ABANDONNEZ L' ANGOLA"

A son retour de Mossamedes, le Père Dhyèvre est convaincu que rien d'efficace ne peut être tenté dans cette province ; et le Père Carrie l'est plus encore qu'il en est de même dans tout territoire portugais. Aussi décident-ils de demander leur rappel à Paris, en signalant qu'au jugement de leurs prédécesseurs, il serait sans doute possible de transporter la préfecture dans les royaumes indépendants de la zone nord du fleuve Congo.

Paris les approuve. "Abandonnez Loanda, leur répond le Supérieur Général. Revenez en France en visitant les endroits de la côte susceptibles de vous recevoir."

Après les visites d'adieu, ils quittent définitivement Loanda, à bord d'un vapeur qu'un commerçant français a mis à leur disposition. Avant de s'embarquer, ils subiront cependant une dernière tracasserie. Ouvertement soupçonnés d'emporter des objets de culte ne leur appartenant pas, leurs bagages sont soumis à une fouille minutieuse.

Trois royaumes indépendants s'échelonnent le long de la côte, sur la rive droite du Zaïre : le Ngoïo, le Caongo et le Loango. Tous trois, particulièrement le Loango, vivaient jadis de la traite des esclaves. Maintenant une centaine de factoreries anglaises, françaises, hollandaises et portugaises, y troquent la gomme élastique, l'huile de palme, les palmistes, l'arachide et l'ivoire, contre cotonnades, eau de vie, poudre et vieux fusils à pierre, miroirs, perles et sacs de sel. Chaque factorerie verse des redevances plus ou moins importantes aux chefs des villages, aux Mamfouques et aux Mambouques qui, sous l'autorité du roi, constituent la hiérarchie de ces royaumes.

Après trois jours de navigation, les Pères Dhyèvre et Carrie débarquent à Banane. M. Béraud, l'agent de la Compagnie française Daumas (future S.H.O.) qui les héberge, leur déconseille aussitôt de s'y installer. "Le climat, leur confie-t-il, est très malsain dans notre presqu'île étroite et marécageuse ; et nous affichons ici, entre nous, aussi sottement qu'ouvertement et méchamment, notre rivalité commerciale. Les Africains s'en sont rendu compte, et en profitent pour nous taxer de redevances particulièrement élevées auxquelles vous seriez soumis, vous aussi. Ce qui ne les empêche pas, au moindre mécontentement, d'envoyer leurs guerriers gesticuler devant nos factoreries et exiger de nous de nouveaux cadeaux. Vous ne jouiriez pas à Banane du calme et de la sécurité qui vous sont indispensables. Je vous conseillerai plutôt Landana. Avec un climat beaucoup plus sain et une population bien plus douce et pacifique, vous y trouverez un centre commercial aussi important que celui de Banane. Notre vapeur vous y conduira si vous le désirez."

## A LANDANA DU CACONGO

Les missionnaires s'y rendent en quelques heures. Devant eux, s'arrondit une vaste baie qu'encerclent au loin de hautes falaises rougeâtres. Sur la droite se dresse un piton escarpé. Deux groupes de quatre à cinq importantes factoreries constituent Landana. Le premier sur le rivage même de la baie ; l'autre à trois ou quatre kilomètres, vers la gauche, à l'embouchure d'une rivière.

"La barre de Landana a mauvaise réputation, leur dit le mécanicien du vapeur, avant de les faire descendre dans des boats accourus du rivage. Mais vous l'avez sans doute exorcisée, car, aujourd'hui, elle paraît à peine."

Poussé mollement vers la plage par le dos de la vague, le boat qui porte les missionnaires est aussitôt tiré sur le sable par des manoeuvres qui les aident à prendre pied sur la terre ferme.

"Mes Pères, je vous loge chez moi, décide M. de Rouvre, agent de la maison Daumas, qui s'avance vers eux. Landana est le siège de notre régence du nord. La place ne manque pas pour recevoir mes collègues, et ce n'est pas souvent que j'ai le plaisir de voir débarquer des missionnaires français. Vous allez vous installer et vous rafraîchir. Demain, si vous le désirez, je vous mènerai faire la connaissance des directeurs des autres factoreries."

Et comme le Père Carrie s'étonne de l'animation qui l'entoure :

"A peu près toutes les factoreries sont comme la nôtre le centre de leurs comptoirs du nord. Ce qui explique l'importance des bâtiments que vous apercevez et du personnel blanc et noir que vous connaîtrez. Je vous ferai aussi visiter le pays, si comme je l'espère bien, vous demeurez ici quelques jours."

La visite de Landana terminée : "Voulez-vous, propose M. de Rouvre, que demain, nous remontions la rivière du Tchiloango ? Vous aurez ainsi une petite idée de l'intérieur du pays".

Le lendemain, entre deux coups de fusil tirés sur les grands échassiers qui peuplent les rives du fleuve : "Le Tchiloango, explique-t-il à ses compagnons, sert de frontière entre le royaume du Caongo du roi Pedro Djime, et celui du Loango".

- La résidence du roi est-elle éloignée? demande le Père Dhyèvre.
- Kinguele, son village royal, se trouve à environ trois heures de marche.
- Le roi vient-il souvent à Landana ?
- Jamais ! s'il voyait la mer, il perdrait la vue, assure-t-on, ce qui l'oblige à envoyer son Mambouque percevoir nos redevances mensuelles. Inutile de vous dire que, sinon des redevances, du moins des cadeaux qui les accompagnent, le roi ne reçoit certainement qu'une bien faible partie.
- Ces redevances sont-elles élevées ?
- Moins qu'à Banane. Et autre avantage sur Banane, ce qui serait précieux pour vous si, comme je l'espère bien, vous fixez votre choix sur Landana, nous y sommes beaucoup plus en sécurité. Les noirs eux-mêmes, appellent Landana : "Banza Moundele - la ville des blancs". A Landana, les blancs sont chez



eux, estiment-ils. Malgré cela, je dois avouer que par deux fois déjà, nous avons pris les armes pour nous défendre !

- N'est-ce pas une factorerie, ce que nous apercevons là-bas ? demande le Père Dhyèvre en désignant au loin un ensemble de bâtiments qu'entoure une forte palissade.

- En effet. C'est la première des succursales du Tchiloango. Les maisons de Landana en possèdent sept sur la rivière. Nous-mêmes nous en avons une. Elle est malheureusement trop éloignée pour nous permettre d'y aller et de revenir ce soir à Landana. Plus en amont se trouvent des chimbèques, succursales encore moins importantes, et souvent confiées à un Africain.

- Aucun danger de pillage de la part des populations voisines ?

- Guère ! ces factoreries et ces chimbèques se contentent, le plus souvent, d'acheter les produits de l'intérieur. Elles ne vendent que des produits de première nécessité ; du sel, quelques pagnes. Contre un reçu, l'Africain est déchargé de sa marchandise. Il ne lui reste qu'à venir en ville percevoir le montant de son reçu et faire ses achats ; ce qu'il aime souverainement. Ces succursales suscitent donc peu de convoitises. D'ailleurs les repréailles suivraient immédiatement si elles étaient attaquées. Les vaisseaux de guerre croisent fréquemment au large de Landana. Rien ne serait plus facile que de remonter la rivière en baleinières rapides, et de punir les villages coupables. Mais les noirs possèdent un autre moyen de nous ennuyer. Il leur suffit de barrer la rivière par une chiquère, et les produits achetés demeurent bloqués dans le haut fleuve.

- Alors ?

- Alors, on s'assemble pour "faire palabre". On discute longuement, ce dont ils raffolent. Et s'il est prouvé que nous avons tort, nous payons une nouvelle redevance, et le fleuve redevient libre.

Le lendemain, un long cortège faisait bruyamment son entrée dans Landana. Dans le plus parfait désordre s'avavançait une troupe importante de guerriers peints en blanc et en vermillon, et armés d'arcs et de sagaies. Des musiciens suivaient, qui tiraient de leurs tam-tams et de leurs instruments à cordes des sons discordants qu'amplifiaient les cris de toute une multitude de badauds qui suivaient le cortège et dansaient en battant des mains. Au milieu des musiciens marchait un sorcier hautement empanaché, et portant cérémonieusement devant lui un énorme fétiche. Derrière l'homme au fétiche, huit esclaves soutenaient un hamac dans lequel reposait, majestueux, un noir corpulent.

- Le Mambouque de Pedro-Djime. Il vient chercher les redevances, annonça M. de Rouvre aux missionnaires qui, appuyés sur le rebord de la véranda, regardaient passer le cortège.

- Lorsqu'il s'arrêtera ici, demande le Père Carrie, pourrait-on lui parler de notre éventuel projet d'établir une mission à Landana ?

- Rien de plus facile.

Mais le Mambouque était rusé. Entendant les missionnaires, il feignit de ne pas comprendre l'objet de leur requête. "Le roi du Caongo, répondit-il, aime beaucoup ses enfants blancs et noirs. Il les aime tous comme un père aime ses enfants. Je suis venu, en son nom, rendre visite à ses enfants de la mer et leur dire de ne pas oublier leur père". Puis, après une dernière rasade d'eau de vie, il partit avec les redevances de la maison française.

## AU LOANGO.

"Si vous désirez aussi connaître Loango, avant de fixer définitivement votre choix, propose M. de Rouvre, après son départ, notre vapeur part demain à Ponta-Negra. Je vous recommanderai à M. Crépey, le gérant de notre factorerie."

Le lendemain les missionnaires s'embarquaient, et après une nuit de navigation, doublaient la pointe de rochers noirs qui donne son nom à ce point de la côte. Sa rade sûre et profonde est si propice aux navires européens que, malgré le manque de population et les marais nombreux qui parsèment son terrain sablonneux, sept factoreries se sont installées au centre de la baie. Elles servent d'entrepôt aux filiales des environs.

Lorsque, guidés par M. Crépey, ils eurent fait connaissance des commerçants de Ponta-Negra : "Allons voir André Loemba, suggère le gérant. C'est le jeune chef très sympathique de Ponta-Negra, ou plutôt de Tchilamba, ce village que vous apercevez sur cette petite élévation derrière les factoreries. Ancien élève de la mission de Loanda, André Loemba parle couramment le portugais et l'anglais. Il nous est très favorable, et sera heureux de recevoir des missionnaires".

De fait, le chef ne cache pas son contentement. Il fait servir des rafraîchissements et questionne longuement ses visiteurs sur Loanda, sur leurs travaux et leurs projets. Mais, il le reconnaît avec regret, ni Tchibamba, ni Mvunvu, ni Njinji sur le promontoire qui prolonge la pointe rocheuse, ne peuvent leur convenir. Trop de marécages et pas assez de population. "C'est à Loango que vous devez vous installer", poursuit-il. Et les emmenant dehors : "A votre droite, face à la Pointe-Noire, cet autre cap qui ferme la rade, s'appelle la Pointe-Indienne. Elle borde même une autre baie encore plus vaste que celle de Pointe-Noire, qui est celle de Loango. Du rivage jusqu'à Diosso-Bueli, la cité royale, vous pouvez marcher pendant plus d'une heure ; ce ne sont que villages".

M. Crépey confirme les dires du jeune chef : "Dès demain si vous le désirez, je vous ferai porter en hamac à Loango. La piste longe en bonne partie le rivage. Ombragée de cocotiers, la route n'est pas désagréable".

A Loango, les quatre négociants, trois Portugais et un Anglais, dont les factoreries sont situées sur la Pointe-Indienne, évoquent devant les missionnaires la prospérité de jadis. "La population était beaucoup plus nombreuse. On ne perdait pas son temps comme maintenant, se plaignent-ils. Le pays n'est plus que l'ombre de lui-même. Les factoreries se ferment les unes après les autres. Les villages se vident. On ne sait quoi pourrait rendre à Loango sa vie d'autrefois. Landana serait certainement pour vous un centre plus intéressant".

## AU NGOIO

Revenus à Landana : "Il vous reste à voir l'agglomération de Cabinda, leur dit M. de Rouvre. C'est le paradis de la côte. Pays fertile, population dense et active. Je me charge de vous trouver une occasion. Nous n'en sommes qu'à soixante kilomètres."

A Cabinda, trois surprises attendaient les missionnaires. La première fut de trouver, dressée au centre de la place principale, une grande et ancienne croix en bois, portant encore écrite en langue portugaise cette inscription : "Lève-toi, ô Christ. Dirige mes pensées, mes paroles et mes actes". Certains jours, leur dit-on, la jeunesse de Cabinda se réunit autour de cette croix et exécute des danses en son honneur.

Les deux autres leur vinrent des réceptions magnifiques que leur offrirent, à leur ébahissement, les deux chefs de Cabinda.

Le premier, Manoel Pouna, possède dans l'armée portugaise le grade de colonel. Ses deux fils étudient à l'école académique de Lisbonne. S'il se montra très réservé, lorsque les missionnaires lui parlèrent d'une mission à Cabinda, prétextant la nécessité d'obtenir avant tout l'autorisation du Mambouque royal, il les invita à sa table et leur servit un repas princier dans des assiettes de fine porcelaine. Les couverts étaient d'argent massif, les vins abondants, de même que les liqueurs. Au dessert, Manoel déboucha une bouteille de champagne. Puis il appela sa fille.

- Elle est mariée, déclara-t-il ; mais elle n'est pas encore baptisée. Je voudrais que vous lui donniez le baptême avant votre départ. Moi-même, j'ai été ondoyé, et, à Lisbonne, où je pars bientôt, je recevrai le complément des cérémonies des mains du Patriarche. Le roi sera mon parrain.

- Votre fille a-t-elle étudié la religion ? demanda le Père Dhyèvre.

- Ellen'en connaît rien. Mais cela n'a pas d'importance. Les prêtres portugais ont l'habitude de baptiser aussitôt tous ceux qu'on leur présente.

Les missionnaires français n'étaient pas de cet avis. Mais il leur fut difficile de faire accepter leurs raisons par Manoel.

Chico Franck, le deuxième chef, se montra, lui aussi, très cordial. "Je suis chrétien, leur annonça-t-il dès qu'ils lui parlèrent de s'installer à Cabinda. J'ai été baptisé au Brésil. Ne descendent ici que très rarement des aumôniers de marine. Revenez à Cabinda. Je vous aiderai à construire votre mission". Mais lui aussi exigeait, tout d'abord, le consentement du Mambouque qu'on ne savait où trouver.

- Retournons à Landana, décida le Père Dhyèvre. Le peuple du Cacongo me paraît plus accessible à la religion.

- Il semble aussi plus favorable aux européens, et surtout aux Français. N'avez-vous pas remarqué qu'au Cacongo, notre drapeau flotte souvent au-dessus des villages, tandis qu'au Ngoio, on aperçoit surtout les couleurs portugaises ?

Avant de regagner la France, il reste aux missionnaires à accomplir un pèlerinage. Des prêtres français avaient été jadis enterrés à deux lieues de Landana, au village de Malembe, sur le bord de la mer. A la suite de quelles circonstances ces missionnaires avaient-ils débarqué en cet endroit de la côte ? Combien de temps y avaient-ils résidé ? Quel avait été le succès de leur apostolat ? On ne le savait guère. Mais les tombes existaient, encore pieusement entretenues. Il semblait que le séjour de ces prêtres datât d'environ un siècle et qu'il avait été très court.

"Il s'agit certainement des anciens compagnons de M<sup>gr</sup> de Belgarde", se disent les missionnaires en partant à Malimbe où, dès leur arrivée, on les conduisit devant quatre petits tumulus de pierres et de terre, soigneusement désherbés.

Apprenant la venue des européens, Mongo Mazumba, le chef de Malembe, accourt au-devant d'eux, et les prie de s'arrêter chez lui. "La route a été longue, dit-il aimablement. Il faut se reposer". Et imitant Manoel Pouna et Chico Franck, il leur fait servir à manger, débouchant lui aussi, à la fin du repas, une bouteille de champagne.

Sur le chemin du retour, les missionnaires prénètrent par curiosité dans la case d'un vieux sorcier qui, très compaisamment, leur exhibe ses nombreux fétiches.

- Pourquoi en posséder tant ? demande le Père Carrie à l'homme qui comprend le portugais.

- Parce que, affirme l'autre, chacun doit faire son travail. L'un fait tomber la pluie, d'autres aident les femmes à bien enfanter, guérissent les blessures ou les maux de tête ou de ventre. Il en faut pour se protéger des mauvais esprits ou de ses ennemis, pour que la pêche ou la chasse soit favorable.

- Mais ne connaissez-vous pas le Grand Esprit qu'on appelle N'Zambi ? interroge le Père Carrie.

- Oh! si, répond-il en montrant le ciel. Il est là-haut. A lui seul, il est plus fort que tous mes bilongos. Quand j'étais petit, les vieux du village nous en parlaient. Ils nous disaient qu'ils avaient connu ici des blancs qui étaient les Ngangas de N'Zambi.

- Nous aussi, lui annonce le Père Dhyèvre, nous sommes les Ngangas de N'Zambi.

Après un moment de stupéfaction, le bon sorcier sort précipitamment de sa case. "Les Ngangas de N'Zambi, les Ngangas de N'Zambi sont ici", crie-t-il joyeusement à tous ses voisins qui accourent, et demandent aux Pères de leur parler de N'Zambi qu'ils veulent connaître comme leurs anciens. Puis, l'entretien terminé, chacun tient à remettre aux missionnaires une petite offrande.

La nuit tombe lorsqu'ils regagnent Landana en tête d'une petite troupe que commande le sorcier, et qui porte tous les présents, paniers d'oeufs, régimes de bananes et moutètes de volailles.

Cette dernière visite à Malembe confirme leurs espérances en Landana. Centre important et salubre, indépendant de toute tutelle européenne et plutôt favorable à la France ; en communication relativement facile par les vapeurs des commerçants avec les royaumes voisins du Loango et du Nguiu et avec le Gabon, et, avec la France, par les bateaux portugais et les navires de guerre, Landana leur semble le point de la côte le plus propice au rétablissement de la préfecture du Congo.

En septembre 1870, ils voguent vers la France. En route, à Freetown, le Père Dhyèvre apprend que, nommé supérieur de la Sierra-Leone, il lui faut occuper immédiatement son poste. Le Père Carrie poursuit donc seul son voyage. Mais les fatigues accumulées pendant son séjour lui occasionnent brusquement de telles crises de fièvre qu'à l'escale de Gorée, le commandant du bateau exige son transfert à l'hôpital, où il reçoit les derniers sacrements.



De cette première approche de la mort, le missionnaire triomphera, comme de nombreuses autres qui suivront, puisqu'au cours de la longue vie, il aura l'occasion de recevoir neuf fois le sacrement des malades.

Débarqué à Bordeaux, il trouve la France en lutte contre les Prussiens et sur le point d'être vaincue. En Bretagne, où il rejoint ses supérieurs, il leur expose les raisons qui stérilisent, pour le moment, l'apostolat des missionnaires français en territoire soumis à l'influence portugaise, et les avantages d'une mission dans un royaume du nord du Congo, à Landana de préférence. "Le Congo, affirme-t-il en terminant son exposé, aura toujours mes affections. C'est là, plus que partout ailleurs, que je voudrais aller".

Ses supérieurs et Rome même, n'avaient pas attendu son retour pour comprendre l'inutilité de se maintenir dans les missions portugaises. "Il n'y a rien à espérer en ce moment du Portugal", reconnaissait le cardinal Barnabo qui demandait donc d'abandonner le Congo et d'aller aider l'évêque du Cap de Bonne Espérance. Le climat y était beaucoup plus sain, et les missionnaires français non seulement agréés, mais désirés.

L'accord définitif allait être conclu, lorsque la mort de l'évêque du Cap suspendit brusquement toute décision. Le Père Schwindenhammer repensa alors au Congo.

Un nouveau voyage d'étude fut décidé. Mais cette fois, le Père Carrie, aidé d'un compagnon que M<sup>gr</sup> Bessieux lui fournirait au Gabon, ne se contenterait pas de visiter la côte nord du Congo, il lui faudrait aussi prospecter l'embouchure même du fleuve, la remonter le plus haut possible et faire connaissance de ces "gens d'église" dont le Père Poussot avait signalé l'existence.



## LANDANA, SIEGE DE LA PREFECTURE APOSTOLIQUE

Le 12 novembre 1871, le Père Carrie débarquait seul à Landana. Disposant d'un personnel trop restreint, M<sup>gr</sup> Bessieux n'avait pu lui fournir de compagnon. D'ailleurs, affirmait l'évêque, aucune directive de Paris ne lui prescrivait de sacrifier un de ses Pères pour un voyage si inutile. Le Gabon, à lui seul, n'exigeait-il pas plus de missionnaires que la Société ne pouvait en fournir ? Pourquoi se lancer dans de nouvelles et hasardeuses tentatives ?

Le voyage ne se présentait donc pas sous d'heureux auspices. Il faillit même se terminer tragiquement sur la plage même de Landana. La mer était particulièrement mauvaise lors du débarquement, et les rouleaux de la barre se succédaient à très courts intervalles. Bien manœuvrée, la pirogue put les franchir sans encombre. Mais, soit qu'il ait mal calculé la profondeur de l'eau, soit qu'une nouvelle vague ait déferlé plus vite encore qu'il ne le prévoyait, le Père ne put prendre pied en quittant la pirogue, et immédiatement happé par le violent reflux des vagues, il fut entraîné vers les rouleaux. Heureusement quelques bons nageurs vinrent à temps le secourir. "J'y ai laissé mon parasol", avouait-il, mi sérieux, mi plaisantant, lorsque dans la suite, il racontait cette mésaventure.

Le Père Carrie débarquait à Landana très conscient de l'importance de la tâche qui lui était confiée. De lui, de son rapport, dépendant la reprise de la préfecture du Congo. Esprit méthodique, habitué à ne rien laisser au hasard et à l'improvisation, il avait profité de son séjour en France et de ses longues journées de loisir en mer, pour se documenter sur le passé missionnaire d'un pays devenu sa terre de prédilection, et pour réfléchir aux conditions les plus aptes à assurer le succès du nouvel établissement.

### LA PREFECTURE DE LOANGO EN 1767

Un siècle après l'éphémère évangélisation de la préfecture de Loango par le Père Bernardin de Hongrie et ses compagnons capucins, la générosité d'un enfant avait fait revivre pendant quelques années cette lointaine préfecture apostolique.

A Nantes, en 1742, rien d'autre que la mer n'attire le petit Pierre Belgarde. Douze ans, c'est encore bien jeune, pensent ses parents. Mais puis-qu'il le désire tant, qu'il parte comme petit mousse, vers les côtes d'Afrique, à bord d'un bateau négrier. A Cabinda, le bateau attend de longs mois sa cargaison. Pierre passe ses journées sur la plage, vite connu et entouré des petits négrillons qui se baignent dans les vagues. Bientôt on se comprend, et le petit Pierre parle leur langue aussi bien qu'eux. Quelle surprise d'apprendre que ses jeunes amis ne font pas leurs prières matin et soir, qu'ils ignorent tout du signe de la croix, de Dieu et de la religion ! Mais un jour, on lève l'ancre, on tend les voiles et le petit mousse revoit Nantes.

Une autre passion que celle de la mer est née en lui. Il veut faire connaître à ses petits amis de Cabinda ce que personne, là-bas, ne peut leur enseigner. Il reprend ses livres, et quand vient la tentation de les refermer et de courir au port, il lui suffit de penser à Cabinda et aux petits païens.

Au début de 1766, le voilà prêtre. L'archevêque de Paris veut bien s'intéresser à ses projets d'évangélisation, et obtenir du Pape Clément XIII le rétablissement de la préfecture du Loango. L'abbé Belgarde en est chargé. En juin 1766, il quitte Nantes avec deux compagnons, MM. Sibire et Astelet de Clais, et débarque à Loango le 10 septembre.

Des commerçants français vivent à demeure en ce point de la côte où prospère la traite.

Le préfet n'a nullement l'intention de se fixer à leurs côtes. Les populations de l'intérieur, estime-t-il avec raison, seront plus aptes à accueillir l'Evangile. Il se doit tout de même d'aller leur rendre visite, d'autant qu'il a besoin d'eux pour gagner l'intérieur.

Au comptoir français, il a la surprise d'apprendre qu'y agonisent des marins atteints du scorbut. Les missionnaires arrivent providentiellement pour les aider à bien mourir. "Quant à vous mener à l'intérieur, leur dit-on, cela ne dépend malheureusement pas de nous. Il vous faut obtenir l'autorisation du chef de Loango. C'est un personnage important, une sorte de ministre du commerce qui porte le titre de Mamfouque. Nous vous ferons conduire chez lui".

Coiffé d'un curieux bonnet de paille finement tressée, un simple pagne autour des reins, le Mamfouque veut bien les recevoir. Se souvenant des mots appris jadis à Cabinda, et aidé du guide qui lui sert d'interprète, l'abbé Belgarde expose ses désirs.

- Les blancs demeurent toujours sur le bord de la mer, auprès des bateaux qui viennent de leur pays, réplique le ministre, réticent. Pourquoi voulez-vous aller à l'intérieur ?

- Parce que nous ne venons pas faire le travail des blancs que vous connaissez. Nous désirons apprendre à vos frères à connaître le Dieu créateur de toutes choses.

- Ce n'est pas vrai, réplique le ministre. Vous venez pour d'autres raisons que vous me cachez.

Un chef de l'intérieur assiste à l'entrevue. Il propose au Mamfouque d'emmener chez lui les missionnaires. Il se chargera d'eux et les installera sur ses terres.

Le Mamfouque se laisse convaincre. Et Kizinga, le chef, fixe au lendemain matin le départ de Loango. Ses esclaves porteront les bagages des missionnaires.

Dès la première heure, le lendemain, la petite caravane s'éloigne de Loango. Kizinga ferme la marche. Escaladé le vallonement qui domine la vaste baie, on débouche dans une plaine étendue, de plus en plus verdoyante et couverte de cocotiers, de palmiers et de bananiers. L'étroit sentier traverse une



suite presque ininterrompue de villages. Après une heure de marche : "Nous sommes à Bueli, dit Kizinga. C'est le village du roi. J'y possède une case. Vous y coucherez". Et par un petit sentier bordé de hautes herbes, il les mène chez lui. A part deux nattes dépliées sur le sol et un oreiller posé sur chaque natte la case d'une seule pièce est vide. "Vous y dormirez bien", dit Kizinga, tandis que les porteurs déposent les bagages. "Je vais vous chercher de la nourriture". Quelques instants plus tard il revient, suivi d'enfants portant dans des plats, du manioc, des bananes cuites et des poissons préparés dans une abondante sauce d'huile de palme.

Le tout est déposé sur le sol entre les deux nattes, sur lesquelles prennent place le chef et les missionnaires.

L'apprentissage de la vie missionnaire commençait. Comment manger assis à même le sol, sans assiette, ni cuillère, ni fourchette ? Le chef le leur apprend en prenant directement dans le plat les aliments qu'il porte à sa bouche. S'enhardissant, les missionnaires l'imitent. Le manioc leur paraît assez fade. Par contre les poissons qui baignent dans l'huile, sont assaisonnés d'un piment violent qui brûle la bouche. Les bananes cuites très farineuses demandent de grands efforts de mastication. Les missionnaires ne touchent aux plats que du bout des doigts. Leur hôte s'en aperçoit. Il les encourage à manger, et choisissant lui-même les meilleurs morceaux, il les leur tend, après y avoir parfois mordu.

Le repas terminé, laissant ses convives, la bouche en feu, se préparer de leur mieux pour la nuit qui tombe : "Je reviendrai vous prendre demain", leur dit-il.

Le lendemain, à la première lueur du jour, on repart. Après deux heures de marche dans une plaine déserte, le sentier traverse un marécage dans lequel s'engagent sans hésitation les porteurs qui se sont dépouillés de leurs pagnes. L'eau boueuse atteint et dépasse les poitrines.

Les missionnaires cherchent à contourner l'obstacle. N'y parvenant pas et encouragés par ceux qui les précèdent, ils se décident à les suivre, et marchent pendant près d'une heure dans l'eau qui leur monte parfois jusqu'au menton. Epuisés, ils parviennent enfin au terme de leur voyage, au village de Tchibota qui prendra bientôt le nom de Mongo-Ntendou.

Kizinga leur offre une de ses cases, autour de laquelle s'assemble bientôt tout le village curieux et aimable. Certains, vite suivis de tous ceux qui le peuvent, hommes et femmes, s'enhardissent jusqu'à pénétrer dans la case, multipliant les sourires et les manifestations de sympathie. Mouillés des pieds à la tête, les missionnaires n'en demandent pas tant pour le moment. Ils veulent avant tout changer de vêtements ; ce qu'ils font comprendre à leurs visiteurs. Mais lorsqu'ils rouvrent la porte, la foule est encore là, qui, apercevant les habits dont ils se sont débarrassés, s'étonne à grands cris, qu'il soit possible d'en porter en même temps une telle quantité. Chacun tient à les examiner en détail, à les compter, et à les montrer au voisin.

Leur curiosité satisfaite, l'abbé Belgarde expose de son mieux le but de leur séjour à Tchibota. Ses paroles sont encore accueillies avec satisfaction.

Puis chacun s'en retourne. Enfin seuls, les missionnaires rangent leurs bagages et prennent un peu de repos, en attendant la nourriture que Kizinga a promis d'envoyer. Comme à Bueli, quelques nattes posées sur le sol, leurs oreillers et deux cuvettes constituent tout l'ameublement de la case. Son toit de paille les protège médiocrement de l'ardeur du soleil, et ses murs ne sont que des piquets de bois recouverts de nattes plus grossières que celles qui leur servent pour dormir.

- Que de toiles d'araignées ! constate le Père Sibire qui, armé d'une courte branche de palmier, leur fait la chasse.

- Nous voici maintenant à pied d'oeuvre, dit le Père Belgarde, tandis qu'assis sur les nattes, chacun fait, de son mieux, honneur au repas de manioc, de bananes et de viande de chasse. Nous n'avons plus maintenant qu'à faire ici le travail de Dieu. Je vais demander au chef de nous construire une chapelle. Mais, en attendant, si nous voulons comprendre et instruire nos gens, il nous faut apprendre et parler leur langue. Le chef m'a promis de nous envoyer des jeunes gens qui connaissent un peu notre langue pour avoir travaillé à Loango avec des commerçants. Ils nous faciliteront cette étude.

La chapelle rapidement construite à la façon des cases du pays, les offices qu'y célèbrent les missionnaires et les instructions qu'ils y donnent, attirent à Tchibota de nombreux visiteurs.

L'abbé Belgarde espère donc récolter sans trop tarder les premiers fruits de son apostolat, lorsque meurt l'abbé Astelet de Clais. Miné par la fièvre depuis plusieurs semaines, l'abbé ne quittait plus sa natte sur laquelle il grelottait de froid ou transpirait à grosses gouttes, n'absorbant qu'avec difficulté la nourriture que Kizinga faisait toujours régulièrement porter.

A plusieurs reprises, le préfet avait couru à Loango se procurer dans les Comptoirs des vivres européennes. Même cette nourriture avait fini par lasser le malade. Et l'abbé Belgarde avait dû se résigner à accepter l'inévitable. Il se trouvait seul auprès de lui - l'abbé Sibire s'étant rendu à Loango auprès d'euro péens gravement malades - lorsque son compagnon rendit son âme à Dieu. Seul aussi, il le porta en terre, refusant d'agréer les désirs de Kizinga qui, par amitié pour le défunt, voulait l'enterrer selon le cérémonial suivi à la mort d'un chef.

Est-ce la tristesse et le sentiment de lassitude qui maintenant les accablent, ou le voisinage des marais que multiplie la saison des pluies et la privation de nourriture européenne ? Le préfet et son compagnon sont souvent pris par de fortes fièvres qui les épuisent. Faudrait-il quitter Tchibota si accueillant ? Il leur en coûte d'abandonner les restes de leur compagnon et les premiers germes d'un travail qui semblait efficace. Mais à quoi bon tenter le ciel ?

- Si nous voulons éviter le sort de l'abbé de Clais, confie un jour le préfet à son compagnon, je crois qu'il serait plus sage de nous rapprocher de la côte. Après dix mois de présence, nous faisons presque partie de Tchibota ; mais y demeurer, n'est-ce pas nous condamner à y mourir l'un après l'autre, et sans tarder peut-être ?

- Je pense comme vous que l'air de la côte serait plus sain et que nous avons besoin, au moins de temps en temps, d'une alimentation que Tchibota ne peut

nous procurer. Mais croyez-vous qu'à Loango notre apostolat ait quelque chance de succès ? Les européens n'accepteront ni notre évangile, ni notre morale ; et les Africains qui vivent auprès d'eux, ne nous écouteront pas.

- Je le sais bien. Aussi n'est-ce pas à Loango que nous irions. A deux ou trois kilomètres de la mer, sur une petite colline bien aérée, se trouve le village de Loubou. Nous y serions assez près des Comptoirs pour pouvoir nous y procurer ce qui nous est nécessaire, et assez loin pour ne pas souffrir de l'agitation de Loango.

Quittant Tchibota, malgré Kizinga et ses gens qui veulent les retenir, les deux missionnaires viennent donc se fixer à Loubou. Le chef du village leur procure une case, contre redevance mensuelle, précise-t-il. Sans être aussi chaleureux et empressé qu'à Tchibota, l'accueil ne manque pas de sympathie. Dès les premiers jours, les visiteurs accourent nombreux et souriants, et s'entretiennent longuement avec les missionnaires.

Un auditoire important assiste, comme à Tchibota, aux premières instructions publiques, aux prières du matin et du soir, et le dimanche à la messe. La foule reprend les cantiques avec une facilité, une vigueur et une joie manifeste qui enchante les missionnaires. Mais, petit à petit, l'assistance diminue et se réduit bientôt à quelques vieilles femmes. Les missionnaires décident de circuler de case en case pour ranimer les bonnes volontés. Chacun promet de revenir ; mais se contente de cette promesse, et les vieilles femmes se lassent, elles aussi.

Solitaires et désespérés, les deux abbés sentent le découragement les gagner. Ils vivent dans l'espoir d'être bientôt rejoints par deux autres compagnons. Mais le temps passe et les abbés Descouvrières et Joly ne donnent même pas signe de vie.

- Pourquoi nous obstiner ? déclare un jour l'abbé Sibire. L'heure du Seigneur ne semble pas encore venue. La fièvre nous reprend aussi violemment qu'à Tchibota. Pourquoi perdre ici notre temps et notre vie, alors que le travail ne manque pas en France, où l'on nous a oubliés ?

- C'est aussi ce que je pense. Nos compagnons ont dû renoncer à leur projet. Nous rentrerons en France par le premier bateau.

Les deux abbés avaient pourtant annoncé leur prochain embarquement. La lettre s'était malheureusement perdue en route. Et tandis qu'embarqués à Nantes au mois de mars 1768, ils débarquaient à Cabinda à la fin du mois d'août, les abbés Belgarde et Sibire faisaient voile vers la France.

A Cabinda, les nouveaux venus apprennent avec consternation le départ de leurs compagnons. L'un d'eux va s'en assurer à Loango. Il y apprend les deux tentatives infructueuses de Tchibota et de Loubou, la mort de l'abbé de Clais, et le retour en France de leurs deux prédécesseurs. "Pourquoi réussirions-nous mieux qu'eux", se demandent-ils, lorsqu'ils se retrouvent.

Leurs bagages sont déjà à bord d'un bateau qui regagne la France lorsqu'accourt un chrétien du Cacongo. "J'ai appris votre présence à Cabinda, leur dit-il. J'ai été baptisé à Saint-Malo, en France, où j'ai séjourné longtemps. Ne nous abandonnez pas. Venez chez nous à Malembe, au royaume du Cacongo. Le

climat est meilleur qu'au Ngoio et à Loango. Toute ma famille est instruite de notre religion. Elle vous attend pour recevoir le baptême".

Voyant dans cet appel une indication du ciel, les missionnaires décident de demeurer en Afrique. Le roi les reçoit à Kinguele où il veut qu'ils se fixent. Il leur fournit une case et leur construit une chapelle. Et comme à Tchibota, les missionnaires étudient la langue du pays et composent même un petit dictionnaire. De nombreux auditeurs viennent écouter leurs instructions, lorsqu'ils sont capables de discourir dans la langue du pays. Mais, vivant eux aussi à la mode du pays dont ils se content d'améliorer la nourriture par un peu de viande salée et quelques biscuits de mer qu'ils se procurent chez les commerçants de Malambe, ils ne tardent pas à être, eux aussi, la proie de fièvres de plus en plus violentes.

Un jour, l'un d'eux, couché depuis huit jours sur sa natte, reçoit la visite du Mangove, premier ministre du roi. "Nos sorciers vont vous guérir, lui dit-il. Mais s'ils n'y parviennent pas, soyez assuré que nous vous enterrerons avec les plus grands honneurs. Nous vous accorderons les mêmes funérailles qu'aux grands du royaume. Enveloppé dans une grande quantité d'étoffes différentes, votre corps restera exposé durant neuf ou dix mois dans une case. Toutes les nuits, les villageois viendront chanter et danser tout autour". Et comme le missionnaire, tout en remerciant le ministre de ses bons sentiments, ne semble pas agréer ce déploiement de faste : "Le roi vous est beaucoup trop attaché, insiste le Mangove, pour vous laisser enterrer comme un simple esclave".

Le malade n'eut heureusement pas à recevoir du roi cette preuve de haute estime, car il revint à la santé, et sans l'aide des sorciers.

Ne recevant pas de nouvelles, ils finissent, eux aussi, par se décourager et regagnent la France. Se retrouvant tous les quatre à Nantes, l'espoir renaît d'une tentative nouvelle, cette fois efficace. Leur échec est dû, estiment-ils, à leur nombre insuffisant, à leur mauvaise alimentation, à la modicité de leurs ressources. Or, les archevêques de Paris et de Tours, le chapitre de la collégiale de Saint-Martin de cette même ville, l'abbé de l'Isle-Adam, grand vicaire général des colonies, l'Assemblée du Clergé, et MM. Turgot et de Sartines, ministres de la Marine, leur promettent maintenant leur appui, des secours et des collaborateurs. Ils ont, de plus, acquis l'expérience du pays et de difficultés, et en parlent la langue.

Et le 7 mars 1773, un petit navire spécialement affrété pour eux, quitte Nantes, ayant à bord douze missionnaires, six prêtres et six Frères et un équipage important. M. Descourvières a été nommé préfet. L'abbé Belgarde demeurera en France en contact permanent avec eux.

Le 28 juin, le bateau pénètre en rade de Mayoumba. Malambe est désormais proche. Mais sous divers prétextes, le capitaine s'éternise en ce point de la côte, et semble ne plus vouloir continuer sa route.

"Le roi de Mayoumba nous désire chez lui, déclare M. Descourvières à ses compagnons. Nous pourrions donc demeurer ici, puisque son territoire se trouve dans le district que Rome nous a assigné. La population paraît bien disposée à notre égard. Et elle parle la même langue qu'à Loango. Le climat est cependant beaucoup plus malsain qu'au Caongo. Je crois donc préférable de nous acclimater tout d'abord à Malambe. Nous reviendrons plus tard à Mayoumba."



Les missionnaires approuvent cette décision. Et puisque le capitaine ne hisse toujours pas les voiles, ils le précéderont à Malambe en s'y rendant à pied. Après avoir longé la côte, ils arrivent exténués à Loango, le 11 juillet.

Reçus à Bueli par le roi, ce dernier insiste, lui aussi, pour les garder auprès de lui. "Il faut, leur déclare-t-il, que vous soyez bien convaincus de l'importance des grandes choses dont vous venez de me parler, pour être venus de si loin, sans autre dessein que de nous en instruire. Vous méritez ma reconnaissance. Je vais vous donner une terre. Je veux que vous me fassiez connaître parfaitement le Dieu que vous annoncez".

Mais pour les mêmes motifs qui lui avaient fait décliner l'offre du roi de Mayoumba, l'abbé Descourvières décline l'offre du roi de Loango. "Vous reviendrez quand vous voudrez, déclare alors ce dernier. Mais songez que plus votre retour sera prompt, plus je vous recevrai volontiers". Puis il leur fait servir à manger.

Trop fatigués pour continuer leur route à pied, les missionnaires affrontent une petite chaloupe. Mais ils n'ont pas compté avec leur ignorance de l'art de la navigation ; et incapables d'utiliser la voile qui arme le canot, il leur faut ramer jusqu'à épuisement sous un soleil de feu.

Arrivant devant Malémbe à la tombée de la nuit, l'allure étrange et désordonnée de leur chaloupe, et leur aspect misérable, les font prendre pour de dangereux corsaires, si bien qu'il leur est interdit de débarquer et que les équipages des bateaux ancrés au large, les tiennent prudemment à distance jusqu'au lever du jour.

Un Père et un Frère ne quittent leur chaloupe que pour mourir épuisés quelques jours plus tard.

A Kinguele, le roi voit avec plaisir revenir le préfet apostolique. "Cherchez dans l'étendue de mes domaines, lui dit-il, le terrain qui vous convient. Je vous le donnerai".

Les missionnaires se décident pour le village de Kilonga, situé à une petite heure de marche de Malembe, donc des comptoirs européens et de leurs bateaux. Avec l'aide des habitants, ils y construisent une habitation agréablement située sur une éminence d'où nous découvrons, écrit le préfet à l'abbé Belgarde, d'un côté une belle plaine, et de l'autre des coteaux charmants et des forêts toujours vertes. Un lac d'eau douce peut nous fournir en abondance d'excellents poissons.

Leurs bagages enfin arrivés avec leur bateau, ils complètent leur installation et commencent à visiter les villages environnants.

## LES CHRETIENS DE DON JUAN

Un jour, un Africain, vendeur de "blé de Turquie", passe dans les environs. Les villageois, sachant que les missionnaires se nourrissent de pain, le leur adressent. Il est lui-même chrétien, leur révèle-t-il en les abordant. Il

fait partie d'une communauté chrétienne venue jadis de Saint-Antoine du Sogno. Le roi du Cacongo la laisser fonder un village, Maguenzo, dans une vaste plaine déserte, à douze lieues environ de Kinguele, à mi-distance entre le Zaïre et la capitale. "Malheureusement, ajoute-t-il, nous n'avons plus de prêtres parmi nous. Nos enfants ne sont plus baptisés, les mariages ne sont plus bénis. Mais nous restons attachés à notre Foi, et demandons chaque jour à Dieu de nous envoyer ses ministres".

Et comme les missionnaires lui promettent leur visite : "Je vais être reçu avec beaucoup d'honneurs à Maguenzo, assure-t-il. Notre gouverneur, Don Juan, vous enverra chercher".

Peu après, Pedro lui-même, le marchand de blé, revient à Kilonga. Il doit guider les Pères jusqu'à Maguenzo. Mais il faut attendre jusqu'au 7 août le consentement du roi et de son Mangove, que décide enfin un cadeau de Don Juan.

Dès qu'il sait les missionnaires en route, un des parents du gouverneur va au-devant d'eux leur souhaiter la bienvenue et leur porter des présents. A l'entrée du village, les habitants attendent respectueusement, rangés de chaque côté du sentier. Ils suivent les arrivants en chantant des cantiques.

Sortant de la chapelle après un premier entretien, M. Descourvières et son compagnon voient venir à eux le gouverneur qui les entraîne chez lui en leur exprimant toute sa joie. Il veut tout connaître de leur séjour dans le royaume de Kinguele, et des raisons qui les ont amenés. Puis il leur demande de baptiser les païens de Maguenzo et de ses douze autres villages. "Nous donnerons le baptême aux enfants en bas âge, concède le Père Descourvières. Les autres doivent tout d'abord connaître leur religion".

Pendant dix jours, les séances de baptême alternent avec l'enseignement du catéchisme. Puis, après un Te Deum d'action de grâces, les missionnaires font leurs adieux. Pedro et trois esclaves les accompagneront jusqu'à Kilonga, d'où, promet le préfet, ils reviendront bientôt établir une mission à Maguenzo.

En route, Pedro les fait traverser un autre village chrétien qui ne les laisse partir que lorsque les jeunes enfants ont aussi été baptisés.

De retour à Kilonga, le préfet s'empresse d'exposer à l'abbé Belgarde les heureux résultats de son voyage, et son désir d'établir une station sur le territoire de Don Juan. Il lui demande de nouveaux missionnaires. "S'il nous était possible, écrit-il, de faire connaître comme nous connaissons nous-mêmes, les heureuses dispositions des habitants du pays, le peu de confiance qu'ils ont dans leurs idoles, le désir qu'ils témoignent pour la plupart, de connaître la vérité, l'empressement avec lequel ils recherchent l'instruction, et enfin, la facilité qu'il y aurait à introduire la morale chrétienne dans toute sa pureté chez des peuples humains, désintéressés, accoutumés à une vie dure et austère, et, par une suite de ces vertus naturelles, plus chastes qu'aucun des peuples païens dont l'histoire fasse mention, si, dis-je, nous pouvions faire connaître parfaitement les dispositions naturelles de ces pauvres idolâtres, nous ne doutons pas que plusieurs ecclésiastiques zélés songeant à assurer leur salut en procurant celui de leurs frères, ne s'offrissent généreusement à venir nous seconder. Oui ; la moisson paraît être dans son vrai point de maturité, et n'at-

tendre que des ouvriers. Depuis l'esclave jusqu'au prince, tous sont dans les mêmes sentiments à l'égard de la religion. Hâtons-nous de profiter du moment. Le démon dont nous troubions l'empire, ne manquera pas, sans doute, de nous susciter tôt ou tard des contradictions".

L'abbé ne pensait pas, hélas ! si bien dire. La lettre suivante annonce des "contradictions" : "Vous croyez sans doute que je vais vous donner des nouvelles de notre second voyage à Maguenzo. Il ne nous a pas été possible de le faire jusqu'à présent. Depuis près de six mois, il a régné ici une maladie épidémique sur les européens dont il mourait un grand nombre. Cette maladie était une fièvre putride inflammatoire. Pendant tout ce temps, nous allions presque tous les jours alternativement, aux Comptoirs, pour administrer les sacrements. Nous ne pouvions pas abandonner nos compatriotes dans une telle extrémité. Il a plu à Dieu, au lieu des persécutions que nous ne connaissons pas encore depuis que nous sommes dans ce pays, de nous exercer par d'autres genres d'épreuves. Nous avons essuyé, nous-mêmes, beaucoup de maladies, et nous avons perdu deux de nos chers confrères, prêtres. Cinq de nos Frères sont morts".

De l'équipe, il ne reste donc que trois prêtres. Un deuxième voyage demeure cependant prévu à Manguenzo où les chrétiens ont construit une chapelle plus vaste. Et le préfet, qui envisage même d'ouvrir un séminaire-collège, demande des provisions de bouche pour les convalescents, et de l'étamine commune, car vous sentez qu'il n'est pas possible que nous fassions jamais des soutanes avec les petites toiles de foin que l'on fabrique dans ce pays-ci". Il voudrait aussi des planches pour les chapelles "qui ne sont que de jonc", et des tabernacles, des chandeliers et des ornements.

Mais, sans doute, morts et maladies devancèrent-elles l'arrivée des renforts. Avant la fin de l'année 1776, il ne restait plus aucun missionnaire sur cette côte d'Afrique.

Pour la deuxième fois, la préfecture apostolique de Loango cessait d'exister.

## "LES PEUPLES DU CONGO MERITENT TOUT NOTRE INTERÊT"

A quoi attribuer ce triple insuccès en moins de dix ans, se demandait le Père Carrie.

Il en rend responsables de nombreuses causes ; ses fréquentes interruptions, ses essais en territoires différents, le temps perdu chaque fois pour l'installation matérielle et l'étude de la langue ; les difficultés de communications qui exigeaient de trois à six mois pour relier Nantes à Loango ou Cabinda, les imprudences des missionnaires qui se contentaient du logement et de la nourriture du pays, le manque d'hygiène et de remèdes propres à la vie tropicale, enfin le fait que les missionnaires n'appartenaient pas à une société religieuse et arrivaient dans ces pays étrangers, ignorant tout de la mentalité africaine et des moyens aptes à assurer l'évangélisation du pays.

"Par le temps présent, écrit-il dans son rapport, une mission sur ces côtes n'offre presque plus de difficultés au point de vue matériel. Nous sommes

infiniment plus favorisés que les premiers missionnaires. Avec le confortable que l'on peut se procurer, je suis persuadé que les missionnaires se porteront beaucoup mieux que les négociants dont la vie extravagante est si funeste à leur santé, et qui pourtant se conservent pour la plupart comme en Europe. Je parle ici surtout de Landana."

Car, après trois mois d'enquêtes minutieuses facilitées par les moyens mis à sa disposition par les commerçants, Landana retient toujours au premier chef son attention. Il a revu tous les centres importants des royaumes du Loango, du Cacongo et du Ngoio.

Loango au climat malsain, perd de jour en jour son importance. Trop marécageux aussi et trop faiblement peuplé, Ponta-Negra. Au sud de Landana, Malémbe a maintenant perdu presque toutes ses factoreries. A Cabinda, fertile, salubre, vit une population dense, déjà à demi christianisée et particulièrement laborieuse et intelligente, mais pillarde et susceptible. Son port ne sert plus d'escale aux bateaux européens. Celui de Banane commande l'estuaire du Congo et la rive gauche du fleuve où vivent dans le village de Saint-Antoine les "gens d'Eglise". Mais plus encore qu'à Cabinda, les européens, en perpétuelles disputes, sont à la merci des habitants du pays qui viennent d'incendier la factorerie française. L'espace y est d'ailleurs mesuré et le climat malsain.

Dans l'estuaire du fleuve, entre Ponta da Legna et Binda, près des chutes où un tourbillon a failli l'engloutir, le poste de Boma serait-il l'endroit rêvé ? "Il y aurait, écrit le Père Carrie, un bel emplacement pour une mission au sommet d'une petite colline dont le bas est occupé par la factorerie française. Il y a beaucoup de bien à faire à Boma. La population est extrêmement nombreuse, l'indigène, un des meilleurs de toutes ces contrées, la circulation facile, puisque dix à douze vapeurs assurent le service des côtes ; cependant la sécurité n'est pas très rassurante, et la position de ce point à soixante ou soixante dix milles dans l'intérieur m'effraye un peu pour le début d'une mission. Plus tard, lorsque nous serons connus dans le pays, nous pourrions nous y hasarder."

Commerçants de la côte, commandants des navires, chefs indigènes eux-mêmes, tous lui conseillent aussi Landana. "Landana est le lieu qui nous offre le plus d'avantages ; le seul où je conseillerais d'établir la première mission. C'est, après Banane, le premier point pour l'importance commerciale, importance qui, à cause de sa rivière - le Tchiloango - ne disparaîtra jamais. Pays coupé de collines et de vallées, tour à tour boisées et découvertes. Sol très riche et très productif. Air frais et pur, climat généralement réputé salubre, endroit le plus sain de toute la côte. Populations douces. Ce centre, vraiment européen au témoignage même des noirs qui l'appellent la "Ville des Blancs". La mission y jouirait d'un emplacement magnifique. Landana a encore en sa faveur l'arrivée du packet anglais qui s'y arrête." Et ce à quoi le Père Carrie attache grande importance : sa situation à deux lieues au nord de Malembe, limite extrême des prétentions portugaises au Congo. "Cependant, reconnaît-il, la barre y est mauvaise, et la population relativement peu nombreuse, puisqu'il faut une demi heure de marche pour atteindre un des trois villages les plus proches : Mvoula, Chimombo et Singuele."



De nombreux renseignements complémentaires accompagnent cet exposé. Ils montrent l'esprit pratique du missionnaire et sa volonté de ne rien laisser à l'improvisation. Le plan dessiné sur place de la future maison de Boma ; les prix comparés des habitations en bois du pays ou fabriquées en France ; la nécessité de les couvrir en "feutre", et non avec de la paille trop facilement inflammable, et de les surélever légèrement de terre ; le montant des redevances à payer aux chefs ; la force des coutumes païennes ; l'aide que les missionnaires trouveront auprès des commerçants et spécialement de l'importante maison Lasnier, Daumas et Lartigue.

Le Père Carrie ne se fait pourtant pas d'illusions. "Je suis loin de croire que la mission du Cacongo n'aurait pas de difficultés. Je suis au contraire persuadé qu'elle en rencontrerait de considérables, puisqu'il faudra lutter contre l'enfer, la nature corrompue, les pratiques superstitieuses, le noir et le blanc. Les négociants de Landana et de toutes ces côtes jouissent de la plus grande liberté. Ils ne veulent aucune domination européenne. Ils veulent être seuls chez eux pour y vivre entièrement à leur guise. Ils ne verront peut-être pas - c'est, je crois, le fond de leur pensée - de très bon oeil, s'établir dans le pays une mission qui apporterait aux noirs les moyens de civilisation et d'instruction. Pourtant, de fait, nous n'avons qu'à nous louer du bon accueil qu'ils nous ont toujours fait tous et partout, et des encouragements qu'ils n'ont cessé de donner à nos projets. Dernièrement encore, on paraissait enchanté de voir qu'une fois établis dans le pays, nous chercherions à fonder un hôpital pour y recevoir les blancs. On m'assurait que tous voudraient contribuer à l'érection de semblable édifice. Quelles que soient les difficultés, en comptant sur le bras de Dieu qui ne s'est pas raccourci, la foi triomphera, et là, plus facilement, je le pense, que sur aucun autre point de la côte."

Enfin il concluait : "Je regarde les peuples du Congo, comme méritant tout notre intérêt. Peuple humble ; peut-être des derniers de l'Afrique à cause de son manque d'industrie, et du mépris que d'autres races peuvent avoir pour lui. Par le fait même de sa misère et de son abandon, il devient l'objet spécial de notre mission.

Tout en laissant à votre sagesse ainsi qu'à vos lumières, le soin de prononcer ou non, en faveur de cette oeuvre, il me semble que l'heure est venue, que la moisson est mûre. Que de belles et nombreuses populations à évangéliser dans ces contrées ! 'Mitte Domine operarios in messem tuam' ! "

Du Gabon, où il était revenu en fin janvier 1872, le Père Carrie transmettait son rapport à ses supérieurs par la voie hiérarchique, c'est-à-dire par M<sup>gr</sup> Bessieux.

Ce dernier demeurerait profondément marqué par le terrible échec du Cap des Palmes, qui, trente ans auparavant, avait failli ruiner, dès le principe, la reprise des missions d'Afrique par les Pères du Saint-Esprit. Seul survivant de sept Pères débarqués sur la côte du Libéria, il n'avait dû son salut et la possibilité d'attendre des renforts, qu'à la libérale hospitalité du poste militaire du Gabon.

Recommencer pareille tentative, là où aucun gouvernement ne pouvait prêter son aide, n'était-ce pas courir à un nouveau désastre ? D'autant que,

conséquence indirecte de la défaite récente, la France envisageait en ces jours, d'abandonner le Gabon qui pesait trop lourd sur le budget national.

Aussi, déjà sévèrement annoté, çà et là, par le Père Le Berre, vicaire général, le compte-rendu partait-il à Paris avec ce paragraphe final :

"Je soussigné déclare devant Dieu, ne trouver dans aucun des postes mentionnés dans ce rapport, aucune des conditions qui offrent la plus légère garantie de succès pour l'avenir d'une mission."

+ J.R. Bessieux, évêque de Gallipoli, vicaire apostolique des Deux-Guinées.

## CHAPITRE V

LE PERE DUPARQUET, PREFET APOSTOLIQUE DU CONGO

Il faut croire qu'à Paris, on sut comprendre l'état d'âme du vieil évêque dont le jugement se fera d'ailleurs, bientôt, plus nuancé et plus favorable, car quelque temps après avoir reçu le rapport, le Très Révérend Père Schindenhammer convoquait le Père Duparquet.

"Vous allez repartir au Congo, lui dit-il, avec, cette fois, le titre de préfet apostolique, ou plutôt de vice-préfet, car il est préférable que je conserve encore le titre de préfet. M<sup>ET</sup> Bessieux qui estime avoir juridiction sur Loango, et même sur tout le territoire qui ne dépend pas de l'évêque de Loanda, vous nomme son vicaire général pour cette partie de la côte. Vous embarquerez à Liverpool avec le Frère Fortunat et prendrez en passant au Gabon, le Père Carrie. C'est à vous trois que je confie le sort si mouvementé jusqu'à présent de la préfecture du Congo. Que Dieu vous aide ! Vos efforts, j'en ai confiance, mèneront cette tâche à bonne fin."

Le 4 septembre 1873, le "Soudan" jetait l'ancre devant Libreville et prenait à son bord le Père Carrie.

Sur le point d'arriver à Loango :

- Nous avons en cale beaucoup de bagages, déclare le Père Duparquet au Père Carrie. Si nous voulons les descendre tous à Landana, nous nous exposons, soit à mécontenter le commandant en l'obligeant à relâcher plus longtemps qu'il ne désire, soit à ne récupérer le restant de nos colis qu'au retour du bateau. Je descendrai donc à Ponta-Negra avec une partie de notre chargement, et gagnerai Landana à pied en longeant la côte.

- Vous ne le regretterez pas. Il est d'ailleurs bon que vous connaissiez ce poste. Une fois débarqué, adressez-vous à l'agent de la maison française. Il fera son possible pour vous aider. Son vapeur nous amènera les bagages à la première occasion.

Le 9 septembre, le Père Carrie et le Frère Fortunat débarquaient à Landana. M. de Rouvre les recevait à sa factorerie, où, deux jours plus tard, le Père Duparquet les rejoignait, enchanté de son voyage le long de la côte.

## OU INSTALLER LA MISSION ?

La première décision à prendre concernait l'emplacement de la mission. Tempérament enthousiaste, doué d'une imagination fertile, ami des vastes horizons et des entreprises hardies, le Père Duparquet est fortement tenté de s'installer, non à Landana même, mais à l'intérieur, sur les bords du Tchiloango.

M. de Rouvre tire les missionnaires d'embarras.

- Mon agent, M. Diné, leur dit-il, regagne demain sa factorerie du Tchiloango. Partez avec lui. Vous explorerez la rivière, et fixerez votre choix en connaissance de cause.

Le lendemain, les trois européens remontent le fleuve dans une longue pirogue menée par douze vigoureux pagaillers. Savant botaniste, le Père Duparquet s'émerveille.

- J'ai rarement vu, s'exclame-t-il, eaux plus limpides. Admirez ces magnifiques forêts qui descendent du sommet des collines jusqu'aux rives du fleuve qu'elles recouvrent d'un dôme de verdure. Voici des pistias et des graminées aquatiques, ajoute-t-il en désignant des touffes de végétation qui flottent à la surface de l'eau. Que d'oiseaux et de variétés de martins-pêcheurs pour animer ces solitudes ! Ne dirait-on pas ces fleuves de l'Amérique que décrit si bien Chateaubriand dans ses "Natchez" ?

- Quelle étrange embarcation ! on croirait des tonneaux, s'écrie soudain le Père Carrie, en désignant une sorte de radeau qui vient vers eux, descendant la rivière au fil de l'eau.

- Ce sont, en effet, des tonneaux, répond M. Diné. Et savez-vous ce qu'il y a dedans ? de l'huile de palme. Au lieu d'encombrer nos pirogues déjà surchargées par les autres produits de l'intérieur, nous en remplissons ces grands fûts soigneusement étanches, qu'on appelle des pipes. Huit pipes solidement amarrées les unes aux autres, et portant bien en évidence la marque de nos maisons, constituent un radeau que nous abandonnons au courant du fleuve. A l'embouchure où le radeau arrive toujours sans encombre, les employés de nos factoreries de Landana les attendent, et les arrêtent. N'est-ce pas commode ?

Après quatre heures de route et une courte halte dans une factorerie gérée par un portugais qui demande le baptême pour ses six enfants mulâtres, les voyageurs parviennent au terme de leur randonnée.

Ils viennent de débarquer lorsque dans le lointain résonnent les tam-tams. "Voilà le Mambouque", annonce M. Diné.

Bientôt, en effet, un pittoresque cortège de musiciens frappant leurs instruments de musique, et de guerriers dansant, criant et brandissant sagaies et coutelas, s'arrêtent devant la factorerie. Précédé d'un sorcier, la figure bariolée de couleurs rouge, blanche et noire sous un haut bonnet de plumes, des clochettes suspendues à sa ceinture, et portant précieusement deux grands fétiches, le Mambouque s'avance solennellement vers le commerçant qui le fait entrer dans l'enclos de sa boutique. Ses fétiches ne le quittent pas. Enormes, ils représentent un chien portant sur le dos une tour, et un noir armé d'une lance ; leurs yeux, leurs ventres sont incrustés de morceaux de miroir. Le Mambouque vient toucher les redevances mensuelles. Soudain, d'un geste qu'il s'efforce de rendre très naturel, M. Diné fait surgir de dessous la table, deux autres fétiches répliques exactes des premiers, et qu'il place en face d'eux. A cette apparition inattendue, le chef ne peut réprimer un léger mouvement de recul. Mais se ressaisissant bien vite :



- Vos Bilongos, dit-il, sont plus petits que les miens, et puis, ils ne possèdent pas de miroir sur le ventre.

- On va arranger ça, répond M. Diné qui fixe des tranches de radis aux endroits voulus.

Les redevances payées sous forme de marchandises, le Mambouque qui ne quitte pas des yeux les fétiches du commerçant, s'empresse de partir sans même accepter le verre d'eau de vie qui clôture régulièrement pareille entrevue.

Au retour de l'excursion, les missionnaires ont fixé leur choix. Ils s'installeront à Landana. Un dernier argument de M. de Rouvre a convaincu le Père Duparquet : "Deux maisons sont à vendre, lui a-t-il appris. L'une, nommée la maison Assise, du nom de son propriétaire, se trouve au flanc du piton escarpé qui domine le rivage. Elle comprend deux vastes pièces au rez-de-chaussée, et deux autres à l'étage. Le tout meublé et entouré d'une large véranda. Plusieurs dépendances peuvent servir de cuisine et d'entrepôts. La maison est un peu ancienne. Mais elle profite largement de la brise de mer. Un vaste terrain enclos de haies lui est joint. Son propriétaire, qui habite Cabinda, en demande 3.000 francs. L'autre, dite maison Régis, est située à dix minutes de la première, tout près d'ici. Placée malheureusement en contre-bas, elle jouit peu du vent du large ; mais elle est très vaste et solidement construite ; de nombreuses dépendances et un terrain de deux ou trois hectares l'entourent. Son propriétaire réside à Banane. Il vous la laisserait, je crois, pour 6.000 francs. Allons les visiter. Si elles vous plaisent, vous enverrez vos propositions. Construire vous reviendrait certainement plus cher".

Et au Père Carrie qui s'inquiète du tribut d'installation à payer au chef :

" C'est l'affaire de 800 francs en nature ; puis de légères redevances mensuelles. Si vous vous décidez, je vais convoquer Peça Matenda, le chef de Landana."

Le 19 septembre, Peça Matenda se présente devant la factorerie française, escorté de sa suite habituelle, sorciers, guerriers, joueurs de tam-tams et esclaves. Entre temps, les missionnaires ont décidé d'acquiescer les deux propriétés. Ils destinent la maison Assise aux religieuses qui, espèrent-ils, viendront sans tarder à Landana s'occuper des femmes africaines. Ils réservent l'autre à leur usage et à un internat d'enfants ; petits esclaves rachetés, mulâtres nombreux dans la région, enfants d'hommes libres et de chefs qui leur seront confiés.

C'est ce qu'ils expliquent au Mambouque.

- Nous assurerons à ces enfants, le logement, le vêtement, la nourriture et l'instruction. Mais pour diminuer nos dépenses, il nous faut une plantation qu'ils cultiveront.

- Les enfants des esclaves, précise Peça Matenda. Pas les autres. Un enfant libre ne travaille pas la terre. Il chasse, il pêche, il cueille les noix de palme, il fait le commerce. Seule, la femme cultive la terre.

- Cette plantation des enfants d'esclaves, continue le Père Duparquet, nécessite beaucoup de terrain. Nous vous demandons la vallée située derrière la maison Assise.

- Cette terre est bien grande. Si vous la voulez, votre redevance d'installation sera plus forte.

- Que nous demandez-vous ?

- Deux cents pièces de cotonnade ; deux caisses de fusils et deux dames-jeannes d'eau de vie.

- Pour vous, et pour tout autre qui pourrait revendiquer des droits sur le terrain ?

- Oui, sauf pour le roi Pedro Djime à qui vous donnerez aussi sa part.

- C'est entendu, conclut le Père Duparquet.

- Etablissons le contrat par écrit, en double exemplaire, propose M. de Rouvre.

Le traité de vente rédigé, le vice-préfet le signe, le fait signer par M. de Rouvre et son adjoint, M. Hergatz, et le présente à Peça Matenda qui y dessine une petite croix.

- Mais c'est une croix, Chef Peça ! ne peut-il s'empêcher de s'écrier.

- Oui, réplique le Mambouque avec respect. C'est une croix ; une sainte croix ; tandis que les deux commerçants certifient sur le papier que cette croix représente la signature du Mambouque de Landana.

Puis, après un pèlerinage à Malimbe et à Kilonga, et l'accord des deux propriétaires étant donné, ils s'installent dans la maison Assise, en attendant l'arrivée des Soeurs, et transforment ses dépendances en dortoirs et en salles d'école.

Aidé de sept manoeuvres, le Frère Fortunat défriche la vallée et, la saison des pluies étant en retard, prépare ses premières plantations. Le Père Carrie étudie la langue du pays et enseigne, en portugais, le catéchisme aux manoeuvres du Frères et à quelques catéchumènes des villages voisins que les Pères sont allés visiter. L'internat commence à recevoir des petits esclaves que les commerçants leur procurent moyennant une centaine de francs en nature, des jeunes mulâtres et des fils de chefs ou de notables. Une poule valant cinq ou six sous, une chèvre trois francs, un gros cochon sept francs, et le poisson, le manioc et les bananes se trouvant facilement, il n'est pas trop dispendieux de les nourrir. Les Pères leur font la classe, heureux du prestige et de la protection que la présence des enfants de famille libre assuraient à la mission.

Elle allait précisément en avoir besoin.

## PREMIERES DIFFICULTES

Malgré ses promesses, le chef Peça a gardé pour lui seul les redevances d'installation. Frustré de la part qui lui revient, son entourage s'en prend au Père Duparquet, lui reprochant d'avoir signé le contrat sans l'avoir convoqué, et exigeant, sans ménagements, un complément de redevances. Le contrat en fait heureusement foi. Leurs parts ont été versées à Peça, à qui, malgré cris et menaces, le vice-préfet renvoie tous ces petits chefs.

Les semaines passent, l'année touche à sa fin et la pluie ne tombe toujours pas. Les sorciers en profitent pour en rendre responsables les missionnaires. "Les esprits, déclarent-ils avec aigreur dans les villages, sont mécontents de l'arrivée de ces blancs. Ils nous punissent en empêchant la pluie de tomber. A cause d'eux nous souffrirons de la famine."

Pour apaiser les esprits, ils prescrivent d'immoler des poules et des cabris dont ils prélèvent la meilleure part. Le ciel ne tenant pas compte de ces offrandes : "Ce sont les livres des Ngangas Nzambi qui maintiennent la pluie prisonnière", déclarent-ils à la population qui commence à les écouter, et parle de chasser les missionnaires.

Un jour, inquiet de ces rumeurs, le Père Duparquet va trouver M. de Rouvre. "Savez-vous, lui dit-il, que les sorciers nous rendent responsables de la prolongation de la saison sèche et veulent nous expulser de Landana ?"

M. de Rouvre éclate de rire. "Soyez tranquille, mon cher Père. Je connais bien le pays. On ne vous fera pas le moindre mal. D'ailleurs les chefs eux-mêmes répondent aux féticheurs avec, ma foi, beaucoup de bon sens, que les autres points de la côte souffrent tout autant du manque de pluie."

Si elle inquiétait le Père Duparquet, cette sécheresse exceptionnelle continuait à faire le bonheur du Frère Fortunat qui agrandissait son jardin. Passionné par l'arboriculture, le vice-préfet faisait venir de France et du Gabon de nombreuses variétés de semences et de jeunes plants. Et, les points d'eau ne manquant pas, vu la proximité à trois cents mètres des rives marécageuses du Tchiloango, oignons, choux, radis, navets concombres, melons, laitues grossissaient à vue d'oeil sous les regards admiratifs des commerçants pour qui le potager de la mission était devenu le but de la promenade de fin d'après-midi. Au verger, goyaviers, sapotilliers, orangers, avocatiers, cocotiers et manguiers sortaient vigoureusement de terre. "Nos successeurs profiteront de leurs fruits", aimait déclarer aux visiteurs le Père Duparquet, "puisque nous avons suivi le conseil du poète : 'Insere, Daphni, piros. Tua carpant poma nepotes'."

Un jour, moitié sérieux, moitié amusé, le vice-préfet vient retrouver le Frère jardinier dans son potager.

- Cette fois, lui annonce-t-il, il ne s'agit ni de plants d'arbres ni de semences, mais de votre barbe. Le Très Révérend Père Schwindenhammer me blâme de vous avoir autorisé à la laisser pousser. Lisez plutôt sa lettre du 23 avril qui nous arrive à l'instant. "Barbe du F. Fortunat : Je ne trouve pas les raisons énoncées suffisantes pour déroger aux usages de la Congrégation qui n'accorde qu'exceptionnellement de porter la barbe, et lorsque le bien de la mission l'exige. Ce qui n'est pas le cas pour Landana, puisque vous-même ne la portez pas. Aussi à votre mission, ai-je autorisé seulement d'essayer le port de la scutane blanche, mais pas du tout la barbe. Je vous boême d'avoir laissé le F. Fortunat la porter avant d'avoir obtenu cette permission de la maison-mère. Et comme il n'y a pas de motif sérieux de faire une exception pour lui, vous le ferez se raser à la réception de cette lettre. Et une autre fois, ne laissez pas préjuger en quelque sorte la solution d'une question par les faits accomplis ; ce qui rend toujours plus difficile et

plus pénible de remettre à l'ordre, lorsque la maison-mère ne croit pas devoir accorder l'autorisation demandée."

- Bien, bien, bougonne le Frère en rendant la lettre. Je la couperai cette barbe. Cela n'empêchera pas les légumes de pousser.

A la rareté des pluies, s'ajoute, en ce début de 1874, une nouvelle calamité.

Importées récemment d'Amérique dans un navire lesté de sable déchargé à Banane, les chiques apparaissent pour la première fois sur la côte. Favorisées par la sécheresse, elles pullulent dans les villages, et provoquent aux orteils où elles aiment se loger, des plaies d'autant plus dangereuses et difficiles à prévenir et à soigner, que ces petites bestioles sont invisibles à un oeil non averti. Atteints, eux aussi, le Père Duparquet et le Frère Fortunat doivent garder la chambre, incapables de marcher durant une dizaine de jours.

En même temps que les chiques survient une épidémie de petite vérole qui, cette fois, se porte sur le Père Carrie, plus exposé que les autres puisque plus en contact dans les villages avec la population africaine. Appelé par le Père Duparquet, le docteur d'une expédition allemande qui explore, au nord de Loango, la vallée du Kouilou, peut heureusement le guérir.

Mais, cette année encore, les mois de septembre et d'octobre sont déjà écoulés, les pluies sont de nouveau en retard. Cette fois, sorciers, notables et toute la population se révoltent contre l'autorité de Peça et exigent le départ immédiat des missionnaires, évidemment responsables de tous ces fléaux.

Le 2 novembre 1874, un ultimatum parvient à la mission Saint-Jacques.

"Senhores Padres,

"Vos Révérences, en me demandant un peu de terrain pour y faire un jardin, m'ont trompé. Aussi tous les autres chefs du pays me reprochent-ils de ce que j'ai vendu la terre où sont vos Révérences, motif pour lequel il n'y a pas de pluies, et qui occasionne la maladie des chiques. En conséquences, vos Révérences ayant planté et déjà récolté, sont aussi payées de tout ce qu'elles ont donné. Ce que je leur demande maintenant, c'est de s'occuper de se retirer sous peu, et de ne point continuer les cultures. Sinon, ne leur enverrai la troupe arracher tout et renverser la maison. J'attends une réponse."

Cette lettre était signée du chef Peça.

Le Père Duparquet va la montrer à M. de Rouvre.

- Derrière Peça Matenda, je vois les manigances des commerçants portugais, lui répond ce dernier. Vous souvenez-vous de la panique qu'a provoquée en juillet dernier, la venue du "Loiret" ? Le Père Carrie avait pourtant pris soin de prévenir les villages huit jours à l'avance, de l'arrivée du navire de guerre français. Je soupçonne MM. Leitac et Saraiva de répandre le bruit que vous êtes les premiers agents d'une occupation française, et d'attiser le feu allumé contre vous par la sécheresse, les chiques et la petite vérole. Peça, qui n'a toujours pas distribué à ses chefs ce qui leur revient de votre instal-



lation, veut en vous chassant leur donner satisfaction. Donc, ne bougez pas.

- Vous avez sans doute raison. Mais le Mambouque parle de faire marcher sa troupe. Je ne me vois pas faisant le coup de feu avec le Père Carrie et le Frère Fortunat contre ses guerriers pour protéger nos plantations, notre maison et notre chapelle à peine terminée.

- Je comprends qu'il vous déplaie de verser le sang de ceux que vous êtes venu évangéliser. Mais pour les Africains, que les Portugais conseillent en sous-main, vous et moi, nous sommes, comme ils le disent, des frères. Si vous acceptez leurs mensonges, leurs menaces et leurs brimades, demain, toujours poussés par les Portugais, ils se retourneront contre moi. Ici, la faiblesse ne pardonne jamais. M. Thomas qui dirige la factorerie voisine, est, comme vous le savez, un Autrichien très bon catholique. A nous deux, avec nos Krumans, nous nous chargeons de tenir tête à toute la bande de Peça. S'ils attaquent, ajoutez-il en souriant, nous vous nommerons aumôniers de nos troupes. Vous parlez d'avertir de vos difficultés le commandant de la marine du Gabon. Allez-y. Deux précautions valent mieux qu'une.

- En attendant, que dois-je répondre à Peça Matenda ?

- Gardez-vous bien de lui répondre. Il serait trop content. S'il veut une réponse, qu'il vienne la chercher lui-même. Et qu'il fasse amende honorable avant de recevoir ses redevances mensuelles.

Le lendemain, un premier messenger de Peça fait une timide apparition. Il disparaît au plus vite en voyant le Père Duparquet sortir de la mission. Un deuxième, plus audacieux, se présente peu après. Il vient chercher la réponse des missionnaires, explique-t-il. "Nous la donnerons au chef lui-même", répond le vice-préfet.

N'osant se présenter, Peça fait barrer d'une chiquière le Tchiloango. Et ostensiblement, bien qu'à distance, ses hommes viennent crier et gesticuler devant la mission. Ce qui décide le Père Duparquet à partir à Libreville.

Lorsqu'il revient le 24 décembre, Landana a retrouvé son calme. Peça Matenda n'a pas lancé ses troupes contre la "ville des blancs". Bien d'autres soucis préoccupent maintenant le grand chef.

Ses menaces contre la mission et contre la maison française n'ayant pas produit l'effet qu'il espérait, il n'a pu calmer la révolte de ses petits chefs qu'en leur cédant avec de larges intérêts, la quote-part qui leur revenait de l'installation des Pères à Landana. Et les redevances mensuelles lui étant supprimées, il mène une vie misérable et perd de jour en jour de son prestige.

La mission, au contraire, continue à prospérer.

L'expérience avait montré que petits esclaves rachetés, mulâtres et enfants libres devaient vivre groupés en catégories bien distinctes, ces derniers refusant tout autre travail manuel que le service de moulèques, c'est-à-dire de petits domestiques des missionnaires dont ils n'acceptent d'ailleurs aucune observation, et leurs parents exigeant qu'ils jouissent d'un régime alimentaire impossible à procurer aux cinquante ou soixante autres externes.

Malgré l'avis contraire du Père Carrie, le Père Duparquet avait donc, dès la rentrée de septembre, assigné à chaque catégorie un règlement, un local

et même un directeur différent. Et la marche générale de l'oeuvre s'en était bien trouvée.

A la communauté Saint-Jacques - la Maison Assise - demeurent, sous les ordres du Père Carrie, secondé par le Frère Hilaire nouvellement arrivé, les enfants de familles libres. Le sommet de la colline est occupé par les mulâtres auxquels s'adjoignent quelques latinistes, prémices d'un petit séminaire, que le Père Duparquet prend directement en charge. Enfin, une case a été construite dans le jardin pour les petits esclaves rachetés. Le Frère Fortunat en reçoit la direction, en même temps que d'un quatrième groupe, celui des esclaves adultes libérés, hommes et femmes, qui constituent dans la vallée un embryon de village. Un vocable différent désigne chaque section. Saint-Joseph : les petits esclaves. Le Saint-Coeur de Marie : les mulâtres et les latinistes. Saint-Benoît-le-Maure : les esclaves adultes.

Chaque catégorie possède aussi sa comptabilité propre que tient le Père Carrie et que supervise le vice-préfet qui s'intitule procureur général. Le premier estime sa tâche trop lourde et compliquée. "Ni retraite annuelle, ni retraite mensuelle, se plaindra-t-il à Paris à la fin de l'année 1875. Je n'en ai plus fait depuis deux ans. C'est à peine si je trouve le temps de dire mon bréviaire."

Puis, comme il n'est pas possible pour le moment de recevoir des Soeurs, la maison Régis, devenue entre temps maison Sainte-Anne, est transportée à Saint-Jacques.

Dans son village, le pauvre Matenda regrette d'autant plus ses fanfaronnades inutiles que, le jour même de son ultimatum, les pluies sont tombées avec abondance, et qu'il est seul, désormais, à penser encore à la sécheresse, aux chiques, à la petite vérole et à leurs conséquences pour son trésor.

Le 15 mai 1875, il se décide à venir faire amende honorable à Landana. M. de Rouvre est malheureusement absent. Il inspecte ses factoreries de la côte. A la mission, le Père Duparquet accepte ses excuses. "Tout est oublié, lui dit-il. Mais je ne vous verserai vos redevances qu'en accord avec M. de Rouvre."

De retour un mois plus tard, celui-ci exige que Peça reconnaisse ses torts devant tous ses vassaux. Ceci fait, sa redevance mensuelle lui est rendue. Il devra évidemment supprimer la chiquière.

Le 11 juillet, le "Loiret", venant de Libreville, mouillait en rade de Landana. Il répondait à l'appel du Père Duparquet et amenait de la part du Père Klaine plusieurs caisses de plantes rares et de graines.

"Comme vous le voyez, déclare le vice-préfet au commandant Masson en le remerciant, le calme est complètement revenu. Mais puisque vous êtes là et que vous disposez de quelques jours, profitons-en, si vous le voulez bien, pour nous livrer avec vos officiers à des travaux pacifiques. Seriez-vous d'accord pour étudier l'hydrographie de la baie et de la rivière, pour lever un plan exact de la mission, et faire quelques explorations pacifiques dans la région?"

Après quatre jours consacrés à ces occupations, le "Loiret" levait l'ancre, emportant pour le Museum de Paris, de pleines boîtes de magnifiques lépidoptères, des bouteilles remplies de gros coléoptères, un grand vase de fruits du pays baignant dans du tafia et un petit herbier.

"Je suis membre correspondant du Museum", avoue le Père au commandant en s'excusant de le charger de tous ces échantillons.

## ENCORE LA GUERRE

Le calme n'allait pas durer longtemps. Deux incidents assez futiles vont mettre pendant plusieurs mois la maison française, et à cause d'elle, la mission, sur pied de guerre.

Affecté à Banane, l'excellent M. de Rouvre a été remplacé par M. J. Conquy. Ce nouveau gérant se montre volontiers assez raide et violent, peut-être parce qu'il se sait protégé par son frère aîné, M. Abraham Conquy, représentant général de la maison Daumas à Banane.

Depuis toujours, la maison française est soumise à une servitude. Le sentier qui descend des villages de l'intérieur, et mène à la plage, traverse sa concession. Jusqu'à présent, tous les agents ont accepté cette gêne légère. M. J. Conquy entend, lui, abolir cette servitude. Et une barrière, sans cesse démolie et sans cesse reconstruite, prétend obliger les passants à contourner sa concession. Ce qui mécontente les villages.

Un jour, il s'en prend au Matenda lui-même, ou du moins à son escorte. Deux portes donnent accès à sa factorerie. L'une, destinée à l'usage commun ; l'autre, réservée aux européens et aux habitués de la maison. Le Matenda utilise évidemment cette entrée privilégiée. Un jour qu'il est venu toucher sa redevance, toute son escorte s'avise de pénétrer à sa suite par cette porte. M. Conquy s'y oppose. On le bouscule. Appelés à l'aide, ses krumans refoulent un peu brutalement, non seulement la suite, mais le Mambouque lui-même qui se retire dédidié à venger ce qu'il estime un affront. Et une fois de plus les produits de la maison française sont interceptés sur le Tchiloango.

En représailles, M. Conquy confisque des filets de pêcheurs. Puis il se prépare à envoyer son vapeur, le "Fanny", reprendre de force ses produits arrêtés sur le fleuve. Et comme un ancien interprète de la mission, un certain Chicundo, se permet de lui faire remarquer qu'en remontant de force le Tchiloango, son vapeur risque d'être criblé de balles par des guerriers postés sur les rives : "Si vous êtes à bord du "Fanny", vos compatriotes n'oseraient pas tirer", riposte M. Conquy en donnant l'ordre à ses manoeuvres d' "amarrer" Chicundo.

L'emprisonnement de ce notable accroît évidemment l'irritation qu'attise un agent portugais de la maison hollandaise, heureux de porter préjudice à la maison française. Et lorsque le vapeur, au début de janvier 1876, paraît dans les eaux du Tchiloango, une embuscade parfaitement organisée l'oblige à rebrousser chemin, la coque trouée, son équipage décimé et Chicundo délivré.

Encouragés par ce succès, les guerriers du Matenda décident de prendre d'assaut les factoreries de Landana. Le chemin qui y mène, passe devant les bâtiments de la mission, où, prévenu du désastre du "Fanny", le Père Carrie prend ses dispositions. Armés de quelques fusils de trait prêtés par la maison française, les hommes du village Saint-Benoît-le-Maure et les grands écoliers sont cachés derrière la véranda de la mission. En cas d'attaque, ils exécuteront, au signal du Père Carrie, un feu de salve dans la cime des arbres, et les guerriers du Matenda, surpris par cette résistance, s'enfuiront.

Ceux-ci ne tardent pas à descendre de la colline. Un sorcier les entraîne, hautement empanaché, qui rythme leurs cris de guerre. A hauteur de la mission, silencieuse et apparemment déserte, le groupe de guerriers s'arrête et fait feu sur les murs en planches. la fumée ne s'est pas encore dispersée, ni l'écho de la fusillade éteint, que brusquement se dresse sur la véranda le Père Carrie entouré de ses hommes, et qu'une salve bien nourrie crépite aux oreilles des assaillants. Interloqués, terrorisés par cette apparition et cette riposte aussi subite qu'inattendue, les guerriers reculent les uns sur les autres, font rapidement demi-tour, et, sorcier en tête, se cachent dans les hautes herbes ou derrière les arbres, d'où ils tirent encore de temps en temps quelques coups de feu inoffensifs, jusqu'à l'arrivée opportune d'un violent orage qui les disperse.

Les factoreries de la plage ont suivi de loin les diverses péripéties du combat. Le retrait des guerriers dans leurs villages ne peut être que provisoire. Chacun le pressent à Landana. Ils reviendront, sous peu, en force, profitant peut-être de la nuit.

Par bonheur, la mission allemande qui explorait le Bas-Kouilou, herborise maintenant à Chinchoxo, au débouché du Tchiloango. Elle compte, sous la direction des docteurs Falkenstein et Pichuel, plusieurs européens et une quarantaine de krumans habitués au maniement des armes. Le Père Duparquet est prié d'aller solliciter leur concours qui est accordé immédiatement.

Et la mission, poste avancé de Landana vers l'intérieur, devient leur résidence qu'ils transforment en une véritable forteresse.

Promu en quelque sorte commandant d'arme de la place de Landana, en attendant l'arrivée d'un bateau de guerre de Libreville, le docteur Falkenstein est d'avis de ne pas attendre le nouvel assaut des guerriers du Matenda.

- L'attaque n'est-elle pas la meilleure défensive? déclare-t-il aux commerçants réunis en un conseil de guerre. Vos factoreries et la mission sont dispersées sur une superficie relativement étendue. Nos adversaires peuvent nous attaquer en plusieurs endroits simultanément. S'ils nous assaillent la nuit, nous risquons d'être submergés, malgré les gardes que nous assurons, surtout s'ils ont, comme c'est possible, des complices dans la place. Je propose donc de grouper nos forces et d'aller les surprendre sans tarder dans leurs principaux villages, Mvoula et Chimbombo.

Les commerçants l'approuvent.

- N'est-ce pas un peu téméraire, objecte cependant l'un d'eux, d'abandonner nos factoreries? Qui sait si pendant que nous partons sur Mvoula



par un sentier, ils n'attaqueront pas Landana par un autre ?

- Un européen demeurera dans une factorerie. Au premier coup de feu qu'il tirera, notre "corps expéditionnaire" se repliera en hâte sur Landana.

- Qui dirigera ce "corps expéditionnaire" ?

- Le docteur Falkenstein me semble tout désigné, suggère M. Conquy.

Mais le docteur propose le Père Carrie. "N'a-t-il pas fait déjà ses preuves? dit-il en souriant. Les guerriers du Matenda ont fui aussitôt qu'ils l'ont vu. Et mieux que nous il connaît les sentiers des villages."

Le Père Duparquet n'est pas de cet avis. "Un missionnaire, déclare-t-il, ne peut commander une expédition, même punitive, contre des gens qu'il vient évangéliser. Choisissez le docteur Falkenstein. Le Père Carrie vous accompagnera comme aumônier."

Cette proposition est adoptée.

- Quand partons-nous ?

- Demain. Avant le lever du jour, répond le docteur. A cinq heures moins un quart, au tintement habituel de la cloche de la mission, nous nous grouperons tous ici. Je partirai en tête avec le Père Carrie et mes hommes. Chacun de vous suivra avec son personnel et ses employés dans cet ordre : maison portugaise, maison française et maison hollandaise. Le Frère Fortunat commandera l'arrière-garde avec les hommes de la mission. Avant le lever du jour, nous serons à Mvoula.

Messieurs, il vous reste juste le temps nécessaire pour vous préparer et armer vos gens. Un dernier détail cependant : que nos soldats noirs portent tous une chéchia ou un turban rouge pour les distinguer des guerriers du Matenda.

Le lendemain, à cinq heures moins un quart, dans le silence de la nuit, la cloche de la mission égrène sa sonnerie. Dans la cour, des ombres s'entretiennent déjà à voix basse. D'autres les rejoignent venant de la plage.

"Y sommes-nous bien tous, Messieurs ? demande le docteur Falkenstein. Avez-vous tous pensé au turban rouge de vos hommes ? Je vous demande le plus grand silence durant notre progression. C'est un facteur essentiel de succès. Lorsque nous aurons pris position devant le village, nous enverrons ensemble à mon coup de sifflet une décharge générale sur les toits des cases. Il ne s'agit évidemment pas de les massacrer tous, ni même de tuer quelqu'un. Notre seul but est de convaincre de notre force le Mambouque et ses guerriers, et de leur procurer une peur salutaire dont ils se souviendront encore dans dix ans. Si possible, faisons quelques prisonniers qui serviront d'otages."

En file indienne, la troupe du docteur s'éloigne de la mission, escalade la colline en silence, s'enfonce dans les bois, et prend position autour de Mvoula qui dort encore, cases bien closes.

Soudain, au coup de sifflet, une formidable détonation ébranle le village, et se répercute en tonnerre dans le lointain. Des cases qui

brûlent et s'effondrent, surgissent, éperdus, hommes, femmes et enfants qui fuient en hurlant à travers les herbes. Les guerriers au turban rouge ramènent quelques captifs tremblant de peur.

Regroupant aussitôt ses hommes, le docteur les emmène à Chimbombo qui, déjà abandonné de ses habitants, est livré aux flammes.

Cette démonstration de force paraît suffisante au docteur Falkenstein qui ramène son monde à Landana. Le soleil commence d'ailleurs à brûler un fort au gré des européens peu habitués à de longues marches à pied.

Peça demandera-t-il la paix ?

Le docteur Falkenstein juge plus prudent, avant d'en avoir la certitude, de ne pas s'éloigner tant qu'un bateau de guerre ne protégera pas Landana. Et comme un vaisseau anglais est signalé au large de Banane, le Père Duparquet gagne ce port, mandaté par tous les commerçants.

- Il vient de nous quitter hier, lui disent M. A. Conquy et M. de Rouvre, qui accablent de questions le vice-préfet. Mais de toute façon, il n'aurait pu vous être utile.

- Pourquoi donc ?

- Le gouvernement portugais veut, paraît-il, annexer Ambrissette et reporter la frontière de l'Angola jusqu'à la rive sud du Congo. Or, vous savez que pour l'Angleterre, la frontière de l'Angola s'arrête à Ambriz. Le commodore a donc l'ordre de croiser le long de la côte pour empêcher cette annexion. Pourquoi ne demandez-vous pas l'aide de Libreville ?

- Tous leurs navires se trouvent en ce moment sur les côtes d'Amérique. L'amiral Ribourt, commandant en chef la division navale de l'Atlantique sud, ne pourra nous envoyer son chef d'état-major, le capitaine de frégate Guien, avec le "Loiret", que vers la mi-février. A la grâce de Dieu.

Celle-ci n'allait heureusement pas manquer.

En revenant à Landana : "Peça Matenda demande la paix, annoncent les européens. Chaque jour, il nous envoie l'un ou l'autre de ses vassaux nous dire que la guerre est finie. Mais nous voulons qu'il vienne lui-même, et lui n'ose pas."

- Laissons-le dans sa forêt, décide enfin le docteur. Moi et mes hommes nous sommes depuis trop longtemps à la charge de la mission. Je m'en retourne à Chinchoxo. Puis, appelant un envoyé de Peça :

Nous te rendons nos prisonniers. Dis à ton maître que, puisqu'il le désire, la guerre est finie. Mais dis-lui bien aussi que les blancs de Landana et moi, nous sommes frères. S'il attaque de nouveau la mission ou une factorerie, c'est moi qu'il attaque. Alors, je reviendrai avec des soldats encore plus nombreux, et je brûlerai tous ses villages en commençant par le tien. Tu as bien compris ? Pars vite.

Quelques jours après, en signe de réconciliation, le premier Nganga de Peça fait son entrée à Landana. Un simple pagne de feuilles de raphia

entoure ses reins ; il porte des grelots aux bras et aux chevilles, et agite vigoureusement une bruyante clochette. Arrivé devant la factorerie hollandaise, il se livre à une série de danses, de contorsions et d'acrobaties surprenantes qui se terminent par la demande d'une pièce de cotonnade qu'il s'enroule autour du corps. Devant les factoreries portugaise et françaises, le féticheur recommence son numéro avec le même succès. Si bien qu'arrivé à la mission, sa tête seule émerge d'un amoncellement d'étoffes qui lui fait perdre beaucoup de son agilité. Bon prince, quoique ronchonnant un peu, le Père Carrie entoure cette partie libre de son corps de quelques brasses de tissu.

La paix revenue, Landana retrouve sa prospérité d'antan. Les produits affluent de l'intérieur par le Tchiloango, et, à l'école, les enfants libres, qui avaient fui durant la guerre, reviennent plus nombreux qu'auparavant.

L'arrivée d'un docteur met le comble au bonheur de Landana.

Depuis longtemps, les commerçants de la côte, de Loango à Boma, désiraient qu'un véritable praticien s'installât à demeure auprès d'eux, afin de n'être pas réduits à se soigner eux-mêmes de façon empirique ou à espérer le passage d'un quelconque navire de guerre portant à bord un médecin, lorsque fièvre ou bilieuse les terrassait. Le Père Duparquet répondit à leurs vœux en faisant venir à Landana le docteur Lucan et sa femme. La section des mulâtres s'étant installée dans la vallée, il les logea provisoirement dans leur maison du Saint-Coeur de Marie, qu'ils baptisèrent Colibri, en attendant la construction d'un hôpital et d'une véritable maison.





## CHAPITRE VI

NOUVELLES ETAPES

Malgré le travail que lui donne Landana et le succès naissant de son oeuvre, le Père Duparquet n'abandonne pas son projet d'évangéliser les immenses territoires de la Cimbébasie. "La préfecture du Congo, répète-t-il souvent au Père Carrie, s'étend jusqu'au fleuve Orange. Qu'avons-nous fait jusqu'à présent pour ces pays du sud de l'Angola ? Les protestants y besognent depuis plus de cinquante ans. Nous leur laissons le champ entièrement libre." Et sans prêter l'oreille aux remarques de son compagnon qui lui objecte le danger de disperser ses efforts, le manque de personnel et de ressources, l'importance considérable du territoire et des populations fiotes du nord Congo, il développe devant lui les projets que crée son esprit sans cesse en activité. Un pied-à-terre serait à établir en la ville du Cap, seul point de l'Afrique du sud relié à l'Europe par paquebot. De là les missionnaires partiraient explorer la Cimbébasie, et établiraient une première mission à l'endroit le plus favorable. Trois centres lui semblent particulièrement intéressants : les confins de la province de Namaqualand, celle de Griquatown dans la colonie du Cap, et la baie des Baleines.

Si l'oeuvre de la Propagation de la Foi consent sur ses instances à augmenter légèrement ses dons en vue de l'extension de la préfecture du Congo, Paris n'accepte pas d'entrer dans ses vues. "Il ne faudrait pas, lui écrit le Très Révérend Père Schwindenhammer, fatiguer la maison-mère par des instances au sujet de la Cimbébasie, puisque vous savez bien que les ressources du personnel ne lui permettent pas de songer à s'étendre dans le Sud, du moins pour le moment." Le Supérieur Général lui suggère plutôt de fonder un nouveau poste dans les environs de Landana. Ce à quoi il se résoud.

- Dans ces conditions, dit-il au Père Carrie, je vous propose d'aller étudier les possibilités d'une nouvelle fondation à Boma et chez les "gens d'Eglise" de Saint-Antoine-du-Sogno. Ce surmenage de trois rudes années vous a fatigué. Vous toussiez beaucoup. Un changement d'air et un petit voyage, m'a dit le docteur Lucan qui vous accompagnera, vous détendront et calmeront votre bronchite chronique. (En son for interne, le Père craignait même que son compagnon ne soit atteint de tuberculose). Le "Tornado" de M. Blain regagnera bientôt Banane. Vous en profiterez. A Banane, M. A. Conquy et M. de Rouvre vous recevront cordialement, et vous aideront à réaliser nos projets. Profitez de votre passage à Boma pour racheter de petits esclaves. Vous savez que ceux qui nous donnent le plus satisfaction viennent de là. Et puisque l'oeuvre de la Sainte-Enfance nous a adoptés, ne craignons pas de développer la section Saint-Joseph. C'est elle, si nous savons bien choisir et élever nos enfants, qui nous fournira des vocations sacerdotales et des catéchistes. Les enfants de familles libres ont trop tendance à retourner dans leurs familles dès qu'ils savent un peu lire et écrire. Et bon gré mal gré, ils retombent tôt ou tard dans les habitudes païennes.

Au milieu du mois de mars 1876, le "Tornado" ayant à bord M. J. Conquy que son frère appelle à Banane, le Père Carrie et le docteur Lucan, quittait Landana.

L'escale de Banane est brève. M. A. Conquy doit se rendre à Boma où il entraîne ses passagers. Sous la direction d'un pilote expérimenté, le "Tornado" remonte le fleuve, sans hésiter devant les multiples bras que forment les nombreuses îles boisées. Un peu avant Ponta de Lenha, les îles se raréfient, et le cours du fleuve s'étale dans toute sa largeur. Les voyageurs regardent avec curiosité ces factoreries échelonnées sur près d'une demi lieue, et construites sur des îlots si bas sur l'eau qu'il faut les protéger contre la morsure du courant par des digues de pieux, de terre et de coquillages.

Après Ponta de Lenha, le paysage change d'aspect. Aux palmiers et aux forêts succèdent de hautes et immenses plaines de papyrus et des galeries forestières où nichent d'innombrables chauves-souris. Crocodiles et hippopotames font leur apparition.

Coiffé d'arbres séculaires, le rocher du "fétiche" signale l'approche de Boma et donne naissance à d'énormes tourbillons sans cesse en mouvement. Boma n'a rien perdu de son importance. Vapeurs et pirogues stationnent en grand nombre devant les quinze factoreries qui s'étendent sur plus de trois kilomètres le long de la rive droite.

#### PRELIMINAIRES D'INSTALLATION

Le jour tombe lorsque le "Tornado" jette l'ancre devant la maison française.

- Nous travaillerons demain, décide M. Conquy, après avoir présenté ses compagnons à ses agents venus le chercher en pirogue. Ce soir, nous fêtons nos hôtes de Landana.

Le lendemain, européens et africains qui ont appris la présence du missionnaire, viennent le trouver. Les premiers lui demandent de bénir les tombes du petit cimetière européen, et de célébrer un service aux intentions des défunts. Les autres voudraient recevoir le baptême et le supplient de s'installer à Boma.

Son travail terminé, M. A. Conquy entraîne le Père Carrie et le docteur Lucan dans une visite détaillée de la ville.

- Attirant tous les produits du haut-fleuve, explique-t-il en allant avec eux d'une factorerie à l'autre, Boma est évidemment un centre commercial beaucoup plus important que Landana. Le personnel européen et africain des quinze factoreries et le gros village de Lombie qui s'est créé il y a une quinzaine d'années derrière la rivière du Jacaré - infestée de crocodiles - lorsque les factoreries se sont multipliées, justifieraient à eux seuls votre présence. Mais, de plus, les environs proches et lointains sont très peuplés. Vous n'auriez même pas la peine d'aller à eux, puisqu'ils viennent très souvent à Boma, attirés par les étalages de nos factoreries.

- C'est ce que m'a dit le Père Duparquet que vous avez déjà mené une fois ici. Dans son idée, nous nous établirions dans la grande île où se trouve encore l'une ou l'autre factorerie, et qu'il transformerait en un vaste établissement agricole.

- A mon avis, ce serait une erreur. Vous devez vous placer au milieu, ou du moins à portée de la foule, et non loin de la foule. Il reste précisément, entre la factorerie brésilienne et la factorerie anglaise, un terrain libre de 5 hectares le long du fleuve. Une petite rivière y coule, le Kalamou, qui serait utile à vos plantations. Vous devriez choisir et même occuper immédiatement cet emplacement qui vous met à proximité immédiate des européens et des Africains.

- Allons le voir, demande le Père Carrie.

L'endroit paraissant favorable :

- J'en parlerai au Père Duparquet, et j'espère bien revenir sans tarder, l'acquérir, dit le Père Carrie. De Boma, nous pourrions atteindre San-Salvador qui fut jadis le premier but de notre venue au Congo.

- Nous en sommes à trois jours de distance, si l'on remonte le fleuve jusqu'au village de Nozouk, ce que la violence du courant et les tourbillons rendent très dangereux, ou à quatre, si on atteint le village du prince Sakrambak en traversant directement le fleuve. Au roi Pedro V, officiellement reconnu par les Portugais, s'oppose toujours son demi frère Don Alvare, qui a pour lui l'appui du peuple. Tous deux demandent, paraît-il, en vain, des missionnaires à Loanda.

- De Boma, nous pourrions leur donner satisfaction.

- A condition que le Portugal vous accepte. Ne me disiez-vous pas qu'à Loanda, il n'a cessé d'entraver votre ministère ?

- Il s'intéresse heureusement moins à Saint-Antoine-du-Sogno que nous pourrions aussi relever. Quand y partirons-nous ?

- Sans doute dès demain, en passant par Banane.

Le lendemain, le "Tornado" pénètre dans la crique qui mène au village des "gens d'Eglise".

- Nous voici au Sogno, déclare M. Conquy en désignant sur la rive droite trois chimbèques dont deux sont abandonnées. Il y a peu de temps encore, la maison hollandaise et nous y avions une petite factorerie. Les tracasseries des Mossorongs nous ont lassés. La maison brésilienne a pris notre place. Mon commis Benigno, à qui appartient la maison, cherche à s'en défaire. Si jamais elle peut vous être utile, il vous la laisserait dans de bonnes conditions.

Pendant ce temps, le vapeur s'est arrêté devant un premier village, celui du Mambouque du Sogno, le prince Mambokosec, qui, à la vue du vapeur, fait hisser le drapeau français sur sa case. Lui-même monte à bord, escorté d'une multitude de pirogues, tandis que le vapeur le salue d'un coup de canon.

Cette fois, il porte sur ses épaules un grand manteau rouge garni de galons d'or, et sur la tête un bonnet de même couleur en forme de turban. M. Conquy lui présente le Père Carrie.

- Le Nganga Nzambimpougou ? fait répéter le ministre qui s'incline avec respect devant le Père.

- Le Nganga Nzambimpougou, reprend M. Conquy. Je vais avec lui voir le roi Coucoulou. Voulez-vous venir avec nous ?

Le prince faisant signe qu'il accepte, le "Tornado" remonte lentement la crique. Cinq minutes plus tard apparaît Sogno, la capitale. Resserré entre le bord de l'eau et le versant proche d'un coteau, le village royal étend ses cases sur deux kilomètres le long des berges de l'étroit chenal.

De nouvelles pirogues se joignent à celles du Mambouque, et se disputent l'honneur de conduire à terre les visiteurs qu'attendent sur la rive, les ministres du roi entourés d'une foule curieuse.

Par un sentier sinueux, les voyageurs gagnent la case ou plutôt la cour entourée d'épineux et d'hibiscus où le roi donne ses audiences. A l'ombre d'un baobab, des fauteuils et des sièges sont préparés pour les notables, les visiteurs et le roi qui arrive entouré de ses gens, porté dans un palanquin qu'abrite un parasol. Mettant pied à terre, Don Joao, roi du Sogno s'avance sur la pointe des pieds, marchant à petits pas vers ses hôtes. Il s'est coiffé d'un chapeau de brigadier rehaussé d'une cocarde dorée. Une ample redingote noire descend sur son pagne aux riches couleurs. En main, il tient un crucifix. Comme le Père Poussot, le Père Carrie est surpris par la douceur de sa physionomie qu'encadrent des cheveux blancs. Le roi dévisage tour à tour chacun des européens d'un regard pénétrant.

- Asseyez-vous, dit-il en portugais, en désignant les fauteuils. Puis il bénit les assistants avec son crucifix.

- Je viens, dit M. Conquy, vous présenter Un Nganga Nzambimpougou de Landana. Ils sont quatre là-bas depuis bientôt quatre ans. Ils font l'école aux enfants, et enseignent à tous les vérités de Dieu. Le roi du Caongo est très heureux de leur présence dans son royaume. Si vous le désirez, et s'ils peuvent être assurés de votre protection, ils viendront volontiers ici aussi, instruire les enfants et tous ceux qui le voudront.

- Je suis très content de la visite du Nganga Nzambimpougou, répond le roi. Il peut dès maintenant demeurer avec nous. Personne ne lui fera de mal. Je lui donnerai une case au milieu des miennes.

Remerciant le roi de ses paroles :

- Il ne m'est pas possible dès cette visite, répond le Père Carrie, de me fixer ici définitivement. Je me contenterai de séjourner au milieu de vous deux ou trois jours. Cela me permettra de célébrer la sainte messe dans la chapelle des "gens d'Eglise".

M. Conquy sursaute en entendant ces paroles :

- Vous n'y pensez pas, murmure-t-il en français à l'oreille du Père Carrie. Vous allez demeurer seul au milieu de ces Mossorongos ?

- Le roi me protège, répond-il. Je n'ai rien à craindre.

Puis, plus haut et en portugais :

- Pourriez-vous ce soir m'envoyer de Banane mon autel portatif et mes petits bagages ?

- Une de mes pirogues ira les chercher, intervient le roi. Elle vous reconduira aussi à Banane quand vous le désirerez.

M. Conquy et le docteur Lucan font leurs adieux au Père Carrie, sans parvenir à dissimuler leur inquiétude, et regagnent le "Tornado" qui s'éloigne.



- Allons visiter le village, dit le Père Carrie aux gens du roi.

Il grimpe avec eux au sommet du coteau qui s'élève derrière les cases. De là on aperçoit dans le sud le plateau de Saint-Antoine et le village des "gens d'Eglise", et au nord, le village du Mambouque, les chimbèques européennes et le Congo.

Le lendemain de bon matin, l'autel portatif, le palanquin et les porteurs du roi attendent devant la case du Père. Les cinq kilomètres qui séparent la capitale de Saint-Antoine sont franchis rapidement. Prévenu de l'arrivée du missionnaire, le successeur de Don Pantaléon fait carillonner à toute volée la petite cloche suspendue à une traverse devant l'entrée de la chapelle. Puis, tandis qu'accourent les "gens d'Eglise", il montre au Père le millésime de 1700 et l'inscription : "Si Deus pro nobis, quis contra nos ?" gravés sur la cloche, et, sur l'autel dans le sanctuaire, les crucifix, les statues et les objets de culte qu'avait remarqués le Père Poussot sept ans plus tôt.

- Le Père a célébré ici la messe, ajoute-t-il.

- Je viens aussi dire la messe, répond le Père Carrie. Dis à tes gens de se mettre à genoux. Je prépare l'autel.

La messe entendue dans le plus grand silence :

- Je voudrais moi aussi, vous entendre prier, déclare le Père au ministre d'Eglise. Récitez devant moi les prières du dimanche.

Entouré de deux hommes qui font office de clercs, le ministre s'avance et s'agenouille sur le marchepied de l'autel. Après un signe de croix que font aussi tous les assistants, il récite des prières en langue fiote mêlée de mots portugais et italiens, auxquelles l'assistance répond : "Amen Jésus". Puis l'un des deux clercs s'empare de deux sonnettes, en garde une et donne l'autre au célébrant qui entonne des cantiques longuement repris par la foule, à la louange de Dieu, de la Sainte Vierge, des Apôtres Pierre et Paul, de saint Antoine et de saint Michel. Les clochettes soutiennent les voix, règlent la cadence et les pauses. Dans l'encensoir où le deuxième assistant brûle des charbons de bois, le célébrant dépose de temps à autre une pincée de résine transparente qu'il puise dans la navette. Après un dernier "Amen Jésus" il asperge les assistants en prenant l'eau dans un vieux bénitier. La cérémonie est terminée.

"Où trouver terrain plus propice à notre évangélisation ?" pense le Père Carrie en sortant de la chapelle, tandis que la foule qui se presse autour de lui, le supplie de demeurer à Saint-Antoine.

- Je reviendrai, promet-il, et je bâtirai une maison près de votre village. Mais donnez-moi dès maintenant vos enfants. Ils viendront avec moi à Landana, et je les instruirai. Demain, je baptiserai les nouveau-nés au village du roi.

Puis, après s'être restauré chez le gardien de l'église, il visite s'emplacement de l'ancien monastère des Capucins, et, remonté en hamac, revient au village royal par un long détour qui lui fait atteindre l'extrémité de la crique, l'ancien port de Prazza-Pinda et le village des "gens d'Eglise".

Le lendemain, une douzaine d'enfants de Sogno et de Saint-Antoine reçoivent le baptême. Les cérémonies terminées, le roi convoque le Père Carrie pour un dernier entretien.

- Je ne suis pas content de vous voir partir si rapidement, lui dit-il. Ne tardez pas à vous installer chez moi, car moi aussi je désire le baptême.

- Le préfet du Congo qui nous commande à Landana, sera très heureux d'apprendre le bon accueil que vous faites aux ministres de Dieu, répond le Père. Mais les habitants de Boma nous demandent aussi. Et deux difficultés pourraient retarder notre installation au Sogno : les redevances annuelles et mensuelles que vous demandez aux factoreries et que vous nous demanderiez aussi, bien que nous ne soyons pas des commerçants ; et notre désir de nous installer, non pas comme vous le voulez dans votre village, mais sur l'emplacement même de l'ancien couvent de Saint-Antoine.

Ces difficultés sont si réelles que le roi insiste :

- Si vous le désirez, dit-il, vous pourrez, après vous être installé dans mon village où la terre est plus fertile, résider aussi chez les "gens d'Eglise". Pour les redevances, le Mambouque, les princes et moi nous nous arrangerons avec vous, dès que votre mission sera construite dans mon village.

La nuit est tombée, lorsque le Père embarque dans la pirogue royale et regagne Banane. Trois enfants l'accompagnent, qui étudieront à l'école de Landana. L'un d'eux, le prince Miguel, neveu du roi Coucoulou et fils de son prédécesseur, recevra le baptême trois mois plus tard.

Dès son retour à Landana, un nouveau voyage à Boma et au Sogno est décidé, que le Père Carrie entreprend à la fin de mai.

## LA MISSION DE BOMA

A Boma, règnent huit chefs chacun protégeant une ou plusieurs factoreries. Ils en ont perçu les droits d'installation, touchent les redevances mensuelles et, en retour, leur fournissent du personnel et leur assurent aide et protection. L'un des huit, le prince Sangue, sera le protecteur de la mission, qui lui achète les cinq hectares limités par les factoreries anglaise et brésilienne, contre vingt cinq pièces d'étoffe, un fusil, un baril de poudre, et l'inévitable dame-jeanne de tafia et une redevance mensuelle. Eventuellement la mission pourra étendre ses futures plantations dans la vallée du Kalamou. La vue du fleuve lui étant interdite, son délégué signe, le 11 juillet 1877, le contrat de cession avec le Père Carrie et deux témoins, M. Conquy et son adjoint, M. Delcommune.

"Nous voilà donc installés au centre du Congo, à quelques jours de San Salvador et sur les bords de ce grand fleuve qui mène au Zanguebar, écrit le 27 juillet, le Père Duparquet. Mais, hélas ! où sont les ouvriers pour recueillir cette vaste moisson d'âmes ?"

Paris lui répondait le 31 août en lui annonçant l'embarquement des Pères Faels et Schmitt et du Frère Sigismond. Aussitôt, le Père préfet décide d'ouvrir les missions de Boma et de Saint-Antoine-du-Sogno.

Avant de s'y rendre lui-même au début de septembre avec le Frère Hilaire, il reçoit à Landana la visite de l'amiral Ribourt, commandant en chef la division navale de l'Atlantique.

Lors des événements qui avaient provoqué la guerre à Landana, le chef d'état-major de l'amiral, le capitaine de frégate Guien, était venu se rendre compte, dès qu'il l'avait pu, de la situation. Il avait noté les maladresses de M. Conquy junior, et l'influence hostile à la France de M. Saraiva da Costa, un des agents de la maison hollandaise. M. J. Conquy avait été depuis, affecté à Banane ; il restait à obtenir de M. Pape, le directeur général de la maison hollandaise, que son agent soit aussi déplacé de Landana.

C'est à quoi l'amiral s'était employé, avec succès, par l'intermédiaire du ministre des Affaires Etrangères, le duc Decazes. Le 3 août, il arrivait, lui-même, devant Landana, à bord de la frégate "Vénus" que commande le capitaine de vaisseau Conrad. L'avis à hélice "Le Diamant" l'a précédé de quelques jours.

- M. Le ministre des Affaires Etrangères, dit-il au Père Duparquet qui l'accueille sur la plage, m'autorise à employer les moyens coercitifs vis-à-vis des villages qui ont pris part à l'attaque de la "Fanny" et de la mission. Sous les ordres du commandant Conrad, deux cents hommes vont donc châtier ces peuplades, après qu'un bombardement intensif aura détruit leurs villages. Nous aurons ainsi l'assurance d'une paix durable que renforcera la visite successive de tous mes bâtiments, du moins si des complications ne les retiennent pas à Whydah.

Ces projets belliqueux ne sourient nullement au vice-préfet. Et faisant à l'amiral le récit exact des événements qui se sont déroulés depuis la pose de la clôture au travers du sentier de la maison française, il lui montre qu'à l'heure actuelle une pareille expédition serait non seulement inopportune, mais injuste.

- Landana connaît maintenant la paix, assure-t-il. Et, les commerçants vous le diront, une véritable ère de prospérité. Ce qui prouve que les Africains nous ont rendu leur confiance. Pourquoi troubler cette prospérité et cette confiance, et exciter de nouveau une colère, et sans doute des représailles, contre lesquelles vous nous laisserez peut-être sans défense, puisque, comme vous le dites vous-même, vous ne pouvez nous promettre avec certitude la visite régulière de vos vaisseaux de guerre ?

- Vous avez raison. Mais ne serait-il pas utile de montrer notre force au Matenda et à ses princes ? Nous pourrions, par exemple, leur faire signer solennellement, au milieu d'un déploiement important de troupes, un traité qui reconnaîtrait leurs torts envers la mission et vous donnerait des garanties de paix. Il y serait stipulé qu'en cas de conflit renaissant, les deux parties s'en remettrait à l'arbitrage du commandant du premier navire de guerre français qui mouillera devant Landana ?

- Ceci me paraît beaucoup plus à propos.

- Dans ces conditions, puis-je vous demander de faire savoir à Peça Matenda que je viendrai en grand apparat lui faire une visite d'amitié que scellera un traité passé entre lui et moi ?

- Volontiers, Monsieur l'Amiral.

Si le Matenda se déclara, aussitôt, prêt à traiter avec l'amiral, les princes ses conseillers hésitèrent, eux, si longtemps, que l'amiral se vit sur le point de revenir à ses premiers projets.

S'étant enfin décidés le 10 août, ils reconnaissaient, ainsi que le Matenda, leur culpabilité dans l'attaque de "La Fanny" et de la mission. Ils s'engageaient à laisser désormais cette dernière vivre en toute indépendance, à ne plus lui imputer sécheresse ou autres calamités, et à ne plus entraver la circulation sur la rivière. En cas de désaccord, l'arbitrage d'un commandant de navire français serait demandé. Le dernier des neuf articles du traité établissait le montant de la redevance d'installation du docteur Lucan : soixante pièces d'étoffe, une dame-jeanne de tafia et une caisse de genièvre. Suivait un nombre impressionnant de signatures : celles du commandant Conrad, du lieutenant de vaisseau Peyrouton de Ladebat, des Pères Duparquet et Carrie, de MM. Pape, Conquy, Joaquim dos Santos, Richard Philipps, respectivement gérants des maisons hollandaise, française, portugaise (Castro et Leitaç) et anglaise (Hatton et Cookson). Le Matenda et ses six princes signaient en apposant une croix.

Le lendemain, l'amiral Ribourt qui, vu la conduite des princes, avait préféré demeurer à bord, approuvait le traité. Puis le commandant Conrad regagnait la "Venus" avec ses officiers et le corps expéditionnaire, emmenant de nombreux clichés photographiques de Landana, de la mission, et des missionnaires, et laissant au Père Duparquet des boutures d'orchidées du Brésil et des graines de l'Arbre d'Argent, spécialité du Cap. Le 13 août, les deux navires levaient l'ancre et mettaient le cap sur Loanda.

De Boma, où il était donc parti, une fois assuré que le traité ne demeurerait pas lettre morte, le vice-préfet envoyait d'excellentes nouvelles.

"A l'escale de Banane, écrit-il le 18 septembre au Père Carrie, j'ai appris que résidait dans les environs un vieux roi nommé Nemlao, qui était originaire de Saint-Antoine. Il a quitté le pays à la suite de difficultés avec ses compatriotes, et est venu s'installer à Banane avec une colonie du Sogno. Je suis allé le voir. Je le croyais païen. Jugez de mon étonnement, lorsque ce bon vieillard me proposa d'aller visiter son église ! Je le suivis avec empressement. Il me dit qu'il avait été baptisé, et avait reçu au baptême le nom de Pedro. Sa chapelle est soigneusement ornée. Au fond se trouve un autel sur lequel sont conservés trois beaux crucifix en cuivre, très anciens. Hier, dimanche, je suis allé sur l'invitation du roi, y célébrer la sainte messe. Le vieillard en suivait les cérémonies avec attention. Il me dit ensuite que c'était bien ce qu'il avait vu dans son enfance. Son émotion était très grande. Il sait encore faire le signe de la croix. J'y ai baptisé un petit garçon et deux petites filles.

"L'ambassadeur du roi du Sogno est venu me voir ce matin 18 septembre. J'ai concerté avec lui mon voyage. Un grand nombre de gens de cette localité viennent me rendre visite. L'un deux, vieillard vénérable, m'a chanté un beau cantique et m'a récité le Pater.

Et dans la lettre suivante :

"Enfin je suis au Sogno depuis le 29 septembre. J'y ai été très bien accueilli par le roi et les "gens de l'Eglise" qui se sont disputés pour savoir



qui me posséderait pendant mon séjour. J'ai choisi comme emplacement définitif de la mission le haut de la colline qui s'élève derrière le village du roi, là où se dressait jadis l'ancien couvent ; position vraiment magnifique sous tous les rapports. La question de notre établissement a été traitée dans une réunion solennelle, présidée par le roi et qui groupait tous les princes. Ceux-ci, au nombre de trente, se rendirent processionnellement de la demeure du roi au lieu de la réunion. Le roi suivait, en palanquin. Lorsqu'il se fut assis sur son trône, je me plaçai à sa droite, les princes se mirent à genoux. Le roi bénit d'abord l'assemblée, puis fit un long discours qui fut suivi de plusieurs autres. La conclusion de tous fut l'exemption de toute coutume et la permission d'établir deux résidences, l'une à Sogno, l'autre à Saint-Antoine sur l'emplacement du couvent des Capucins."

Le Père Duparquet revenu à Landana, il ne restait plus qu'à ouvrir la mission du Sogno. Le Père Carrie en est chargé avec le Frère Fortunat, dans les premiers jours de 1877. Il laisse à Landana les Pères Faels et Schmitt arrivés depuis peu avec le Frère Sigismond.

- Durant mon séjour en octobre dernier, lui précise le Père Duparquet, j'ai fait construire à Pinda deux cases provisoires, un petit oratoire et une école. Cela suffit pour débiter. J'ai aussi restauré l'église de Saint-Antoine et garni sa sacristie. Vous y trouverez donc tout ce qui est nécessaire au culte. Si Dieu le veut, j'espère ouvrir aussi sans tarder une mission à Boma.

- Quand faut-il partir ?

- Un vapeur de la maison Daumas se rend au Sogno dans deux ou trois jours. Profitez de l'occasion. M. Blain accepte que nous y entassions le mobilier indispensable à la fondation. Il paraîtrait que les Portugais sont mécontents de savoir que nous voulons nous installer à Saint-Antoine. Comme ils l'ont fait jadis ici, ils auraient comblé de présents les chefs et les sorciers afin de les pousser à nous attribuer la sécheresse qui règne en ce moment au Sogno. Mais je ne prends guère au sérieux ces racontars. Le Sogno ne nous a-t-il pas toujours bien accueillis, et ne nous préfère-t-il pas aux Portugais ?

## BONNET, CHAISES ET PLUIE

Le Père Carrie et le Frère Fortunat partent donc très confiants dans le succès de cette première entreprise. Après une halte à Banane et la traversée de l'estuaire, leur vapeur pénètre dans la crique. Les chimbèques dépassées, il s'arrête à la hauteur du village royal. Au bruit de ses machines, des gens accourent sur la rive. Leurs visages semblent plus fermés que précédemment. Ils aident cependant le Père et le Frère à décharger les bagages et le mobilier qui commencent à s'entasser sur la rive.

Tout à coup, un Nanga Milongo survient, et désignant quelques chaises, amène la foule : "Voilà, crie-t-il, ce qui empêche la pluie de tomber. Le blanc vient manger notre terre. Il veut nous commander et nous tuer par la famine. Il a sa force et ses mauvais esprits dans ces chaises. Il faut les brûler".

L'entendant crier, le Père Carrie se précipite et lui arrache une chaise qu'il a déjà saisie. Mais, en cette fin d'après-midi, il a remplacé son

lourd chapeau de feutre par un léger bonnet de paille. C'est à ce couvre-chef qu'en veut maintenant le sorcier. "Ce fétiche du blanc, crie-t-il, brûle nos terres et dessèche nos plantations". Alors, ceux qui, il y a huit mois, suppliaient le missionnaire de demeurer au milieu d'eux, cessent de décharger les bagages, et se groupent, menaçants, autour du sorcier. "Frère Fortunat, décide le Père Carrie, remarquons nos affaires. Allons demander l'aide du navire anglais. Peut-être pourra-t-il ramener le calme".

Mais lorsque vapeur et navire de guerre reviennent et s'approchent du rivage, c'est toute la population, guerriers en tête, qui se tient hostile à l'entrée de la crique et s'apprête à monter dans ses pirogues pour engager la lutte. Estimant inutile d'insister, le Père abandonne le Sogno et revient à Landana, malgré l'insistance du commandant anglais, partisan d'énergiques représailles.

- Je m'attendais à votre retour, lui dit le Père Duparquet en le revoyant. J'apprends, en effet, seulement maintenant, que le 21 septembre, c'est-à-dire à peine deux mois après l'imposante démonstration militaire de l'amiral Ribourt, le gouverneur général d'Angola avait tout simplement fixé au 21 mars 1877 l'annexion par le Portugal de la côte sud du Congo et des royaumes du Ngoyo et du Cacongo. Peut-être voyait-il dans l'intervention de l'amiral les débuts d'une occupation française du Cacongo. L'Angleterre n'acceptant pas cette annexion par le Portugal a immédiatement envoyé un de ses navires de guerre.

- Je comprends aussi l'empressement si exceptionnel de ce commandant anglais à me venir en aide et son extrême désir de bombarder le village royal. Je comprends moins la naïveté du gouverneur de Loanda annonçant officiellement à l'avance sa décision.

- Comme tous les Portugais, il s'imagine vivre encore du temps du prince Henrile Navigateur, et pouvoir disposer de l'Afrique selon son bon plaisir. Il a pensé faire un coup de maître qui va peut-être lui coûter sa place, car il annoncé que si Londres obligeait le gouvernement de Lisbonne à casser son décret d'annexion, il donnerait sa démission.

- Démission ou pas démission, lui ou son successeur recommencera l'aventure tôt ou tard et avec plus de discrétion. Et si nous réussissons tout de même à fonder Saint-Antoine, nous risquons, après avoir dépensé beaucoup d'efforts et d'argent, de nous réveiller un jour portugais. Et vous savez ce que cela signifie. Ne serait-il pas plus sage de prévoir une fondation dans le royaume du Loango ?

- Sans doute. Mais M<sup>GR</sup> Bessieux ne revendique-t-il pas le Loango ? Reposez-vous. Puis vous pourriez partir avec le Père Schmitt étudier les dispositions de Loango à notre égard. De mon côté, je vais prier une fois de plus le commandant Conrad de rappeler au ministre de la Marine, que si les frontières très théoriques du Congo portugais remontent jusqu'au sud du Congo, peut-être même jusqu'à Malembe, elles n'atteignent certainement pas Landana. Et que de toute façon les frontières réelles ne dépassent pas Ambriz.

## AU LOANGO

Le 12 août, après six heures de navigation, les Pères Carrie et Schmitt débarquaient du "Tornado" à Pointe-Noire.

- Depuis votre passage ici, en 1869, dit M. Béraud au Père Carrie, en l'accueillant, le paysage, vous le voyez, n'a pas changé. Ce sont les mêmes marécages malsains et les mêmes factoreries entre marais et bord de mer, et les mêmes gérants de ces factoreries qui vont certainement s'empresse de venir vous saluer. La population a peut-être un peu augmenté. Elle demeure toujours aussi pacifique et laborieuse. Il est vrai qu'il est difficile d'avoir meilleur chef que le nôtre. Aussitôt qu'André Loamba apprendra votre présence, il viendra sans aucun doute vous rendre visite. Tenez, voici les premiers européens.

Les uns après les autres, les gérants des comptoirs hollandais, portugais, espagnols et anglais pénétraient dans la factorerie française et seraient avec plaisir les mains des missionnaires.

- Père Carrie, lui dit M. Agnello, le négociant portugais, depuis votre dernière visite, nous avons eu des naissances à Ponta-Negra. Pourriez-vous baptiser nos enfants ?

- Volontiers. Le 15, si vous le voulez, en la fête de la Sainte Vierge.

- C'est cela. Loango a aussi des nouveau-nés. Leurs parents seraient peut-être heureux de faire baptiser leurs enfants le même jour. Je vais les prévenir.

- Je transformerai en chapelle notre grande salle de réception, annonce M. Béraud.

- Après la messe et les baptêmes, continue M. Agnello, vous me ferez le plaisir de vous retrouver tous chez moi. Nous fêterons nos missionnaires.

Les négociants venaient de repartir, lorsqu'arrive André Loemba. Il s'excuse de ne pas parler le français aussi couramment que le portugais et l'anglais. "J'ai été élevé et baptisé à Loanda, dit-il après avoir exprimé aux missionnaires sa joie de les voir à Pointe-Noire. Je dois beaucoup aux Pères. Je voudrais que mes enfants profitent aussi de votre enseignement. Pourriez-vous emmener mon fils aîné à Landana ? Je vous enverrai son frère lorsqu'il sera plus âgé".

Apprenant le but du voyage des missionnaires, il leur conseille, ainsi que M. Béraud, de s'installer à Loango.

- Mes porteurs vous y mèneront dans la soirée du 15, propose ce dernier. Vous voyagerez en compagnie des commerçants de Loango venus pour la fête.

- Si Loango ne veut pas de vous, assure André Loemba en souriant, sachez que nous vous recevrons à Ponta-Negra, comme vous le dites, à bras ouverts.

Le 15 août vers la fin de l'après-midi, une longue caravane de hamacs quittait Pointe-Noire. Chaque équipe met son point d'honneur à prendre la première place dans le cortège, et scandant sa course de cris rauques repris en chœur par tous les porteurs, court le long de la baie en direction de la Pointe-Indienne. Quatre heures plus tard, la petite troupe atteignait Loango par un beau clair de lune.

Le lendemain, le gérant de la factorerie Agnello qui héberge les missionnaires, convoque Piter Gimbel. Chef d'un village proche de la baie, qu'il a baptisé "Martinique" en souvenir d'un long séjour qu'il a fait en cette île des Antilles, Piter Gimbel fait à la cour de Loango, figure de personnage. Sa-

chant lire et écrire, familiarisé par ses voyages avec les habitudes et le monde européen, il tient un rang honorable parmi les conseillers du roi.

- Les Ngangas Nzambi désirent faire visite au Ma Loango, lui dit le gérant. Pourriez-vous les conduire chez lui ?

Aucun guide ne pouvait mieux convenir. Flatté d'avoir à mettre au service des missionnaires son influence auprès du roi, Piter Gimbel acquiesce sans hésiter. Il propose de partir sur-le-champ.

Pour gagner Boueli, il faut tourner le dos à la baie de Loango et aux comptoirs européens, et atteindre tout d'abord le sommet d'une falaise, ou plutôt le rebord d'un vaste plateau fertile, boisé et peuplé d'importants villages qu'énumère Gimbel : Kienkie, Vista, Diosso, Boueli et ses deux hameaux : Mboma et Tacumbata.

- Connaissez-vous, demande le chef, le ravin de Diosso ?

- Nous en avons entendu parler.

- Prenons le sentier de gauche ; il nous y mène.

Pendant qu'il parle, son pied bute contre une pierre du chemin. Ses compagnons le voient se frotter juyusement tout le corps, après s'être passé la main sur le pied. Comme ils arrivent au ravin, un grand oiseau blanc plane au-dessus d'eux, volant vers Boueli.

- Le roi sera content de vous recevoir, dit le chef.

- Nous l'espérons, répond le Père Carrie. Mais récemment le Sogno nous a repoussés avec brutalité, après nous avoir pourtant demandés et comblés maintes fois d'amitié.

- Ne craignez pas cela à Loango.

- Sait-on jamais !

- Oui, je le sais. Les Esprits viennent de nous le dire trois fois.

- Comment cela ?

- Quand nous avons quitté les factoreries de Loango, qui avons-nous rencontré tout d'abord ? un homme ou une femme ?

- Ma foi, je n'ai pas fait attention, répondent ensemble les deux missionnaires.

- C'était une femme. Cela veut dire que notre voyage sera fécond. Si nous avons croisé un homme, je vous aurais fait revenir aux factoreries. Un malheur nous attendait en route. Ensuite, en arrivant au sommet de la colline, je me suis cogné le pied sans me faire de mal. Nous pouvions donc continuer notre route. Et maintenant cet aigle blanc vole vers Boueli où nous allons. Vous voyez bien que les Esprits nous sont favorables.

- Souhaitons-le, Piter Gimbel, répond en souriant le Père Schmitt, tandis que le Père Carrie, qui n'a pourtant rien d'un poète, s'arrête, muet d'admiration.

Le spectacle qu'ils ont sous les yeux est hallucinant. Un immense ravin s'ouvre à pic devant eux, évasé comme un amphithéâtre, s'élargissant jusqu'à la mer. D'immenses stalagmites de terre rouge, parfois couvertes de végétation verdoyante, jaillissent de ce gouffre qu'elles semblent couvrir de ruines chaotiques. Par-ci par-là, de minces filets d'une eau transparente coulent sur un lit de sable jaune.



- Quel paysage, murmure le Père Carrie. On croirait qu'un aérolithe ou un tremblement de terre a creusé cette dépression.

- Ou plus simplement l'érosion, suggère le Père Schmitt. Regardez ces femmes qui descendent cet escalier taillé dans la paroi abrupte. J'en aurais le vertige. Que peuvent-elles bien aller chercher ?

- De l'eau, répond Piter Gimbel. C'est là que Diosso se ravitaillait en eau potable. C'est aussi un raccourci pour aller aux villages des pêcheurs.

- N'y a-t-il pas des bêtes dangereuses ?

- Non. Simplement des serpents au service de la déesse du ravin.

- La déesse du ravin !

- Oui. La déesse Mboma qui a la forme d'un serpent. Si nous avions le temps de longer la mer, nous rencontrerions plusieurs autres gouffres, où résident les déesses Mpungi, Kibanda, Soze et Sombo. Toutes progètent le Ma Loango.

- A-t-on déjà vu ces déesses ?

- Certains voient aussi bien les déesses que les dieux.

- Loango a aussi des dieux ?

- Il en a plusieurs. Le premier s'appelle Loungoulou lu loubou.

C'est lui le maître de la mer. Il a ses bateaux. Les vôtres, lorsqu'on cris "Selo", rentrent toujours au port. Les siens n'y rentrent jamais. Pourtant on les a bien vus au loin. Parfois aussi, il prend les gens dans la rivière Tchibeta.

- Assez regardé, décide le Père Carrie, qui a écouté ces explications d'une oreille assez distraite. Continuons sur Boueli.

Dans les villages, le passage des missionnaires suscite la curiosité. Femmes et enfants sortent des cases et accourent sur le bord du sentier.

"Laissez le chemin aux Ngangas Nzambimpoungou (Dieu souverain), crie Piter Gimbel qui prend un air important et savoure son succès. Au nom de Ngangas Nzambi, la foule accourt, toujours plus dense, et les cris d'étonnement et de joie redoublent. Parfois, craignant peut-être un mauvais sort pour leurs enfants, des mamans veulent les retenir. "Bilia bantou, ils mangent les hommes", crient-elles. Mais la curiosité est plus forte que la peur, et de leurs petites jambes, ils continuent à trotter derrière le cortège.

Avant d'atteindre Boueli, le sentier traverse le village du premier ministre, le Makaka, Ma Mboma Pitoumbou, appelé aussi Capitaine Mor, et par les européens : général de brigade, car, en cas de guerre, c'est lui qui commande l'armée du Loango.

Il convenait évidemment de lui demander audience. Piter Gimbel s'en charge. "Capitaine Mor vous recevra tout de suite", revient-il dire. Il faut cependant l'attendre assez longtemps, car le ministre estime nécessaire de se présenter en tenue d'apparat. Pendant qu'il se prépare, il fait apprêter par ses serviteurs la salle de réception. Sous un vaste toit de paille, posé sur quatre piliers, ils disposent une petite descente de lit et deux tabourets de bambou.

Un bruit de clochette annonce son arrivée. C'est un vieillard à barbe blanche, que les ans ont courbé. Le bonnet princier de fils d'ananas couvre sa tête. Un pagne d'étoffe ordinaire, et une peau de panthère garnie de

grelots qui résonnent à chacun de ses mouvements, ceignent ses reins. Un grand manteau bleuâtre galonné d'or, est jeté sur ses épaules. De crainte de quelque maléfice, il s'est savamment barbouillé le corps d'une mixture protectrice. De larges bandes de peinture blanche et ocre qu'on appelle Blango strient son front et ses tempes, descendent de son cou jusqu'à la ceinture et sillonnent ses pieds, des chevilles aux extrémités.

S'asseyant sur la natte, il désigne les tabourets aux missionnaires, tandis que son entourage le salue du "saquilla" traditionnel, en frappant des mains en cadence. Le Père Carrie lui explique ensuite le motif de leur venue, et termine en précisant bien qu'ils ne sont nullement les envoyés d'une nation européenne. "Si cela était, dit-il, cette nation nous aurait donné les moyens matériels pour mener à bien notre tâche. En vérité, seul nous mène vers vous, le désir que nous avons de faire du bien à votre peuple, et de vous aider à mieux connaître Nzambi."

Un murmure favorable, "Nsamou mboté, voilà de bonnes paroles", accueille cet exposé, pendant que, traduisant la satisfaction générale, le chef répond :

- Venez chez moi, hommes de Nzambi, quand vous voudrez. Je vous donnerai tout le terrain que vous voudrez.

Mboma est tout proche de Tacumbata, le village royal.

- Désirez-vous aussi saluer le Moe Bessi Loango ? Après le roi dont à la mort il assure l'inter règne, c'est lui le premier personnage de la cour. Maître des cérémonies et grand prêtre des dieux et des déesses, il perçoit les impôts chez les européens dont, avec le Ma Loango, il fait deux parts, une pour le roi, l'autre qu'il porte lui-même aux prêtres des dieux et des déesses.

- Passons-nous sur ses terres ? demande le Père Carrie.

- Non.

- Dans ce cas, allons d'abord chez le roi.

- Nganga Mvumba Makosso, explique Piter Gimbel, bien que "Ntekoulou", c'est-à-dire neveu et héritier du roi, n'était pas, à sa mort il y a deux ans, l'héritier le plus direct. Energique et aimé à Boueli, il s'empara cependant du pouvoir aidé de quelques partisans. Cette usurpation brutale ne fut pas agréée des notables qui l'écarterent, et le premier neveu fut sacré roi. Mais ce dernier déplut rapidement à son entourage, et Makosso fut rappelé au début de cette année. Il n'est pas encore couronné. Ce qui lui vaudrait, s'il arrivait à mourir subitement, d'être enterré à Loubou et non dans la sépulture royale de Loendjeli. Nous voici arrivés. Voulez-vous attendre le roi dans la case des palabres ? Je vais le prévenir de votre arrivée.

Des fétiches, un banc pour les visiteurs, un fauteuil pour le roi, et des nattes posées sur le sol, meublent la case.

Bientôt arrive le roi suivi de sa cour et de son vieux frère portant précieusement un fétiche dans ses mains. Bel homme d'une quarantaine d'années, le roi porte, comme le capitaine Mor, le bonnet princier en fils d'ananas. Un grand manteau de beau drap noir est jeté sur son pagne blanc bordé de rouge, lui-même serré dans une peau de panthère. Une inscription : "Mani Makosso", est tissée sur son bonnet. De gros anneaux d'argent enserrent ses chevilles. Il n'a pas jugé nécessaire de suspendre des grelots à sa peau de panthère ni de se peintluruler le corps.

Le roi serre les mains de ses visiteurs et les fait asseoir. Le Père Carrie lui fait part de ses projets, écouté avec attention par les princes neveux et fils du roi, et par de nombreux curieux qui l'épiaient à travers les parois en bambous de la case.

Comme à Mboma, un murmure de satisfaction approuve les dernières paroles. "Quand vous viendrez chez moi, répond le roi, je vous céderai un grand terrain. Vous construirez votre habitation où vous voudrez, et vous instruirez des enfants et mon peuple. Deux de mes neveux et deux de mes fils vous suivront à Landana." Puis des serviteurs apportent de lourdes calebasses de vin de palme qui circulent de mains en mains. Les libations terminées, le roi entraîne les missionnaires devant deux vieux canons datant de l'époque de la traite. "Je vais faire tirer le canon en votre honneur", dit-il. Mais le Père Carrie n'aime guère le bruit inutile. Il se méfie aussi de l'adresse des artilleurs royaux que le vin de palme a particulièrement excités. "C'est une grande marque d'honneur que vous voulez nous accorder ; mais nous ne serons vraiment heureux que lorsque nous construirons nos maisons sur vos terres. Si vous le voulez bien, nous allons attendre ce jour. Alors, le canon annoncera à tous que votre royaume possède des missionnaires."

En revenant à Loango, les missionnaires interrogent Piter Gimbel sur les origines et les coutumes des Vilis.

- Certains anciens prétendent, répond Piter, que nous sommes ici, entre la mer et le Mayoumbé depuis quatre ou cinq siècles. A cette époque, le pays était désert. Nous venions de la tribu Kongo dont San Salvador est le centre. On dit aussi que deux hommes auraient donné naissance à Boueli, qui signifie précisément "deux personnes".

- Le mot "Vili" a-t-il une signification ?

- Je ne le crois pas. Peut-être viendrait-il de "Mvili", qui signifie "vif". Et ce qui est vrai, c'est que les Vilis ont l'esprit très vif. Même si, manifestement, ils ont tort, ils réussiront toujours à vous prouver qu'ils ont raison.

- Ils semblent aussi très adroit. Si l'on en juge d'après les bijoux et les bonnets que vous portez. Au Congo, les femmes et parfois les hommes ont aux chevilles de gros anneaux de cuivre ou de fer qui rappellent un peu les anneaux d'argent qui enserraient les chevilles du roi. Ici, vos bracelets sont en général plus minces et plus finement travaillés. J'ai remarqué une femme qui en possédait sept ou huit à chaque jambe et une quinzaine aux bras.

- Nos forgerons sont très habiles et très courageux, car il est très pénible de séparer le fer ou le cuivre de la terre, en brûlant le tout dans des feux très violents qu'attisent des soufflets de bambous et de peaux d'animaux.

- Où trouvez-vous cette terre ?

- En certains endroits de la vallée du Kouilou.

- Les bonnets des princes sont-ils tissés aussi par les Loango ou par les Cabinda ?

- Ne dites pas Loango. Loango est une ville ou un royaume. Les habitants sont des Vilis. Ce sont nos tisserands et nos femmes qui confectionnent nattes, pagnes et bonnets avec le fil que fournissent le baobab et le palmier éventail. Mais les bonnets des princes sont toujours en fil d'ananas, beaucoup plus fin. Nos femmes savent aussi tisser non seulement la "tchitefa" qui est la natte sur laquelle nous dormons, mais aussi des ustensiles de mai-

son : le "ntend" qui est une assiette creuse, et des nappes qu'on appelle "louvoubi".

Les Vilis sont particulièrement habiles dans le travail de l'ivoire. Ils taillent sur des défenses d'éléphants, des scènes de chasse, de pêche, de danses, et reproduisent parfaitement, même s'ils ne savent pas écrire, l'écriture européenne. Un homme de mon village, complètement illettré, m'a montré un jour la signature parfaitement imitée d'un commerçant de Loango. Et vous savez que tout comme vous, mais à notre façon, nous pratiquons la politesse. Quand nous mangeons, nous ne puisons pas la nourriture dans le plat avec n'importe quel doigt ; s'il nous faut absolument traverser un groupe de personnes, nous le faisons en nous courbant ; si un supérieur nous donne un présent, nous le recevons des deux mains ouvertes, et autant que j'ai pu le remarquer, nos femmes ont pour nous beaucoup plus de respect que les vôtres pour leurs maris. Lorsque des jeunes filles sont d'âge à se marier, on les enferme dans une case qu'on appelle un "Tchikoumbi". Elles ne peuvent pas en sortir. Et durant des mois, on leur enseigne ce qu'elles doivent savoir pour être de bonnes épouses. La moindre faute est punie très sévèrement.

- Ne le sont-elles pas trop parfois ? Vous m'avez dit que le Ma Loango ne devait pas succéder au roi défunt parce qu'il n'en était pas le premier neveu. Le roi n'avait donc pas de fils ?

- Il en avait. Mais chez nous, l'héritage se transmet toujours aux neveux, c'est-à-dire aux fils de la sœur. Les fils du roi, les Bana Ba Ma Loango, ne viennent qu'après eux. Si un roi meurt, sans avoir de sœur, et donc sans neveux directs, c'est un neveu lointain, le fils d'une tante, qui règne. A l'origine, le roi fut choisi dans la famille Bouvanchi. Mais sept rois de cette famille poururent les uns après les autres en très peu de temps. Il sembla donc aux prêtres que les dieux ne voulaient pas de cette famille ; si bien que maintenant les rois sont toujours pris dans la famille Nkala ou la famille Nkonde. S'il arrive qu'on doive changer de dynastie, faute d'héritier, celui qui est désigné par les grands du royaume, est sacré au village de Lousoundji, près de Cabinda, par le Mbote-Nkami, le prêtre du dieu Boundji qui habite la grande pierre fétiche du Congo, près de Boma, en souvenir du temps où le Ma Loango était vassal du Ma Kongo. Une fois sacré, le Ma Loango ne peut ni voir la mer, ni rien utiliser qui soit d'origine européenne, ni même être vu du public. Il ne sort que la nuit, et jamais seul. C'est une sorte de dieu.

- Il nous a pourtant reçus en audience.

- Je puis vous le dire maintenant : vous n'avez pas été reçus par le Ma Loango, mais, comme vous diriez, par son adjoint. Nganga Makosso n'est que le remplaçant du roi. C'est d'ailleurs pourquoi les grands du royaume ont pu faire abdiquer son frère et le mettre à sa place. Le véritable Ma Loango ne peut être détrôné qu'en cas de défaite de ses troupes.

- Le Tchiloango sert de frontière entre son royaume et celui du Congo. Quelle est la limite nord du Loango ?

- A l'heure actuelle, c'est la rivière Noubi. A l'est, le Loango comprend toute la forêt du Mayoumbe. Mais dans les temps anciens, il commandait même Mayumba, donc bien au-delà de la rivière Noubi, et au sud il atteignait, dit-on, le Congo. La révolte des princes vassaux l'ont restreint aux frontières actuelles.

- Le roi est-il assisté de nombreux ministres ?

- Normalement, il y en a cinq particulièrement importants. Le premier de tous est le Ma Mboma qui, entre la mort du roi et la nomination de son successeur, assure l'inter règne. Vous n'avez malheureusement pas eu le temps



de le voir aujourd'hui. Puis le Mangavo et son aide le Mampoutou qui sont chargés des relations avec les étrangers. Le Makaka, qui vous a reçus. Il commande les troupes du roi. Le Mafouka qui surveille le commerce, perçoit les redevances versées par les commerçants et fait la police des marchés. Enfin le Makimba, le chef des piroguiers, des pêcheurs et des chasseurs. C'est à lui que ces derniers versent la dîme de leur butin.

Cette longue conversation avait ramené les Pères à Loango, d'où un vapeur les transporta à Landana. Pendant leur absence, le Père Duparquet avait reçu la visite de quelques habitants du Sogno. Ils venaient, paraît-il de la part du roi Coucoulou, qui suppliait les missionnaires de revenir. "Peut-être, ajoutait le vice-préfet, espéraient-ils seulement quelques menus cadeaux en échange de leurs belles paroles. Peut-être le Sogno serait-il revenu à de meilleurs sentiments. Quoiqu'il en soit, un chrétien baptisé y demande les derniers sacrements. Allez-y, vous vous rendrez compte de la situation."

Dès l'entrée de la crique le pays apparaît encore plus brûlé par la sécheresse qu'au voyage précédent. Il semble vidé de ses habitants. Les rares passants qu'ils rencontrent en allant voir leur malade, sont d'une extrême maigreur. Rapidement prévenus de leur présence, les sorciers les accablent de malédictions.

- Allons voir le roi, dit le Père Carrie. Nous saurons quelle réponse apporter au Père Duparquet.

A l'audience obtenue à grand'peine, le roi ne cache pas sa mauvaise humeur.

- Suis-je seul à commander ici? bougonne-t-il. Je vous ai jadis offert de venir vous installer chez moi, je le sais. Mais puis-je mépriser la volonté des princes? Revenez demain. Les "gens d'Eglise" viendront aussi. Tous ensemble ils vous diront ce qu'ils désirent.

Le lendemain, lorsque les missionnaires pénètrent dans la cour des audiences solennelles, les princes, coiffés de leurs bonnets de fibres d'ananas ornés de dents de panthère, discutent à haute voix. Ils feignent de ne pas voir arriver les nouveaux venus. Les "gens d'Eglise" ont délégué quelques chrétiens de maigre influence qui se tiennent timidement à l'écart.

L'entrée du roi tenant en main son crucifix d'argent, impose le silence. Respectueusement inclinée, et battant des mains en cadence, l'assemblée reçoit sa bénédiction. La séance est ouverte. Dans le groupe des princes, la discussion reprend aussi brusquement qu'elle avait cessé. Chacun s'agit dans une rude tempête de phrases sonores qui ne parlent que de la sécheresse et de ses causes. Tous jettent des regards courroucés vers les missionnaires.

Soudain l'un d'eux s'élance de son siège, brandissant un petit sac qu'il ouvre. Il en tire une poignée de noix de palme desséchées qu'il étale sur la paume de ses deux mains ouvertes devant les missionnaires: "Pourquoi voulez-vous venir ici? crie-t-il. Vous voulez nous prendre le peu de nourriture qui nous reste. Je vous le dis. Vous ne l'aurez pas. Nos femmes ont dû partir bien loin le long du fleuve recommencer leurs plantations. Nous ne voulons pas de vous."

Un autre plus excité encore bondit au milieu du groupe, et désignant ses chevilles : "Avant, je possédais de riches anneaux d'argent. J'ai dû les échanger contre de la nourriture. Si vous demeurez parmi nous, il me faudra vendre mes enfants, puis mourir de faim. Depuis que vous êtes venus ici, deux saisons des pluies ont passé. La pluie n'est jamais tombée. Vous voulez notre mort."

Armée d'une grande épée qu'elle pointe vers les missionnaires, une femme tente de se frayer un chemin vers eux. Le roi l'aperçoit hereusement et donne l'ordre qu'on l'éloigne. Puis, craignant sans doute que, dans sa colère qui ne cesse de croître, la foule n'en arrive aux coups, il réclame le silence. "Je vous propose, dit-il aux Pères, de vous établir à l'entrée de la crique, près de la factorerie. Mais cet endroit éloigné est quasi désert." "Le village de Pinda n'est pas opposé aux missionnaires", déclare alors, d'une voix qu'on entend à peine, un messenger des "gens d'Eglise", que les princes font taire aussitôt.

Jugeant une deuxième fois que le moment de rouvrir la mission du Sogno n'était pas venu, le Père Carrie prend congé du roi, et avec son compagnon regagne le vapeur, poursuivi à courte distance par un groupe menaçant, en tête duquel marche la femme brandissant son épée.

## STANLEY

A Ponta de Lenha où le vapeur fait escale, les factoreries bourdonnent encore des conversations animées que défraye l'événement historique vécu peu de jours auparavant. M. Lambert, le gérant de la factorerie anglaise, en fait le récit aux Pères.

- Le 11 août dernier, il y a donc quatorze jours, est passé ici le célèbre explorateur Stanley. Il arrivait directement de Bagamoyo, après un voyage de deux ans et neuf mois à travers le continent africain.

Son expédition, une des entreprises les plus téméraires qu'un homme ait jamais réalisées, avait pour but, vous le savez, d'achever l'oeuvre de Livingstone, de rechercher si le fleuve Loualaba qui longe les grands lacs de l'est de l'Afrique, donne naissance au Niger, au Congo ou au Nil. En aval des chutes qu'il rencontra peu après avoir dépassé l'équateur, le fleuve jusqu'alors orienté vers le nord, infléchit son cours vers le nord-ouest. Stanley comprit de suite que le Loualaba n'était pas le Nil. Puis du nord-ouest, le fleuve se dirigea vers l'ouest et même le sud-ouest. "Je vogue donc sur le Congo", conclut très justement l'explorateur.

Au début de juillet, il découvre les "falaises de Douvres", et ce que Franck Pocock, son dernier compagnon, appelle, avant de se noyer dans la cinquante sixième cataracte du fleuve, le Stanley-Pool. Le 31 juillet, il arrive complètement harassé à un point du Bas-Congo que le capitaine Tuckey, de la marine anglaise, avait reconnu en 1816.

Il avait alors perdu ses trois compagnons européens, deux cent soixante dix sur trois cent cinquante hommes de son escorte. Il avait livré trente huit combats. La fatigue, la dysenterie, les ulcères et la faim, épuisaient sa caravane squelettique. Les populations proches de la côte refusaient désormais d'échanger leur nourriture contre les quelques marchandises qui lui

restaient, des perles et des étoffes. Elles réclamaient de l'eau de vie qui, depuis longtemps, ne figurait plus dans ses bagages. Mais Stanley savait par là même que l'océan était proche. Il dépêche des éclaireurs chargés de signaler son arrivée aux commerçants de la côte, et de lui rapporter de la nourriture et des boissons. Son escorte est à la limite du découragement et même de la révolte. Il continue toujours. Deux jours avant Boma, les messagers reviennent chargés d'un ravitaillement abondant. Le salut est proche. Un dernier effort. Et voici que surgissent à sa rencontre les commerçants de Boma qui l'acclament. Comprenant que leur chef leur a fait réaliser un exploit dont pa parlera le monde entier, les Zanzibarites soulèvent dans leurs bras Stanley amaigri, pâle, épuisé et blanchi, le hissent sur leurs épaules, et le portent en triomphe en criant : "Tu es pour nous aussi grand que Allah".

Tous ces détails, ajoute M. Lambert, je les tiens de Stanley lui-même qui s'est reposé quelques instants chez moi. Arrivé à Boma le 9 août, il est reparti presque aussitôt sur Cabinda.

- Vous a-t-il dit si les rives du Congo étaient très peuplées ?

- Stanley s'est borné à des généralités. Il s'est montré très avare de renseignements précis concernant ce qu'il avait vu et ce qu'il comptait faire.

De retour à Landana, le Père Carrie raconte au Père Duparquet son deuxième échec au Sogno, et le succès de l'expédition Stanley déjà connu à Landana. Il lui parle longuement des nouvelles perspectives missionnaires qu'ouvre cette exploration du Congo.

- Je suis persuadé, assure-t-il avec force, que les populations du centre ne sont pas aussi farouches qu'on le croit. Elles possèdent certainement une simplicité qu'ont perdue les habitants de la côte depuis si longtemps au contact des européens. Ne nous laissons pas devancer par les militaires et les commerçants. Allons sans tarder nous installer au-dessus des cataractes du fleuve, au milieu des foules païennes qui nous attendent.

- Père Carrie, répond le Père Duparquet, un autre réalisera cette oeuvre. Vous, peut-être. Depuis plusieurs mois, vous le savez, je n'ai plus ni appétit, ni sommeil, ni force. De perpétuels étourdissements m'empêchent de travailler. Le docteur Lucan a épuisé sa science à essayer de me sortir de cette anémie. Je ne puis même plus célébrer la sainte messe. Le Très Révérend Père m'engage à revenir en France. Il a raison. Le Zanguebar et ces quatre années passées ici m'ont usé. Je vous suis plus à charge qu'utile. Je vous transmetts donc, en attendant ratification de Paris, tous les pouvoirs que je détiens en tant que vice-préfet du Congo et vicaire général de Libreville. Si la France me rend la santé, je ne compte plus revenir ici. On me dira peut-être inconstant ; mais je ferai tout mon possible pour réaliser mon vieux projet d'évangéliser la Cimbébasie. Elle fait aussi partie de notre préfecture. Nous en sommes donc responsables. Les populations en sont très douces. Et si, par hasard, des événements plus tragiques encore que ceux que nous avons connus, vous obligeaient à abandonner Landana, la préfecture du Congo ne périrait pas. Vous me rejoindriez dans sa zone sud.

Le 23 octobre, le Père Duparquet s'embarquait pour le Gabon et la France. Trois mois plus tard, le 11 janvier 1878, Paris nommait le Père Carrie, supérieur de la mission de Landana.





## CHAPITRE VII

LE NOUVEAU SUPERIEUR DE LANDANA

Le jeune supérieur de Landana - il n'a pas trente six ans - est né le 9 février 1842 à Propières, petit village des monts du Beaujolais, non loin de Lyon, de Roanne et d'Ars. Petits cultivateurs depuis de nombreuses générations, les Carrie se transmettent de père en fils de solides traditions de fidélité à leur foi et d'opiniâtreté dans leur travail. Aîné de cinq enfants, Antoine-Marie-Hippolyte recueillera ces vertus de son père dont le labeur a accru d'un moulin le domaine familial. La famille aurait pu connaître une certaine aisance, si la mort n'était venue enlever très tôt son chef ... Antoine n'a pas encore sept ans. Désormais seule, "Mère Louise", comme chacun l'appelle à Propières avec une vénération affectueuse, assumera la tâche d'élever ses petits, de cultiver ses terres et de faire tourner son moulin. Et lorsqu'elle n'en peut plus, la pauvre femme, lorsqu'elle a besoin d'un peu d'encouragement et de quelques conseils, elle part à pied à Ars, parle au saint Curé de son labeur, de sa solitude, de son Antoine que Dieu appelle, elle le sait, à son service ; elle reçoit sa bénédiction et revient réconfortée reprendre à Propières son dur labeur.

Son Antoine, c'est d'ailleurs sa fierté. Non qu'à l'école du village il surpasse ses petits compagnons par la vivacité de son esprit, ni qu'en récréation il soit l'animateur et le boute-en-train de leurs jeux. Pour donner satisfaction à ses maîtres, il lui faut travailler avec assiduité. Mais il aime l'étude, et les longues heures passées devant ses livres et ses cahiers. Et plus que le bruit et l'agitation des jeux, il préfère la compagnie de sa mère et les conversations intimes durant lesquelles tous deux parlent de sa vocation.

Lorsque vient le moment d'entrer au petit séminaire de Saint-Jodard, deux jeunes soeurs sont encore à la maison. Antoine décide de ne quitter sa mère que lorsqu'elles seront en âge de prendre leur part du travail familial. Mais durant qu'il aide sa mère, Monsieur le Curé lui enseigne le latin, si bien qu'en octobre 1858, il entre directement en classe de quatrième. Il a alors seize ans. Une photographie de l'époque nous le montre d'apparence robuste, le front large, les mâchoires fortes, le regard et le menton volontaires. "C'était un modèle de piété, d'exactitude, de travail. Un excellent camarade", affirmera plus tard un de ses compagnons. Ce qu'il était alors, Antoine le restera toute sa vie.

En octobre 1862, il entre au grand séminaire de Lyon ; et le 10 juin 1865, reçoit la tonsure. Ce premier pas dans le don de Dieu, sera bientôt suivi d'un autre. L'abbé Carrie veut consacrer son sacerdoce à l'évangélisation des païens. Peut-être mûrit-il depuis longtemps cette vocation missionnaire qu'ont sans doute éveillée très tôt de longues conversations avec son cousin le Père Simonet, missionnaire au Sénégal, et les conférences que donnaient volontiers à Saint-Jodard des missionnaires de passage.

Le 15 août 1865, il adresse au Très Révérend Père Schwindenhammer, Supérieur Général du Saint-Esprit, sa demande d'admission.

Mais s'il ne lui en coûte guère de se plier à la discipline austère d'une société religieuse, et s'il envisage avec joie de se donner "aux pauvres et aux petits", comme il l'écrit au Père Schwindenhammer, il est un sacrifice qui lui semble bien au-dessus de ses forces. C'est celui d'avoir à avouer à sa mère que bientôt il ne s'appartiendra plus, que sa vie, il la passera loind'elle, et que si, peut-être, elle a envisagé comme tant de mères de prêtres, de passer auprès de lui, dans son presbytère, les dernières années de sa courageuse existence, cette suprême consolation ne lui sera pas accordée.

Alors, Antoine décide de ne pas parler. Jusqu'au dernier moment, il ne fera pas souffrir celle qu'il aime plus que tout au monde. Et cette volonté farouche quine faibliraspasmême durant le dernier repas du soir, même lorsque, pour la dernière fois, il embrassera sa mère avant de gagner sa chambre pour la dernière nuit, elle est bien aussi une des notes dominantes du futur évêque du Congo.

Selon son habitude, il gagne l'église le lendemain de bon matin, entend la messe, fait ses adieux à son curé, depuis longtemps confident de ses projets. C'est lui qui annoncera à mère Louise le nouveau sacrifice que Dieu lui demande. Puis Antoine tourne le dos à ceux qu'il aime, et s'engage sur le chemin de la montagne qui mène à la ville. Il ne reviendra à Propières que vingt et un ans plus tard, évêque de Loango.

Après deux ans de théologie et de noviciat à Chevilly, près de Paris, au séminaire de la Société missionnaire du Saint-Esprit, il reçoit l'ordination sacerdotale le 15 juin 1867, et le 25 août suivant, prononce ses premiers vœux de religion.

Comme ceux du petit et du grand séminaire, ses supérieurs de Chevilly se louent de sa régularité, de son esprit de foi, d'obéissance et de renoncement. On le reconnaît plus doué pour les choses de la vie pratique que pour les études spéculatives.

On fit pourtant tout d'abord de lui un professeur, un professeur doublé d'un étudiant, car, à Santarem du Portugal, où les Pères du Saint-Esprit ouvraient le "petit séminaire du Congo", il fut chargé, en même temps, de faire la classe aux petits séminaristes portugais, et de préparer des diplômes qui lui permettraient d'enseigner officiellement.

Revenant de Mossamedes au début de l'année 1867, le Père Duparquet avait compris que le gouvernement portugais n'accordant sa confiance qu'à des missionnaires portugais, il était indispensable, si la Société du Saint-Esprit voulait faire oeuvre utile dans sa réfecture du Congo, d'ouvrir au Portugal un séminaire des missions.

Le Révérend Père Schwindenhammer approuvant ce projet, il avait fait l'acquisition d'un immeuble à Santarem, petite ville dont le choix était doublément heureux, vu sa proximité de Lisbonne et la possibilité pour les futurs séminaristes du Saint-Esprit de suivre les cours du séminaire diocésain fixé

lui aussi à Santarem. Au début de l'année scolaire 1867, le Père Carrie et deux séminaristes français lui étaient envoyés, premiers cadres de cet établissement qui allait prendre aussitôt un très grand essor, car lorsque deux ans plus tard le Père Carrie quittait Santarem et, en compagnie du Père Dhyèvre, retrouvait le Père Lapeyre à Landana, l'immeuble du Père Duparquet ne suffisait plus aux nombreuses vocations qui y affluaient.

Les deux années de Santarem et les quatre autres qu'il vient de passer à Landana avec le Père Duparquet, marqueront profondément le Père Carrie, non seulement parce qu'elles ont orienté sa jeunesse sacerdotale vers l'oeuvre si importante de la formation du clergé local, et qu'elles expliquent en partie l'entêtement qu'il apportera plus tard à résister aux insuccès que l'Afrique lui réserve en ce domaine, mais parce qu'il a intimement connu en la personne du Père Duparquet, un homme de tout premier plan aussi bien dans l'action que dans l'étude, aussi capable de fonder et de diriger des séminaires, de créer et de commander une préfecture apostolique, que d'explorer et d'évangéliser des pays inconnus ou de faire oeuvre d'archiviste, aussi à son aise dans les bureaux de la curie romaine et dans les ministères du gouvernement français, que dans les déserts de la Cimbébasie, à la tête des huit paires de boeufs qui tirent son chariot bâché.

L'étonnante multiplicité des talents du Père Duparquet le poussait à abandonner souvent trop vite un travail commencé pour en aborder un autre. "C'est une poule extraordinaire, dira plus tard de lui M<sup>re</sup> Augouard toujours malicieux, qui vous pond en quantité des oeufs magnifiques ; mais qui refuse obstinément de les couvrir".

Le contact de cet esprit brillant et méthodique, travailleur et plein d'humour, prudent et audacieux, patient et énergique, cultivé et modeste, élargira les horizons naturellement un peu rudes et limités de celui à qui est désormais confiée l'évangélisation du Congo.

Toute sa vie, même après de longues années de responsabilités et d'honneurs, le Père Carrie considérera comme son maître le premier supérieur de Landana ; il entretiendra avec lui une correspondance suivie, sollicitera et suivra ses conseils dans les circonstances difficiles et se réjouira de le voir venir terminer auprès de lui, à Loango, ses derniers jours.

## DEBUTS DU SUPERIORAT

A Landana, le Père Carrie assume avec effroi des responsabilités qu'il espère bien n'être que provisoires. Apprenant sa nomination définitive : "Que la sainte Volonté de Dieu soit faite, écrit-il le 10 avril 1878, à son Supérieur Général. Je suis venu en religion pour obéir, et j'espère bien le faire jusqu'à la fin avec la grâce de Dieu. Mais croyez-moi, mon Très Révérend Père, c'est un malheur pour moi et pour la mission surtout, qu'un tel choix soit tombé sur un tel sujet. Je ne sais que penser de tout cela. Vous m'aviez promis un petit coin. Et voilà ce que vous me donnez. Fiat, ad majorem Dei Gloriam." Puis au Père Duparquet qui a patronné cette nomination : "Quelle responsabilité, pour vous comme pour moi, d'en avoir agi ainsi à mon égard, lui écrit-il le 6 mai. Vous ne pouviez rien faire de plus malheureux pour la mission. Vous le

verrez bientôt par les effets ou résultats, et forcément vous serez bien obligé de revenir au Congo. Que vous m'ayez sans mon avis, sans mon consentement, mis dans le pétrin, c'est ce que je ne peux admettre, ni vous pardonner. Que voulez-vous que je fasse maintenant ? Tu videbis !"

L'oeuvre de Landana est cependant, depuis quatre ans, bien adaptée au pays. Elle n'attend que des ressources pour essayer.

Aux difficultés des années d'installation a succédé une ère de paix et de relative prospérité. La mission a mis en valeur son emplacement définitif, la vaste vallée parallèle à la mer, qui, entre les falaises boisées qui commandent l'intérieur du pays et le piton escarpé de la maison Assise - le "Colibri" du docteur Lucan - s'étend derrière les comptoirs européens, et descend en pente douce vers les marécages qui bordent les rives du Tchiloango.

Une première chapelle maintenant beaucoup trop petite, y a été construite dès 1875, puis la maison d'habitation, ses dépendances et les diverses écoles. Avant son départ, le Père Duparquet a jeté les bases d'une chapelle plus grande. Il serait urgent de poursuivre les travaux. Le nouveau supérieur doit malheureusement y renoncer.

Profitant de la tranquillité revenue, les missionnaires n'ont pas hésité à racheter ou plutôt à faire racheter de nombreux petits esclaves, une bonne centaine. "Ils nous sont arrivés comme une avalanche, et en très mauvais état. Ils nous ont demandé beaucoup de soins, et des soins coûteux. Le directeur des enfants a fait pour eux de folles dépenses, soit en remèdes, soit en vivres, écrit le Père Carrie le 26 octobre de cette même année. La mission est aujourd'hui complètement à bout de ressources."

De cette avalanche étaient causes en partie, la sécheresse, et donc la famine qui sévissaient et portaient les villages à se débarrasser avantagusement de toutes ces bouches à nourrir, et peut-être même aussi parfois l'appât des bénéfices que réalisaient certains commerçants peu scrupuleux, en servant d'intermédiaires. "M. B., écrit encore le Père Carrie dans sa lettre du 6 mai au Père Duparquet, nous en envoyait récemment qui, certainement, ne lui coûtaient pas plus de dix ou quinze francs. Il les achetait pour un peu de son vieux riz, et cependant nous les vendait bien cent francs, quoiqu'ils n'en valussent pas quarante, tellement ils étaient chétifs et misérables."

Une oeuvre de rachat des enfants esclaves avait bien promis de rembourser tous les frais. Mais une nouvelle société missionnaire partant à ce moment évangéliser les grands lacs du centre africain, d'importants subsides lui avaient été accordés, diminuant d'autant ce sur quoi comptait Landana.

La famine sévissant aussi à la mission dont les plantations ne suffisaient plus, il fallut faire venir de France la nourriture nécessaire à ces enfants affamés. Ce que fit, sans compter, le directeur de l'école. "Il donnait à pleines mains, écrit le Père Carrie dans sa lettre du 26 octobre, pain, viande, boîtes de conserves, biscuits et tissus. Il avait tellement exagéré la ration des enfants que nous avons pu la diminuer de moitié à peu près, sans le moindre inconvénient. Tous nos enfants sont gros et gras, grandissent, travaillent et sont gais. Ils se portent tous à merveille. Voilà qui explique en



partie, les dépenses exagérées et la cause de nos ennuis. Je pensais avoir 9.000 francs en réserve à Paris, alors que nous avions 1.585 francs de déficit."

Il n'est donc pas question de continuer la construction de la nouvelle chapelle, pas plus que de faire venir les Soeurs, si nécessaires pourtant à la formation des épouses chrétiennes destinées aux grands garçons qui commencent déjà à sortir de l'école. De même, Boma et Saint-Antoine attendront. Pour Saint-Antoine, le mal n'est pas grand, car tant que durera la sécheresse, il faut toujours redouter la versatilité des Mossorongos. Mais depuis que Stanley a traversé l'Afrique, des pasteurs protestants ont fait leur apparition. Ils escortent l'explorateur déjà de retour, et manifestent l'intention de l'accompagner au-delà des cataractes, et même de le précéder au Pool... "Ils se contentent pour le moment, écrit le Père Carrie à Paris le 10 avril 1879, de distribuer des Bibles polyglottes en français, anglais, allemand et italien, langues inconnues dans le Congo ... Mais ils ont compris qu'il leur fallait une maison à Boma, et ont voulu acheter l'île située au milieu du fleuve en face des comptoirs européens. Deux ministres sont dans le Haut-Congo."

Ainsi a-t-il, malgré tout, mûri un plan d'évangélisation qu'il détaille dans la même lettre : "Permettez-moi, mon Très Révérend Père, de vous exposer ici quelques idées sur l'avenir de la mission et la manière de la développer. Si l'on considère les ressources locales, tant de Landana que des autres points de la côte où l'on puisse établir des centres de missions, on n'aura pas de peine à se convaincre que ces différentes oeuvres ou établissements de Landana, Ponta-Negra, Saint-Antoine, Boma, etc... ne peuvent avoir qu'un développement assez restreint. D'un autre côté, vouloir par ici des oeuvres qu'il faudrait soutenir par des vivres venues d'Europe est une ruine. Ainsi donc, au lieu d'avoir une seule oeuvre qui, par son développement excessif, n'est point en rapport avec les ressources locales, je trouve qu'il est à tous les points de vue bien préférable d'en avoir plusieurs, au moins une, dans chaque royaume, laquelle oeuvre pourra trouver dans le pays les ressources qui lui seront nécessaires. Ainsi, au lieu d'accumuler à Landana les enfants de Loango et du Congo, mieux vaudrait avoir des établissements secondaires dans ces deux royaumes. Landana restant le chef-lieu central de la mission, sera toujours assez surchargé par les enfants que l'on pourra y envoyer à l'effet d'y faire des études supérieures et ecclésiastiques. Ce ne serait point seulement pour les enfants que la divisibilité des ressources et des établissements de la mission serait utile, mais ce serait aussi pour l'évangélisation des différents peuples de ces contrées. Le roi du Loango a autant de droit à ce bienfait que ceux de Landana, Saint-Antoine, etc... Pourquoi donc rester sourd à ses prières, et ne point accepter les généreuses offres qu'il nous a faites dernièrement ? Il y a là une population immense et meilleure que les Mossorongos, un royaume bien plus grand que la France. Peut-on abandonner tant de malheureuses âmes qui nous demandent, et ne devons-nous pas prendre tous les moyens en notre possession, faire tous nos efforts, pour aller les secourir ?"

Deux mois plus tard, le Supérieur Général ne pouvait que répondre : "Tous vos projets seraient bons, si les moyens de les exécuter étaient à votre disposition. Mais les ressources manquent, et jusqu'à ce que la mission ait réussi à se faire une bonne réserve pour les jours mauvais, nous devons nous en tenir à Landana et aux villages nombreux et peuplés, me dit-on, qui l'avoisinent. Avec quelques visites chez les "gens d'Eglise", vous aurez probablement plus de

travail que vous n'en pourrez faire." Le Supérieur Général encourage cependant le Père Carrie à aller dans le Haut-Congo et à s'établir à San Salvador.

Ces villages nombreux et peuplés, le Père Carrie ne les oubliait pas. Un de ses missionnaires, le Père Schmitt, en était spécialement chargé. Mais chacun, à Landana, se rendait compte qu'il ne suffisait pas d'y être écouté comme un ami qu'on aborde d'autant plus volontiers qu'il parle votre langue avec aisance et dont on sollicite même à l'occasion quelques conseils, et plus fréquemment de menus présents, pour changer, sinon en apparence et pour un temps très court, des coutumes de fétichisme et de polygamie qui, depuis des milliers d'années, constituaient le cadre et l'ossature de ces villages. On le savait bien, qu'il ne fallait pas abandonner les villages voisins. Mais on savait aussi qu'un travail assidu dans ces villages ne produirait ses fruits que longtemps plus tard, lorsque la jeunesse sortie du milieu fétichiste et polygame, et longuement formée à une vie chrétienne, reviendrait dans ces villages sans trop risquer d'en reprendre les habitudes païennes.

C'est pourquoi on veillait à la piété des internes. Dans sa lettre du 6 mai, le nouveau supérieur raconte à son prédécesseur la cérémonie de la première communion célébrée le premier dimanche après Pâques : "Huit jours avant la première communion, les enfants qui s'y préparaient ont subi un examen sérieux. Six seulement ont été trouvés capables et admis. Trois jours avant, ces élus se sont mis en retraite. Ils ont eu deux conférences par jour, avec divers exercices de piété. La première communion a eu lieu à la messe de 8 heures solennellement chantée. Une exhortation pathétique du Père Faels a fait couler des larmes abondantes. Le soir au salut, la cérémonie a commencé par une instruction du Père Schmitt sur les promesses du baptême et la consécration à Marie. Tous nos enfants, tous ceux qui ont assisté à cette fête touchante, mais surtout ceux qui venaient de recevoir leur Dieu pour la première fois, étaient émus et heureux. Tous les enfants maintenant désirent faire la première communion. Il y a parmi eux une grande émulation pour s'y préparer."

En vue de susciter aussi une plus grande émulation dans les études, le Père Carrie décide de clôturer chaque trimestre par un examen général. Des bons points échangeables contre divers objets de pacotille : hameçons, miroirs, médailles, etc... récompenseront les plus méritants. De la dizaine de jeunes princes que compte l'école Saint-Jacques : fils du roi de Loango, du Mambouque de Pointe-Noire, du prince de Malembe, neveux de Peça Matenda, et autres, le Père Duparquet avait déjà pu obtenir qu'ils fournissent un léger travail manuel en cultivant des fleurs. Avec le Père Carrie, ils acceptent maintenant d'assurer l'entretien et le service intérieur de la mission.

Malgré ses dons de prédicateur, le pauvre Père Faels, directeur trop dépensier, avait, quelques semaines après la première communion, été mis d'autorité sur le premier bateau en partance pour la France. Ce qui avait valu au Père Carrie une admonestation assez sèche de son Supérieur Général. "Cette manière de renvoyer à la maison-mère, sans autorisation préalable, un Père qui gêne dans la mission, n'est pas acceptable." Le vide sera comblé, promet cependant Paris.

Nouvellement arrivé, le Père Gaëtan le remplacera à l'école où il retrouve le Frère Hilaire. Le Père Schmitt est promu économiste. Les Frères Fortu-

nat et Sigismond sont responsables des plantations, du jardin et des constructions que nécessite le nombre croissant des élèves. Quant au supérieur, l'administration générale et sa correspondance abondante, des heures de classe à l'orphelinat du Sacré-Coeur où étudient, en plus du jeune séminariste Louis de Gourlet, onze mulâtres, les soins du dispensaire et un peu de ministère occupent tout son temps. Sa santé s'est maintenant bien rétablie et les craintes de tuberculose évanouies, depuis que le docteur Lucan a diagnostiqué une bronchite chronique. Chaque jour, ainsi que les deux autres Pères, il enseigne le catéchisme, en français, en portugais ou en fiote, aux chrétiens et aux catéchumènes. Et le ministère auprès des européens n'est pas infructueux, puisque cinq sur huit reçoivent les sacrements aux Pâques 1878.

Naturellement, le supérieur surveille de très près les dépenses. Il cherche même à se créer des ressources. Landana possède trente à trente cinq hectares de terres cultivables. Les cultures sont développées et une importante basse-cour créée : "Les poules, écrit-il dans sa lettre du 26 octobre au Père Duparquet, ont déjà rapporté une quarantaine de francs. Les lapins sont en pleine voie de prospérité. Je les ai fait installer et soigner selon les principes. Ils ne coûtent presque rien à nourrir. On leur donne des feuilles de patates dont nous ne savons que faire. On les vend une pièce chacun. Nous en avons vendu douze environ, et en avons cinquante ou soixante. Le Frère Fortunat construit en ce moment un nouveau clapier pour en élever davantage. Le jardin des lagunes nous rapporte au moins trois cents caisses de patates par récolte. Nous pourrions sûrement compter sur trois récoltes par an. Les enfants ont défriché cette année deux hectares vingt huit ares de terrain. Dans un hectare on peut avoir huit mille trois cent trente trois pieds de manioc. Il ne nous en faut que vingt quatre mille huit cent vingt pour nourrir nos enfants toute une année en leur en faisant manger à tous les repas. Trois hectares nous donneront vingt quatre mille neuf cent quatrevingt dix neuf pieds, plus qu'il n'en faut pour un an. Avec le maïs et les patates, vous voyez que non seulement les enfants se suffisent, mais peuvent encore vendre leurs produits. Il ne nous faut pour cela que de la pluie."

Après avoir détaillé ces comptes précis minutieusement étudiés, le supérieur expose son projet d'une ou de plusieurs cultures industrielles dont l'écoulement dans le pays serait, plus encore, source de profit. Il demande au Père Duparquet son avis : "Si, comme vous le disiez, continue-t-il, le palmier rapporte cinq francs par an, il y aurait avantage à le cultiver. Nous allons le planter un peu partout, là où il ne gêne pas pour les cultures. Si nous pouvions mettre nos maniocs en farine et le vendre, ce serait une grande ressource. Vous savez combien cette farine est recherchée, surtout à Loanda. Les haricots auraient peut-être aussi de l'écoulement. Peut-être pourrions-nous aussi cultiver la cochenille, etc..."

Bref, les idées ne manquaient pas.

## LANDANA ET LE GABON

Les questions matérielles n'étaient évidemment pas les seules à préoccuper le Père Carrie. Une difficulté d'ordre spirituel l'angoissait davantage. Tenait-il ou non directement de Rome son pouvoir de juridiction sur toute l'étendue de son territoire ? Autrement dit, ses missionnaires avaient-ils le



droit de baptiser, de confesser, de célébrer les mariages et d'accorder à leurs chrétiens les dispenses prévues par l'Eglise en certaines circonstances ?

A Loanda la question ne se posait pas, puisque la fameuse instruction du 14 janvier 1726 y répondait. Mais à Landana, se trouvait-on dans les limites de l'ancienne préfecture du Congo ? Les évêques de Libreville, M<sup>gr</sup> Bessieux, et après lui, M<sup>gr</sup> Le Berre, ne le pensaient pas. Ils soutenaient que tout le territoire situé au nord du fleuve Congo dépendait de leur vicariat. Par le fait même il leur revenait d'accorder aux missionnaires de Landana les pouvoirs nécessaires à la validité de leur ministère. C'est pourquoi M<sup>gr</sup> Bessieux avait nommé le Père Duparquet son vicaire général pour le Loango. A Landana, on estimait tout simplement cette servitude pesante et illégale.

"Je dois vous dire, écrira le Père Duparquet dès son retour en Europe, qu'à Rome, non seulement on a approuvé que le préfet apostolique du Congo résidât à Landana, mais encore que sa juridiction et tous ses pouvoirs et privilèges accordés à la préfecture, ont été étendus à Landana par décret du Saint-Siège et autorité du Souverain Pontife. Vous avez donc double juridiction à Landana : celle qui vous est conférée par le Vicaire apostolique (de Libreville) et celle qui vous est conférée directement par Rome. Dans la teneur du décret, il y est dit que ces pouvoirs sont accordés au préfet apostolique 'de consensu Vicarii apostolici Guinearum', mais comme je vous l'ai fait observer déjà, cette permission ne peut plus être retirée, d'après cette règle du Droit : 'Quod semel placuit, iam non displicere potest'. Vous n'avez donc rien à craindre de M<sup>gr</sup> Le Berre. S'il vient vous visiter, rendez-lui tous les honneurs dus à sa dignité, mais ne le laissez nullement s'ingérer dans votre administration. Vous seul êtes l'administrateur."

Plus tard, dans un long exposé doctrinal rédigé à Omaruru le 18 mai 1880, son opinion sera plus nuancée. Il distinguera entre les préfets apostoliques ayant pleine juridiction in utroque foro, "comme jadis ceux du Congo dans le Loango, et dans le fameux pays d'Anzico ou de Micoco, qui n'est autre que celui des Babouende au-dessus de Sundi, au sommet de la chaîne de montagnes qui sépare Boma de Stanley-Pool, et à travers laquelle sont les cataractes", et les préfets apostoliques n'ayant juridiction que in foro interno, "c'est-à-dire pour administrer les sacrements, mais qui peuvent être sous la juridiction d'un évêque diocésain, lequel seul a le droit d'avoir un tribunal ecclésiastique, de porter des censures, d'accorder des dispenses. Vous êtes dans ce cas". Il y précise que si le Saint-Père a jadis répondu à M<sup>gr</sup> Kobès que tous les pays de la Guinée méridionale, excepté le diocèse d'Angola, appartenaient au vicariat des Deux-Guinées, cette réponse valait "vu que la préfecture n'existait plus en fait. Mais cette préfecture ayant été rétablie par le Saint-Siège, l'a été évidemment dans les conditions où elle était avant sa destruction de fait. Quoique Landana appartienne encore au vicariat apostolique du Gabon, je dois vous dire que, lors de mon départ pour le Congo, on a demandé à Rome à ce que sur le territoire de Landana, le préfet apostolique pût jouir de tous les pouvoirs qui lui sont accordés, comme préfet apostolique. Et Rome a répondu 'affirmative', de consensu vicarii apostolici". Il faudrait donc obtenir de M<sup>gr</sup> Le Berre l'approbation de cette concession du Saint-Siège.

Précisément depuis plusieurs mois, M<sup>gr</sup> Le Berre annonçait sa visite. Le Père Carrie lui-même la désirait, afin de permettre à ses chrétiens déjà



nombreux, de recevoir le sacrement de confirmation. L'année 1876, à elle seule, avait vu plus de cent soixante baptêmes, dont beaucoup, il est vrai, à l'article de la mort.

L'évêque arriva à Landana à la fin du mois de juin. Il y demeura plusieurs jours, apparemment heureux de tout ce qu'il voyait. "Tout est satisfaisant, déclara-t-il au Père Carrie à son départ, sauf la sécheresse, les moustiques, et ce mur d'eau de la barre qu'il faut franchir pour arriver ou pour partir."

Un petit détail vestimentaire l'avait pourtant choqué. Ce n'était pas que le Père Schmitt portât la barbe. "Le Très Révérend Père, lui avait déclaré le Père Carrie, l'a exceptionnellement autorisé à la laisser pousser de deux à trois centimètres. Il m'a écrit d'ailleurs que bientôt sans doute une permission générale sera accordée à tous les missionnaires." Il ne s'agissait pas non plus de la soutane blanche dont le Père Duparquet avait obtenu l'usage, la trouvant moins chaude que la soutane noire. Personnellement, le Père Carrie n'y était pas tellement favorable, l'estimant trop salissante, nécessitant de plus fréquents lavages, et donc s'usant plus rapidement. Il désirait même revenir à une soutane noire faite d'un tissu léger.

Ce qui avait offusqué l'évêque du Gabon, c'était la liberté que les Pères de Landana prenaient avec certains éléments du costume religieux régulièrement portés par les Pères du Saint-Esprit. N'avaient-ils pas, dans la vie courante, abandonné le col et la ceinture, et dans les sorties, le manteau !

L'évêque crut de son devoir de signaler ces manquements à Paris. Et dans une lettre du 5 septembre, le Père Carrie reçut une première semonce. Le Supérieur Général lui rapportait les plaisanteries de mauvais goût dont, à bord, le digne M<sup>re</sup> Le Berre avait été l'objet, lorsque le Père Schmitt était venu l'accueillir en rade de Landana, la soutane non serrée à la taille par sa ceinture, ce qui la faisait ressembler à une robe de femme. Une deuxième lettre du 16 janvier 1879 se montrait encore plus formelle. "Je tiens, écrivait le Supérieur Général, à ce que votre mission se mette à l'unisson de la Congrégation pour le costume, car véritablement il n'y a pas de raison sérieuse pour faire une exception sous ce rapport. Ça a été un caprice, la recherche d'un bien-être qui n'était pas réellement nécessaire. Si vous voulez vous en rapporter aux appréciations des gens du monde, vous écarterez évidemment tout ce qui serait de nature à gêner tant soit peu ; mais cela est suivant l'esprit du monde et nullement selon l'esprit religieux. Aussi les abus ne tardent-ils pas à se dessiner de plus en plus.

"J'ignorais et je n'avais pas autorisé le moins du monde la suppression du cordon, l'abandon du col et du manteau. C'est un laisser-aller que je ne puis accepter dans la Congrégation, et même avec la soutane blanche il fallait porter cordon blanc et col bleu. Rien n'empêche que votre col soit muni de deux agrafes et que vous le relâchiez pendant les grandes chaleurs. Et pour le manteau dans les sorties, en dehors des moments officiels, que vous le portiez sur le bras. C'est ce que font les Frères des Ecoles Chrétiennes en France pendant les grandes chaleurs et dans les pays chauds."

C'était mal connaître les missionnaires de Landana que de les croire capables de céder à des caprices ou à la recherche d'un bien-être indigne de

l'esprit religieux. Aussi le Père Carrie réforma-t-il aussitôt ces petits abus. En même temps, il annonçait une nouvelle qui le comblait de joie. Depuis le début de la nouvelle année scolaire, trois enfants rachetés de l'esclavage se destinaient, avec Louis de Gourlet, au sacerdoce. "Ce sont, écrivait-il le 17 décembre 1878, au Père Duparquet, Mahonde, Massensa et Ladi. Ces trois enfants sont des modèles pour tout. Ils font des progrès rapides en tout."

Encouragé par le Père Duparquet et par ces espoirs de vocations naissantes, il estime indispensable maintenant de donner à sa préfecture des frontières bien précises, officiellement reconnues par Rome, et à l'intérieur desquelles il jouirait enfin d'une véritable juridiction. Cette délimitation s'avère d'autant plus urgente, qu'une autre société missionnaire, apprend-il, s'apprête à recevoir la charge d'importants territoires du centre africain. Convient-il de continuer à travailler à l'aveuglette ?

Un rapport est donc envoyé à Rome au début de l'année 1879, qui propose une délimitation officielle. "Je me suis servi pour cela, écrit-il au Père Duparquet, de vos cahiers sur la juridiction du Congo. Au nord, la préfecture serait limitée par le 2<sup>ème</sup> degré de latitude méridionale, qu'elle suivrait depuis l'Océan jusqu'au 20<sup>ème</sup> degré de longitude orientale (méridien de Paris). Elle suivrait ensuite ce 20<sup>ème</sup> degré jusqu'au lac Dilolo. De là, sa limite se dirigerait en suivant la Casaï dans la direction du Cunène qu'elle suivrait jusqu'à l'Océan, et passerait par les villes de Moma, Muata, Maouto, Massamba et Angulo, qui appartiendraient à la préfecture. La superficie de la préfecture ainsi limitée aurait 78.355 lieues carrées, et au moins quarante millions d'habitants, en mettant 500 habitants par lieue carrée. Ce travail a été long et difficile."

#### SITUATION FINANCIERE RETABLIE

Si de graves ennuis financiers ont troublé et paralysé l'année qui vient de s'écouler, le Père Carrie, avant même la fin de 1879, a remboursé toutes ses dettes, et possède même un petit avoir qui va lui permettre d'agir. Ce qui ne l'empêche pas, d'ailleurs, de se plaindre - très respectueusement il faut le dire - au Père Duparquet, d'avoir détourné au profit de la Cimbébasie des dons qui normalement auraient dû revenir à Landana.

L'année 1879 a été très pluvieuse, et donc les récoltes abondantes, au point qu'un excédent de maïs et de manioc a pu être vendu. Les essais de cultures riches ont connu des réussites diverses. Tabac et coton n'ont donné aucun résultat, ni le sorgho blanc dévoré par les oiseaux. Le sorgho rouge, le cacao, le café et les palmiers prospèrent, et mieux encore le sésame que l'on va développer. Poules et lapins ne suffisent pas à contenter la clientèle des commerçants de Landana et de Banane, et les commissaires des bateaux qui réclament aussi des légumes verts ... La superficie du jardin potager a plus que doublé, depuis le départ du Père Duparquet, à qui, dans sa lettre du 15 juin 1879, le Père Carrie avoue : "J'ai commencé à occuper le fond de la vallée qui est derrière l'éperon où vous vouliez mettre la mission. Personne n'a rien dit. Personne n'a rien dit non plus pour le jardin des fontaines que nous venons de prolonger tout le long des lagunes, jusqu'à dépasser de plus de cent mètres l'entrée du fourré en allant aux puits."

Contrainte par la nécessité et suivant les directives de Paris, la mission a fortement diminué ses rachats de jeunes esclaves. Elle en profite pour perfectionner l'instruction et l'éducation de ses élèves. Ceux-ci donnent satisfaction, même les fils des princes qui ne refusent plus de travailler la terre. Les espoirs de vocations sacerdotales se confirment, annonce le 15 juin 1879 le Père Carrie à son correspondant habituel. "Les classes marchent bien. Louis de Gourlet commence à se dégourdir et à progresser. Lou-tete, Massensa, Kambo, et quelques autres, avancent bien. Maonde fait des progrès rapides. Ces quatre enfants et Ladi demandent à se faire prêtres. Pembele veut être Frère ; Napoli, catéchiste, et Paï, directeur des travaux à la mission. Dix neuf des plus instruits ont fait leur première communion l'an dernier et cette année. Les enfants deviennent forts et diligents. Ils travaillent parfaitement, les princes comme les autres, dans leurs jardins."

On sent le Père Carrie très près de ses enfants et ne vivant que pour eux. Et comme plantations et jardins attirent les voleurs, il groupe les élèves les plus robustes en "un corps d'agents de police chargé de mettre la main sur les maraudeurs. Plusieurs ont été saisis, emprisonnés et rançonnés pour vingt cinq pièces qui ont été payées au profit des écoliers, après déduction des frais causés par leur nourriture pendant leur séjour en prison. Ces résultats ont si bien effrayé les voleurs qu'ils ont renoncé à un système aussi périlleux". Et afin de donner aux enfants le goût de l'économie : "Une caisse d'épargne a été établie pour garder le fruit de leurs industries privées, et leur apprendre l'économie, ce qui manque totalement aux noirs."

#### PETIT SEMINAIRE ET METHODE D'ENSEIGNEMENT

Cinq mois plus tard, le 20 octobre 1879, Landana annonce l'ouverture d'un petit séminaire : "Nous venons de commencer l'année scolaire par une forte impulsion donnée aux vocations. Dimanche 12 octobre, j'ai réuni tous les enfants et leur ai expliqué pendant environ trois quarts d'heure le vrai but de la mission, l'appel que Dieu faisait de plusieurs d'entre eux pour l'évangélisation de ces pays, et l'obligation et l'avantage de suivre sa vocation. Il paraît que ces communications les ont beaucoup émus. "Voyez, se disaient-ils entre eux, comme les Pères nous aiment, comme ils nous apprennent de belles choses. Il faut les aimer beaucoup, bien faire ce qu'ils nous disent et prier pour eux." Dans l'intime de leur âme, plusieurs pensaient encore à autre chose. Je leur annonçais que le lendemain, nous allions commencer le séminaire avec plusieurs élèves, que j'entendrais dans la journée ceux qui voudraient y entrer, ceux qui voudraient se faire Frères, catéchistes et instituteurs, etc... Plus de trente sont venus me demander, soit à être prêtres, soit à être Frères, catéchistes, etc... Parmi ces enfants, tous évidemment ne persévéreront pas dans leur dessein ; mais je suis cependant moralement certain que nous y aurons au moins une dizaine de bonnes vocations. Il y a donc maintenant ici, une école primaire, un cours supérieur de français, un séminaire, et une école pour les catéchistes et les Frères-Postulants."

Communiquant au Père Duparquet ces heureux résultats, le Père Carrie lui demande conseil une fois de plus. L'ancien vice-préfet lui a parlé précédemment d'un mode d'enseignement beaucoup plus efficace que celui donné communément en France. Il voudrait de plus amples détails : "Nous cherchons, écrit-



il, autant que nous le pouvons, à éviter la méthode abrutissante de France. Malheureusement, on ne se rend pas encore bien compte en quoi consiste précisément l'autre système dont vous nous parlez."

Cette lettre du 20 octobre 1879 répondait, en effet, à une importante missive de cinquante deux pages grand format, datée du 17 novembre 1878, et envoyée de Cimbébasie, le 4 octobre. Le Père Duparquet y exposait ses idées sur l'oeuvre du clergé africain du Congo.

"Vous devez vous rappeler, disait-il en commençant ce volumineux traité, qu'une de mes grandes préoccupations avant de quitter la mission du Congo, a été l'oeuvre si essentielle du clergé indigène. Cette préoccupation me suit encore ici, et me porte à vous communiquer aujourd'hui quelques observations, fruit d'une longue expérience, et que je soumets avec humilité à votre considération."

Après ce préambule, le Père étudie les précédents essais de formation cléricale tentés au Gabon, au Zanzibar, au Sénégal. Il en dégage les causes de succès et d'échecs. Puis, chiffres à l'appui, prouve la nécessité primordiale du clergé congolais.

"La mission du Congo peut compter dix millions d'âmes. Il faudrait bien un prêtre pour cinq cents âmes. Ce serait donc vingt mille prêtres qu'il faudrait pour suffire aux besoins religieux de toute cette population. Or, quelle est la Congrégation, quelle est même la contrée d'Europe qui pourrait fournir un pareil chiffre, même dans la supposition qu'on pût trouver tout l'argent nécessaire pour envoyer et entretenir tout ce personnel ? D'ailleurs, vous n'obtiendrez d'Europe que des ressources forcément très limitées, et qui vous obligeront toujours à vous tenir dans un cadre européen très réservé. L'entretien du personnel européen est en effet très onéreux. Il ne peut s'habituer, ni au climat du pays, ni à ses habitudes, ni à sa nourriture. Il ne peut boire et manger que des denrées apportées à grands frais d'Europe. Il lui faut des maisons européennes et du personnel domestique, car il ne peut rien faire par lui-même, pas même marcher. Ajoutez à cela les conditions peu favorables que présente un clergé européen pour l'évangélisation du pays. En arrivant, on ne sait pas la langue, et la moitié seulement des missionnaires arrivent à la posséder, et cela d'une manière imparfaite. Le missionnaire européen ne peut aller nulle part, sans qu'il ne soit obligé de transporter avec lui vivres, meubles, habits, lit, vaisselle, et malgré toutes ces précautions, c'est à peine s'il peut soutenir une misérable et chétive existence et lutter contre la maladie qui l'épuise sans cesse et le conduit ordinairement à une mort prématurée, lorsqu'il commence à se rendre utile à la mission.

"D'où il résulte que l'évangélisation directe du Congo requiert un clergé indigène qui n'offre aucun des inconvénients ci-dessus signalés.

"D'abord pour le nombre des vocations. Dans une population de dix millions d'âmes, vous pouvez trouver la quantité de vocations que vous désirez. Vous en aurez tant que vous voudrez. Le tout est de les former. Vous avez plus de cent vingt enfants à la mission, en une seule localité. Or, j'ai la certitude que parmi ces cent vingt, vous trouverez plus de cinq vocations. Comme un seul missionnaire africain suffirait pour Landana, il s'ensuit qu'avec l'école de Landana, vous pourriez dans quinze ans d'ici, fonder quatre nouvelles stations. Chacune de ces stations à son tour, pourrait se multiplier. Et



bientôt tout le Congo serait rempli de missionnaires et d'écoles. Vous me direz peut-être : cela est beau en théorie, mais ne se réalisera pas dans la pratique. A cela je vous répondrai : si cela ne se réalise pas, c'est uniquement la faute des missionnaires. Parce que, ce que je vous dis là, les missionnaires protestants l'ont fait et le font encore au sud de l'Afrique avec des résultats presque fabuleux dont je vous parlerai.

"Voilà pour le nombre des vocations. Arrivons maintenant à une autre question, celle de l'entretien de ce clergé indigène. Autant l'entretien du clergé européen est onéreux, autant, au contraire, celui du clergé africain est facile. Lors donc que l'on établira des chrétientés nouvelles, nul doute que ces chrétientés ne puissent subvenir avec la plus grande facilité à l'entretien d'un prêtre indigène. Elles lui construiront sa chapelle, sa case, et lui procureront les aliments nécessaires. Quant à ses vêtements et à ses livres, il y sera pourvu par une légère taxe imposée à chaque famille, et qui pourra être fournie en nature, huile de palme, caoutchouc, maïs, haricots, etc... que le prêtre pourra très bien revendre. C'est là le système employé par les ministres protestants.

"J'ajouterais maintenant que si ce clergé est bien formé, il rendra de plus grands services que le clergé européen :

"1° - A raison de sa connaissance parfaite de la langue indigène. La mission du Congo a l'immense avantage de n'avoir qu'une seule langue.

"2° - A raison de leur acclimatation. Ils n'ont rien à craindre du climat, ne craignent ni le soleil, ni l'humidité, ni le froid, ni le chaud, ni la fièvre, ni la fatigue. Avec les prêtres indigènes, on pourrait pénétrer très rapidement toutes les parties de la préfecture jusque dans les coins les plus reculés.

"Ce sont évidemment ces considérations qui ont porté la Sacrée Congrégation à ordonner à tous les missionnaires de s'occuper de la formation indigène.

"Notre vénéré Père Libermann, qui a écrit de si belles choses sur l'organisation des missions, n'a fait que reproduire dans nos saintes Règles, les prescriptions de la Sainte Eglise. Je vous en transmets ici les principaux passages.

"Art. V. - Dans les contrées lointaines, ils aviseront par tous les moyens que la divine Providence leur fournira, à former un clergé tiré du pays même. C'est pourquoi, dans toutes les missions en pays infidèles, ils prendront leurs mesures, dès qu'ils le pourront, pour l'instruction des enfants.

"Après avoir fait avec grand soin un choix parmi ces enfants, ils les réuniront aussitôt que possible dans des établissements formés dans le dessein de les disposer de loin au sacerdoce. Après les avoir suivis pendant années, ils perfectionneront l'éducation de ceux d'entre eux qu'ils trouveront assez instruits et dignes par leur piété et leur caractère, d'entrer dans le sacerdoce, et dirigeront positivement leurs études vers l'état ecclésiastique."

L'exposé du Père Duparquet montre ensuite avec quel succès ces méthodes avaient obtenu en Chine et dans les Indes avec la Société des Missions Etrangères, et en Afrique du Sud, au Natal, à Madagascar et en Cimbébasie avec les Protestants.

Il insiste encore sur l'abondance certaine des vocations que doit fournir le Congo, en partant d'une comparaison avec la surabondance des germes

de vie animale et végétale que la Providence multiplie sur terre et dans les mers. "Si Dieu a tant multiplié les germes et les sources de vie naturelle, il doit en être de même pour la vie surnaturelle. C'est ce que prouve l'exemple des pays où la foi est profondément enracinée dans l'esprit des populations. Voyez en Portugal, par exemple, et en Italie. Dans la seule ville de Santarem, ville de huit mille âmes, il y avait trente trois églises ou chapelles dont plusieurs avaient des collégiales, et outre cela, il fallait encore dans la même ville, quatorze grands couvents pour y recevoir la surabondance des vocations ecclésiastiques et religieuses. Le bras de Dieu ne s'est pas raccourci. Les vocations ne peuvent germer dans une mauvaise terre ni dans une atmosphère étouffante. Mais sachez cultiver ces vocations et les développer, et vous les verrez se multiplier."

Puis, passant, en quelque sorte, au côté pratique de son exposé, il explique ce que doit être l'instruction et la formation du clergé et du personnel africain : "Faites faire de bonnes études primaires de français, puis mettez vos enfants au latin, mais au latin seulement, avec un peu de français et les quatre règles de l'arithmétique. Après quoi, mettez-les pendant trois ou quatre ans à la théologie, et vous aurez de bons prêtres qui pourront ensuite étudier seuls et approfondir les différentes branches des sciences ecclésiastiques."

Un seul Père professeur peut suffire. Au témoignage du vice-préfet, c'est ce qu'ont pensé jadis S. Charles Borromée, évêque de Milan avec son séminaire de la Canonica, et de nos jours, NN.SS. Truffet au Sénégal, et Massaia en Abyssinie.

Dans les séminaires actuels de France, de nombreux professeurs enseignent à leurs élèves une multitude de matières diverses. "On étudie tout, mais on n'apprend rien. Avec neuf années de latin et neuf professeurs divers, on arrive à un résultat pitoyable, tandis qu'en Italie, en Irlande, avec un seul professeur et quatre années de latin seulement, on forme d'excellents élèves. En lisant différentes biographies, j'ai vu que Fénelon, à l'âge de douze ans, avait déjà acquis, avec un seul précepteur et à la maison paternelle, une connaissance approfondie des auteurs grecs et latins. A quinze ans, il avait déjà achevé sa philosophie, conquis des grades universitaires, commencé sa théologie, et prêché un sermon qui eut un succès extraordinaire. Et ses historiens remarquent que, dès cet âge, il avait acquis cette perfection inimitable de style qui l'a rendu si célèbre. A l'âge de quinze ans, Bossuet en était au même point, il avait achevé toutes ses études classiques, et comme Fénelon, se faisait admirer par la beauté de ses sermons. Le duc de Bourgogne, à l'âge de huit ans, comprenait Virgile et pleurait à chaudes larmes en écoutant ces beaux vers :

"Ah! miseram Eurydicem anima fugiente vocabat  
"Euridices toto referebam flumine ripae."

"A dix ans, il écrivait élégamment le latin et traduisait avec une perfection étonnante les auteurs les plus difficiles : Horace, Virgile, Ovide, Cicéron. A onze ans, il avait lu Tite-Live tout entier. Je conclus de tout cela qu'autrefois on faisait des études beaucoup plus solides qu'aujourd'hui et en beaucoup moins de temps, et qu'en France, les études classiques ne sont plus à la hauteur des siècles passés, ni de plusieurs autres nations, telles

que l'Allemagne, l'Italie, l'Irlande. Pourquoi ? A cause de la multiplicité trop grande des matières que l'on veut embrasser, de la multiplicité des matières dans une même classe, de la mauvaise manière d'enseigner le latin, et parce qu'on accable la mémoire au préjudice des autres facultés. C'est avec une espèce d'horreur que je me rappelle ces tristes études que j'ai dû consacrer à apprendre les racines grecques, la prose grecque, les sermons de Massillon et autres choses de ce genre. Je me rappelle la terrible étude du matin, où la tête entre les deux mains, et les yeux fixés sur l'horloge, je m'efforçais, avec des efforts prodigieux, de faire entrer pour l'heure voulue dans mon pauvre cerveau la ration demandée. Quelquefois j'y arrivais. D'autres fois, je n'y arrivais pas. Et alors, je quittais tristement l'étude pour me rendre en classe, comme un pendu qu'on conduit au supplice, avec la triste perspective d'être interrogé sur la leçon non apprise, et d'en subir la honte et les conséquences. Il me semble que ce système français a été inventé pour le martyre des enfants. Fénelon, certainement, n'a jamais fatigué ainsi l'esprit du petit Dauphin.

"Voilà, bien cher Père, ce en quoi j'ai cru remarquer que notre système français est défectueux, et diffère du système autrefois généralement suivi, et qui avait des résultats bien autrement satisfaisants. Croyez-moi. Suivez l'ancienne méthode, celle que nos Pères suivent en Irlande, à Braga, que l'on suit à la Sacrée Propagande. Les résultats sont là. Il n'y a rien à dire contre les faits. J'ose espérer, bien cher Père, que des questions aussi vitales pour l'avenir de la mission retiendront votre attention et une étude sérieuse de votre part. Et j'ai en même temps la conviction que le temps passé à vous écrire cette longue lettre ne sera pas sans quelque utilité pour le Congo. Il me resterait encore bien des questions à traiter, telles que l'avantage de conserver vos élèves à la mission au lieu de les envoyer en Europe ou à Dakar, le choix des auteurs, etc..."

Et dans les cinquante deux marges de ces cinquante deux pages, "pour ne pas augmenter par trop le port", remplies de sa petite écriture serrée, il recommandait très spécialement et très sérieusement au Père Carrie la persévérance. Lui qui durant toute sa vie n'a jamais pu consacrer plus de quatre ou cinq ans, et parfois beaucoup moins, à la même tâche, et après avoir semé à pleines mains, laissait aux autres - s'il s'en trouvait - le soin de récolter, pour courir semer ailleurs, il estimait à juste titre que la continuité dans l'action était un élément essentiel de succès. "Ne vous laissez pas effrayer par l'insuccès de nos autres missions, termine-t-il, insuccès qui n'a tenu, comme je vous l'ai montré, qu'à l'incertitude des moyens d'exécution et au manque de persévérance des missionnaires. Car ce n'est pas chez les enfants qu'il y a eu manque de persévérance, mais chez les missionnaires. Il est inutile de bien commencer si l'on finit mal, car alors le travail du commencement est perdu. Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit. Tout l'avenir de votre mission, bien cher Père, est dans la persévérance. Avec des projets sans cesse commencés et toujours abandonnés, on ne peut aboutir à rien."

Cette longue lettre retint si bien l'attention du Père Carrie qu'on en retrouve les principales idées dans une brochure que, devenu évêque, il rédigea en 1888 sur "L'Organisation de la Mission du Congo Français", brochure de 109 pages qu'il fit imprimer à Loango en 1898, et que la maison-mère n'accepta d'ailleurs pas sans réserves.

Pour importantes qu'elles soient, la question des vocations africaines et celle de la meilleure méthode d'enseignement, n'étaient pas les seules qu'avait à résoudre le supérieur de Landana.

Plus le temps passe, plus s'avère indispensable la présence des Sœurs. "Nous ne pouvons, dit la lettre du 20 octobre, empêcher nos enfants de grandir, et ainsi nous sommes, malgré nous, poussés par la nécessité de leur trouver des épouses, et impossible de le faire sans des Soeurs. Mais peut-on y songer avec 13.500 francs d'allocation, et six missionnaires et des bâtiments considérables à entretenir ?

Il a essayé de pallier à cette difficulté en demandant, malheureusement sans jamais obtenir gain de cause, à plusieurs société de religieuses d'assumer, elles mêmes, les frais de voyage et d'installation. Il envisage maintenant de solliciter en leur faveur l'aide financière des commerçants de la côte.

Il devient urgent aussi d'essayer sur les rives du Congo où s'affaïrent Stanley et les missionnaires protestants. En attendant le secours demandé à la Propagation de la Foi, le Père décide de ne pas accepter, pour le moment, le missionnaire que lui envoie Paris. Trois Pères et trois Frères suffisent à Landana. Libreville se charge du nouveau venu, et compensera en envoyant, en temps voulu, un missionnaire capable, selon le désir formé du Père Carrie, de former les internes au chant et aux cérémonies liturgiques.

Cet arrangement permet d'achever la grande chapelle dont la pluie et le soleil commencent à attaquer les murs en planches, et de transformer l'ancienne en un logement de quatre pièces, devenues, elles aussi, indispensables à la communauté grandissante.



## CHAPITRE VIII

## ASSOCIATION INTERNATIONALE AFRICAINE DU CONGO

En ces derniers mois de l'année 1879, on ne parlait au Congo que de Stanley.

"Une expédition formidable, avait signalé le Père Carrie en juin de la même année, entreprend l'exploitation du Congo aux points de vue commercial, industriel et scientifique. Elle sera composée de vingt blancs ayant à leur tête le fameux Stanley, attendu tous les jours à Banane où il doit arriver avec un navire à vapeur de 1.100 tonneaux. Il amène avec lui personnel noir de Zanzibar et matériel suffisant pour établir des comptoirs sur les principaux points du Zaïre. D'un premier bond, l'expédition doit atteindre Stanley-Pool, en explorer les environs, et poursuivre sa marche en avant. Le roi des Belges est le grand promoteur et protecteur de l'entreprise. Le Prince de Hollande, l'Angleterre et l'Amérique sont aussi là pour prêter un puissant concours. La maison hollandaise fournit les tissus, etc... et exploite les produits. Son agent en chef à la tête de l'expédition pour la partie commerciale est M. Gresshoff que vous connaissez bien et qui est notre ami. Il m'a promis de me tenir au courant de tout ce qui se passerait. Je me suis hâté d'en écrire à la Propagation de la Foi, au Très Révérend Père et à Sa Majesté le roi des Belges, afin de voir si nous ne pourrions pas sortir un peu de notre état de misère, lorsque tout autour de nous s'ébranle. Dieu sait ce qui nous attend ; mais je crois que l'avenir du Congo est assuré et qu'il va devenir brillant. Quel dommage que la mission ne puisse pas, faute de ressources, tenir la position, comme elle le devrait. Ah, cher Père, que n'êtes-vous ici ! Pourquoi l'avez-vous abandonnée si tôt, et entre les mains d'un homme qui n'a ni nom, ni influence, ni moyens de l'acquérir, et qui, par suite, ne saurait faire face aux besoins du temps."

Avec Stanley, les pasteurs protestants accourent au Congo. Et plus que tout, leur présence inquiète le Père Carrie. "Il y a déjà deux sectes de protestants dans le Congo. La secte des Baptistes, les premiers arrivés, possède un terrain à Boma et un établissement près de Yallala. La secte des Anglicans vient d'arriver par ce packet. Ils étaient neuf à bord, avec dix ânes, des ministres et des ministresses noirs, des Krouboïs, et des maisons et des chapelles prêtes à monter, enfin des bagages pour charger un petit navire. Ils veulent aller de suite à Stanley-Pool, à près de deux cents lieues dans l'intérieur."

Cette invasion d'un domaine qu'ils estiment posséder depuis des siècles, mécontente et stimule au plus haut point les Portugais. "Ils prédisent un échec complet à l'expédition, disant que Stanley ne pourra pas passer au dessus de San Salvador. Il y a tout lieu de croire qu'ils vont faire tout leur possible pour faire échouer cette entreprise. Le gouvernement portugais veut aussi, dit-on, fonder une mission dans le Congo à San Salvador et une à Mahanda, un peu au nord de Banane, sur la côte. Ces Messieurs les Portugais se figurent qu'ils ont juridiction ecclésiastique sur tous les ports au nord du Congo et que

tout leur appartient. Ils ont des vues très ambitieuses sur Landana. Il paraît que M. Leitao chercherait à les attirer dans le pays et à les y installer. C'est un vrai cauchemar. Espérons que tous ces desseins n'auront aucune suite fâcheuse pour nous."

Le Père Carrie avait raison de s'inquiéter. Un jour viendra où ce M. Leitao, commerçant notable de Landana, réalisera son projet. Et lui, le Père Carrie, qui se souviendra des entraves apportées en Angola au ministère des missionnaires français, préférera, alors, émigrer à Loango.

Pour le moment, M. Leitao se contente d'annoncer la prochaine visite du secrétaire général du gouvernement de Loanda.

Cet important personnage arrive assez curieusement par la route, le 15 septembre, accompagné d'une suite nombreuse.

"Monsieur le Gouverneur Général, dit-il en se présentant, tenait à venir lui-même admirer votre magnifique établissement dont la renommée a franchi les frontières du Congo. A Lisbonne même, on parle beaucoup de l'oeuvre merveilleuse que vous avez réalisée ici. Son Excellence voulait vous dire, en particulier, combien elle regrettait que vous ayez jugé bon, jadis, de priver l'Angola de vos efforts et du précieux avantage d'une installation telle que la vôtre. Elle en a malheureusement été empêchée. Je me réjouis d'être moi-même le témoin d'une si parfaite réalisation. J'ai d'ailleurs bien cru ne pas pouvoir arriver jusqu'ici. Les mécaniciens de ma corvette sont tombés malades à Banane, et j'ai dû poursuivre mon voyage par la route."

Le Père Carrie entraîne le secrétaire et sa suite à travers la mission, fait visiter les écoles et les plantations, tout en vantant le calme et la bonne entente qui règnent à Landana, et sans omettre de rappeler à mi-mots les raisons qui ont motivé le départ de Loanda.

Le secrétaire général multiplie ses approbations et ses compliments. Tout ce qu'il voit, les divers bâtiments de la mission, la bibliothèque où il s'extasie devant les ouvrages des meilleurs écrivains portugais des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, la prospérité et la propreté des plantations et des jardins, les progrès réalisés en si peu de temps par les petits écoliers africains et mulâtres, tout cela l'émerveille. "Nous n'avons en Angola aucune réalisation comparable, s'exclame-t-il. Nos missionnaires, je le dis à ma confusion, sont loin d'obtenir pareils résultats. Votre mission est une véritable "citade", une petite cité, comme vous dites, au milieu de Landana. Heureux le pays qui bénéficie de vos héroïques labeurs. Je savais que vous aviez réalisé une magnifique besogne. Mais je ne pensais pas me trouver devant une telle réussite. Lorsque je rapporterai à Son Excellence ce que j'ai vu et entendu parmi vous, je suis sûr qu'elle regrettera encore plus de n'avoir pu venir. Permettez-moi, mon Révérend Père, de vous exprimer mes vœux les plus sincères et les plus ardents pour que vous et vos missionnaires, vous réalisiez sans tarder, au Ngoio, au Sogno et à San Salvador, une oeuvre semblable, si hautement chrétienne et civilisatrice."

Une fois les visiteurs partis, le Père Carrie se tourne vers le Père Schmitt :

- Que pensez-vous de cette visite ?  
 - Vous connaissez les Portugais beaucoup mieux que moi. Mais, puisque vous me demandez mon avis, le voici en bon français : il y a anguille sous roche.  
 - C'est bien ma pensée. La maladie soudaine des mécaniciens qui oblige le secrétaire général à traverser tout le pays et lui permet de contacter tous les chefs des villages de la route, ne serait-ce pas, comme on dit, une maladie diplomatique ? Pourquoi ce désir soudain de visiter notre mission ? Tout cela me paraît assez mystérieux, et cache certainement un but politique. Quant à ses souhaits de nous voir rapidement au Ngoio, au Sogno et à San Salvador, je sais ce qu'ils valent : "Fides lusitana, fides punica". Mais, grâce à Dieu, qu'il le veuille ou non, je crois qu'il est possible que nous les réalisions sans trop tarder, en partie du moins.

STANLEY - PEDRO V - COUCOULOU

La Propagation de la Foi a, en effet, répondu aux appels du Père Carrie en lui envoyant un don supplémentaire de dix mille francs. La fondation d'une mission à Boma est donc décidée, et un missionnaire demandé à M<sup>re</sup> Le Berre. Si la saison des pluies ne permet pas d'y commencer de suite les constructions, un premier voyage est, dès maintenant, jugé nécessaire pour étudier les lieux, prévoir sur place les matériaux de construction, et parer aux mauvaises nouvelles reçues de là-bas. Le prince Sangue, "protecteur" de la future mission, a, paraît-il, revendu à un Portugais une partie du terrain acheté en juillet 1876. La mission doit au plus tôt faire respecter ses droits.

A Banane, le 13 novembre 1879, le Père Carrie arrive à Boma quelques jours plus tard. Il obtient aisément gain de cause, et même, d'un autre commerçant portugais, M. Faro, qui s'apprête à quitter Boma, une nouvelle parcelle de terre contiguë à la sienne.

Puis, tandis qu'il fait clôturer le tout d'une haie vive, il rend visite à M. Greshoff.

- Comme vous le savez, lui confie ce dernier, je suis protestant. Et ne serait-ce que parce qu'elle fut celle de ma mère, je demeurerai fidèle à ma religion. Mais j'éprouve pour la vôtre un tel attrait, et pour ses ministres une telle estime et une telle admiration que je vous en veux de vous laisser distancer dans le Haut-Congo par les Baptistes et les Anglicans. Les voici déjà sur le chemin du Stanley-Pool, et installés à San Salvador où le roi Pedro V les a reçus, eux et leurs cadeaux, avec une joie exubérante. Je suis peiné de penser que le pasteur Comber construit peut-être son temple avec les pierres de vos anciennes églises. Que Stanley mette à leur disposition les moyens gigantesques dont il dispose, et que le haut-commerce britannique les finance, cela évidemment facilite leur tâche. Mais les missionnaires catholiques n'ont-ils pas l'habitude de réaliser de grandes choses avec de faibles moyens ? Quoi qu'il en soit, je mets les miens à votre disposition. Stanley va établir de Boma au Pool une suite de stations que des chaloupes à vapeur desserviront dans les biefs navigables. Je serai de l'avant-garde qui atteindra le Pool. Venez donc avec moi.

- C'est bien mon intention. Aussi ai-je accepté l'invitation de

M. Faro, qui m'emmène demain à Vivi faire la connaissance de M. Stanley. Bien que protestant lui aussi, il ne peut nous refuser son concours. N'est-il pas lui-même aux ordres du roi des Belges ? J'irai aussi à San Salvador rendre visite au roi du Congo et lui rappeler que sa dynastie n'a jamais connu qu'un seul culte, le culte catholique.

- Stanley a déjà établi une station au premier rapide de Vivi, annonce le lendemain M. Faro au Père Carrie, tandis que, dans son vapeur, ils remontent le Congo aux rives de plus en plus escarpées, resserrées et dénudées. Vivi est distant d'environ cent trente kilomètres de Boma. Nous venons de dépasser Bindu, pays pauvre et sans intérêt, que vous connaissez déjà. Voici maintenant Msoukou (Mosuko) et la factorerie hollandaise. A Noki, la présence de hauts fonds rocheux arrêtera mon vapeur. Mais nous y prendrons un des petits bateaux à fond plat qui transportent le matériel de Stanley jusqu'à Vivi, au pied des premiers rapides.

Un premier contre-temps attend les deux voyageurs à Noki. Stanley a interdit à son agent de mettre ses embarcations à la disposition des Européens qui ne font pas partie de son équipe. "Allons-y en pirogue, suggère M. Faro. J'espère qu'il se souviendra tout de même que j'étais de ceux qui le reçurent à Boma, il y a deux ans."

La force du courant oblige les payeurs à longer la rive au plus près. Des flocons d'écume glissent au fil de l'eau. Bientôt apparaît sur la rive droite le campement de Stanley, une grande bâtisse à étage, deux coquettes maisonnettes en bois, et un immense entrepôt en tôles, qui sont perchés sur un coteau déboisé, dominant les rapides de Vivi. Plus loin, serrées les unes contre les autres, les nombreuses cases de ses ouvriers africains. Le petit village semble vide. Une route largement tracée part de l'embarcadere et monte vers l'intérieur en côtoyant le fleuve. Les voyageurs mettent pied à terre au milieu d'une flotille de petits vapeurs, de canots de toute espèce et de pirogues. Ils gagnent le coteau où, sortant du magasin en tôles, les reçoit M. Van Schandel, ingénieur en chef de l'expédition.

- M. Stanley se trouve à quelques kilomètres d'ici, explique-t-il ; à la première cataracte de Yellala. Il la fait franchir à ses vapeurs en les traînant sur la rive. C'est un travail très dur, car la déclivité de la berge atteint cinq ou six mètres.

- Pouvons-nous nous y rendre ? demande M. Faro.
- Certainement.

Reprenant la route qui longe le fleuve, les voyageurs ne tardent pas à entendre, dominant le grondement des eaux, le brouhaha et les cris du chantier au travail.

Au détour du chemin, apparaît une nuée de travailleurs zanzibarites tirant et poussant un immense chariot lourdement chargé.

- C'est Stanley lui-même qui commande la manoeuvre, remarque M. Faro en désignant un Européen qui, un peu à l'écart, stimule leurs efforts.

- Il n'a pas l'air de prêter grande attention à notre arrivée, souligne le Père Carrie.



- Je crois qu'il n'aime guère être dérangé lorsqu'il travaille.

De fait, c'est d'un air distant et lointain que Stanley accueille froidement ses visiteurs. Et lorsque ceux-ci lui parlent avec des mots aimables de ses explorations, de ses travaux et de ses projets, il ne répond que par quelques rapides monosyllabes. Ses Zanzibarites et leur lourd chariot l'intéressent beaucoup plus. Le comprenant, ils estiment inutile de le déranger plus longtemps et lui font leurs adieux. Un mot gracieux fait alors entendre à M. Faro que l'explorateur n'a pas oublié l'accueil de Boma, et lui en demeure reconnaissant.

- Quel étrange personnage ! ne peut s'empêcher de murmurer le commerçant portugais, lorsqu'ils se sont un peu éloignés. La plus élémentaire politesse aurait exigé qu'à notre arrivée il accorde un temps de pause à ses travailleurs, s'il les estimait incapables de haler le chariot tout en nous parlant. Qu'il ait hâte de faire franchir à tout son matériel, bateaux à vapeur compris, les cinquante-six cataractes qui le séparent du Pool, je le comprends ; mais il pouvait bien nous consacrer quelques minutes, à nous qui venions de Boma lui parler. Avec moi encore, il a été correct, lorsque nous nous sommes quittés, mais je comprends d'autant moins son impolitesse à votre égard que je le sais très croyant. A Boma, il nous a confié, jadis, que la prière seule lui avait souvent permis de demeurer maître de lui-même, devant des noirs qui, à six pas, brandissaient leurs lances. Et beaucoup de ceux qui l'ont connu le disent extrêmement humain, patient, généreux, et même attachant. S'il s'est montré rude et brutal au cours de sa longue traversée de l'Afrique, c'est qu'une fois engagé dans l'intérieur, il ne pouvait ni revenir en arrière, ni parlementer indéfiniment, ni se faire lentement apprécier des multiples tribus qu'il traversait par la douceur et les cadeaux. Le manque de temps, la nécessité de réduire le plus possible ses bagages pour un si long voyage, l'obligeaient à briser net toute opposition. C'était pour lui une question de vie ou de mort.

- N'aurait-il pas vu en moi, un Français venu enquêter sur la marche de son entreprise ?

- C'est possible.

- J'espère être plus heureux avec le roi Pedro V.

Au village de Nozouk, où il a quitté le vapeur, laissant M. Faro revenir seul à Boma, nouvelle déception. Des militaires portugais accourent, tandis qu'il recrute des porteurs. Possède-t-il l'autorisation signée du gouverneur de Loanda de se rendre à San Salvador ? Puisqu'il ne l'a pas, l'accès de la capitale lui est interdit. Les soldats en sont désolés. Mais quand il reviendra avec cette autorisation, qu'il suffit de demander pour l'obtenir, eux-mêmes se chargeront de recruter les porteurs. Le Père n'aura qu'à faire appel à eux.

Il se contentera du Sogno. Les pluies y sont tombées abondamment, et l'accueil est chaleureux. Le roi Coucoulou va au devant du Père dès qu'il apprend son arrivée à la crique, et séance tenante convoque tout son monde, y compris les gens d'Eglise. Sous le baobab, princes et notables ont complètement oublié leurs injures et leurs menaces. Ils reprochent même au Père de n'avoir encore rien fait pour eux, de préférer Boma. N'ont-ils pas connu le vrai Dieu bien avant les hommes du Cacongô, bien avant les païens de Boma !

Le Père Carrie les laisse parler. Puis, estimant qu'ils méritent, et surtout les gens d'Eglise, une leçon :

- Si les missionnaires ne sont pas au Sogno depuis déjà plusieurs années, c'est parce que vous avez été trop méchants. Nous sommes venus chez vous avec nos lits, nos tables, nos chaises. Qu'avez-vous fait ? Vous avez voulu tout brûler. Nous voulions vous parler des vérités de Dieu. Vous avez crié que nous voulions voler votre terre, que nous vous apportions la famine. Vous avez voulu nous frapper. Vous nous avez chassés. Mais un père doit pardonner à ses enfants qui lui demandent pardon. Les Loangos nous demandent d'aller habiter chez eux. Et eux, ils sont toujours très bons pour nous. Mais c'est chez vous que nous viendrons d'abord habiter. Le Père Duparquet a déjà construit les premières cases de la mission chez les gens d'Eglise. Ce terrain de Pinda ne me plaît pas. Il est trop petit et trop loin du fleuve. Aussi, je laisse Pinda et, si le roi me donne du terrain, je bâtirai la mission à Saint-Antoine, au village du roi qui est plus près du fleuve. Etes-vous content ?

Quelques secondes de stupeur suivent ces dernières paroles entendues dans le plus grand silence. L'assemblée tout entière est stupéfaite. Le roi n'imaginant jamais jouir du privilège de posséder la mission dans son propre village. Les gens d'Eglise ne soupçonnant même pas que les missionnaires puissent déroger à une coutume vieille de plusieurs siècles en s'installant hors de Pinda.

Revenant le premier de sa surprise, et le visage rayonnant de joie :

- Je te donne, déclare le roi, tout le terrain que tu voudras.

- Mais, s'écrient les gens d'Eglise, depuis toujours les Pères ont habité chez nous. Depuis toujours, nous sommes leurs enfants. Un père met-il sa case loin de celles de ses enfants, au milieu des cases des étrangers. Nous ne pouvons pas accepter que le Père nous quitte. Si la mission veut encore du terrain, nous lui en donnerons. Jamais les missionnaires n'ont trouvé que Pinda était trop loin du fleuve.

- Demain, concède le Père Carrie, j'examinerai les terrains de Saint-Antoine et de Pinda. Ensuite, je choisirai.

Le lendemain, le chef de Pinda et les notables des gens d'Eglise lui montrent une grande vallée qu'arrose un ruisseau d'eau claire. La terre y est riche. Elle englobe la parcelle achetée en 1876 par le Père Duparquet. "Allons voir le terrain du roi", déclare le Père Carrie.

Sa décision est vite prise, lorsqu'on le mène devant une étendue sablonneuse et désertique.

Et le roi Coucoulou qui a sans doute jugé préférable, durant la nuit, de ne céder qu'une terre ingrate, tout en risquant de laisser la mission retourner en son ancien domaine, signe, sans mauvaise grâce, le 22 novembre 1879, en compagnie de plusieurs princes et de Don Joao, chef de Pinda, l'acte de cession du territoire de la future mission du Sogno.

## ARRIVÉE DU PÈRE AUGOUARD - RETOUR DU DOCTEUR LUCAN

Ce même jour arrivait à Landana un missionnaire qui deviendrait célèbre au Congo. Le Père Prosper Augouard travaillait depuis deux ans au Gabon. L'ouverture de la mission de Boma décidée : "Je viens de donner mes ordres à M<sup>re</sup> Le Berre pour qu'il vous envoie à Landana un des meilleurs Pères du Gabon, écrivait, le 17 septembre, le Supérieur Général au Père Carrie. Il vous sera très utile et réussira bien. Ce Père est détaché du Gabon. Il sait bien la musique, et vous formera à la longue une bonne musique parmi vos enfants. Ce qui relèvera l'œuvre et vos offices." Annonçant son départ de Libreville, M<sup>re</sup> Le Berre signalait de son côté, le 17 novembre : "Je vous l'envoie par ce paquebot. Je le regrette sous plusieurs rapports. Il a de la capacité. Il m'était bien soumis."

C'est pourtant le cœur ulcéré que le futur évêque de Brazzaville débarquait pour la première fois au Congo, le 22 novembre. Se croyant remercié du vicariat du Gabon pour des raisons qu'il ne comprenait pas, il ne parlait de rien moins que de reprendre immédiatement le bateau pour aller exposer ses légitimes doléances à son Supérieur Général.

Revenu de Saint-Antoine, le Père Carrie tente de ramener le calme en cet esprit bouillant. N'y parvenant guère, il demande des instructions à Paris.

"Vous voyez que c'est un sujet qui peut rendre de très bons services à la mission de Landana, lui répond-on le 26 janvier. Musique, dévouement, etc. il se donnera tout entier à la mission, lorsque la crise par laquelle il vient de passer sera calmée. Elle n'a été si forte que par la faute de ce cher Père. Il s'est laissé entraîner par son imagination trop vive, se croyant sacrifié au Père Stoffel. Ce qui n'est pas exact le moins du monde. Je l'ai retiré du Gabon et attaché à la mission de Landana uniquement dans l'intérêt de cette dernière.

"Je lui écris par ce packet, et je pense qu'il ne sera pas trop difficile de lui faire voir la vérité et de le remonter. Quant à venir à la maison-mère, soit-disant pour s'expliquer, ce n'est pas acceptable. Je ne puis consentir à des frais semblables, et à dégarnir une mission qui a plus besoin que jamais de tout son personnel. D'autant plus qu'il est si facile de s'expliquer par lettre."

Il faut croire que le moral ne tarda guère à redevenir meilleur, car la lettre suivante du 26 février ne parlait plus du Père Augouard que pour lui accorder le droit de porter la barbe, "comme au Père Schmitt, trois ou quatre centimètres".

Durant l'absence du Père Carrie, le docteur Lucan est aussi revenu de France, où il avait pris quelques mois de repos. Dès qu'ils se retrouvent :

- Vous souvenez-vous, Père Carrie, dit-il, du lieutenant de vaisseau portugais Nuno de Freitas-Quériol ? Il était venu visiter votre mission en 1876. Nous venions à peine de débarquer, ma femme et moi. De retour au Portugal, cet officier présenta à la Société Géographique de Lisbonne un important rapport sur Landana. J'ai réussi à me le procurer. Le voici. L'influence de la mission, le travail que vous y avez réalisé y sont décrits en termes élogieux. Lisez,

par exemple, ce passage : "A Landana est établie une des missions les plus complètes, les plus savantes et les plus dévouées que possède en ce moment le continent africain". Mais voilà qui est moins conforme à la vérité : "Sur des terrains exclusivement nôtres, affirme le lieutenant de vaisseau, dans les limites du territoire sur lequel le Portugal, en son temps, réserva ses droits", vous, Père Carrie, vous êtes, paraît-il, aidé, protégé et encouragé par la France, et il en sera de même, poursuit l'officier, à Boma. Quant à moi, je suis tout simplement envoyé officiellement par la France pour donner mes soins au personnel de la mission. En somme, on vous accuse de faire de la politique française en territoire portugais.

- C'est ce qui explique la visite en septembre dernier du secrétaire général de Loanda. Une fois de plus, le Portugal affirme contre toute évidence que le Ngoio et le Cacongo lui appartiennent. Je ne peux chasser de mon esprit la crainte de me réveiller un jour dans un Landana portugais. Le Portugal n'y a pas plus de droits que la France. Le Père Duparquet et moi, nous l'avons maintes fois prouvé à l'amiral Ribourt et au capitaine de vaisseau Conrad. Nous leur avons signalé les tentatives d'empiètement des Portugais. Malheureusement la France ne bouge pas. Quant à moi, ma résolution est prise. Je démissionnerai de ma charge de vice-préfet plutôt que de travailler en territoire portugais. ;

Et le Père entraîne le docteur à la menuiserie où se préparent les neuf cents planches et les trois cents madriers des futurs bâtiments de Boma.

#### LE PERE CARRIE VICE-PREFET APOSTOLIQUE ?

Si, en octobre 1879, le supérieur de Landana pensait encore ne pas avoir droit au titre de vice-préfet, il signale cependant, dans son rapport à la Sacrée Congrégation de la Propagande, rédigé avant le 8 mars de cette année 1880, puisqu'il en parle à cette date au Père Duparquet, que la mission du Congo est dirigée par un préfet apostolique représenté sur les lieux par un vice-préfet. Le 12 juillet, sa nomination est un fait acquis, et sans doute depuis plusieurs mois, puisque ce jour-là le Supérieur Général lui rappelle qu'il a déjà en mains sa "lettre de vice-préfet, avec tous les pouvoirs attachés à ce titre".

L'octroi du titre ne résoud toujours pas la question plus importante et de plus en plus complexe de la juridiction. Le Père Carrie sait de moins en moins s'il est maître chez lui. Il lui arrive parfois de se demander si son territoire ne dépend pas en réalité, non de lui, mais de trois juridictions distinctes.

Quatre des douze pages de son rapport de 1879 à la Sacrée Congrégation de la Propagande sont consacrées à ce problème.

En créant, en 1843, le vicariat apostolique du Gabon, Rome, affirme-t-il, n'avait nullement l'intention de supprimer, ni d'y englober, la préfecture confiée aux Capucins italiens en 1640, puisque, avant de la confier aux Pères du Saint-Esprit, il fallut demander aux Capucins si, oui ou non, ils l'abandonnaient.



Et comme les royaumes du Loango, du Cacongo et du Ngoio faisaient alors partie de la préfecture, ils continuent bel et bien à relever, non de l'évêque de Libreville, mais du préfet du Congo.

"Lorsque le Saint-Siège érigea ce vicariat du Gabon, il respecta parfaitement les droits des évêques de Saint-Jacques du Cap Vert, de Saint-Thomas et d'Angola. Serait-il à présumer qu'il eut voulu annihiler en partie ceux de la préfecture apostolique du Congo, en lui enlevant l'immense royaume du Loango ? La chose paraît au moins très douteuse.

"Si l'on objecte que, quelques années plus tard, le Vénérable Père Libermann, alors Supérieur de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint Cœur de Marie, ayant demandé à Rome si tous les pays de la Guinée inférieure, en dehors de l'évêché d'Angola, ne rentraient pas dans le vicariat des Deux-Guinées, on répondit affirmativement ; je dirai que le Vénérable Père Libermann ignorait alors, ou oubliait complètement, l'existence de la préfecture du Congo, et croyait qu'il n'y avait pas d'autres juridictions dans la Guinée méridionale que celle de l'évêque d'Angola. Par conséquent, la demande ayant été subreptice, la réponse est nulle.

"On dira peut-être encore que la mission du Congo se trouvant privée alors de tous ses missionnaires, elle était considérée comme étant détruite. Cette allégation est évidemment fausse, puisque la préfecture du Congo a toujours figurée dans l'annuaire romain parmi les missions existantes dans le monde. Cela est si vrai que, lorsqu'il s'est agi de la confier à la Congrégation du Saint-Esprit, on ne l'a pas considérée comme une mission nouvelle, mais bien comme une mission appartenant en réalité à l'Ordre des Capucins, puisque, avant de nous la confier, on a demandé catégoriquement aux Capucins s'ils voulaient ou pouvaient encore s'en occuper, et ce n'est que sur leur abandon qu'elle nous fut confiée.

"Donc, pour le Saint-Siège, cette mission n'avait pas cessé d'exister, et, pour qu'elle eut perdu une aussi grande partie de son territoire qu'est le royaume du Loango, il aurait fallu que le rescrit du Souverain Pontife le mentionnât formellement. Mais il laisse entendre tout le contraire, puisqu'il excepte expressément tout ce qui aurait été donné à un autre, "Quod alteri datum non fuerit". C'est pourquoi le Vénérable Père Libermann, en demandant à Rome une partie de cette préfecture, aurait dû dire qu'elle appartenait à la préfecture du Congo. Mais, ne l'ayant pas fait, si cette omission a été cause qu'il a obtenu une réponse affirmative, elle est aussi cause que cette réponse est nulle."

S'il discute avec la pertinence d'un véritable homme de loi, c'est qu'il voudrait savoir à quoi s'en tenir.

Le sud de la préfecture a déjà donné naissance à la préfecture indépendante de la Cimbébasie, confiée au Père Duparquet. L'évêque d'Angola, ou plutôt le gouvernement portugais, non seulement refuse catégoriquement de reconnaître ses droits sur la partie de la préfecture située dans l'Angola, mais revendique encore le Ngoio et le Cacongo ; de plus, comme il l'écrit : "La préfecture a perdu, en 1878, toute la région des Grands Lacs par suite de la création de deux nouveaux vicariats apostoliques" confiés aux missionnaires d'Alger de M<sup>re</sup> Lavigerie. De ces deux vicariats, il ignore d'ailleurs encore les limites précises. Si donc le Loango dépend lui aussi du Gabon, vraiment, que reste-t-il de la préfecture du Congo ?

Paris, consulté une fois de plus, répond le 12 juillet 1880 : "La mission du Congo est indépendante du Gabon, et elle a tous ses pouvoirs particuliers. Si, pour la juridiction d'une partie de territoire, M<sup>gr</sup> Le Berre, ad cautelam, vous a délégué ses pouvoirs, comme il l'avait fait auparavant pour le Père Duparquet, cela n'empêche pas votre indépendance pour l'ensemble de la mission. Monseigneur (Le Berre) aura le droit de vous visiter, lorsque je lui confierai la charge de visiteur, comme je pourrais la confier à un autre membre de la Congrégation."

Mais cette lettre ne contredisait-elle pas la précédente, du 19 mai, qui reconnaissait à M<sup>gr</sup> Le Berre le droit d'imposer aux missionnaires de la préfecture de réciter certaines oraisons durant la sainte messe, et par le fait même de commander dans la préfecture : "Il nous paraît, écrivait alors Paris, bien singulier, pour ne rien dire de plus, de voir des jeunes Pères contester à un préfet apostolique et même à un vicaire apostolique le pouvoir de prescrire une oraison pour le Pape ou pour des causes graves pour le bien public. Le Père qui a refusé de dire l'oraison prescrite par M<sup>gr</sup> Le Berre a très mal fait et méritait pénitence."

En vérité, qui commande dans la préfecture ?

Ces lettres du 19 mai et du 12 juillet font du moins espérer au Père Carrie la prochaine arrivée des Soeurs de Saint-Joseph de Cluny. Elles lui conseillent, en vue d'éviter certaines difficultés, de confier à un même Père l'éconamat de la communauté des Pères et celui des écoles, et aussi d'abandonner son projet d'imposer à ses fidèles le paiement d'une dîme pour l'entretien du clergé. "Sans prononcer le mot de dîme, vous pouvez toujours enseigner qu'ils sont tenus, selon leurs moyens, de contribuer aux frais du culte". Elles blâment enfin les termes de la lettre que, ne pouvant se rendre à San Salvador, le vice-préfet adressa au roi Pedro V. La maison-mère y voit une sorte de "déclaration de guerre contre les protestants". Par les commerçants de Boma, le Père Carrie a appris que le roi s'était empressé de la communiquer aux pasteurs, qui en avaient été très mécontents. "Il n'est pas étonnant, continue le Très Révérend Père Général, qu'elle ait causé une grande agitation parmi les ministres et les commerçants protestants. Ce qui est fâcheux et peut avoir des résultats regrettables. Vingt pages, grand format ; c'est beaucoup. Vous pouvez avoir raison sur tous les points ; mais était-il opportun de susciter en ce moment ces questions ?"

De fait, dans sa réponse tardive du 13 juillet, le roi prend nettement le parti des protestants.

"Nous, roi catholique du Congo et seigneur Don Pedro, nous avons reçu votre longue lettre. Les missionnaires anglais qui sont ici nous prêchent la parole de Dieu pour enseigner à notre peuple le chemin du ciel. Du reste, ce n'est pas seulement au Congo que ces Anglais remplissent ce ministère, mais bien dans toutes les parties du monde. Les missionnaires nous disent qu'ils sont venus uniquement pour nous affermir dans la foi du Christ Notre-Seigneur.

"Nous sommes très surpris que Votre Excellence n'ait pas eu le soin d'envoyer ici des prêtres pour prendre soin de l'église de San Salvador, et continuer à enseigner les peuples du Congo. Pour nous, nous savons parfaitement que, du temps de nos prédécesseurs, le roi Don Joao I et son fils Don

Alphonso, les chrétiens du Congo n'ont jamais manqué de prêtres.

"Il est nécessaire de nous envoyer quelques prêtres qui viennent soutenir les autres dans le service de Dieu.

"Je suis votre ami très respectueux et obligé.

Don Pedro V, roi du Congo

## OUVERTURE DE LA MISSION DE BOMA

Cette lettre, le Père Carrie la reçoit à Boma où il se trouve depuis le 12 mai. Le vapeur de la maison Hatton et Cockson l'y a amené, ainsi que son jeune compagnon, le Père Visseque, nouvellement débarqué à Landana, un important chargement de planches et de bois de construction, deux maisons démontables et deux ouvriers.

"Trois ministres protestants, une ministresse et trente serviteurs Krowmans qui ont l'intention d'aller s'établir à San Salvador" occupant les chambres de la factorerie Dumas, généralement réservées aux missionnaires, M. Faro les héberge durant les deux mois nécessaires à la construction de la maison d'habitation montée sur pilotis. Avant la fin de septembre, c'est-à-dire au début de la saison des pluies, tous les travaux sont terminés. Un petit oratoire, une école, quatre cases de dortoirs et de dépendances complètent la physionomie de la mission. Le Père Carie qui, du matin jusqu'au soir, a dirigé et animé le chantier, comme il le fera jusqu'à sa mort pour bon nombre de ses missions, peut regagner Landana.

Evidemment, il n'est pas question de laisser seul le Père Visseque, beaucoup trop enfant de caractère au goût du vice-préfet, et d'ailleurs encore bien peu expérimenté.

Lors du départ à Boma, il avait été convenu que les constructions terminées, le Père Augouard prendrait la direction de la mission nouvelle. Sa connaissance approfondie des habitants et de la langue du pays rendaient le Père Schmitt indispensable à Landana, et aussi à son supérieur qui appréciait souverainement le calme, le sérieux et l'humeur égale de ce subordonné à qui, en son absence, il avait confié Landana. Le Père Augouard, de son côté, possédait indiscutablement les qualités d'un chef : esprit d'initiative, ardeur au travail, étonnante facilité à se faire agréer des Européens et des Africains. Malheureusement, durant l'absence du vice-préfet, il s'était laissé emporté par son tempérament, et l'autorité du pauvre Père Schmitt n'avait guère été reconnue. Etait-il bon, dans ces conditions, de lui donner si rapidement l'habitude du commandement ? Le vice-préfet ne le pensa pas. Aussi, à son grand regret, décide-t-il d'appeler le Père Schmitt à Boma. Il aura de plus la charge du Sogno qu'il visitera régulièrement tous les mois. Le prince Miguel Joadi a achevé ses études. Qu'il retourne à Saint-Antoine où il accepte d'enseigner le catéchisme et de faire l'école. Il leur donne rendez-vous au Sogno. Dès leur arrivée, les Mossorongs ne cachent pas leur déplaisir de la priorité accordée à Boma.

- Il en est de même au Loango, remarque le Père Schmitt. Eux aussi sont venus se plaindre.

- Qu'y pouvons-nous ? J'irai les voir. Si la maison-mère avait accepté de transmettre au roi des Belges ma demande de faire partie de l'expédition Stanley, nous jouirions maintenant des avantages que procure cette mission internationale. D'autres ont pris notre place, et nous, nous piétiérons. Paris m'a même interdit d'utiliser en faveur des écoles des futures missions l'excédent financier de celle de Landana ; comme aussi d'imposer à nos chrétiens la modeste dime d'une cortade d'un franc cinquante que, depuis toujours, versent au maître d'église les chrétiens de Pinda et de San Salvador. Enfin, travaillons de notre mieux tant que nous sommes sur terre, nous nous reposerons durant l'éternité.

## SAVORGNAN DE BRAZZA

Au début du mois de décembre, un paquebot venant du sud jette l'ancre devant Landana. Un officier de marine français, accompagné de soldats gabonais, en débarque, qui gagne directement la mission.

Grand, maigre, les cheveux et l'épaisse moustache en broussaille, des yeux noirs qui brillent, l'officier se présente au Père Carrie.

- Je suis, dit-il, l'enseigne de vaisseau Pierre Savorgnan de Brazza. J'arrive d'un long voyage à travers l'Afrique, qui m'a permis de placer sous le protectorat de la France tous les Etats du grand chef bateke, le roi Makoko. En amont de l'endroit où le Congo se jette dans d'innombrables rapides et cataractes, le roi Makoko a donné à la France un immense territoire où flotte déjà, gardé par trois de mes tirailleurs, le drapeau français. Revenant à la côte le long de la rive droite du fleuve, j'ai rencontré à Ngoma, à trente-cinq kilomètres de Vivi, M. Stanley, visiblement intrigué et désappointé de me voir venir de l'intérieur. Quand je le quittai, il essaya même de m'empêcher de traverser son chantier en m'indiquant une mauvaise direction. Arrivé à Boma, j'ai fait connaissance du Père Schmitt qui m'engagea à venir parler avec vous de mon voyage et des espoirs qu'il autorise si nous ne perdons pas de temps.

- M<sup>gr</sup> Le Berre, l'évêque de Libreville, m'avait en effet écrit, dès le mois de mars, que vous remontiez l'Ogoue et pensiez aboutir dans le Zaïre. Je suis heureux de vous féliciter du succès de votre expédition. Mais, après un tel voyage, il vous faut vous reposer. Le climat de Landana est plus sain que celui du Gabon. Demeurez quelques jours avec nous. Nous parlerons tranquillement de tout ce qui nous intéresse.

Au cours des trois jours qu'il passe à la mission, Brazza raconte tout d'abord sa première exploration de l'Ogoue. En trois ans, de 1875 à 1878, accompagné du docteur Ballay, il remonte le fleuve Ogoue qui le mènera, pense-t-il, au centre de l'Afrique. Mais l'Ogoue n'est nullement le grand fleuve qu'il pensait. Ses espoirs sont déçus. Du moins passe-t-il du bassin de l'Ogoue dans celui de l'Alima par où, lui disent les gens des villages, leur parviennent les produits d'Europe. Dans sa marche pacifique, il se heurte soudain à l'incompréhensible hostilité des tribus Apfouours. Ce qui l'oblige à rebrousser chemin et à regagner le Gabon. Là, il apprend le succès de Stanley et les nombreux combats sanglants que l'explorateur anglais a dû livrer pour s'ouvrir un passage. Il comprend alors, et la malveillance des Apfouours qui



voient venir un autre blanc, et qu'il était lui-même sur le point de déboucher sur le Congo. Sachant maintenant où il va, il reprend le même chemin, et, devant Stanley qui, malgré le roi Léopold, s'éternise au pied des chutes du Congo, il atteint M'bey, le village du grand roi Makoko, avec qui il conclut un traité d'alliance.

- J'ai donc sur Stanley l'avantage d'avoir en poche un papier signé. A nous maintenant de faire en sorte que Makoko ne revienne pas sur sa parole. Je crois d'ailleurs en sa sincérité, conclut Brazza. Mais je crois aussi que Stanley comprend qu'il a eu tort de perdre son temps à escalader les chutes, sans avoir au préalable planté son drapeau là où il veut aboutir. Il ne pensait pas que je pourrais arriver au Congo par l'Ogoue. Il va certainement courir maintenant dans l'intérieur, et tenter d'arracher notre pavillon tricolore, en comblant de cadeaux Makoko et ses grands vassaux. Malamine est capable de tenir tête à Stanley et de rappeler à tous ces chefs leurs engagements. Mais il est bien seul. Pourquoi n'iriez-vous pas immédiatement installer une mission au Pool ? Le pasteur Comber et son compagnon, M. Hartland, viennent de le tenter. Ils n'ont pas réussi. C'est vrai. Et c'est même un petit miracle qu'ils aient pu regagner vivants San Salvador. Le pasteur avait reçu dans le dos une décharge de mitraille. Encouragés et aidés par Stanley, ils renouvelleront certainement leur tentative. Ne vous laissez pas devancer par des protestants étrangers. Profitez de la présence de la France au Pool. Je vous promets mon appui.

- Croyez-vous le roi Makoko favorable aux missionnaires ?

- Savez-vous que le motif central du collier qu'il impose à ses chefs en signe d'investiture consiste en une plaque d'ivoire sur laquelle est gravée une croix ? Qu'est-ce que cela prouve ? Sinon que son pays subit jadis une influence chrétienne. Lui-même m'a d'ailleurs appris que ses ancêtres confiaient jadis leurs enfants à des blancs qui les instruisaient. Qui pouvaient être ces blancs, sinon des missionnaires ?

- Monsieur de Brazza, vous retournez le fer dans la plaie. Depuis longtemps, nous pensons à l'intérieur de l'Afrique. Mais nous sommes si peu riches en hommes, et surtout en ressources, que je me dois de m'ouvrir une mission que là où se trouvent les meilleures chances de succès. Or le Sogno et le Loango nous demandent depuis longtemps. Des générations de chrétiens peuplent le premier royaume depuis des siècles, et le deuxième m'attire particulièrement, ne serait-ce qu'à cause de la menace portugaise sur le Ngoio et le Cacongo. En pareille matière, il me faut aussi le consentement de mes supérieurs. Mais vous m'avez convaincu. Et je vais le demander immédiatement, ce consentement, en faisant valoir tous vos arguments. A la fin de ce mois de décembre, deux nouveaux missionnaires nous arriveront de France. Ils me permettront, le cas échéant, soit de monter moi-même au Pool, soit d'y envoyer le Père Augouard pour un premier voyage de prise de contact.

- Que Paris vous entende ! Je vais maintenant vous remercier et vous quitter. Le temps presse. De Libreville, j'expédierai mon traité avec le grand chef Makoko au gouvernement, pour ratification. Je pense trouver là mon ancien compagnon, le docteur Ballay, et un important matériel envoyé par le comité français de l'A.I.A. Avec Ballay, je convoierai toutes ces charges au Pool, où j'espère bien vous retrouver dans quelques mois.

Brazza parti, le Père Carrie s'enferme dans sa chambre. Dans un long rapport au président de la Propagation de la Foi, il raconte le voyage de Brazza,

parle de la mission qu'il faudrait installer immédiatement au Pool, et dit sa pauvreté. Puis il relate à son Supérieur Général les derniers événements et lui demande du personnel ; celui qu'il recevra dans quelques jours, le jeune Père Faxel et le Frère Cyriaque, sera absorbé par Landana, Boma et Saint-Antoine. Enfin, s'enhardissant, il écrit à Rome, et sollicite de S.S. le Pape Léon XIII sa bénédiction pour tous ces projets qui vont ouvrir l'intérieur de l'Afrique à l'évangélisation.

A Saint-Antoine précisément et dans les villages voisins, le Père Schmitt fait des découvertes qui l'enchantent : "A Lounouangou, à dix lieues au sud de Saint-Antoine, écrit-il au Père Carrie dans les premiers jours de 1881, j'ai trouvé un vieux noir d'une mémoire extraordinaire, qui préside les cérémonies du dimanche dans la chapelle de son village. Il a appris de son père mort depuis longtemps les prières qu'il m'a récitées en langues fiote et portugaise : Pater, Ave, Credo, Salve Regina, litanies de la Sainte Vierge, les commandements de Dieu et de l'Eglise, les péchés capitaux, les sacrements et même les béatitudes ; puis, en latin, les psaumes des funérailles avec leurs antiennes. Ensuite, tous ceux qui m'entouraient chantèrent avec lui le *Lux perpetua*. Le bon vieillard, continue le Père Schmitt, commençait chacune de ses prières par le chant du "*Deus in adiutorium*", à quoi le peuple répondait : "*Domine, ad adiuvandum me festina*". Il terminait par "*Gloria Patri*", qui était suivi du "*Sicut erat*".

Fortifiée par les épreuves des années précédentes, la mission de Landana est maintenant assurée de tenir tête aux orages, du moins à ceux que ne ferait pas naître le Portugal. Boma, Saint-Antoine, le Pool et Loango sont autant de jalons présents ou futurs qui prouvent la vitalité de l'oeuvre et l'efficacité des méthodes employées.

Le vice-préfet continue cependant à se juger incapable de mener à bien cette tâche de plus en plus difficile. Il demande à ses supérieurs d'en être déchargé, reproche au Père Duparquet son éloignement du Congo et signale le savoir-faire du Père Augouard, dont les idées ne sont pas cependant toujours conformes aux siennes.

Récemment, ils se sont même opposés assez fortement sur la façon de concevoir la charge d'économe de Landana. Fidèle à la méthode du Père Duparquet, le Père Carrie reconnaît à chaque section scolaire un budget personnel, géré par le directeur de la section, sous la double autorité de l'économe de la mission et du vice-préfet. Recueillant elle-même les fruits de son travail, estime le Père Carrie, et responsable de ses actes, chaque catégorie d'enfants sera encouragée à multiplier ses économies et ses recettes. "Aucune considération intellectuelle, morale, et même surnaturelle, ne remplacera ces mobiles naturels, bons et pratiques", affirme le vice-préfet. De son côté, le Père Augouard, économe de la mission, estime cette multiplicité de sous-économies contraire aux usages de France et des autres territoires missionnaires, nuisible à la bonne entente entre Pères, et même injuste, puisqu'elle l'oblige à payer aux écoliers les moindres services qu'ils lui rendent, alors qu'ils doivent tout à la mission.

Paris consulté donne en termes prudents la préférence aux vues du Père Augouard. Mais lorsque la réponse arrive à Landana, ce dernier l'a quitté pour le Pool.

## PREMIER VOYAGE AU POOL

Le 4 avril, muni de directives que son vice-préfet a tenu à préciser par écrit, il est parti reconnaître le pays. Si les circonstances s'y prêtent, et en attendant l'installation définitive, il fera l'acquisition d'un terrain, construira une case chapelle, et y laissera le catéchiste, François. Puis il poussera jusqu'au Cassai où il agira de même et reviendra rendre compte de son voyage au Père Carrie.

Une première escale le mène à Boma. Aidé du Père Schmitt et de M. Gresshoff, il cherche des porteurs pour ce long voyage. Mais trois mois plus tard, il piétine encore à Boma. Personne dans l'estuaire, ni à Banane, ni au Sogno, n'ose l'accompagner au-dessus des cataractes, dans ce pays mystérieux et lointain d'où descendent les esclaves. Des porteurs, engagés et payés à Noki, prennent la fuite deux jours plus tard.

Ce contre-temps irrite d'autant plus le Père Augouard, peu patient déjà par nature, qu'il voit, presque sous ses yeux, trois prêtres portugais gagner sans la moindre difficulté San Salvador, à bord d'un navire de guerre qui les dépose à Noki où les attendent cent cinquante porteurs envoyés par le roi, et les pasteurs Comber et Bentley atteindre une fois de plus le Pool, d'où ils sont d'ailleurs chassés une fois de plus, bien qu'ils se soient affirmés les frères des Français.

Apprenant les déboires du Père Augouard, le Père Carrie obtient du chef André Loemba une trentaine de porteurs Loangos, qu'il amène à Boma au début de juillet. Il laisse aussi au Père Augouard son cuisinier Antonio.

Serviteur de la mission de Landana depuis 1875, Antonio est un personnage un peu exceptionnel, puisque légalement il est fusillé depuis sept ou huit ans. A cette époque, il se trouvait à Loanda en prison, accusé d'avoir trempé dans un complot. De passage dans la capitale de l'Angola, un négociant de Landana rend visite à son ami, le directeur de la prison. Entre autres choses, il lui confie qu'il recherche un cuisinier. "Un cuisinier, fait l'officier, j'en ai bien un parmi mes hommes. Mais on doit le fusiller demain." Il faut croire qu'Antonio était tout de même né sous une bonne étoile, car le soir même il quittait la prison avec son nouveau maître. Et moyennant une livre sterling, soit vingt-cinq francs, on marqua sur les registres, devant son nom : fusillé. S'il aimait les complots, Antonio aimait malheureusement aussi le pain blanc, et cela déplaisait au négociant qui voyait disparaître rapidement sa farine et administrait à son cuisinier des corrections de plus en plus magistrales. Un jour, le Père Carrie pénétra dans la factorerie au cours d'une de ces scènes. L'état d'Antonio lui fit pitié. "Prenez-le, si vous le voulez, lui dit le commerçant. Moi, je n'en peux rien tirer." Et le Père Carrie partit avec Antonio. Mais, à la fin du trimestre, recevant comme d'habitude le relevé de ses comptes, le Père fut stupéfait de lire : "Vente de l'esclave Antonio au Père Carrie : 200 francs". Les 200 francs furent payés ; et Antonio, déclaré libre, ne voulut plus quitter la mission bien qu'il n'y mangeât guère de pain blanc.

La caravane que le Père Carrie accompagne jusqu'à Vivi prend le chemin du Pool. Le 3 août, elle arrive à la rivière Gordon-Bennet ou Djoue. Stanley l'y a malheureusement précédée. Et peut-être est-ce à lui, d'après les



notes mêmes du Père Augouard, à son empressement auprès du missionnaire français, qu'il faille attribuer l'insuccès relatif de ce premier essai d'installation au Pool.

"A peine ai-je traversé la rivière, écrit le Père Augouard, je vois accourir à ma rencontre M. Stanley. Notre entrevue a été des plus courtoise. Nous avons causé pendant plus de deux heures. M. Stanley m'a raconté qu'étant arrivé cinq jours avant moi, il avait été fort mal reçu par les indigènes. Il me conseille de camper à l'endroit où je me trouve, craignant, dit-il, que si je vais directement au village, je ne sois reçu à coups de fusils. Je suis ce conseil, et envoie prévenir le roi de l'arrivée d'un Français.

"Le jeudi 4, sur l'invitation du roi, je me rends au village (de M'Foa). Je cherche à camper sur le bord même du fleuve. Les Batekes s'y opposent. Ils sont tous armés d'un fusil, d'une sagaie et d'un large coutelas dont ils font usage à la moindre contestation. Les cheveux sont tressés et enduits d'huile d'arachide mêlée à du charbon. Ils portent au milieu du front une tresse se relevant comme une corne de rhinocéros, et de chaque côté deux autres tresses descendant comme des trompes d'éléphant. La figure et la poitrine sont peintes en rouge, en blanc et en jaune. Je veux alors m'établir dans une localité voisine. Mais les habitants me déclarent formellement qu'ils ne permettront jamais à un blanc de dormir sur leurs terres. Cela me paraît d'autant plus extraordinaire que je vois le pavillon français flotter au-dessus de tous les villages. Enfin, le roi lui-même vient me chercher, et me fait camper près de sa case, mais non sans me réclamer paiement. Quelques heures après mon arrivée à M'Foa, je vois apparaître le sergent Malamine. Il me communique le traité fait par M. de Brazza.

"Sur le soir, je suis allé rendre visite au roi avec le sergent. Le roi m'a dit que les indigènes voyaient d'un mauvais oeil les blancs venir dans leur pays, et qu'ils ne permettraient à personne d'y faire une case avant l'arrivée de Brazza.

"Le vendredi 5 août, je vais au camp de M. Stanley lui rendre visite ; nous causons pendant plus de quatre heures. Messieurs les officiers belges me disent que jamais ils ne l'ont vu aussi expansif. Il a voulu absolument me retenir à dîner et a invité, en mon honneur, MM. Braconnier, Walke et Frank.

"En rentrant au camp, je le trouve entouré d'une foule de Batekes qui manifestaient à mes gens des dispositions hostiles et leur disaient qu'ils n'avaient qu'à partir, car on n'avait pas besoin d'eux. J'allais me plaindre au roi, qui me répondit que ce n'était pas lui qui avait parlé, et que je pouvais encore rester deux ou trois jours.

"Le samedi 6, je retourne au camp de M. Stanley qui m'avait prié de revenir le voir. Comme hier, il a été d'une courtoisie et d'une amabilité charmantes, et pendant plus de trois heures, j'ai pu jouir du charme de sa conversation toute pétillante d'esprit et de finesse. Pendant notre entretien, douze Zanzibarites reviennent avec de sinistres nouvelles. Pendant la nuit, les trois principaux chefs du Pool ont décrété la peine de mort pour les blancs qui ne seraient pas partis dans trois jours. Je lui dis que je ne croyais guère en ces rumeurs. Mais il me répond qu'il a reçu confirmation de cette nouvelle par des espions particuliers qui ont assisté à ce conseil nocturne.

"Je retourne au camp, et vais immédiatement voir le roi qui m'assure que moi, Français, je n'ai absolument rien à craindre, mais que je ne puis construire de case immédiatement. Voyant bien que, pour le moment, il n'y avait rien à faire contre cet entêtement, j'annonce au roi que je vais repar-



tir, et lui laisse en présent un manteau rouge brodé d'or et d'argent. Sa joie ne connaît plus de bornes, et il proclame bien haut que je suis son meilleur ami.

"Le dimanche 7, je vais faire mes adieux au roi. N'ayant pas l'habitude de voyager le dimanche, je ne vais camper qu'à la rivière Djoue. M. Stanley fait avec ses officiers une longue route pour venir me faire ses adieux, et en partant il met à ma disposition son vapeur "Le Royal" pour descendre de Manyanga à Issanghila."

Le Père Augouard revenait donc à Landana.

En lisant ces lignes, on peut se demander si l'accueil particulièrement empressé de Stanley n'avait pas en quelque sorte discrédité le missionnaire français, et quel aurait été le sort de la rive gauche du Pool si le Père Augouard avait été accueilli comme il l'espérait. La présence de la mission aurait sans doute renforcé l'autorité de Malamine sur cette rive où l'abondance du gibier l'avait fixé, et maintenu son chef, Ngalieme-Ngalion, dans l'obéissance à son suzerain, le roi Makoko, entièrement dévoué à Brazza. Stanley n'aurait peut-être pas pu détacher ce vassal de son obéissance par des cadeaux princiers et répétés, et passer avec lui les traités qui, après le départ du Père Augouard, lui livrèrent, et à l'A.I.A., une partie du Pool, où, dès le 3 décembre de cette même année, flotta son vapeur "En Avant".

Quoi qu'il en soit, un premier contact a été établi avec le principal chef du Ntamo-Nkouna, nom africain du Pool, un terrain y a été choisi ; et il est désormais prouvé que les Pères du Saint-Esprit ne sont pas, comme le disaient alors certaines mauvaises langues, "des missionnaires côtiers incapables d'aller à l'intérieur", et qu'ils peuvent y pénétrer sans danger avec une escorte recrutée sur la côte.

Pendant son absence, le Père Carrie a ouvert un noviciat de Frères africains. Et le gouvernement, et plus encore l'évêque de Loanda, M<sup>gr</sup> Neto, les souhaitant vivement, il a décidé de s'installer au Sogno. Le Père Schmitt y a déjà fait du bon travail. Le roi Coucoulou, devenu un fervent catéchumène, construit une chapelle de vingt mètres sur cinq dans son village et supplie le vice-préfet de lui accorder les honneurs du sacre après ceux de son baptême.

- J'ai donc pensé, dit ce dernier au Père Augouard, une fois terminée la relation du voyage au Pool, qu'en attendant d'y repartir vous pourriez prendre en main le Sogno. Je vous donne comme compagnon le Père Faxel qui parle couramment le portugais. Le Père Schmitt n'en peut plus d'avoir à y aller tous les mois, outre que ce voyage est toujours dangereux et coûteux à la longue. Je termine le plan des bâtiments à construire, puis nous partirons ensemble au début d'octobre sur la frégate de guerre "Le Bourdonnais". Son commandant nous y conduira avec tout notre matériel, après avoir fait escale ici. Je vais prévenir M<sup>gr</sup> Neto.



## CHAPITRE IX

SAINT-ANTOINE - LINZOLO - LOANGO

Le commandant de Penfentanyo avait tenu à donner à l'arrivée des missionnaires au Sogno le plus d'éclat possible. Sa frégate de guerre engagée au plus près dans la baie de Saint-Antoine, les deux embarcations du bord et la grande pirogue du Père Augouard déchargent le matériel. Puis deux officiers en grande tenue et vingt sept marins en armes accompagnent les missionnaires chez le roi qui ne cache pas sa joie. Devant lui, le Père Carrie ne peut s'empêcher d'évoquer sa première tentative d'installation, et le mécontentement des sorciers acharnés contre ses chaises et son chapeau.

- Tout cela est fini, s'écrie le roi. Maintenant ce que vous commandez, nous le faisons. Mon village construit son église, et bientôt tout mon pays sera chrétien.

- Allons nous installer, dit le Père Carrie.

Sous la direction du catéchiste Miguel Zoadi, les Mossorongos venus nombreux accueillir les Pères, transportent les charges jusqu'au plateau de la mission.

- Vous serez un peu à l'étroit dans les débuts, remarque le Père Carrie en ouvrant la porte de la petite case d'habitation construite jadis par le Père Duparquet. Une seule pièce vous servira de chambre à coucher, de bureau, de salle à manger et même d'entrepôt. Attaquez-vous d'abord à la maison dont je vous ai donné les plans. Ses pilotis de fonte vous mettront à l'abri des fourmis blanches. Avec ses trois pièces vous serez bien au large. Dès qu'elle sera terminée, je vous enverrai le Père Fixel et un Frère. Puis vous construirez la chapelle, l'école et le magasin. Placés, comme vous l'êtes, entre la chrétienté de Pinda et le village du roi, vous aurez donc facilement à la mission, chrétiens, catéchumènes et écoliers. N'oubliez pas que vous êtes ici en territoire portugais. C'est donc un enseignement portugais que vous donnerez à l'école. Je vous alloue pour cette année un budget de 12.400 francs, soit 4.000 francs pour les constructions, 3.000 pour les voyages et trousseaux des confrères venant de France, et 5.400 pour votre entretien et celui de vos deux futurs compagnons, ce qui fait 1.800 francs par missionnaire. Je me contente de 1.700 à Landana. Comme nous sommes déjà en octobre, et que vous n'avez encore rien à dépenser pour vos compagnons, vous commencerez donc l'année 1882 avec un certain avoir.

Le lendemain, laissant le Père Augouard à ses Mossorongos et à ses constructions, le Père Carrie continue sa route vers Boma à bord du "Le Bourdonnais". Il est heureux d'y retrouver son ancien compagnon.

Dès son arrivée, il a la satisfaction de constater que la prospérité de la jeune mission de Boma va de pair avec celle de Landana. Une trentaine d'internes dont bon nombre sont fils ou neveux de chefs, travaillent à l'école

avec assiduité. "L'un d'eux, lui dit le Père Schmitt, a appris à lire en quinze jours." De nombreux catéchumènes assistent régulièrement aux classes de catéchisme, soit à Boma même, soit dans les villages voisins que les Pères, maintenant déchargés du Sogno, vont pouvoir parcourir encore plus régulièrement.

- Ne vous fatiguez pas trop, conseille le Père Carrie qui trouve au supérieur de Boma les traits tirés et amaigris.

- A part la chapelle à construire, et les porcs de M. Roza à chasser toutes les nuits de nos plantations, nous n'aurons plus rien à faire, maintenant que nous n'avons plus à aller à Pinda, répond en plaisantant le Père Schmitt.

- Ne le croyez pas, Père Carrie, dit M. Gresshoff qui apparaît sur le pas de la porte. Le Père Schmitt est l'homme le plus actif que j'aie jamais rencontré, et avec cela toujours souriant et de bonne humeur, comme tous vos missionnaires d'ailleurs. Et voyez comme vous avez eu raison de vous installer ici. Tout vous réussit. Je partirai bientôt au Pool. Il me faut un autre Père Schmitt pour convertir les Batekes.

Revenu à Banane par la "Belgique", un des vapeurs de l'expédition Stanley que son commandant a fait stopper en face de Boma, en l'apercevant sur la rive devant la mission, le Père Carrie gagne Landana à pied.

Un important courrier l'attend. Paris n'approuve toujours pas sa façon de voir concernant les Soeurs, l'économe, les novices-Frères africains et la dime. Encouragé par le Père Duparquet pour qui Congo et Cimbébasie ne font encore qu'un, le vice-préfet se décide à exposer directement à Rome sans passer par Paris, tous ces problèmes qui le préoccupent. Ce qui lui vaudra une verte semonce de la maison-mère. Puis une petite tournée d'une quinzaine de jours lui fait revoir le Loango, Pointe-Noire, Diosso et les bords du Kouilou, d'où il revient pour accueillir le 5 décembre les jeunes Pères Krafft et Lavadoux.

Il formait ces nouveaux venus à leur tâche de missionnaires, et attachait la rédaction d'un catéchisme fiote, lorsqu'une lettre de Boma lui fait part d'une terrible nouvelle.

Peu après son départ, le Père Schmitt, qu'il avait donc trouvé fatigué, avait ressenti au foie et à la rate des douleurs de plus en plus vives. Fièvres, vertiges, étourdissements, nausées et vomissements de bile le maintenaient au lit, lui interdisant toute alimentation, le privant de sommeil. Le mal ne cessant d'empirer, il demanda lui-même l'Extrême-Onction à son compagnon, le Père Visseq.

- Voyez, lui dit-il ensuite, j'ai déjà les mains et les pieds raidés et froids.

- Je vais vous chercher des couvertures.

- C'est inutile. Je crois bien que c'est fini.

Quelque temps après, le 5 février 1882, le premier supérieur de Boma rendait le dernier soupir.



Ce décès, avec quelle tristesse le Père Carrie l'annonce à Paris : "Il est difficile de trouver un meilleur confrère, un ami plus sûr et plus dévoué, un religieux plus exemplaire, un missionnaire plus zélé, plus doux et plus constant, écrit-il. C'est précisément au moment où la mission avait le plus grand besoin de lui, et à l'âge où il était mûr pour toutes sortes de travaux et de fonctions, que Dieu l'a trouvé mûr pour le ciel. Que sa sainte volonté soit faite."

Puis, le sacrifice accepté, il se rend à Boma où ne l'attend pas seulement la première des nombreuses tombes missionnaires qu'il aura à bénir tout au long de sa carrière au Congo.

Jadis, en 1878, M. Faro lui avait gracieusement cédé un terrain limitrophe de sa maison de commerce et de la mission. Deux ans plus tard, vendant à un autre commerçant portugais toutes ses factoreries, il prenait soin de se rendre par deux fois sur le terrain avec ce dernier et le Père Carrie, puis le Père Schmitt, pour montrer à son successeur les limites de la zone appartenant à la mission, limites que des bornes de pierre et des minguenques rendent d'ailleurs facilement repérables. Comme M. Faro, M. Rosa acceptait à la demande des chefs de leur verser en nature au nom de la mission qui les lui remboursait en espèces, les redevances traditionnelles concernant ce terrain.

Installé maintenant dans le pays, M. Rosa refuse de reconnaître la légitimité de cette donation. Quelques noirs qu'il a soudoyés, affirment même publiquement que le terrain lui appartient. Sournement d'abord, puis de plus en plus ouvertement, il fait dévaster par ses troupeaux de porcs et par son personnel les plantations des missionnaires.

Désireux d'aplanir amicalement cette difficulté, le Père Carrie va lui présenter l'acte de donation daté de 1878. M. Rosa refuse d'en reconnaître la valeur, et propose l'arbitrage du commandant d'un navire de guerre portugais ancré devant Boma. Fort de son droit, le Père Carrie n'accepte que l'arbitrage d'un officier français que récuse M. Rosa. En attendant la solution définitive, le Père Visseque protégera la zone contestée par un profond fossé que ne pourront franchir les porcs de son voisin.

Au Sogno que le Père Carrie visite sur le chemin du retour, il félicite le Père Augouard de son travail. La case d'habitation étant déjà terminée depuis un certain temps, ses compagnons lui sont arrivés. La chapelle et l'école sont en voie d'achèvement. Mais là aussi est remise en cause la cession du terrain qu'occupe la mission. Les Mossorongos semblent avoir totalement oublié qu'il a été jadis bénévolement cédé au Père Carrie, et que la mission le détient en toute propriété.

- Ils abattent impunément nos palmiers, se plaint le Père Augouard, et en tirent du vin de palme.

- L'autre jour, ajoute le Père Faxel, ils ont même prétendu que nous n'avions pas le droit de débroussailler autour de la mission.

Après quatre jours de patientes discussions en présence du roi, les Mossorongos promettent de respecter les droits des missionnaires. Tiendront-ils leurs promesses ? se demande, sceptique, le vice-préfet que la grande pirogue de la mission ramène à Banane.

A Landana une lettre de la maison-mère datée du 26 février l'appelle à Paris. Le Très Révérend Père Levavasseur est décédé après une année de supériorat général. Son successeur doit être désigné. "Maintenant que le nombre des membres de la mission a augmenté, vous avez le droit de venir assister au chapitre électif", lui écrit le Père Emonet, le premier Assistant, qui estime aussi que le Père Carrie a "besoin de venir se retremper à la maison-mère, afin de mieux s'inspirer des vues des supérieurs majeurs". On lui trouve trop d'indépendance dans ses jugements et dans ses actes.

Mais peut-il quitter le Congo, alors que le Père Schmitt vient de mourir, et que des événements imprévus peuvent rendre urgente la fondation définitive de la mission du Stanley-Pool ?

C'est ce qu'il répond, en demandant une fois de plus du personnel. Sans rancune, la maison-mère lui en promet. En juin, il recevra deux Pères et un Frère très expérimentés, les Pères Jauny et Paris et le Frère Savinien.

## DEUXIEME VOYAGE DE BRAZZA A LANDANA

Avant leur arrivée, un soir d'avril, un messenger lui apporte un billet urgent. Sur deux petites feuilles de papier, il déchiffre ces lignes rapidement écrites au crayon :

"Parti de la Station de Haut-Ogoue, fin décembre, j'ai passé par les sources de l'Ogoue et reconnu la contrée du sud, au point de vue de l'établissement de grandes voies de communications entre le Congo inférieur et l'Atlantique. Dieu merci, me voilà rendu, car je suis à bout de forces et épuisé. M. Michaud qui m'accompagne, n'est guère en meilleur état que moi. Parti de l'Europe depuis vingt huit mois pour un voyage qui ne devait en durer que huit, je suis dénué de tout, d'autant plus que ce dernier voyage a été prolongé au delà de mes prévisions. Une attaque imprévue des indigènes à 50 milles au nord du commencement des rapides du Congo m'ayant blessé six hommes - la moitié de mon personnel - j'ai dû, dans une contrée moins inhospitalière, attendre le rétablissement des blessés. Je suis accompagné depuis quinze jours par deux chefs et trente Bassoundis que j'ai décidés à venir ici pour leur commerce. Attendant que de vive-voix, je demande à votre mission une hospitalité qui nous est bien nécessaire, je vous prie de me croire votre reconnaissant et dévoué.

Tchimpuku, le 16 avril 1882

P.S. de Brazza

P.S. J'arriverai probablement demain. A M. le Rev. Père Carrie, supérieur de la mission de Landana, 'Nganga Nzambi', nom sous lequel j'entends depuis plus d'un mois parler de votre mission."

Après seize mois de silence, Brazza donnait de ses nouvelles. Chargé de vivres et de rafraîchissements, le messenger retourne vers l'explorateur qui arrive à la mission le lendemain vers 4 heures du soir en tête de sa petite caravane.

Brazza et Michaud sont dans un état pitoyable, leurs vêtements en haillons et les pieds en sang. Durant les cinq jours de repos qu'ils prennent à la mission, ils relatent au Père Carrie les détails de leur exploration et les résultats qu'ils en espèrent.

- En vous quittant en décembre 1880, dit M. de Brazza, j'ai tout d'abord envoyé à Paris le texte de mon traité passé avec le roi Makoko. Ceci fait, il me fallait renforcer la position de Malamine au Pool. J'espérais trouver dans ce but à Libreville non seulement le docteur Ballay, le compagnon de ma première remontée de l'Ogoue de 1876 à 1878, mais encore un important matériel dont un canon à moteur démontable que, par l'Ogoue et l'Alima, je voulais faire flotter sur le Congo. Malheureusement, seul M. Michaud m'attendait au Gabon. Ne pouvant m'attarder, nous remontons ensemble en pirogue l'Ogoue. A Franceville où l'on quitte le bassin de l'Ogoue pour pénétrer par l'Alima dans celui du Congo, une blessure au pied me retint deux mois. Dès que je pus marcher, nous partîmes repérer sur l'Alima l'endroit où Ballay pourrait assembler le canot et le mettre à l'eau. Il nous fallait aussi préparer au portage les villages situés sur les cent cinquante kilomètres de pistes qui relient de fleuve à l'Ogoue.

Revenant à Franceville en fin septembre 1881, j'y trouvai un de mes camarades de l'Ecole Navale, l'enseigne de vaisseau Mizon. Il venait, figurez-vous, prendre la direction de l'expédition. Le Comité français de l'Association Internationale Africaine, trouvant mes dépenses excessives, avait jugé bon de me remplacer. J'obtins toutefois d'envoyer à Malamine cinq porteurs chargés de ravitaillement, et je décidai de revenir à la côte non en descendant l'Ogoue, mais en l'explorant jusqu'à sa source et en traversant le bassin du Niari. C'est là que j'ai subi cette attaque imprévue dont je vous parlais dans mon billet.

Au cours de cette dernière exploration, j'estime avoir trouvé la route qui reliera le Pool à la côte. A mon avis, cette route doit partir de la baie de Loango, gagner la vallée du Kouilou-Niari, utiliser sur quarante milles environ une partie navigable de ce fleuve, et de là continuer en ligne droite sur le Pool. Elle est beaucoup plus courte que celle qui suit le cours du Congo, et oblige de descendre jusqu'à Banane.

-Loango, remarque le Père Carrie, deviendrait donc un centre important.

- Certainement. Du moins si mon traité avec le roi Makoko est ratifié. Et si mon successeur nous conserve le Pool. Ce qui n'est pas certain, car aussitôt après mon départ de Franceville, il donna l'ordre à Malamine d'abandonner son poste. Heureusement cet ordre fut transmis verbalement par un tirailleur noir que mon sergent refusa d'écouter. Mais s'il récidive en envoyant un blanc, Malamine sera bien forcé d'obéir.

Je ne vous cache pas que, dès mon retour en France, je secourrai l'opinion publique par une campagne de presse et de conférences. Je sais qu'en France on s'intéresse beaucoup au Congo. Le gouvernement se doit de ne pas l'abandonner à Stanley.

- Stanley n'a pas perdu l'espoir de vous supplanter. Après votre passage à Landana, j'ai envoyé, en avril 1881, il y a juste un an, le Père Augouard jeter les bases d'une mission au Pool. Savez-vous qui il rencontra en arrivant au Djoue ? Stanley lui-même, qui essayait de se faire accepter des chefs vassaux du roi Makoko. Il n'y réussit pas, du moins sur la rive droite. Mais le voyage du Père Augouard ne donna pas non plus les résultats escomptés.

- J'ai eu connaissance de ces événements. Que s'est-il donc passé exactement ?

- Stanley en personne, m'a raconté le Père Augouard, l'attendait au Djoue. Il lui conseilla de camper sur place, l'assurant que s'il continuait directement sur Mfoa, il serait mal accueilli. A tort ou à raison, le Père Au-

gouard suivit ce conseil, et le lendemain, quand il se présenta à votre poste, les Batekes le reçurent très mal, lui faisant même comprendre que plus vite il quitterait le Pool, mieux cela vaudrait pour lui. Stanley renchérit sur ces menaces, lui affirmant qu'il savait par ses espions que dans trois jours, tous les blancs présents au Pool seraient mis à mort. Le Père Augouard reprit donc le chemin de la côte.

- Cette histoire me paraît extraordinaire, car ni Malamine, ni les vassaux du roi Makoko n'avaient intérêt à refuser au Père Augouard de s'installer au Pool. Seul Stanley pouvait le redouter. N'aurait-il pas montré tant d'amabilité au Père Augouard uniquement pour le compromettre ? Que fit-il après le départ du Père Augouard ?

- Il traversa le Pool, et s'installa sur la rive gauche, à Ntamo, à l'entrée des rapides, chez le chef Ngalieme-Ngalion, vassal rebelle de Makoko qu'il gagna par de nombreux présents, puis à Nchassa chez le chef Tchoulouba.

- Il ne vous reste plus, mon Père, qu'à regagner le Pool.

- C'est bien mon désir, Monsieur de Brazza. Mais ce premier voyage nous a déjà coûté cinq mille francs, et je ne veux plus, cette fois, connaître de demi succès. Dès que la situation sera un peu clarifiée au Pool, vous nous verrez chez les Batekes.

- Dans ces conditions, vous y serez bientôt. J'en suis tellement persuadé que je vous laisse ma carabine Winchester à douze coups. Vous la donnerez au Père qui montera là-bas. Qui pensez-vous envoyer ?

- Très probablement encore le Père Augouard.

- Où est-il en ce moment ?

- De l'autre côté du fleuve, à Saint-Antoine-du-Sogno. Il relève depuis six mois cette vieille mission qui date de l'ancienne occupation portugaise. Malheureusement, nos paroissiens nous font passer depuis toujours par des alternatives d'espoir et de désespoir. Récemment, le Père Augouard a dû s'armer d'un bâton pour calmer et faire fuir trois cents de ces Mossorongos qui venaient une fois de plus revendiquer des droits absolument illusoire. J'ai estimé que cela suffisait, et lui ai donné l'ordre d'arrêter les travaux et d'aller construire l'église de Boma.

Puisque vous partez à Paris, pourquoi n'iriez-vous pas plaider ma cause auprès de mes supérieurs ? Il me faut non pas un missionnaire, mais deux outrois pour le Pool, et autant pour le Loango, où il est tout aussi urgent d'ouvrir une mission.

## LES PORCS DE M. ROZA ET L'ARBITRAGE INTERNATIONAL

MM. de Brazza et Michaud partis, le Père Carrie fait part de ses projets à ses compagnons, les Pères Gaëtan et Krafft :

- Depuis 1876, leur dit-il, le roi de Loango et ses gens nous demandant chez eux. La salubrité du pays, l'importance de sa population, la sûreté de sa baie ont rendu depuis longtemps très prospère ce point de la côte. Si les projets de M. de Brazza se réalisent, cette rade deviendra la porte de l'intérieur. Le roi nous offre tout le terrain que nous voulons, et un commerçant met sa boutique en vente. Ne pensez-vous pas qu'il serait temps de penser sérieusement au Loango, et d'acquérir cette factorerie ?

- Combien M. Saboga demande-t-il pour son immeuble ?

- Deux à trois mille francs, y compris le mobilier et le petit terrain



qui l'entoure. Des dons reçus de France convrent largement cette somme.

- Le bâtiment n'est pas tout, objecte le Père Gaëtan. Il faut aussi des missionnaires. En aurez-vous pour le Pool et pour Loango ?

- Je le pense. D'ailleurs, si les Mossorongs continuent à nous tracasser, nous serons obligés de fermer Saint-Antoine.

- Dans ces conditions, allons nous installer à Loango.

- J'y vois un dernier avantage, conclut le Père Carrie. C'est de pouvoir nous y réfugier au cas où le Portugal annexerait le Ngoio et le Cacongo. L'Angleterre ne l'en empêcherait plus, paraît-il.

La décision d'ouvrir Loango prise, le Père Carrie est appelé d'urgence à Boma. M. Roza a adressé un ultimatum au Père Augouard. Trente jours sont accordés à la mission pour évacuer le terrain en litige. En attendant, le commerçant excite ses manoeuvres à frapper et à emprisonner les écoliers. Lalla, le cuisinier, a été roué de coups de matchette.

- J'avais remplacé les fossés du Père Visseg, qui n'empêchaient pas les porcs de passer, explique le Père Augouard au Père Carrie dès son arrivée. Malgré cela, toutes les nuits, le troupeau pénétrait dans nos plantations. Nous sommes sûrs d'ailleurs qu'on les aidait à défoncer la clôture. Si bien qu'exaspéré, le Père Levadoux prit un matin son fusil et tira sur une bête qu'il abattit sur place. Dans l'après-midi, je recevais une lettre d'insultes et de menaces. M'efforçant d'arranger les choses à l'amiable, je fus sommé d'avoir à rembourser le prix du porc séance tenante. J'acceptai, à condition que les dommages causés depuis longtemps par les troupeaux nous soient payés. C'est alors que devant les européens et africains présents dans sa factorerie, M. Roza me menaça de tuer nos écoliers si je ne m'exécutais pas, me gratifia moi et ma mère d'épithètes que je ne puis déceimment vous répéter, et levant la main, m'aurait frappé sans l'intervention d'un de ses collègues portugais.

Là-dessus, je vous ai écrit, car je ne veux plus traiter avec ce grossier personnage. Depuis, ses troupeaux sont chez eux dans nos plantations et notre cuisinier a été assailli une nouvelle fois par une troupe de bandits. Si ce terrain ne nous était absolument indispensable, je serais tenté de le lui laisser, tellement cette question finit par m'obséder.

- Je vais lui parler, déclare le Père Carrie. Peut-être serai-je plus heureux que vous.

Il est de retour peu après.

- M. Roza, dit-il, en appelle au gouverneur de Loanda. Et moi, à l'amiral commandant la division navale de l'Atlantique sud.

- Que l'amiral s'arrange donc avec le gouverneur. Pour moi, mon travail est terminé. J'ai hâte de quitter Boma et de retrouver mes sauvages Mossorongs. Je les préfère mille fois à votre M. Roza.

- Les Pères Jauny et Paris et le Frère Savinien viennent de nous arriver à Landana. Le premier a été missionnaire à l'île Maurice et me paraît capable de remplir des fonctions importantes, y compris celle de premier vicaire apostolique du Congo ; le deuxième fut économiste de notre séminaire de Chevilly. Quant au Frère, c'est, figurez-vous, un ancien cuirassier de Gravelottes. On le dit extrêmement capable. Je vous le donnerai pour Saint-Antoine. Il tiendra tête aux Mossorongs. Retournez donc à Saint-Antoine, tout

en vous préparant à repartir au Pool. Je mettrai ici le Père Gaſtan, bien qu'après quatre ans de séjour, il soit déjà à bout de souffle. N'oubliez pas qu'à Saint-Antoine, vous êtes en territoire portugais. Une lettre très aimable de M<sup>re</sup> Neto me le rappelait récemment. L'évêque de Loanda me demandait aussi l'autorisation d'ouvrir une mission portugaise à Cabinda.

- Il ne sait donc plus quoi faire de ses prêtres ?

- J'en doute fort, puisqu'il voudrait nous confier son séminaire de Loanda. Cette lettre lui a été dictée par le gouvernement portugais qui, encouragé maintenant par l'Angleterre, prépare tout simplement l'occupation de la rive droite du fleuve.

- C'est en effet bien probable. Avez-vous accepté ?

- Je n'ai ni accepté ni refusé, car je crains, en cas de refus, des représailles contre Saint-Antoine. Pour une fois, les prétentions de M<sup>re</sup> Le Berre me rendent service. Puisque l'évêque de Libreville prétend avoir juridiction sur toute la rive droite du Congo, c'est à lui d'accepter ou non les missionnaires portugais à Cabinda. C'est ce que j'ai répondu à M<sup>re</sup> Neto. Pour le moment, d'ailleurs, le Pool et Loango me préoccupent beaucoup plus que Cabinda. C'est pourquoi je pars demain rencontrer l'expédition belge de Noki. M. Stanley s'y trouve en ce moment. Il a dû recevoir des instructions du roi des Belges, à qui j'ai écrit sans passer par Paris qui arrête toutes mes lettres. Je lui signale notre existence, et lui demande d'utiliser nos missions en faveur de l'œuvre civilisatrice qu'il entreprend au Congo.

De Noki, le Père Carrie redescend très satisfait. "Stanley, dit-il, bien que malade et rentrant en Europe, s'est montré extrêmement aimable. Il m'a présenté son successeur, une vieille connaissance, un allemand, le docteur Pechuel-Loesche. Ce docteur et son compagnon, le docteur Falkenstein, nous ont aidés, il y a sept ans, à résister à une petite révolte des villages des environs de Landana. Stanley et lui se mettront à notre disposition, lorsque nous retournerons au Pool. Il paraîtrait cependant qu'il y a plus de poste français. Un sous-ordre de M. Mizon, un certain quartier-maître Guiral, serait allé lui-même signifier à Malamine d'avoir à abandonner le Pool. Et tous deux seraient repartis sur Franceville."

Revenu à Landana, après avoir passé quelques jours à Saint-Antoine, où les Mossorongo font preuve, pour l'instant, de dispositions pacifiques, le Père Carrie trouve ses écoles ravagées par une épidémie de fièvre typhoïde. "Le roi de Loango et d'autres princes ont immédiatement retiré leurs enfants, lui annonce le Père Gaſtan en l'accueillant. Les soins du docteur Lucan n'ont pas encore réussi à enrayer le mal. Si nous n'arrivons pas à conjurer l'épidémie, la réputation de notre école est compromise pour longtemps."

Peut-être le fléau serait-il dû à la mauvaise qualité de l'eau ou à une insuffisante aération des bâtiments scolaires. Le Père Carrie fait creuser un nouveau puits, et affecte aux enfants les bâtiments déjà construits pour les Soeurs sur le mont Saint-Pierre.

Croisant au large de l'Amérique, l'amiral ne peut se rendre à Boma. Il charge un de ses officiers, le capitaine de frégate Glon-Villeneuve, commandant l'éclaireur d'escadre "Le Second", d'arbitrer le conflit qui oppose le Père Carrie et M. Roza. Au début de septembre, le navire de guerre prend à son bord le vice-préfet. Mais l'arbitrage de l'officier français sera lui aussi

récusé, et le litige soumis en définitive aux gouvernements français et portugais.

Autre déception, due cette fois à un journal de France. Le "Figaro" s'était intéressé aux voyages de M. de Brazza et avait publié dans ses colonnes de nombreux extraits du carnet de route de l'explorateur. Le Père Carrie espère attirer sur ses missions la sympathie et les secours des lecteurs du journal. Il lui adresse un long récit de l'histoire de sa préfecture, des visites de M. de Brazza à Landana et de la première tentative d'installation au Pool. Le journal n'en accusera pas même réception.

#### ACHAT D'UN TERRAIN A LOANGO - ARRIVEE DES SOEURS DE SAINT-JOSEPH DE CLUNY

Du moins la venue des Soeurs de Saint-Joseph de Cluny est-elle maintenant décidée et proche. De nombreux contre-temps l'ont retardée ; insécurité et manque de ressources dans les débuts, espoirs que donnèrent un certain temps les religieuses africaines de "Ngazobil" au Sénégal, sévérité jugée excessive par le Supérieur Général d'un premier projet de contrat avec les Soeurs. Le 15 octobre 1882, il pouvait cependant écrire au Père Duparquet : "Toutes les maisons des Soeurs sont faites et prêtes à monter. Nous allons commencer à les faire demain. Cela ira vite ; dans deux mois et demi, nous recevrons les quatre Soeurs de Saint-Joseph demandées. Convention avec elles, acceptée, détaillée et pointillée dans le sens que vous indiquez".

Tous deux, forts de l'expérience acquise avec leurs grands écoliers, craignaient beaucoup que les futures élèves des Soeurs ne retirent de l'éducation reçue, que des goûts de luxe et de facilité de vie, et qu'une formation trop européenne ne les détache de leur milieu africain et n'en fassent des épaves recherchées par les commerçants européens et non des épouses chrétiennes pour leurs grands garçons. Aussi un règlement comportant cinq longues pages précisait-il aux Soeurs comment elles auraient à former et à instruire les jeunes Africaines. En pareille matière, le Père Carrie se défend d'innover : "Pour l'éducation des jeunes filles, spécifie le règlement, les religieuses devront s'inspirer de l'esprit du Vén. Père Libermann et suivre le plan que lui-même a tracé dans les lignes suivantes : 'Les missionnaires éviteront avec soin de déranger les habitudes qui tiennent au caractère des peuples africains et à la nature du pays, lorsqu'elles ne sont pas opposées à la loi de Dieu, et de les former au genre de vie européen. Ils chercheront à les perfectionner dans leur genre de vie et dans leurs habitudes ordinaires'."

Cette même lettre annonce qu'il revient de Loango, où le 11 octobre Sa Majesté Mani Makosso Chikoussou, roi de Loango, le Mamboma Bitoumbou, capitaine, le Mamboma Mavinga de Loubou, distributeur des terres et Pedro Gimbel, chef du village de la Martinique, ont cédé en toute propriété au Père Carrie un terrain de cent hectares, limité comme suit :

"limité comme suit :

- au Nord, par la baie de Loango
- à l'Est, par la vallée Loubenda qui, dans son entier, fait partie de la propriété cédée à la mission catholique
- ..au Sud, par les limites posées d'un commun accord par les parties contractantes

"Cette concession est faite au R.P. Carrie moyennant la somme de 50 (cinquante) pièces ou cortades et un baril de tafia de 25 (vingt-cinq) gallons, somme qui sera payée une fois pour toutes.

"En outre, la mission paiera annuelle à titre d'impôt :

- 1° - Au Roi, 2 gallons de tafia par mois
- 2° - Au Mamboma de Loubou, 1 gallon de tafia par mois.

"À ces conditions la mission sera libre de toutes autres redevances ou coutumes, de toutes visites onéreuses de la part des chefs du pays et sera protégée et défendue dans ses droits de propriété par les dits chefs toutes les fois que besoin sera."

M. Saboga, commerçant, "Encaregado de Castro et Leitao", et MM. José dos Santos et José Aloes da Costa, "Empregado de Castro et Leitao", signaient eux aussi le contrat et reconnaissaient que les croix apposées étaient bel et bien les signatures du roi et des deux Mambomas. Comme le terrain cédé renfermait les établissements de M. G. Saboga et de MM. Castro et Leitao, le contrat signalait aussi que des limites avaient été reconnues d'un commun accord entre les deux maisons et le Père Carrie.

Toutes les signatures n'empêchèrent pas le Mamboma de Loubou d'offrir, trois mois plus tard, à un nouvel acquéreur, M. Pichot, toute la partie située en bordure de mer, après avoir fait arracher les bambous que le Père Carrie avait soigneusement plantés pour délimiter son bien.

Apprenant cette duplicité, le commerçant français s'empressa aussitôt d'accourir à Landana pour rassurer le Père Carrie et lui présenter ses excuses.

Peu après son départ, le 19 janvier 1883, une bruyante décharge de mousqueterie annonce à tout Landana l'arrivée tant de fois remise des quatre Soeurs de Saint-Joseph de Cluny. De leur résidence du Mont Saint-Pierre où elles ont comme voisins le docteur et Mme Lucan, elle dominent l'immensité de l'océan brisant sa barre écumeuse sur la plage, et les factoreries disséminées sur la côte jusqu'au Tchiloango ; et de l'autre côté la vallée où s'étendent les bâtiments et les plantations de la mission, jusqu'aux bords marécageux de la rivière ; et plus loin, l'escarpement des collines boisées, où des nuages de fumée stagnent au dessus des arbres signalent la présence des villages.

En même temps que les Soeurs, le Père Carrie reçoit deux nouveaux missionnaires : le Père Heim et le Frère Vivien, et les premières machines d'une petite imprimerie, d'où sortiront, au fil des ans, de nombreux ouvrages en langues du pays et tout d'abord des catéchismes.

## VOYAGE EN FRANCE DU PERE CARRIE

De Paris on ne cesse d'inviter le vice-préfet à venir prendre contact avec ses supérieurs. D'année en année, le voyage a toujours été remis. À Landana, il semble maintenant indispensable. L'existence même de la préfecture n'est-elle pas gravement menacée ? Non qu'elle s'étiole ! Elle compte, au contraire, trois stations, neuf églises ou chapelles, une quinzaine de missionnaires, et, de cinq cent cinquante chrétiens en 1881, le chiffre est passé à huit cents, en cette année 1883, moins de dix ans après l'ouverture de la préfecture à Landana.



Le danger vient de l'extérieur. Du Portugal tout d'abord, dont le drapeau flotte maintenant sur presque tous les villages du Ngoio et du Cacongo, dont les chefs comblés de présents, de distinctions et de décorations portent fièrement dans les grandes circonstances les uniformes chamarrés d'or de l'armée portugaise.

En France, sous la pression de l'opinion publique, le gouvernement a accepté finalement de ratifier tous les traités signés par Brazza. Les nouveaux territoires qui se placent sous sa protection ont été rattachés au Gabon. Ce qui permet à son évêque, M<sup>gr</sup> Le Berre, d'en revendiquer plus que jamais la juridiction. Une circulaire datée du 3 décembre 1882 préciserait qu'elle englobe évidemment le Stanley-Pool et le pays des Batekes.

Enfin, le Père Carrie n'ignore pas que S.E. le Cardinal Lavigerie a reçu, dès 1880, la charge de quatre missions importantes au centre de l'Afrique. Si les frontières des deux premières qui englobent la région des Grands Lacs Victoria-Nyanza et Tanganika et une partie de la mission du Zanguebar, sont bien connues, puisqu'elles ont été fixées par un décret du 27 septembre 1880, il n'en est pas de même pour celles du Haut-Congo septentrional et du Haut-Congo méridional, le cardinal Siméoni, préfet de la Sacrée-Congrégation de la Propagande, les ayant confiées au cardinal Lavigerie par une simple lettre privée.

Soucieux de ne pas placer ses missionnaires hors de sa propre juridiction, légitimement désireux de ne rien entreprendre dans des territoires qui ne lui appartaient pas, le Père Carrie était anxieux de connaître les limites de ces dernières missions, d'autant que, d'après certaines rumeurs impossibles à contrôler, puisque la lettre du cardinal Siméoni n'avait pas été rendue publique, l'archevêque d'Alger aurait demandé que ses missions s'étendissent jusqu'au Pool.

Profitant d'un voyage à Paris de l'éminent prélat, en août 1881, M<sup>gr</sup> Le Berre et le Père Duparquet avaient bien obtenu de lui quelques éclaircissements : "Je vous accorde volontiers, leur avait dit l'archevêque, le droit de vous établir en toute indépendance, sur le cours du Congo, jusqu'au delà du Stanley-Pool, et d'occuper aussi la vallée qui se trouve sur la rive gauche du assai, pourvu que vos établissements se trouvent à vingt lieues au moins de ceux de mes missionnaires."

Le cardinal n'ayant aucun missionnaire au Congo, M<sup>gr</sup> Le Berre et le Père Duparquet s'étaient estimés satisfaits. Et le Père Carrie avait poursuivi ses projets d'installation à Brazzaville et sur le Haut-Fleuve. Mais il apprenait ces derniers temps, que des missionnaires d'Alger ne tarderaient pas à arriver au Congo.

Il devenait donc urgent, estimait-il, de fixer à l'apostolat des missionnaires et à la juridiction de leurs chefs, des frontières précises, et si possible, de mettre à la tête du Congo, un évêque.

Rappelé de Saint-Antoine où il se morfond, le Père Augouard remplacera le Père Carrie pendant son absence. Plus patient, et parlant très bien le dialecte des Mossorongos, le Père Visseque prendra sa place au Sogno où il retrouvera le Père Faxel et le Frère Savinien, tandis que le Père Heim rejoint les Pères Gaëtan et Levadoux à Boma.

Le 3 mars, le vice-préfet s'embarque, achète 4.250 francs la factorerie Saboga, ses dépendances et son mobilier en faisant escale à Loango, et arrive à Paris le 15 avril.



## CHAPITRE X

LES PORTUGAIS A LANDANA

En trois courtes semaines, car il prévoyait que d'importants événements se dérouleraient sans tarder au Congo, le Père Carrie obtenait satisfaction sur l'ensemble des problèmes qui avaient motivé son voyage.

A la maison-mère, le nouveau Supérieur Général, le Très Révérend Père Emonet l'accueillait avec une cordialité qui le toucha d'autant plus qu'il s'attendait à quelques reproches. "Je ne me serais jamais attendu à pareille accueil, écrira-t-il au Père Duparquet, dès son retour à Landana. Nous n'avons pas eu la moindre difficulté à nous entendre. Quel excellent homme que le Révérend Père Général ! On lui parle quand on veut, autant qu'on veut, et comme on veut."

La question primordiale, celle de la délimitation des deux missions du Gabon et du Congo, fut précisée une fois de plus, du moins de façon provisoire, car la Sacrée Congrégation de la Propagande refusait d'intervenir, estimant que l'avenir politique de ces pays se modifierait sous peu. "Le vicaire apostolique du Gabon et le Préfet du Congo relèvent tous deux de votre société missionnaire, répondait-elle au Supérieur Général. Qu'ils décident entre eux des limites de leurs juridictions."

La maison-mère avait donc fixé cette frontière au troisième degré de latitude sud. Mgr Le Berre donnerait son accord par écrit, lorsque, revenant au Congo, le Père Carrie passerait à Libreville. En réalité sa signature fut difficile à obtenir. "Ce bon évêque s'y refusa d'abord formellement, avouera le Père Carrie au Père Duparquet dans la lettre qui lui racontait son voyage en France. Il me dit toute espèce de bonnes paroles fort désagréables. Je tenais ferme et après deux rudes assauts et cinq jours de réflexions, il consentit enfin à signer le document à peu près dans les mêmes termes que celui de Paris. Nous sommes donc à l'abri de ce côté."

Mgr Le Berre était cependant un homme d'une grande charité. Son peu d'empressement se justifiait en partie. Il s'en explique et s'en excuse avec beaucoup d'humilité dans une lettre datée du 22 août 1883 : "Je vous demande bien pardon, écrivit-il au Père Carrie, du peu de bonne grâce que j'ai mis à signer les conventions que vous m'avez présentées dernièrement à Sainte-Marie. Veuillez, je vous prie, mon cher Père, oublier et me pardonner les dispositions que j'ai manifestées en cette circonstance. Elles étaient occasionnées par l'importance que je continuais à attacher aux propositions (que j'avais) soumises à la Propagande concernant l'objet de ces conventions. Il m'a coûté de les signer, alors que cette Sacrée Congrégation n'avait encore donné aucune solution aux demandes qui lui étaient faites."

A Paris, le Père Carrie avait aussi obtenu l'assurance de pouvoir envoyer ses missionnaires au Pool sans empiéter sur les prérogatives du cardinal Lavigerie.

Il s'était enfin assuré le concours d'une Association missionnaire de Bavière qui mettrait à sa disposition des prêtres et des laïcs et financerait les oeuvres qu'avec son consentement elle entreprendrait au Congo. Un jeune officier bavarois, envoyé en avant-garde à Landana, monterait au Pool avec le Père Augouard. Si la maison-mère n'acceptait qu'avec beaucoup de réticence cette initiative, prévoyant des complications du côté du gouvernement, elle agréait maintenant le système d'économat, tel que le Père Duparquet l'avait organisé, autorisait la dime, mais "sous un autre nom", et tolérât les soutaines blanches, "tout en désirant nous voir retourner au noir".

Pour gagner du temps dans le nivellement des terrains, et surtout le transport des charges de la plage à la mission, le vice-préfet achetait deux Decauville pour Landana et Loango : "Les rails coûtent cinq francs le mètre, le prix des wagonnets varie de quarante à deux cents francs selon les types".

Par contre, il n'est pas question pour le moment de transformer la préfecture en vicariat apostolique. "Il ne faut pas y penser, écrivait-il le 29 avril au Père Augouard en lui annonçant son retour. Ce sera pour un peu plus tard, si surtout la mission continue à se développer."

Ces points acquis, le Père Carrie revenait donc en hâte à Landana, où il débarquait le 3 juillet. Comme il l'avait prévu, bien des événements étaient survenus durant son absence.

#### LA FRANCE A LOANGO ET A POINTE-NOIRE

A Paris, les Chambres, après avoir ratifié le traité Brazza-Makoko, ont, dans les premiers jours de l'année, accordé à l'explorateur, promu lieutenant de vaisseau, une subvention de 1.275.000 F, et l'ont placé à la tête d'une nouvelle mission dite de l'Ouest africain qui ne groupe pas moins de quarante quatre européens.

Le premier soin de Brazza, qui porte le titre de Commissaire général du gouvernement, est d'assurer sur la côte un débouché à son territoire du Pool. Mais n'est-ce pas déjà un peu tard ? Quelques uns des cent agents européens qui travaillent sous les ordres de Stanley au Congo, opèrent dans la vallée du Niari-Kouilou que doit suivre la route du Pool. Ils y ont déjà fondé plusieurs postes assez loin en amont du fleuve.

Retenu en France par les préparatifs de son expédition, Brazza donne l'ordre au lieutenant de vaisseau, commandant l'avis "Le Sagittaire", d'installer dans les plus brefs délais une base française à Loango et à Pointe-Noire.

Le 14 mars, le commandant Cordier obtient du roi de Diosso un vaste terrain à l'extrémité d'un promontoire appelé la Pointe Indienne, qui limite, au sud, la baie de Loango. Il y débarque avec un détachement de marins.

De Pointe-Noire, où il se présente le 18, le commandant demande des interprètes au Père Augouard qui lui envoie Djimi, un grand écolier qui a fait



ses preuves au cours du voyage au Pool, et lui conseille de s'assurer les services d'un ancien élève de Landana, le propre neveu d'André Loemba, François-Marie Ntambou.

Malgré ses interprètes, le commandant Cordier se heurte à un refus catégorique du chef. "Si vous laissez les Français s'installer à Pointe-Noire, lui ont affirmé les commerçants portugais, ils vous enlèveront votre commandement. Demandez la protection de notre canonnière "Bengo". Ils n'oseront pas vous attaquer." D'ailleurs les Français n'ont-ils pas déjà pris comme otage son neveu Ntambou, puisqu'on le voit entre leurs mains ?

Bon gré, mal gré, le commandant doit exécuter les ordres reçus. Il passe outre à ce refus, et installe solidement une section de débarquement à l'extrémité de la presqu'île rocheuse qui, de l'autre côté de la baie de Pointe-Noire, fait pendant à la Pointe-Indienne.

Il lui coûte cependant de s'imposer par la force. Si André Loemba refuse de le recevoir et de l'entendre, peut-être acceptera-t-il d'écouter les missionnaires de Landana. Et le "Sagittaire" descend vers le sud, une fois assurée la sécurité de la petite garnison. Mais les fêtes de Pâques sont proches et le Père Augouard n'est guère disposé à quitter sa mission en ce moment, d'autant qu'il ne convient guère, estime-t-il, à un missionnaire de jouer un rôle politique.

- Vous préférez donc, lui rétorque le commandant Cordier, voir Stanley ou les Portugais installés dans quelques mois à Pointe-Noire, et mes marins ouvrir le feu sur les guerriers d'André Loemba qu'encourage la présence de la canonnière portugaise.

L'officier a touché la bonne corde. Le Père Augouard monte à bord. Débarqué de nuit sur la plage de Pointe-Noire, il se présente au chef le matin à l'aube, comme s'il ignorait tout de la présence et des desseins de l'avis, et venait simplement demander à André Loemba des porteurs pour un prochain voyage au Pool. Puis tout naturellement la conversation s'engage sur le navire de guerre que l'on aperçoit en rade, et montrant au chef l'intérêt qu'il aurait à faire la paix avec les Français qu'a acceptés le roi de Loango, il le décide à rencontrer le commandant Cordier. A la colère des Portugais, les deux hommes signeront le 21 juin un traité d'amitié qui accorde à la France toute la bande côtière comprise entre l'extrémité de la Pointe-Noire et la factorerie portugaise Santos et Imao.

De Pointe-Noire, le Père Augouard continue sa route sur Loango, où selon les directives du Père Carrie, il achète, le 25 mars, moyennant cinquante livres sterlings, la factorerie Maïa enclavée, comme celle de M. Saboga, dans la concession cédée à la mission par le roi le 11 octobre précédent.

Quand, le 1<sup>er</sup> avril, il revient à Landana, une corvette de guerre portugaise croise au large du Cacongo ; partout flotte le drapeau portugais, une fois de plus, les villages de l'intérieur ont été ameutés contre la mission et la maison française, et le Portugal a installé officiellement un agent à Banane.

- M. Leitao, ajoute le Père Jauny qui lui raconte tous ces événements, vous en veut mortellement de l'aide que vous avez fournie au commandant Cordier. Il prétend que les côtes d'Afrique appartiennent au Portugal, jusqu'au Gabon, et que vous avez coopéré à un vol. Comme vous pouvez le constater, il a fait hisser le drapeau portugais sur la colline, derrière la mission. J'ai l'impression que si la France ne bouge pas, Landana où nous sommes vingt quatre Français sera portugais d'ici peu.

- J'en suis persuadé moi aussi. Dès ce soir, je communiquerai tous ces détails à M. d'Hespel, le chef du poste français de Pointe-Noire. J'ai maintes fois supplié le commandant Cordier de devancer les Portugais à Landana. Si vous ne vous y installez pas, lui disais-je en reprenant son propre argument, les Portugais s'y installeront. Le préférez-vous pour le bien des Africains ?

- Que répondait-il ?

- "Un officier n'a pas le droit d'engager son pays. Les ordres que j'ai reçus, ne concernent que Loango et Pointe-Noire".

- Brazza arrive à Libreville avant la fin du mois. Signalez-lui nos craintes.

- Il les connaît bien. Mais Landana ne l'intéresse pas. Ce n'est pas d'ici que partira sa route du Pool.

Dès relations amicales s'établissent avec le poste de Loango, confié maintenant à un jeune polytechnicien de vingt sept ans, M. Albert Dolisie dont le Père Augouard a aussi fait la connaissance. Il en apprécie la complaisance, la vivacité d'esprit, la verve souriante et malicieuse et la parfaite distinction. On se fournit mutuellement denrées et objets de première nécessité. Dolisie presse le Père Augouard de venir s'installer à Loango : "Nous sommes maintenant, lui écrit-il le 12 juin, huit membres de la mission de Brazza. Nous occupons une maison située à l'entrée de la lagune. Elle a été achetée à M. Marsius. La petite colonie naissante a grande envie de vivre ; et elle deviendra florissante le jour où les Pères installés à Landana pourront lui venir en aide. Nous avons besoin d'eux et les attendons avec impatience". Une semaine plus tard, il envoie à Landana deux tentes. Elles seront utiles pour monter au Pool. En échange, il voudrait bien un lit de camp.

#### LE PERE AUGOUARD AU POOL - LE PERE CARRIE A LOANGO

C'est dans cette atmosphère de tension politique que le Père Carrie débarquait le 3 juillet 1883, après cinquante et un jours de traversée. Pères, Frères, Soeurs, les six latinistes, les sept postulants Frères africains, les écoliers et les six premières écolières des Soeurs, l'attendent sur la plage. Les Soeurs toutes heureuses de lui présenter leurs élèves.

- Vous nous assuriez, mon Révérend Père, lui glisse avec malice la Soeur André, pendant qu'ils se dirigent vers la mission, qu'en Afrique la femme est beaucoup moins considérée que l'homme. Comment se fait-il donc que chacune de nos filles vaut environ mille francs, tandis qu'on vous cède vos garçons pour moins de cent francs ?

A peine installé chez lui, le Père Carrie envisage avec le Père Augouard la situation du Congo :

- Portugais et Anglais, lui dit ce dernier, sont à l'affût des moindres gestes des Français. Rien que trois navires de guerre portugais et deux navires anglais surveillent constamment les évolutions du "Sagittaire". Et il lui parle de l'agent portugais installé à Banane, des manœuvres surnoises de M. Leitao qui multiplie ses largesses et accuse les Pères de vouloir annexer Landana, des drapeaux portugais qui flottent partout au Sogno et au Cacongou.

- Nous n'avons plus d'illusions à nous faire, répond le Père Carrie. Les Portugais sont capables d'occuper Landana d'un jour à l'autre, et, par le fait même, Boma et Saint-Antoine. Si nous voulons sauver la Préfecture, il faut donc nous installer au plus tôt au Loango et au Pool. En France on nous y croit déjà. Quand pensez-vous pouvoir partir ? Je vous donnerai comme compagnons le Père Krafft et le Frère Savinien.

- Le commandant Cordier m'a promis de me transporter sur son navire, et le chef André Loemba de me recruter des porteurs. Si navire et porteurs sont prêts au début d'août, je partirai à cette date.

- Nous irons ensemble jusqu'à Boma ; puis je reviendrai fonder Loango.

- Il est temps. A Tchissanga, entre Loango et le Kouilou, Stanley a établi un poste que commande le capitaine Elliot. C'est vraiment entre lui et Brazza une course de vitesse. Brazza est heureusement mieux placé que son rival. Un incident imprévu et comique vient de lui donner à Loango un emplacement privilégié. Le commandant Cordier m'a raconté l'événement lors de sa dernière escale. Arrivé au Gabon à la fin d'avril, Brazza avait accompagné lui-même jusqu'à Lambaréné les agents qu'il lançait sur l'Ogoue. Ils doivent établir des postes relais le long du fleuve, et atteindre l'Alima et le bassin du Congo. A la mi-mai, le Commissaire général est de retour à Libreville. Il en repart aussitôt sur l' "Oriflamme" avec le personnel de l' "Ouest Africain" qui relèvera à Loango et à Pointe-Noire, les marins du "Sagittaire". Il s'apprêtait à regagner l'Ogoue, lorsqu'une de ses baleinières chavira dans la barre de Loango. Les matelots se débarrassèrent de leurs habits pour la remettre à flot plus aisément. Mais la baleinière redressée, leurs vêtements ont disparu. Au loin un groupe de pêcheurs se moquent d'eux et se sauvent en emportant leur larcin. Brazza se promet de punir ce méfait. Apprenant que les voleurs avaient agi sous l'instigation d'un chef, il va se plaindre au roi qui répare l'insulte en donnant à Brazza une partie du territoire du coupable ; si bien que maintenant, ils sont installés dans un endroit beaucoup plus agréable, près du gouffre de Diosso, à proximité d'une source d'eau douce, et non plus sur l'aride Pointe Indienne. Pour une fois, reconnaît Brazza, le hasard lui a fourni l'occasion d'obtenir vite et sans coup férir un territoire que convoitaient déjà ses rivaux.

Moins de quinze jours plus tard, le 17 juillet, le commandant Cordier donne de ses nouvelles. Il propose au Père Augouard d'emmener sa caravane dans les premiers jours d'août, à condition, précise-t-il, que l'officier bavarois n'en fasse pas partie : "La mission française, écrit-il, par l'introduction de catholiques allemands quoique sous sa dépendance, s'engage dans une mauvaise voie, et pourra de ce fait, au bout de peu de temps, se trouver isolée de tous. Pour moi, je suis forcé d'en avertir ; et je ne saurais prêter mon concours à la mission, que sur l'assurance formelle que la personne allemande ne sera pas dirigée sur Stanley-Pool. Si vers le 2 ou 3 août je trouve une lettre du Père Carrie m'informant de ses résolutions dans le sens indiqué, je ne demande pas mieux que de faire entièrement profiter la mission de mon voyage

au Congo. Dans ce cas je m'arrêterai à Landana." Le veto est d'autant plus formel que le premier chef de poste de Loango, M. Dolisie, que remplace le lieutenant de cavalerie Menchon, montera aussi avec le Père Augouard au Pool, où Brazza qui vient par l'Ogoue, doit les rejoindre dans les derniers jours d'août. Or Albert Dolisie est non seulement polytechnicien, mais encore ancien officier d'artillerie.

La France souffre toujours de sa défaite, pense le Père Carrie qui, mis en demeure de choisir, décide après bien des hésitations, de renvoyer en Europe l'officier bavarois. Il communique sa décision au commandant Cordier qui, par retour du courrier, lui répond : "J'ai reçu, hier soir, votre lettre par l'intermédiaire du poste de Loango, et je l'ai lue avec une vive satisfaction. Je porte trop d'intérêt à l'oeuvre que vous poursuivez et qui mérite la sympathie de tous comme la seule tentative de véritable civilisation en Afrique, pour ne pas applaudir à la détermination que vous avez prise. Je ne puis prévoir les jugements que l'on portera à Paris, à Ratisbonne ou à Rome sur cet incident. Mais je sais bien que votre conscience de chef de mission doit être tranquille, parce que cette décision pénible pour vous, est conforme aux véritables intérêts spirituels et matériels de votre oeuvre."

En même temps qu'il pense à Loango et au Pool, il tente encore de sauver Landana. Ce que le commandant Cordier n'a pas osé réaliser, Dolisie l'entreprendrait peut-être ; et il presse le chef de poste de Loango de traiter avec les chefs du Ngoio et du Cacongo. Dolisie délègue un de ses agents, M. de Rochefort, qui signe des traités de protectorat avec les chefs de Landana, de Malembe et de Cabinda. L'agent de la Maison Daumas fait de même à l'insu de l'agent portugais, avec le chef de la baie de Banane. Mais brusquement arrive un contre-ordre. "M. le commandant Cordier, écrit Dolisie le 19 juillet, m'a fortement conseillé de ne pas laisser soupçonner des vues quelconques sur Landana et Malembe. Si Rochefort n'a pas encore traité et s'il lui est facile de se retirer, il fera bien de ne rien faire. Toutefois si une retraite est impossible, Rochefort pourra faire les achats en son nom sans désignation de qualité et ne devra laisser aucun papier entre les mains des indigènes." Le commandant Cordier avait l'ordre de ne pas descendre au delà du 5° 12' sud.

On voit que du côté français on craint toujours de fournir aux Portugais un prétexte pour brusquer les événements.

Tout est prêt maintenant pour le Pool. Et le 7 août à 9 heures du soir, le "Sagittaire" chargé d'hommes et de colis, quitte Landana et gagne Boma où il laisse le Père Carrie, puis continue sur Noki où l'A. I. A. prend en charge le Père Augouard, ses trois compagnons et ses cent porteurs.

A Boma était passé quelques mois auparavant un missionnaire du cardinal Lavigerie, l'abbé Guyot.

- D'après les agents de la Maison française, il avait l'intention, déclare le Père Gaëtan, de remonter le Congo le plus loin possible avec Stanley qui se trouve déjà bien au delà du Pool. Il est étonnant qu'il entreprenne seul un si long voyage.

- Il n'était pas seul précise le Père Carrie. A Libreville, m'a



écrit M<sup>re</sup> Le Berre qui tient ce détail des européens qui l'ont vu, il avait un compagnon, l'abbé Boudonnet. Mais j'ai entendu dire qu'à Banane, sans doute pour des raisons de santé, cet abbé l'a quitté et est retourné en Europe.

Revenu à Landana, le vice-préfet en repart le 25 août avec le jeune Frère Vivien sur le fidèle "Sagittaire".

- La barre est mauvaise, remarque le commandant Cordier lorsque, le soir-même, son aviso mouille dans la baie de Loango. Voyez comme ces rouleaux s'écrasent sur le banc de sable de la lagune. A votre place j'attendrais qu'elle soit un peu calmée.

Mais allez demander au Père Carrie de demeurer inactif. Et sur ses instances le commandant appelle la pirogue de barre.

Quelques temps plus tard, celle-ci s'écarte du navire, lourdement chargée. La lagune qui borde le rivage, communique avec le large par un étroit passage qu'entretient le courant de la marée et plusieurs petites rivières. C'est là que, par groupe de trois, déferlent et s'engouffrent les vagues. Au barreur debout à l'arrière de la pirogue, solidement arc-bouté sur sa pagaie qui sert de gouvernail, de choisir pour lancer les rameurs, le court intervalle qui sépare la série des rouleaux qui s'écrasent, de celui qui se prépare. Accroupis au centre de la pirogue, au milieu des bagages, le Père Carrie et le Frère Vivien surveillent la manoeuvre. L'embarcation est parvenue face au chenal. Au signal du barreur, les piroguiers cessent de ramer. Devant eux, les rouleaux se forment, s'arrondissent et s'élèvent en glissant vers le rivage où ils s'écrasent dans un écumeux fracas. La proue de la pirogue se rapproche lentement de la ligne de naissance des vagues qu'elle semble tâter avec précaution. Brusquement le barreur lance un cri rauque. Au signal, les pagaies piochent l'eau à coups redoublés et lancent la pirogue dans le chenal. Mais un premier rouleau la rejoint, la hisse sur sa volute en formation, et s'écrase devant elle, l'inondant de paquets d'eau de mer.

- Trepés, mais sains et saufs. Dieu soit loué, murmure le Père Carrie tandis que devant rapidement le deuxième rouleau la pirogue pénètre dans la lagune. Nos bagages et l'autel portatif nagent dans l'eau.

La lagune traversée, l'embarcation s'échoue sur le sable devant un groupe d'européens qui observent la manoeuvre.

- Je me doutais bien que vous nous arriviez, dit le lieutenant Manchon en aidant le Père Carrie à prendre pied. Vous seul êtes capable d'affronter une barre si mauvaise. Soyez les bienvenus à Loango.

Les souhaits terminés et les bagages débarqués, M. Gillard, agent français de la maison américaine Alonzo Parkes, leur offre l'hospitalité pour la première nuit.

- Demain, lui dit le Père Carrie en le remerciant, nous nous installerons chez nous, après avoir pris livraison des colis qui sont encore à bord.

- M. Costa réside encore dans la maison Saboga.

- Il nous laissera bien une petite place. Nous serons plus près de nos constructions.

Dès le 28 août, le Père Carrie et le Frère Vivien tracent les fondations de la maison d'habitation. Elle s'élèvera parallèlement à la mer, à environ trois cents mètres de la plage. Une minuscule rivière l'en sépare qui coule dans le creux d'une petite vallée où le vice-préfet fait aussitôt creuser un puit. Le soubassement de la maison sera en pierres et les murs en planches clouées sur un bâti élevé et solide, puisqu'un étage est prévu, entouré d'une véranda. Les travaux progressent rapidement. Les missionnaires aidés d'ouvriers venus de Landana, manient la truelle et le marteau. M. Manchon a prêté des pelles, des pioches et une brouette. Le soir, la petite colonie européenne vient volontiers surveiller la bonne marche des constructions. La maison à étage alimente les conversations. On en discute la solidité en ce pays de violentes tornades. On en apprécie aussi l'aération. Le Père Carrie, intérieurement, y voit un autre avantage, celui de pouvoir établir à l'étage une clôture religieuse.

Bientôt il faut faire venir de Landana de nouveaux madriers, de nouvelles planches, la charpente du toit. Une fois de plus, M. Manchon offre ses services :

- "L'Olumo" part à Banane. Il vous amènera de Landana tout ce qui vous est nécessaire.

Dans l'après-midi du 16 septembre, le petit vapeur mouille devant Loango chargé de tout le matériel attendu. On décide de construire un radeau avec les "forquilles" et les planches. Remorqué au rivage, il transportera les briques et les pipes de chaux. Mais la nuit est tombée, lorsqu'il est enfin prêt. Il fait si noir qu'il est impossible de s'aventurer en mer. On attendra demain pour pénétrer dans la lagune. Et le radeau est solidement amarré au flanc de "L'Olumo". Mais, durant la nuit, marée et courants jouent avec les cordages, les tendent et les frottent si bien contre la coque du vapeur, qu'ils finissent par se rompre, et qu'emporté par les vagues, le radeau se disloque. Briques et barils de chaux coulent au fond de la baie, tandis que les bois sont entraînés au large ou s'éparpillent tout au long du rivage.

Au lever du jour, le Père Carrie contemple ce désastre. Pendant quarante huit heures aidé par le Frère Vivien, ses charpentiers et tout le personnel disponible peuvent lui prêter M. Gillard et M. Manchon, il arpentera la baie sous le soleil, disputant ses épaves aux pêcheurs ravis de l'aubaine, et poursuivant en pirogue celles qui flottent encore sur la mer.

De Landana lui arrivent de mauvaises nouvelles. Un navire de guerre portugais est en rade, préparant l'occupation du pays. La population est de plus en plus excitée contre la mission. Le Père Jauny craint des actes de violence et demande la protection du commandant Cordier.

"J'ai communiqué votre lettre au commandant du "Sagittaire", lui répond, le 20 septembre le Père Carrie ; et lui ai demandé de prendre en considération la position qui vous est faite à Landana. Il m'a répondu qu'il ne pourrait intervenir que lorsque les noirs ou les blancs se seraient portés à des voies de fait contre la mission. Les Portugais l'ont à Landana, dit-il, ce que j'ai fait moi-même à Loango. Je crois, continue le Père Carrie, qu'il ne faut pas trop s'alarmer de tout ce qui se dit, pas même de l'occupation portu-

gaise. Nous ne pouvons, ni même ne devons l'empêcher, puisque nous ne devons pas nous mêler de politique. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de tenir nos compatriotes au courant de ce qui se dit et se fait chez nous. Je ne veux pas dire cependant que nous devons nous désintéresser de ce qui touche à l'avenir et au succès de la mission. Non ; bien loin de là. Ainsi vous devez tâcher de réfuter les calomnies, etc..., qui se débitent contre nous. Mais pacifiquement et patiemment. Après avoir pris tous ces moyens, nous recourrons tous à la prière et à la protection de Celui qui sait des méchants arrêter les complots. Dites autour de vous que les Pères ne s'occupent pas de politique, et ne sont pas venus dans le pays pour cela, que ceux qui leur affirment le contraire sont des menteurs qui se disent leurs amis et sont leurs ennemis, parce qu'ils voudraient les voir rester toujours comme ils sont, sans instruction, afin de mieux les exploiter et les voler."

La lettre est à peine arrivée à Landana que l'annexion du royaume du Cacongo est chose accomplie. "Un navire de guerre 'La Reine du Portugal' est arrivé à Landana, écrit le Père Jauny. Son commandant a réuni un grand nombre de princes du royaume du Cacongo, et leur a fait signer, le 29 septembre un acte qui met ce pays sous la protection du Portugal."

"Votre lettre du 30, m'a attristé, lui répond le Père Carrie. Mais que faire à tout cela ? Comme vous me le dites : Dieu l'a voulu. Que sa sainte volonté soit faite. Je crois bien que nous avons fait tout ce que nous avons dû pour empêcher cet événement et que nous n'avons rien à nous reprocher à ce sujet. Cela doit nous suffire. Il ne nous reste plus qu'à agir avec sagesse pour ménager le plus possible les intérêts de la mission. Si les Portugais deviennent définitivement maîtres du pays, nous devons tâcher de vivre en bons termes avec eux. Nous ne pouvons que perdre davantage encore au contraire."

L'annexion du Cacongo encourage le Père dans ses travaux. On prépare un potager. "Nous allons commencer demain notre jardin, écrit-il le 21 octobre. On ne comprend bien le prix des arbres fruitiers que lorsqu'on n'a pas un fruit à se mettre sous la dent. On mange alors avec délice une mangue verte et dure comme la pierre." Et, avec la complaisance d'un père pour son fils dernier né : "Loango va devenir la perle de notre mission. Notre terrain et nos constructions font déjà l'admiration de tous, blancs et noirs. Que sera-ce plus tard, lorsque tout sera construit, cultivé, planté, etc... ?" Puis il termine avec humour : "Pour le moment nous sommes dévorés par les rats. Faites-nous donc la gracieuseté de nous envoyer de trois à quatre cents grammes d'arsenic, afin qu'ils nous laissent un peu en paix." et avec piété, car partout et toujours, il est avant tout l'homme de Dieu : "J'ai fini de briser mon chapelet en tombant dans l'escalier en pierre de la maison. Envoyez m'en un autre, s'il vous plaît."

Au début de novembre, la construction est achevée. "Le Frère Vivien a couché pour la première fois avant-hier dans la nouvelle maison" écrit-il le 4 novembre. Lui-même y logera à partir du 16 et dès le 21 ils y prendront aussi leurs repas. Ils disposent donc au premier étage de cinq grandes pièces dont une sert provisoirement d'oratoire, et au rez-de-chaussée d'un réfectoire et d'une salle de classe. Aussitôt, on ouvre une école qui, le 3 décembre, comprend déjà deux sections ; celle des enfants libres et celle des jeunes esclaves rachetés. En attendant le Père Giron qui arrivera avant Noël, le Père

Carrie fait lui-même l'école, aidé de Barrous, un grand écolier venu de Landana, fils du chef de Malembe.

Malgré ces travaux, le vice-préfet n'oublie pas Landana et les autres stations de l'intérieur. Au Père Jauny qui le remplace à Landana, il envoie ses directives pour la bonne marche de l'imprimerie, la prise d'habit des Frères africains, l'admission des nouveaux postulants, la remise de la décoration accordée par le Pape Pie IX au docteur Lucan. Il s'inquiète des nouvelles difficultés qui surgissent à propos du terrain de Boma, des accidents que pourrait occasionner le Decauville, et d'apprendre que le boat de Landana prend l'eau.

Installé à Linzolo, à trente kilomètres du Pool qui, une fois de plus, a refusé de le recevoir, le Père Augouard, souffrant de dysenterie, demande de revenir à la côte. Il ne lui est pas possible d'aller ouvrir un poste de catéchiste sur le Kassaï. Le père Carrie envisage d'aller le remplacer. "Je vais donc le rappeler, écrit-il au Père Jauny le 11 novembre. Mais qui lui donner comme successeur ? Je pense qu'il vaudrait mieux que j'y allasse moi-même. Si je dois partir, inutile de nous envoyer des charpentiers, attendu que les constructions seront interrompues pour quelque temps. Du reste les anciennes constructions (factoreries Saboga et Maïa) jointes aux nouvelles suffiront bien pour un an ou deux."

Ce ne sera pas le Père Augouard, mais M. Dolisie qui, en décembre, reviendra à la côte, après avoir vainement attendu Brazza durant deux mois. Ce dernier ne réapparaîtra au Pool qu'à la fin d'octobre 1884, après avoir renoué de solides liens d'amitié avec le grand chef des Batekes.

La rive gauche que commande Ngalieme-Ngalion, chef rebelle conquis par les cadeaux de Stanley, lui échappe définitivement. De solides bastions la protègent d'une éventuelle attaque venant de la rive droite que l'A. I. A. tentera aussi longtemps de soudoyer.

## RETOUR A LANDANA

Depuis plus de cinq mois, le vice-préfet est absent de Landana. Pendant ce temps, le Portugal s'est fait agréer par tous les chefs influents de Mas-sabe, de Chinchoxo, de Landana et de Malembe. L'Angleterre qui jusqu'alors limitait à Ambriz les prétentions du Portugal, reconnaît ce nouvel état de chose, tout en exigeant, il est vrai, la neutralité du fleuve. Des missionnaires portugais viendraient, paraît-il, s'installer à Chinchoxo, distant à peine de cinq ou six kilomètres de Landana.

Le Père Carrie estime donc nécessaire de regagner son ancienne mission. Il initie à son travail le Père Giron, arrivé avec le Père Le Louet, par le Packet anglais du 16 décembre. De Landana, il lui enverra le Père Levadoux, avec de nombreux plants d'arbres fruitiers.

De retour dans les premiers jours de 1884, accompagné du Père Le Louet, nommé directeur de l'école primaire, il est mis au courant de la marche de la mission par le Père Jauny dont la santé est malheureusement de plus en plus déficiente.



- Nous comptons maintenant cent quatorze élèves à l'internat, lui annonce ce dernier. Vingt-six enfants de famille libre sont entrés durant votre absence. Ce qui compense largement les vides causés par l'épidémie de fièvres et nous donne un total de cinquante-quatre internes présentés par leurs parents.

- Si les chefs du pays se donnent au Portugal, remarque le vice-préfet, c'est à nous qu'ils donnent leurs enfants. Quoiqu'en dise M. Leitao, c'est bien la preuve qu'ils comprennent que nous ne voulons que leur bien.

Après avoir inspecté attentivement les cinq sections de l'école, ils se rendent au séminaire et au noviciat des Frères africains.

- Nous pourrions avoir plus de six novices et trois postulants, remarque le Père Gaëtan maintenant responsable des deux oeuvres. Les demandes d'entrée ne manquent pas. Mais il nous faut, surtout dans les débuts, nous montrer assez sévères. Chacun de nos novices passe à tour de rôle à l'école primaire où il apprend à faire la classe sous la direction du Frère Sigismond. Trois séminaristes sont capables d'entrer en philosophie. Ils ont étudié la plupart des auteurs latins des petits séminaires de France, et traduisent couramment le catéchisme du Concile de Trente. Trois autres sont à peu près de la force d'élèves de troisième. Les six derniers débutent seulement dans l'étude du latin. Piété et travail donnent satisfaction.

Après un premier contrôle des cahiers et quelques interrogations.

- Allons voir, si vous le voulez, propose le Père Jauny, la catégo-rie de Saint-Isidore.

- Vous m'avez écrit qu'un Isidorien vient d'épouser une élève des Soeurs ?

- Ce fut une belle fête de famille, bien sympathique. Il sera heureux de vous présenter son petit ménage.

Revenant à la mission par la case qui sert d'hôpital et de dispensaire :

- Nous avons soigné récemment, raconte le Père Jauny, un brave homme du village de Konde. Il était couvert de fétiches, en particulier ses deux bras qu'entouraient des bouts de chiffons crasseux. Un jour que je le soignais, il me supplia de lui donner une médaille semblable à celle que nos enfants portent au cou. "La médaille est une chose sainte. Tu ne peux pas la porter en même temps que les sorcelleries du démon, lui répondis-je. Veux-tu enlever tes fétiches ?" "Je les ai payées seize pièces d'étoffe au Nganga, m'opposa-t-il. Si je les enlève, je mourrai aussitôt." Je lui expliquai que le sorcier n'avait cherché qu'à s'enrichir à ses dépens, et qu'en se débarrassant de ses fétiches pour porter la médaille de la Sainte Vierge, non seulement il ne mourrait pas, mais qu'au contraire, il serait protégé par la Mère de Dieu. Il hésita longtemps. Puis, courageusement, la figure tout de même marquée par la peur, il s'arma d'un couteau, détacha l'un après l'autre tous ses chiffons, et partit, rayonnant de joie, avec sa médaille.

- Voilà qui nous récompense de tous ces soins donnés à longueur de journées.

- Ils viennent de plus en plus nombreux. Et ont en nous de plus en plus confiance, comme le prouve ce petit fait.

Le Père Carrie retrouvait donc une mission dont l'avenir ne pouvait guère être menacé que par les Portugais. Pourtant sa correspondance avec le

Père Duparquet le montre doutant toujours de lui-même, toujours impatient d'être remplacé à la tête de la préfecture. "Votre mission est le Congo, lui écrit-il le 16 février 1884. Vous avez assez fait pour la Cimbébasie. Je vous attends avec impatience. Ma charge est beaucoup trop lourde et trop difficile pour moi. Je vous avoue que je perds courage en face de tant de travaux et de difficultés. Vous êtes nécessaire, indispensable à la mission; et si vous ne volez pas à son secours je vous annonce sa perte prochaine. Voyez si vous voulez la laisser périr. Il faut une organisation locale et indigène pour le séminaire et les Frères; personne que vous ne peut le faire. Ma voix est sans effet et sans influence. Il faudrait écrire en Europe, faire connaître la plus belle mission de la côte. Or je n'en ai plus le temps ni le goût. Sans cela cependant, impossible d'avoir les ressources nécessaires pour aller plus avant dans l'intérieur."

De cet intérieur lui revient le Père Augouard dont la santé exige un prompt retour en France. Et de Loango lui arrive le Père Giron qui remplacera à Boma le Père Paris, lui-même nommé supérieur de Linzolo. Le Père Jauny à qui le climat de Loango convient mieux que celui de Landana prend tout naturellement la place du Père Giron.

A peine arrivé à Landana, celui-ci doit s'aliter. Des fièvres extrêmement violentes et compliquées d'accès tétaniques dont le docteur Lucan ne peut découvrir les causes, le laissent plusieurs jours sans connaissance. Lorsqu'il est enfin guéri et qu'il a pu prendre le chemin de Boma, c'est au tour des internes à être victimes de pareils accès. Nouveau grave sujet d'inquiétudes pour le vice-préfet.

"Friez pour nous, écrit le Père Carrie au Père Duparquet, afin que le Bon Dieu conserve son oeuvre. Elle nous a tant coûté. Je ne sais ce que nous n'avons pas imaginé et fait pour combattre le mal : moyens humains, prières, etc... Tout a été employé. On a pensé que l'eau du puits étant au soleil, était une cause de fièvres. Nous avons creusé un autre puits auprès du premier. Nous l'avons bien couvert et en avons retiré l'eau avec une pompe pour qu'elle fût propre et plus saine. On a pensé que le vieux bâtiment servant de dortoir et passablement délabré, était cause de fièvres; on l'a remplacé par un autre très vaste et très bien installé. On a pensé que la nourriture était trop végétale et pas assez confortable; on l'a augmentée et changée. On pense maintenant que nos enfants ne sont pas assez habillés ni assez couverts pendant la nuit. On va leur donner un second pagne pour la nuit et une chemisette pour le matin et le soir. Je ne puis refuser de prendre tous les moyens jugés nécessaires par le docteur pour conserver la santé et la vie de nos enfants."

#### UN DELEGUE PORTUGAIS A LANDANA

Un jour, on apprend à la mission que les bâtiments construits à Chinchoxo, soit-disant pour des missionnaires portugais, sont en réalité occupés par un Délégué officiel du gouvernement de Loanda.

Une première difficulté ne tarde pas à l'opposer au Père Carrie.

Voulant marquer sa prise de possession, et se faire reconnaître officiellement par les européens de Landana, il les convoque un jour à sa résidence. Invité comme les autres, le Père Carrie se rend à la réception.

Après d'exhubérantes congratulations, après avoir chaudement remercié ses invités d'avoir répondu à son appel :

- Je voudrais, dit le Délégué, garder le souvenir de cette première réunion au cours de laquelle je me suis présenté à vous comme le représentant de la nouvelle autorité européenne désormais reconnue à Landana. Vous plairait-il, Messieurs, d'en signer un compte-rendu. Et comme le Père Carrie est ici le représentant de Dieu, c'est à lui, je crois, que revient l'honneur d'apposer le premier sa signature.

Le Père Carrie comprend vite le piège qui se dissimule sous ces bonnes paroles.

- Jene sais, répond-il, ce qu'en pensent ces Messieurs. Mais pour ma part, il me semble que ce n'est pas à moi, simple citoyen français, de reconnaître si oui ou non l'autorité du Portugal s'étend au Cacongo. Cette décision n'appartient-elle pas à nos gouvernements respectifs ? Nous ne pouvons préjuger de leur décision. Cependant, Monsieur le Délégué, je puis, dès maintenant, vous affirmer que dans le cas où leur décision vous serait favorable, mes missions se soumettront très respectueusement à votre autorité, et qu'elles entreront de leur mieux dans vos vues et dans vos idées. En attendant, je signerai volontiers, pour vous être agréable, toute attestation reconnaissant que j'étais présent à cette amicale réunion.

Tous les commerçants non portugais approuvant ces paroles, le Délégué dut remettre en poche le compte-rendu qu'il avait déjà sorti. Mais il se promit de se venger du responsable de cet échec.

La vengeance ne tarda guère.

En bordure du village d'un petit chef local qu'une factorerie portugaise utilisait comme interprète, le Père Carrie avait fait combler un marécage compris dans sa concession. Persuader ce chef que ce terrain désormais utilisable et transformé d'ailleurs en jardin prospère lui appartenait, le pousser à porter plainte officiellement auprès de sa haute autorité, ne fut évidemment qu'un jeu facile. Ceci fait, tous les directeurs des maisons de commerce furent convoqués en vue de juger le différend.

Comparaître devant cette cour de justice créait un nouveau précédent et reconnaissait la valeur de l'arbitrage du Délégué. Or une clause toujours valable du traité de 1876 signé par l'amiral Ribourt stipulait que seul un commandant de navire de guerre français était habilité pour juger tout litige entre mission et Africains. Le Père Carrie le signifia au Délégué et en appela au commandant de Courthille dont le navire le "Segond" croisait dans les parages.

Dès l'arrivée du commandant, tous les chefs furent conviés à la palabre. Au jour fixé, ils se présentèrent avec plusieurs heures de retard mais

en grand appareil, portés en hamac par leurs esclaves, escortés de sorciers, de guerriers et de musiciens soufflant à pleines joues dans des défenses d'éléphants. Descendus de leurs hamacs, ils apparurent métamorphosés en officiers supérieurs de l'armée portugaise. Les galons dorés ne se comptaient plus sur les manches et les cols de leurs magnifiques uniformes. Le Mambouk de Landana, neveu du Ma Tenda défunt, généralement vêtu d'un petit pagne bien défraîchi, paraissait particulièrement fier de ses sept galons qui, lui donnant une nette supériorité sur l'officier français, lui permettait de se montrer spécialement arrogant.

Après les salutations d'usage, le Père Carrie entama la question du terrain. Chacun des chefs se lança alors à tour de rôle dans d'interminables discours, souvent bien étrangers au sujet en question.

Perdant patience au bout d'un certain temps :

- Tout cela n'avance à rien, déclare le commandant à qui le Père traduisait de son mieux cette débauche de paroles. Allons sur le terrain. Nous fixerons les limites de la mission.

Tel n'est malheureusement pas l'avis des chefs :

- Nous déciderons cela demain, déclarent-ils après s'être concertés. Et remontant en hamac, ils partent tous dans la direction du village du Mambouk.

- Je suis certain que le Délégué tire les ficelles de cette palabre, grogne le commandant. Et puisque vous lui avez rappelé mes droits à juger ce différend, je vais m'expliquer avec lui.

Une heure plus tard, le commandant de Courthille était de retour à la mission.

- Savez-vous, déclara-t-il tout heureux, qui j'ai trouvé en arrivant chez le Délégué, à la factorerie portugaise ? Tous nos bons chefs africains. Pas un seul ne manquait. Ils avaient fait semblant de retourner dans leurs villages ; puis au premier sentier étaient partis en cachette prendre ses consignes. J'ai fait l'effet d'un pavé dans une mare aux grenouilles. Le plus déconfit paraissait le Délégué lui-même que je prenais en flagrant délit de mauvais conseiller. Devant tous les chefs je lui ai dit nettement ce que je pensais de sa conduite si peu franche. Puis, lui montrant les lettres du gouverneur de Loanda qui reconnaissent mon droit d'arbitrage, je lui ai demandé si oui ou non, il consentait lui aussi à le reconnaître. Assez penaud, mais sans trop de mauvaise grâce, il a bien été obligé de se soumettre. Du coup, les chefs m'ont promis qu'ils viendraient tous à la mission demain, à la première heure.

Le lendemain, les Pères célébraient encore leurs messes, lorsque retentit dans le lointain le vacarme de plus en plus assourdissant qui annonce l'arrivée des chefs. Comme la veille ils arborent leurs grandes tenues d'officiers portugais ; mais les visages sont ouverts et souriants et l'attitude aimable. Dès l'arrivée du commandant, ils le précèdent sur le terrain. Et là, sans se soucier de leurs beaux costumes, pénètrent dans les broussailles, s'enfoncent dans la boue, marquent eux-mêmes avec empressement à coups de matchettes



les arbres que le Père Carrie désigne comme limite de sa propriété, et semblent n'avoir jamais eu d'autres désirs que d'obéir aveuglément aux ordres du missionnaire.

## LE PERE AUGOUARD - L'AMBAassadeUR DE FRANCE A LISBONNE - LE NONCE APOSTOLIQUE

En France le Père Augouard trouvait un accueil auquel il ne s'attendait nullement. Passionné par les explorations et la rivalité de Brazza et de Stanley, le grand public suivait de très près l'action de la France, du Portugal et de la Belgique sur les côtes occidentales d'Afrique, et celle plus modeste des missionnaires.

A l'escale de Lisbonne, un incident minime, mais peut-être décisif dans la vie du Père Augouard, l'avait mis en relation avec notre ambassadeur et par lui avec le nonce.

Débouchant de sa brousse du Pool, le Père s'était embarqué sur un bateau portugais, sans se soucier le moins du monde de se procurer un passeport. A Lisbonne, force lui fut de s'en faire délivrer un au consulat de France. Stupéfait d'apprendre qu'il avait dans ses bureaux un missionnaire qui descendait en ligne droite du Stanley-Pool, le consul s'empessa de faire sa connaissance. Puis lorsqu'il l'eut longuement écouté :

- Notre ambassadeur, M. de Laboulaye, m'en voudrait toute sa vie si je vous laissais partir sans vous avoir présenté à lui. Etes-vous libre ? Je vous conduis immédiatement à l'ambassade.

L'accueil de l'ambassadeur est extrêmement cordial. Il retient à sa table le missionnaire, et ne lui fait grâce du moindre détail.

- L'orgueil national des Portugais, affirme-t-il en conclusion de leur long entretien, n'acceptera jamais de reculer leurs frontières qui, avec le consentement de l'Angleterre, atteignent maintenant Landana. Il ne faut pas cependant qu'ils occupent cette ville. J'ai déjà beaucoup travaillé dans ce sens auprès de mon gouvernement. Vous arrivez à point pour seconder mes efforts. Je sais par mon collègue, M. de Courcel, notre ambassadeur à Berlin, que le gouvernement allemand propose de réunir en une conférence internationale, tous les états intéressés par les questions d'Afrique, spécialement celle concernant le bassin du Congo. Notre Président du Conseil et ministre des Affaires Etrangères, M. Jules Ferry, est, paraît-il, très favorable à cette réunion. Il en souhaite même une autre qui délimiterait les zones d'influence française, portugaise et de l'Association Internationale du Congo, dans ce même bassin. Les renseignements que vous m'avez fournis lui seront très utiles. Vous les lui porterez de vive voix.

- De vive voix ! Monsieur l'Ambassadeur ! Mais jamais M. Jules Ferry n'acceptera de me recevoir. Vous savez ce qu'il pense des gens d'Eglise. Et moi-même me voyez-vous dans les ministères et en tête à tête avec le Président du Conseil. Je suis tout juste capable de palabrer avec les chefs de nos villages de brousse.

- Vous n'avez rien à redouter de M. Jules Ferry. Je vous donnerai pour lui une lettre d'introduction. Le Président s'intéresse beaucoup au Congo. En bon républicain, il sait pertinemment qu'à l'étranger, ce sont les missionnaires qui représentent le mieux la France. Vous lui parlerez du Congo, et vous lui parlerez aussi de votre mission. J'en ai suivi avec beaucoup d'intérêt les développements considérables. Le gouvernement portugais s'est même plaint à moi que vous envahissiez tout. Pourquoi n'avez-vous pas à la tête de cette mission un évêque ? Je sais que Lisbonne a vigoureusement protesté à Rome en apprenant la création de quatre vicariats apostoliques au centre de l'Afrique. Ils n'en existent pas moins. Ce qui leur vaut des avantages substantiels. Il vous faut un évêque au Congo. Alors bon nombre de ces difficultés dont vous m'avez entretenu tomberont d'elles-mêmes. Agissez vite. Parlez de tout cela à M. Jules Ferry, et en échange des renseignements que vous lui apportez, demandez lui un évêque et une subvention. Vous ne pouvez quitter Lisbonne sans avoir vu M<sup>SR</sup> le nonce. Comme à moi, le Congo cause bien des soucis à M<sup>SR</sup> Vannutelli. Votre expérience du pays lui sera très profitable. Je vais vous faire conduire et accompagner chez lui.

Dans les salons de la Nonciature, comme dans ceux de l'Ambassade, le Père Augouard, qui ne peut oublier le décor rustique dans lequel il vivait moins de deux mois plus tôt, est rapidement mis à l'aise.

- Chaque courrier venant de la Congrégation de la Propagande me parle du Congo et des difficultés que nous suscite à ce propos le gouvernement portugais, lui confie le nonce qui l'a reçu immédiatement. A plusieurs reprises, des députés de l'opposition ont demandé mon expulsion à la suite de certaines décisions très légitimes du Vatican. Racontez-moi donc ce qui se passe dans ce lointain territoire.

Après une longue conversation :

- Je partage entièrement l'avis de M. l'ambassadeur de France, conclut le nonce. Il est temps que votre préfecture devienne vicariat apostolique, et il est nécessaire pour le bien des âmes que la France et ses missionnaires demeurent à Landana. N'hésitez pas à demander une audience à M. le Président du Conseil. Je suis sûr qu'il sera heureux de vous écouter. Vous aurez ainsi bien travaillé pour l'Eglise et pour le Congo.

## LES SOUCIS DU COMMANDEMENT

Pendant qu'en France le Père Augouard s'aventure dans les bureaux des ministères où il noue des amitiés précieuses qui lui demeureront fidèles, le Père Carrie, encouragé par les nouvelles reçues, demande une fois de plus à Paris la transformation de son immense préfecture en deux vicariats apostoliques, celui du Kassaï et celui de Loango. Il ne cache pas au Père Augouard qu'il souhaite lui voir prendre la direction du Kassaï. Le Père Paris revient de l'explorer en compagnie du docteur Ballay. En route le missionnaire s'est arrêté à Mbey où il s'est présenté au grand chef Makoko. L'abbé Guyot des missionnaires d'Alger a péri tragiquement noyé dans un rapide au nord du Pool en même temps qu'un officier belge et onze Zanzibarites. Il faudrait, écrit

le Père Paris une mission au Kassaï et une autre à Ngantchou le poste français de Mbey, et en attendant, y placer des catéchistes. Le vice-préfet pense toujours aussi à Loudima sur la route Loango-Brazzaville, et M. de Brazza, enfin arrivé à M'Foa le 29 avril avec le docteur Ballay et M. de Chavannes, voudrait une mission sur le Congo entre Issanghila et Manianga. Mais si M. Jules Ferry a immédiatement accordé au Père Augouard une subvention de dix mille francs pour le Pool, le Supérieur Général s'inquiète en apprenant tous ces projets de fondation. "N'allez pas plus vite que les ressources de votre personnel vous le permettent, recommande-t-il instamment dans sa lettre du 31 août 1884. J'appelle toute votre attention sur ce point important. Vous n'êtes pas responsable devant Dieu si les choses ne vont pas aussi vite qu'il serait à désirer. Les oeuvres entreprises doivent être proportionnées au personnel réel dont on dispose."

Précisément le Père Carrie estime que dans la répartition du personnel, il n'obtient pas sa juste part. A Boma, le Père Giron qu'éprouve l'humidité du climat, ne peut fournir tout le travail qu'il voudrait. Si à Loango le Père Jauny a très bien réussi avec son troupeau de huit vaches et de deux taureaux et s'il a aussi heureusement négocié l'achat d'un terrain destiné aux religieuses à l'extrémité du vallonnement qui surplombe la baie, il ne cesse de se plaindre de son foie. Enfin à Landana, trois Pères et trois Frères ne suffisent pas à la diversité des oeuvres.

"C'est à peine, répond-il au Supérieur Général, si la plupart du temps on peut dire son bréviaire. Je ne pense pas que cet état de choses puisse continuer ainsi. Il nous faut cependant aller de l'avant. Je vois le Père Duparquet recevoir encore cette année quatre ou cinq missionnaires tandis que le Congo devra se contenter de un ou deux Pères ; et cependant au temps actuel, si je ne me trompe, il me semble qu'il serait au moins aussi urgent de développer la mission du Congo que celle de l'Ovampo. Je comprend parfaitement vos recommandations au sujet des nouvelles stations. Je ferai mon possible pour m'y conformer. Mais, mon Très Révérend Père, il y a des circonstances où l'on se trouve entraîné malgré soi par la force des choses et des événements. Celles du Congo ressemblent aujourd'hui à un torrent impétueux au milieu duquel nous nous trouvons et auquel nous ne pouvons résister. S'obstiner à ne pas avancer, c'est s'exposer à périr. Il faut donc que nous nous laissions encore emporter un peu, et puis, nous nous arrêterons pour respirer et consolider les entreprises. Pour relever la mission du Congo au niveau où elle devrait se trouver depuis longtemps déjà, et pour en augmenter l'importance, il faudrait lui donner deux évêques à la fois. Il n'y a qu'à le vouloir, car il y a tout ce qu'il faut pour cela : importance de la mission et de ses oeuvres fondées, personnel apte à ces hautes fonctions et exemple de M<sup>gr</sup> Lavigerie qui fait ériger ses missions en vicariats apostoliques, même avant que ses missionnaires y aient mis les pieds. Rome ne nous refusera pas ce qu'elle lui accorde avec beaucoup moins de raisons que n'en a la mission du Congo. D'où il faut conclure que si la chose ne se fait pas, c'est la maison-mère qui ne le veut pas et l'empêche positivement ou négativement mais efficacement. Dans ce cas, il est du devoir des missionnaires de réclamer à Rome ce qu'exige le bien de leur mission. Ne croyez pas, mon Très Révérend Père, qu'en vous tenant ce langage hardi, je pense à ma personne. Ce serait évidemment folie. Les sujets de la mission parfaitement capables d'être élevés à la dignité épiscopale, ce sont les Pères Jauny et Augouard. Le premier pour le Loango et le second pour l'intérieur. La préfec-



ture se limitera au nord par le Congo, à l'est par le Couango et au sud par le Cunène. Par ces créations vous aurez procuré un bien immense à la mission du Congo. Qu'on objecte pas qu'à Rome on attendra la fin de la question politique relative à ces côtes, car cette question peut se faire attendre encore de longues années."

Le Père Carrie n'ignore cependant pas que les prétentions portugaises sont maintenant reconnues ou près d'être reconnues par les puissances européennes. Il se raccroche à l'espoir que Landana demeurerait ville neutre. Il sait aussi que l'Angleterre qui, au début de l'année 1884, laissait le Portugal libre d'occuper tout le littoral africain d'Ambriz à Landana, à condition de ne pas revendiquer l'intérieur, est rapidement revenue sur sa décision.

En attendant la nomination d'un vicaire apostolique, il reçoit l'autorisation d'administrer le sacrement de Confirmation. A vrai dire il aurait pu user de ce privilège depuis longtemps. Des scrupules l'arrêtaient, malgré les lettres qu'il recevait de Paris et de Libreville. A la Pentecôte 1884, une vingtaine d'enfants de Landana sont confirmés par ses soins.

A Loango, qui, depuis le mois de juillet, relève administrativement, ainsi que Pointe-Noire, du Gabon, la chapelle est terminée, et les écoliers affluent si nombreux que le Père Jauny ne peut les accepter tous. Linzolo se ressent un peu des remous qui continuent à agiter les deux rives du Pool. A M'Foa qui devient Brazzaville, M. de Chavannes, chef de poste, doit de jour et de nuit dépister et chasser les Zanzibarites qui viennent porter des présents au chef N'Guia. De la rive gauche on espère encore la défection de ce chef de la rive droite. Le chef de poste de Brazzaville a fort à faire pour maintenir N'Guia dans l'obéissance du roi Makoko. La mission entretient de bonnes relations avec Brazzaville dont le courrier secret destiné à Paris ou à M. de Brazza est souvent confié à ses bons soins, tant on craint les indiscretions de l'A. I. A., et avec cette dernière à qui elle fournit des porteurs et parfois aussi, surtout en cas de maladie, l'hospitalité, au risque d'être accusée par Brazzaville de manquer de patriotisme.

Embarqué en France à la fin d'octobre, le Père Augouard est de retour à son poste de l'intérieur au mois de janvier 1885, avec un jeune compagnon, le Père Sand. Brazza qui veut parler avec lui de Paris et du Congo, l'ayant manqué à Landana où le missionnaire n'a passé qu'une dizaine de jours, l'a rejoint à Banane et accompagné jusqu'à Vivi. Son avis, la "Messange" n'a pas encore regagné Landana et le Gabon qu'une canonnière portugaise, le "Sago", jette l'ancre devant Boma. Au cours d'une réunion à laquelle assistent les chefs africains et les commerçants portugais, son commandant déclare la ville terre portugaise.

Le Père Carrie l'apprend quatre jours plus tard, par une lettre officielle du Délégué portugais, qui lui annonce par la même occasion que le royaume du Caongo s'est placé sous la protection du Portugal. Si le danger est peut-être réel pour le Caongo dont se désintéressent les autres puissances, il ne le semble guère pour Boma, devenue sous la direction du colonel de Winton, successeur de Stanley, la base principale de l'A. I. A. Le colonel se préoccupe si peu des menaces portugaises qu'il continue à négocier avec le Père Giron l'ouverture d'une grande école qui recevrait garçons et filles et d'un hôpital que dirigeraient des Soeurs de Saint-Joseph de Cluny.



Le Père Augouard a retrouvé Linzolo doté par le Père Paris d'une vaste chapelle de trente et un mètres de long que surmonte un gracieux clocheton. Les villages basundis et ballaris se familiarisent avec la mission. Ne sont-ils pas, selon le Père Duparquet pour qui la fondation de Linzolo a été "un véritable événement dans son existence", descendants de ces Bazonzos dont le royaume fut jadis évangélisé par les Capucins de San Salvador et faisait partie de la préfecture du Micoco, un instant détachée de celle du Sogno ? Bien que d'humeur passablement belliqueuse - l'expédition Marchand et le capitaine Baratier en sauront plus tard quelque chose - leurs chefs décident de conclure avec la mission un pacte d'amitié : "Ils sont venus spontanément, écrit le 15 mars le Père Augouard, faire une grande palabre d'amitié inaltérable en enterrant au milieu de notre cour deux fusils (européen et africain) avec des cartouches et de la poudre pour signifier que la guerre est enterrée pour toujours. De sorte qu'aujourd'hui aucun indigène ne peut venir sur notre terrain avec un fusil. On peut le lui confisquer."

Et puisque l'A. I. A. envisage d'abandonner sa station de Kwamouth, située au confluent du Congo et du Kassai, et celle d'Equateurville à cinq cents kilomètres en amont du Pool, le Père Carrie sollicite de les prendre à sacherge, et presse le Père Augouard et le Père Paris d'organiser une première tournée d'évangélisation dans ces lointaines contrées.

Si Linzolo prospère, il n'en est pas de même de Saint-Antoine du Sogno. Là-bas, comme à Landana d'ailleurs et sur toute la côte, le manque de pluie a, une fois de plus, amené la famine. Malgré les promesses solennelles du temps passé, les Mossorongos rendent une fois de plus les missionnaires responsables de cette calamité publique. Ils détiennent, affirment-ils, comme jadis, le fétiche qui empêche la pluie de tomber. Un jour une bande de guerriers excités par les sorciers franchit la clôture de la mission, bouscule les Pères Visse et Faxel qui tentent de leur barrer la route et pénètrent dans les bâtiments. Au réfectoire ils se trouvent en présence de deux fauteuils, cadeau récent d'un commerçant : "Voilà, s'écrient les meneurs de la bande, ce qui retient la pluie prisonnière". Séance tenante, les fauteuils sont emportés et brûlés. Puis, quelques jours plus tard, s'imaginant que les missionnaires ont pour se venger fait appel à un navire de guerre, ils se précipitent en armes à l'entrée de la crique tandis que des émissaires courent prévenir les Pères qu'un premier coup de canon la mission sera entièrement saccagée et brûlée et eux-mêmes égorgés.

Le Père Carrie n'hésite plus. "Cette mission nous a coûté beaucoup de fatigues et de dépenses, écrit-il à Paris le 10 avril 1885. Elle n'a pas donné les résultats qu'elle semblait promettre dans les débuts. Les tracasseries sans cesse renaissantes des noirs usent inutilement les forces des missionnaires et paralysent presque entièrement les efforts qui sont faits pour le bien. De sorte que, tout bien considéré, nous serions d'avis de quitter la position de Saint-Antoine pour nous soustraire à cette domination et nous établir dans un lieu où nous serions plus maîtres de nous et plus tranquilles chez nous. Un établissement à Nemlao, village de Banane, nous permettrait de faire du bien aux gens de Saint-Antoine qui y viennent tous les jours pour leurs échanges et à ceux de Banane. Cet établissement aurait en outre pour nous l'immense avantage de fournir un pied à terre à nos missionnaires du Congo qui y passent si souvent et qui sont toujours obligés d'aller demander l'hospita-

lité dans des factoreries où le prêtre est le plus souvent fort déplacé et toujours très gêné. Le port de Banane devient chaque jour plus important."

Mais avant de recevoir l'autorisation de quitter Saint-Antoine et de construire Nemlao, il va lui falloir réparer Loango.

Dans la nuit du 13 au 14 mai 1885, une violente tornade qui dure cinq heures renverse comme château de cartes la chapelle qui en s'écroulant écrase évidemment tout ce qu'elle renfermait.

Aussitôt prévenu, le Père Carrie se précipite. Le mal est moins grave qu'il ne craignait. Bon nombre de chevrons et de planches sont récupérables.

- Nous en construirons une plus grande, dit-il au Père Jauny. Elle mesurera vingt cinq mètres sur huit.
- Vous avez raison. La mission ne cesse de se développer. Loango vous consolera de Saint-Antoine.
- Et peut-être de Landana.
- Si j'en avais les moyens, c'est deux cents internes que nous aurions à l'école. Les commerçants me présentent, presque tous les jours, de jeunes esclaves à racheter. Il est vrai qu'un certain nombre ne peuvent se faire à la discipline de l'école et se sauvent après quelques jours. Ce qui, chaque fois, représente pour nous une perte d'une centaine de francs. Aussi bien, ce sont surtout les enfants de famille libre qui nous intéressent pour l'avenir chrétien du pays. Or nos vilis veulent pour leurs enfants l'instruction et l'éducation européennes et même que nous leur apprenions certains métiers. Ils semblent tenir à leurs fétiches beaucoup moins par conviction que par habitude. Bien souvent, si je les gourmande en les voyant couverts d'amulettes : 'Ce que tu dis est vrai, me répondent-ils. Tout cela n'est rien. Nzambi est plus puissant que nos esprits. C'est lui qui nous commande. Mais nous sommes trop vieux pour comprendre ce que tu nous dis. Prends nos enfants et fais-les chrétiens. Pour nous, c'est trop tard.' Ils semblent sincères, pacifiques et déjà attachés à la mission.

Avant qu'il ne parte au Kassaï, un malentendu a temporairement assombri les bonnes relations du Père Augouard avec le colonel de Winton.

Il avait été convenu entre eux, qu'en échange des porteurs et des travailleurs que la mission aiderait l'A. I. A. à trouver, cette association transporterait un certain nombre des charges de la mission de Vivi à Nchassa.

Un jour, M. de Brazza, qui ravitaillait M. de Chavannes par l'interminable route de l'Ogoue que prolongeaient Franceville, l'Alima, Ngantchou et le Congo, eut à lui expédier des colis extrêmement urgents. Il demanda et obtint le concours du Père Augouard, à condition, précisa ce dernier, que les charges soient expédiées à son nom. Et pour plus de sûreté, le missionnaire prévint le major Parminter, chef de la station de Vivi, qu'il envoyait ses propres porteurs en prendre livraison. Mais les colis étant arrivés, le major, croyant bien faire, n'attendit pas les hommes de la mission et les confia aux siens qui, à la suite d'un incident fortuit, découvrirent le véritable destinataire. Apprenant ce fait : "Je donne immédiatement l'ordre au major Parminter de ne plus rien accepter pour la mission" écrivit par porteur spécial le colonel Winton au Père Carrie.

## LA CONFERENCE DE BERLIN

Le Père Carrie savait depuis quelques semaines que Landana lui échappait.

Après un premier accord lusitano-anglo-français que l'Angleterre avait rapidement dénoncé, Berlin avait pris au mois d'octobre 1884 l'initiative d'une conférence qui, groupant quatorze états, avait pour but de régler les questions qui intéressaient ces nations en Afrique, spécialement dans le bassin du Congo. La conférence se termina le 26 février 1885 par la publication de "l'Acte général de la Conférence Africaine de Berlin" qui traçait les limites du bassin du Congo, fixait sa législation économique, y consacrait le principe de la liberté commerciale, de la liberté de conscience et d'établissement pour tous, édictait des mesures spéciales pour combattre la traite des esclaves et proclamait la liberté de la navigation sur le Congo et le Niger.

Parallèlement à la conférence, mais en dehors d'elle, s'étaient poursuivies entre la France, le Portugal et l'Association Internationale du Congo, de laborieuses négociations, qui aboutirent à un compromis, aux termes duquel le Portugal s'établissait sur la rive sud du Congo jusqu'à la hauteur de Noki et conservait sur la rive droite l'enclave de Cabinda ; la France reconnaissait la rive gauche du Pool à l'Association Internationale qui, en contrepartie, abandonnait le bassin du Kouilou-Niari et les postes qu'elle y avait fondés ; elle s'installait définitivement sur la rive nord du Congo, en amont de Manyanga ; l'Association Internationale gardait le couloir qui lui était nécessaire pour atteindre la mer, restait maîtresse des deux ports de Banane et de Boma et pouvait en créer un troisième sur la rive sud à Matadi.

La rivière du Chiloango limitant au sud les territoires français, Landana appartenait définitivement à l'enclave de Cabinda.

Cette décision, pourtant pressentie, bouleverse le Père Carrie.

A son avis, la maison-mère aurait pu éviter pareille catastrophe. Il en fait part au Père Emonet qui lui répond le 30 juin : "Vous vous exagérez grandement notre influence lorsque vous dites que si nous l'avions voulu, nous aurions pu faire modifier les conclusions de la Conférence de Berlin et obtenir que Landana restât français. Cela nous fait absolument l'effet d'un aveugle qui se permet de parler de couleurs. Nous faisons ce que nous pouvons, et non pas ce que nous voulons."

Cette réponse n'empêche pas le préfet apostolique d'exprimer son désappointement, en termes assez vifs, le 17 août 1885, au Père Duparquet qui s'apprête à gagner maintenant le Cap, en passant par la France : "J'espère, lui écrit-il, que rentré en France, vous allez enfin réveiller la maison-mère de son sommeil léthargique. Il est bien temps, si ce n'est trop tard déjà. C'est à ce petit Père Barillec que nous devons tous ces désagréments. M. de Cuverville, commandant en chef de la division navale de l'Atlantique, me disait récemment que notre maison-mère avait manqué d'énergie et avait agi avec beaucoup trop de lenteur dans les affaires du Congo. Ce qui est très désagréable pour Landana qu'on aurait pu sauver si on avait voulu s'en donner la peine. J'avais écrit une lettre au Ministère, mais comme les autres, elle a été arrêtée à Paris et tout s'est borné là. On a les bras liés et coupés, et l'on se

tient en repos lorsqu'il faudrait mettre le feu à la poudre. On dort à Paris et à Rome. Que voulez-vous y faire ? C'est leur affaire. On ne doit pas écrire directement. Quand on écrit par Paris, tout y reste. C'est bien !"

Malgré sa déception, le vice-préfet s'adapte immédiatement à la situation nouvelle. La mission prendra le plus possible un caractère portugais ; l'enseignement se fera désormais en cette langue. Un Père portugais est demandé à Paris pour prendre la direction de la mission. Il signale en même temps que la nouvelle administration voudrait s'installer sur le mont Saint-Pierre qu'occupent les Soeurs. Ces dernières recevraient en échange un emplacement qui leur conviendrait tout aussi bien. "Tous les Pères sont d'avis d'accepter cet arrangement et dans l'intérêt des Soeurs qui seraient mieux encore sur le co-teau qu'on leur propose et dans l'intérêt de la mission qui montrerait en cette circonstance sa bonne volonté et son désir efficace de plaire au gouvernement et de faire tout son possible pour cela."

## LES PERES AUGOUARD ET PARIS AU KASSAI

La mauvaise humeur du colonel Winton ne dura guère, puisque le 10 juin les Pères Augouard et Paris quittaient Brazzaville à bord d'un de ses vapeurs et remontaient le Congo pour un voyage qui devait durer trois mois.

Une première halte les mène au poste français de Ngantchou que le docteur Ballay a bâti dix-huit mois plus tôt sur un éperon rocheux, un peu en aval du confluent du Kassaï et du Congo. Sur la rive opposée du Kassaï se trouve le poste de Kwamouth que les Belges s'approprient à abandonner et que la mission espère bien pouvoir occuper. De l'autre côté du Congo, à une bonne journée de marche, le roi Makoko a sa résidence, le village de Mbey.

Les missionnaires décident d'aller l'y saluer.

La piste qui mène à Mbey n'a rien d'un chemin bien tracé. Elle épouse parfois des sentes d'éléphants ou de buffles et se faufile au milieu des fourrés où la chaleur semble se condenser. Le village du premier ministre, le chef M'Pohontaha, précède le village royal. Front haut et large qu'orne en son milieu une tache d'ocre rouge, yeux brillants et largement ouverts, chevelure tirée en arrière dans un mince chignon où sont plantées deux longues plumes noires, un collier de laiton garni de dents de fauves ornant son cou bien dégagé, bracelets de fer en spirale aux biceps, anneaux de cuivre et de fer aux chevilles, M'Pohontaha a les gestes brusques et la voix forte et brève d'un tribun. Flairant des cadeaux, il accompagne les missionnaires chez le roi et les guide dans la grande salle de réception du village royal.

Avant d'y pénétrer, il faut tout d'abord franchir les deux enceintes qui entourent le village, puis traverser une vaste cour intérieure qui sert aux grandes réunions. C'est là qu'un an auparavant le roi a reçu en grand appareil Brazza et son escorte venus lui remettre le traité d'alliance qu'avait signé le président Grévy.



Ce traité est précisément posé en évidence dans son luxueux coffret de cristal, sur un escabeau à l'entrée de la case de palabre où M'Pohontaha fait pénétrer les visiteurs. Etoffes multicolores et tapisseries couvrent les murs au pied desquels sont déposées les richesses du monarque. Coussins, tapis et nattes finement tressées sont étendus sur le sol.

Le roi ne se fait pas attendre. On le voit venir à travers la cour, marchant selon le protocole sur la pointe des pieds, entouré de dignitaires, et protégé du soleil par un grand parasol que porte un serviteur. Apercevant ses visiteurs, il leur sourit aimablement et, après leur avoir serré les mains, les fait asseoir sur les nattes, tandis qu'il s'étend sur le tapis et les coussins. Son visage ridé ne porte aucun tatouage ; sur sa calotte brodée sont fichées deux plumes noires longues et fines. Un pagne multicolore serre ses reins. Il a au cou le collier de cuivre ouvragé insigne de son pouvoir suprême et, aux poignets, aux biceps et aux chevilles, des bracelets de fer et de bronze. Portant le même collier de cuivre, la reine Ngassa est assise derrière lui. Active, intelligente, elle prendra part à la conversation.

Décrivant cette visite au Père Carrie, le Père Augouard lui confiera l'impression que lui a fait le roi Makoko : "Il est naturellement peu expansif. Mais dès qu'on lui parle de Brazza, du commandant, de son grand ami, sa figure s'épanouit, son gros bon rire se dilate et il est heureux. Par contre, il suffit de lui parler des Anglais pour le mettre en colère. Nous causons familièrement pendant une demi-heure.

"Le roi paraît satisfait de nos cadeaux. Mais avant de les confier à son ministre, il compte le tout soigneusement, car sa confiance ne paraît pas illimitée. Nous lui expliquons ce que nous sommes et pourquoi nous venons.

"Makoko a une autorité morale incontestable sur une vaste étendue de son pays. Mais cette autorité, comme celle des autres chefs, du reste, consiste principalement dans les fétiches dont il est le grand ministre. Ce sera pour nous une grande difficulté à vaincre, car combattre les fétiches, ce sera combattre l'autorité des chefs et partant se les aliéner. L'idée du surnaturel est tellement enracinée chez ces peuples qu'ils inventent immédiatement des fables pour expliquer les événements qui se présentent. C'est ainsi qu'aujourd'hui ils croient que l'esprit de l'ancien Makoko est revenu dans le corps de M. de Brazza, pour expliquer l'autorité que celui-ci a si rapidement acquise dans ces contrées."

Revenus à Ngantchou, les missionnaires visitent la station de Kwamouth que leur cède le colonel de Winton, puis, remontant le Congo, arrivent chez les Baïanzis, réputés pour leur cruauté.

- Quand je mourrai, leur déclare fièrement le chef Ibaka, on immolera au moins vingt esclaves qui me serviront dans l'autre monde. Et je serai au dessus des blancs qui n'auront personne pour prendre soin d'eux.

Les cases baïanzis sont couronnées de têtes de mort et les hommes armés jusqu'aux dents. Chez les femmes la coquetterie domine. Leurs bras et leurs jambes sont tellement surchargés d'anneaux de cuivre que, lorsqu'elles marchent, elles semblent, de loin, chaussées d'étranges bottes. Les plus riches portent au cou d'énormes colliers pouvant peser de douze à quatorze kilogs. "A leur mort, écrit le Père Augouard, on ampute la tête pour récupérer le collier, car le mari ne veut rien perdre..."

Leur cruauté n'empêche pas les Baïanzis d'être extrêmement sensibles au surnaturel. Un jour que les missionnaires profitaient d'un arrêt du vapeur, pour lire commodément leur bréviaire sur le bord de la rive, les hommes s'attroupaient autour d'eux et les contemplant avec une curiosité craintive. Ce livre qui permet aux blancs de parler avec Dieu le chef le veut pour lui :

- Donne-le moi, dit-il au Père Augouard. Tu auras dix poules.

Espérant convaincre le Père, il ajoute une chèvre puis une deuxième. Il part enfin consolé, lorsqu'en échange d'une poule il a reçu un pagne et un miroir.

Avec le village de Bolobo, les voyageurs atteignent l'Alima, affluent de la rive droite du Congo. Pour la première fois, ils explorent ce fleuve que le Père Augouard remontera si souvent dans la suite ; puis ils pénètrent chez les Mbochis dont la douceur et la timidité les étonnent. "S'ils se servent du fusil, écrit le Père Augouard, ce n'est que pour les réjouissances et les enterrements. Encore prennent-ils pour cela les précautions les plus minutieuses. Le fusil convenablement chargé est soigneusement attaché par terre entre les piquets. La foule se tient à distance convenable pendant qu'un enfant vient en rampant tirer prudemment la gachette. Les assistants se sauvent alors à toutes jambes et on ne touche au fusil que lorsqu'il est entièrement refroidi. Par contre, ils se servent très habilement de la sagaie qu'ils lancent adroitement à une distance de plus de soixante mètres."

Les missionnaires s'étonnent aussi de les voir fabriquer de l'huile avec des bambous, huile qu'ils purifient en y laissant tomber goutte à goutte de l'eau bouillante. Elle devient alors parfaitement claire et limpide.

- Si j'étais marseillais, glisse le Père Augouard au Père Paris, je la vendrais comme huile d'olive extra pure.

Mais ce qu'il voudrait surtout acheter aux Mbochis, ce sont ces nombreux petits esclaves qu'on leur présente. "Pendant que nous montons notre tente, écrit encore le Père Augouard, une femme vient avec un pauvre petit enfant de deux ou trois ans, probablement le sien. Veut-elle s'en débarrasser, ou a-t-elle besoin d'étoffes pour payer ses dettes ? D'autres accourent aussi nous offrir des enfants de sept ou huit ans. C'est dans ces moments que le missionnaire regrette de ne pas être plus riche pour pouvoir retirer ces infortunés du double esclavage du monde et du démon et qu'il songe à ceux qui gaspillent leur fortune dans des plaisirs inutiles pendant que la moindre obole opérerait tant de bien sur ce sol déshérité de l'Afrique."

A Equateurville, terme du voyage, où l'A. I. A. possède une station, les Pères achètent un terrain près du village de Makouli. Ils y élèvent une croix qui à six cents kilomètres dans l'intérieur, jumelle celle de Linzolo ; puis ils reviennent à la côte, à Landana, rendre compte de leur voyage au vice-préfet et y parviennent le 25 septembre.

A Landana, le Père Carrie les presse de s'installer au Kasseï. Un canot à voile leur est promis qui facilitera les communications, car l'expérience a prouvé qu'on ne pouvait compter de façon régulière sur l'aide des autres.

"N'attendez surtout pas le canot pour ouvrir la mission de Kwamouth" recommande cependant le vice-préfet.

Le 22 octobre, ils repartent à Linzolo, sans se douter qu'à l'espoir né dans le coeur de leur vice-préfet succédera, avant la fin de l'année, la tristesse provoquée par une double catastrophe à Boma et à Saint-Antoine.

A Boma, un jour de la saison des pluies, la foudre tombe sur la mission tuant le jeune Frère Maclou et quatre écoliers. Bien que ces petits internes soient d'anciens esclaves rachetés par la mission, la population rend le Père Giron responsable de ce désastre ; une troupe d'hommes et de femmes armés pénètre de force dans la mission, bouscule le Père et, malgré leurs cris, lui enlève tous les élèves.

A Saint-Antoine du Sogno, les Mossorongos ne se contentent plus de dérober les fruits des palmiers de la mission, ils lui volent ses écoliers qu'ils revendent ensuite comme esclaves. Un jour, trois hommes estimant leurs cases trop vieilles, s'installent tout bonnement dans les dépendances de la mission. Priés de déloger, ils narguent le Père Visseq et lorsque ce dernier, à bout de patience, s'arme d'un bâton, il est assailli par tous les hommes de Pinda et ne doit la vie sauve qu'à la solidité de son casque qui résiste aux coups qui pleuvent sur sa tête.

L'abandon de Saint-Antoine est décidé. La mission s'établira de l'autre côté de l'embouchure du Congo, près de Banane, en ce village de Nemlao où réside une petite communauté de gens d'Eglise. La maison Daumas y cède en janvier 1886 un terrain d'une trentaine d'hectares et le Délégué portugais prête son vapeur pour faciliter le déménagement qui s'opère en moins d'un mois. En attendant la construction d'une nouvelle mission, les missionnaires logent dans une factorerie abandonnée.

Arrivé à Linzolo, le Père Augouard apprend que trois missionnaires d'Alger ont passé à Banane et à Boma, qu'ils remontent le Congo et désirent s'installer à Léopoldville.

#### VISITE DU PERE DUPARQUET - SON RETOUR EN EUROPE

A la même époque le Père Duparquet, toujours en voyage, était arrivé à Landana. Il y passera deux mois avant de gagner Paris où il préparera la fondation de sa nouvelle mission du Batchouanaland. Le Père Carrie l'avait accueilli à Banane le 5 décembre et l'avait ramené à son ancienne mission avec une joie qu'il ne cherchait pas à dissimuler. De son côté le Père Duparquet ne cachait pas sa satisfaction devant le travail accompli. L'église, les constructions diverses qui logent l'importante communauté des Pères et des Frères, les quatre-vingt-six internes dont cinquante-quatre de famille libre, les onze latinistes et les trois philosophes, les jardins et les plantations, tout cela est harmonieusement groupé dans la vallée que bordent le mont Saint-Pierre, les marais du Tchilongo et les crêtes rougeâtre derrière lesquelles s'étendent les villages africains.

Il s'attarde longuement à visiter les diverses sections de l'école, et feuillette avec émotion les cahiers et les notes de philosophie de Louis de Gourlet, son premier latiniste. Il encourage vivement le Père préfet à céder le Mont Saint-Pierre à l'administration portugaise qui donnera en échange aux Soeurs un terrain au bord de la crête non loin des villages africains et travaille avec lui à l'élaboration d'un règlement précisant l'organisation de la mission du Congo, ses oeuvres et la manière de les diriger.

- En France, promet-il, j'insisterai une fois de plus pour que la préfecture devienne vicariat. S'il le faut j'irai à Rome. Tout exige maintenant la présence d'un évêque à la tête de la mission. Le Gabon ne possède pas plus de postes que le Congo et le Sénégal guère plus. Pourtant tous deux sont depuis longtemps vicariats apostoliques. Comme eux vous avez un séminaire qui l'emporte même sur celui de Libreville et votre chrétienté vaut bien les leurs? Quant aux sujets épiscopables, ils ne manquent pas chez vous.

- J'ai pensé un instant ouvrir une sixième mission à Loudima sur le Niari, à peu près à mi-chemin entre Loango et Brazzaville. M. de Brazza le désirait et même me promettait son aide. J'y renonce cependant, du moins pour le moment. Avec raison, la maison-mère estime préférable d'installer tout d'abord les religieuses à Loango.

Et tandis qu'au début de février 1886, le Père Duparquet poursuivait son voyage vers Lisbonne et la France, le Père Carrie gagnait Nemlao pour y construire la nouvelle mission.

A Lisbonne où il arrive au mois de mars, le Père Duparquet a de longs entretiens avec l'ambassadeur de France et le nonce apostolique. Il apprend que, depuis le congrès de Berlin, le Portugal réclame à Rome la suppression de la préfecture du Congo et le rattachement de l'enclave Cabinda-Landana au diocèse de Loanda. De pareilles démarches avaient déjà été entreprises en 1883, lui confie le nonce qui l'encourage à se rendre sans tarder à Rome où ces affaires se traitent.

S'il avait hésité à y partir, ce qu'il apprit en arrivant à Paris aurait suffi pour le décider. Le roi Léopold II, lui dit-on, n'accepte plus de missionnaires étrangers dans l'état indépendant qu'il veut placer sous la juridiction spirituelle de l'archevêque de Malines. Un séminaire sera spécialement ouvert pour former et envoyer des missionnaires belges. De passage à Paris, le cardinal Lavigerie confirme ces dires. Le Saint Père l'a prié de retirer tous ses missionnaires de l'état indépendant.

"Rien n'est encore absolument décidé, signale le Père Duparquet en communiquant ces nouvelles. Mais puisque nous sommes bousculés tant du côté portugais que du côté belge, il est de plus en plus urgent que tout le Congo français devienne vicariat apostolique. C'est ce que va demander officiellement à Rome le Très Révérend Père."

Le 26 avril, le Supérieur Général donne de nouvelles précisions : "L'érection du Congo français, écrit-il, me paraît chose décidée. Tout le monde s'y montre favorable. Le Père Duparquet est à Rome et poursuit la négociation de cette affaire avec le zèle et l'activité que vous lui connaissez. Dans cette hypothèse, Landana resterait préfecture apostolique indépendante avec juridic-



tion sur nos établissements en territoire belge du Bas-Congo. Il est parfaitement exact que l'archevêque de Malines, sur la demande du roi des Belges, a reçu juridiction sur tous les territoires du nouvel état ; mais on a donné l'assurance au Père Duparquet que nous n'aurions pas à nous retirer de nos stations qui s'y trouvent englobées, tant dans le Bas que dans le Haut-Congo, parce que, je suppose, la prise de possession de Kwamouth est chose faite."

## L'EPISCOPAT

Cinq jours plus tard, de Rome, le Père Duparquet fait pressentir une décision qui épouvantera d'autant plus le Père Carrie que, la préfecture apostolique continuant à subsister, il pense bien que ses propositions, mille fois affirmées, seront retenues : le Père Augouard ou le Père Jauny chargé de l'épiscopat ; lui, si on le veut, demeurant préfet de Landana.

"Je me souviens, lui écrit son ancien supérieur, qu'un jour allant fonder la mission de Boma, mais arrêté à Porto da Lenha par la maladie, vous m'écriviez qu'il vous semblait que la mort approchait, mais que cependant, si tel était mon désir, vous alliez continuer votre voyage jusqu'au terme, car, me disiez-vous : 'Je me suis donné à la mission du Congo jusqu'à la mort inclusivement'. Le Bon Dieu, alors, ne vous demanda pas ce sacrifice. Mais c'est qu'il vous réservait à la mission pour un autre sacrifice qui, peut-être ne vous coûtera guère moins, mais que la gloire de Dieu, le salut des âmes et les intérêts de notre chère mission exigent que vous acceptiez avec résignation. Ce fardeau que Notre-Seigneur va vous imposer, c'est celui de l'épiscopat. Je traite en ce moment cette affaire à Rome et il y a une certitude morale qu'elle va aboutir.

"Peut-être serez-vous surpris de cette combinaison qui n'était pas entrée dans nos plans à Landana. Ces plans ont été modifiés par des événements qu'on ne pouvait alors prévoir. Primitivement, je n'eusse pas été fâché de vous voir rester dans cette chère préfecture du Congo et à la tête de ce bel établissement de Landana dont la destinée et l'avenir semblaient reposer sur vous. Il m'en coûtait de voir ce séminaire passer en d'autres mains qui eussent, peut-être, compromis tous les résultats heureux du passé. Mais des événements sont venus modifier nos plans de façon considérable. A Rome on est disposé à donner à l'évêque d'Angola juridiction dans l'enclave de Cabinda. La maison-mère est d'avis que le nouveau vicariat apostolique du Congo français comprenne tout le Congo français jusqu'à l'équateur. Il aura donc un territoire double de ce que nous avions projeté et c'est la seule partie où dans les circonstances présentes on puisse placer un évêque. Cet évêque, bien cher Père, il convient que ce soit vous.

"Tout étant donc préparé pour mon départ pour Rome, la veille même de ce départ, le dimanche 11 avril, le Très Révérend Père me fit venir dans sa chambre et me dit qu'en demandant à Rome un vicariat apostolique, il fallait en même temps proposer un vicaire apostolique, il me demanda quel serait mon choix et me dit qu'il vous préférerait à tous ; seulement la même objection qui s'était présentée à moi antérieurement, se présenta à lui. C'est, me dit-il, le Père Carrie qui conviendrait le mieux pour les Portugais à Landana. Cela était vrai ; mais il y avait aussi tant de raisons pour que vous soyez évêque du Congo français que nous nous sommes définitivement fixés sur vous pour cette importante

fonction. Il ne pouvait en être autrement. C'est donc une question à jamais tranchée et votre nomination est maintenant entre les mains de Son Eminence le cardinal préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande. Il n'y a plus à y revenir. C'est un sacrifice qu'il vous faut ajouter à tous ceux que vous avez déjà faits pour votre mission. Comme il faut présenter trois noms à Rome, le second est celui du Père Jauny et le troisième celui du Père Augouard. Mais vous êtes le sujet qu'on préfère."

Les arguments du Père Duparquet ont si peu convaincu le Père préfet qu'il s'empresse, le 13 juin, de faire savoir à Paris qu'à l'avance, il repousse pareille nomination : "Une lettre du Père Duparquet, écrit-il, me donne une nouvelle bien curieuse et bien terrible pour moi si elle est vraie. Il paraît qu'on aurait proposé à Rome pour remplir cette charge redoutable (de l'épiscopat), la pauvre "buse" de Landana. C'est incroyable. Comment une pareille idée a-t-elle pu naître dans la tête d'hommes si sages ? Si pareille chose avait lieu, il faudrait la considérer comme un vrai malheur pour la mission et comme un châtement de Dieu pour mes péchés... Je n'ai rien de ce qu'exige cette dignité. Aussi me garderai-je de jamais l'accepter. Je vous prie de considérer ce que je vous dis comme un refus formel de ma part et vous déclare bien sincèrement que je n'accepterai jamais semblable charge."

Avant même que cette lettre ne parvienne à Paris, un des premiers jours de juillet, le Père Carrie mettait la dernière main aux constructions de Nemlao, assisté du Père Visseq et d'un de ses anciens petits écoliers devenu le Frère Marie-Joseph. Grimpé sur le toit de la cuisine, il en clouait les dernières tôles. Accourt, essoufflé, un porteur brandissant des lettres :

- Père, crie-t-il en agitant son message, la lettre pour toi.

Descendu de son échafaudage, le Père préfet prend possession de son courrier. Une lettre dont il reconnaît aussitôt l'expéditeur vient de Paris. Il l'ouvre, la parcourt rapidement des yeux ; puis regagne sa chambre à pas lents.

Ne l'en voyant pas ressortir, le Père Visseq frappe à sa porte. Assis devant sa table, la tête dans les mains, le Père préfet pleure à chaudes larmes.

Croyant à une mauvaise nouvelle :

- Vous avez peut-être perdu quelqu'un de votre famille, demande le Père, compatissant.

- C'est plus grave, répond le préfet. Lisez cette lettre. On veut faire de moi l'évêque du Congo.

Dans sa lettre du 29 mai, le Très Révérend Père Emonet ne se contentait pas, comme le Père Duparquet, de faire part d'une éventualité. Il transmettait une décision de Rome et donnait des ordres auxquels le Père Carrie, et c'est ce qui le désolait, n'avait qu'à obéir.

"Les négociations, écrivait-il, engagées à Rome pour la création d'un vicariat apostolique dans la mission du Congo viennent d'aboutir heureusement. Le Congo français est érigé en vicariat et le nouveau vicariat aura

les mêmes limites que le Congo français. Landana reste préfecture apostolique indépendante avec les établissements du Bas-Congo (Boma, Nemlao) sous sa juridiction. Voilà j'espère une bonne nouvelle qui comblera tous les vœux et réjouira le cœur de tous les missionnaires. Mais il ne suffit pas qu'il y ait un vicariat, il faut aussi qu'il y ait un vicaire apostolique. La lettre qui demandait au Saint-Père l'érection du Congo français vous présentait comme titulaire du nouveau vicariat. Votre personne a été agréée et je vous annonce que vous êtes nommé par le Saint-Père vicaire apostolique du Congo français. C'est chose dite et décidée. Il n'y a qu'à s'exécuter. Le Père Jauny est nommé préfet apostolique de Landana. Aussitôt cette lettre reçue, prenez toutes vos dispositions pour revenir en France par le premier paquebot."





## CHAPITRE XI

L'ÉVÊQUE DE LOANGO

Embarqué le 16 juillet, le Père Carrie arrivait un mois plus tard à Paris. Une mauvaise nouvelle l'attendait. Le Pape Léon XIII avait annulé son décret du 28 avril créant le vicariat du Congo français.

Dès qu'il avait eu connaissance de ce décret, le cardinal archevêque d'Alger avait adressé à la Sacrée Congrégation de la Propagande un télégramme de protestation suivi de deux lettres du 8 et du 18 juin. Ce décret, affirmait-il, était aussi contraire à la délégation qui lui avait été confiée antérieurement au Congo qu'à ses droits légitimes "sur un pays arrosé du sang de ses missionnaires". Après avoir saisi de la question la Nonciature et le ministre des Affaires Etrangères, il se rendait à Rome où la Sacrée Congrégation de la Propagande rappelait le Père Duparquet.

Réunie en session extraordinaire, le 19 juillet, pour étudier à nouveau cette affaire, la Sacrée Congrégation dont le cardinal était membre de droit avait demandé aux deux sociétés missionnaires de lui proposer un nouvel accord.

Dans ce but et sur le conseil du cardinal Siméoni, préfet de la Congrégation, le Très Révérend Père Emonet écrivait le 30 juillet au cardinal Lavergie puis allait le voir à Paris. Après un premier accord conclu le 12 août mais jugé trop imprécis par la Propagande, le cardinal renonçait le 6 octobre à toute juridiction, tant personnelle que du chapitre des missionnaires d'Alger, sur le Congo français. En retour, une nouvelle répartition des territoires lui conservait quatre vicariats en Afrique centrale.

Le 21 décembre un bref du Pape Léon XIII mettait un point final à cette longue discussion en ratifiant le décret du 28 avril.

Durant ces pourparlers, et tandis que le Conseil d'Etat délibérait sur sa nomination épiscopale et qu'un décret du Président de la République l'approuvait, ce qui aura lieu les 7 et 11 octobre, le Père Carrie dont le titred'évêque in partibus de Dorylée n'avait jamais été mis en question, tentait à Bruxelles d'éclaircir la situation de ses missionnaires demeurés provisoirement dans les trois missions situées en territoire belge.

Le 24 octobre, il recevait la consécration épiscopale dans la célèbre chapelle de la maison-mère dont l'architecte Soufflot avait dessiné le plan. Mgr Richard, archevêque de Paris, avait tenu à être le prélat consécrateur, assisté de Nos Seigneurs de Briey, évêque de Meaux et Duboin, évêque du Sénégal.

Le blason de l'évêque de Dorylée ornait l'autel. Surmontant la colombe et le cœur transpercé d'un glaive, armoiries traditionnelles de la Congrégation des Pères du Saint-Esprit et du Saint Cœur de Marie, une croix en-

tourée de deux étoiles jaillissait des ténèbres, traduisant l'unique souci de l'apôtre de révéler à l'Afrique la bonté de Dieu et de Marie. Dominant ce blason dont la devise "Adveniat Regnum tuum" exprimait le même ardent désir, il avait placé en exergue deux mots qui indiquaient comment le missionnaire entendait faire connaître Dieu à l'Afrique : "Crux et Amor", par la souffrance et par la charité.

Avant de regagner le Congo, il ne peut refuser de procurer à son village de Propières et à sa famille qu'il n'a pas revue depuis dix-neuf ans la joie de profiter un peu de son épiscopat. Il lui faut aussi aller à Rome rendre compte au Chef de l'Eglise des espoirs que donne la portion du troupeau qui lui a été confiée et recevoir ses directives.

A Propières, il officie pontificalement le jour de la Toussaint. Puis après quelques jours au petit séminaire de Saint-Godard et au grand séminaire de Lyon qui le préparèrent au sacerdoce, il part pour Rome où le Pape Léon XIII le questionne longuement sur le séminaire de Landana : "Nous vous demandons aussi, lui dit le Pape, d'avoir la générosité de confier vos missions de Nemlao, Boma et Kwamouth aux prêtres belges, dès qu'ils se présenteront au Congo. Sa Majesté le roi des Belges ne veut sur son territoire que des missionnaires belges. Nous ne voulons pas nous opposer à son désir."

Le 28 novembre, il s'embarque à Anvers, emmenant avec lui six missionnaires dont le Père Stoffel et le Père Gaëtan et, pour Loango, quatre Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, les premières femmes européennes qui débarqueront au Congo français.

C'est à Loango, où il arrive le 29 décembre, que résidera désormais l'évêque du Congo.

Par suite d'un malentendu toute la mission de Landana, Pères, Frères, séminaristes, novices et postulants Frères africains étaient venus l'accueillir vers le milieu du mois. Les fêtes de Noël approchant, il leur fallut retourner à Landana, de sorte que le Père Jauny l'attendait seul sur la plage. Une résidence lui a été aménagée de l'autre côté du jardin intérieur, parallèlement à la maison à étage. Les Sœurs ont leurs bâtiments à l'extrémité du vallonement qui domine la cité commerciale.

Deux journées sont entièrement consacrées au déchargement du matériel amené de France, dont un Decauville avec ses rails et ses wagnons. Un cheval a été acheté à Dakar à l'intention du Père Giron nommé à Loango et chargé du matériel. Puis avec le Père Jauny il s'embarque le 3 janvier à bord du packet anglais à destination de Landana.

Au nouveau préfet apostolique de Landana il laisse quatre missions, dix-sept missionnaires, une communauté de quatre religieuses et des écoles groupant deux cent quatre vingt dix internes. A côté de la préfecture son vicariat fait bien pauvre figure avec ses deux missions, Loango et Linzolo, ses douze missionnaires et ses cent trente internes. Après avoir déjà tant travaillé, le pionnier du Congo laisse à un autre les plus beaux fruits de son labeur. S'il avait eu besoin d'un encouragement, il l'aurait trouvé dans la nouvelle de la ratification par le Saint-Père du décret du 28 avril créant le vicariat apostolique du Congo.

A Landana, le Père Jauny prend possession de sa préfecture et l'évêque est fêté avec la joie que l'on devine. Chacun s'ingénie à lui manifester sa sympathie. Les moins démonstratifs ne sont pas les commerçants portugais avec qui il eut jadis pourtant tant de difficultés. Peut-être ne sont-ils pas fâchés de se savoir désormais à l'abri des ripostes de ce rude jouteur.

En accord avec le Père Jauny, l'évêque du Congo a pris la décision de transporter à Loango le séminaire et le noviciat des Frères africains. Trois théologiens doivent recevoir sous peu la tonsure. Il est normal qu'ils suivent leur évêque et qu'en compagnie de leurs jeunes compagnons ils se préparent au sacerdoce sous son contrôle direct. Par une conséquence naturelle, l'imprimerie, dont les séminaristes sont à leurs heures de loisir et de détente les seuls ouvriers qualifiés, sera déménagée à Loango.

M<sup>re</sup> Carrie n'ignore pas que ce séminaire constitue le plus beau fleuron de la mission de Landana et que, le lui enlevant, il risque de soulever le mécontentement, voire l'opposition, du gouvernement portugais aussi estime-t-il judicieux d'opérer immédiatement ce transfert.

Le séjour à Landana sera donc très bref et, avant le 15 juillet, le vieux "Conquy" de la factorerie française transporte à Loango ceux qui quittent définitivement Landana.

A Loango une longue lettre du Père Augouard attend l'évêque. Le supérieur de Kwamouth et de Linzolo n'aime guère les situations indécises. Et précisément sa position au Kassaf est très incertaine. Faut-il abandonner Kwamouth ? demande-t-il. Ses deux missions dépendent-elles de la préfecture ou du nouveau vicariat ? Que doit-il faire des deux missionnaires attachés à ces missions ? Il réclame aussi des religieuses pour Linzolo et craint d'être rattaché au personnel de la préfecture : "J'ose espérer pour le bien de mon âme, écrit-il de nouveau le 26 décembre 1886, que je resterai sous votre paternelle direction". Et huit jours plus tard : "J'espère toujours ne pas être séparé de vous". Aucune réponse ne lui parvenant du fait des voyages de son évêque et de la lenteur du courrier, il se décourage et s'impatiente : "Il n'est pas permis, se plaint-il le 22 janvier 1887, de nous laisser dans un tel abandon en un pareil moment. Il y a là-dessous quelque chose que je ne puis m'expliquer. Aussi ne sachant que penser de cette manière de procéder, las de l'incertitude où je me trouve, je vous avertis que, par ce même courrier, j'écris à la Trappe où je compte aller réfléchir en paix au salut de mon âme bien agitée et bien malade."

## LA NOUVELLE ROUTE LOANGO-BRAZZAVILLE

En attendant que la Trappe, celle du Cap de Bonne-Espérance semble-t-il, lui fasse comprendre qu'il a la vocation d'un missionnaire et non celle d'un moine, il regagne Linzolo et reprend sa correspondance : "Rien, rien, toujours rien, grogne-t-il encore le 27 février. Pas même le plus petit billet pour nous envoyer votre bénédiction." De ce silence, il fournit lui-même la véritable raison : "Je suppose cependant que vous avez écrit et que votre lettre s'est égarée". Du Bas-Congo au Pool et à Linzolo, en effet, les lettres s'égarent bien souvent, se perdent en cours de route, livrées qu'elles sont à la fantaisie des porteurs, ou demeurent parfois des semaines ou des mois oubliées à une étape.

Puis il annonce l'ouverture d'une nouvelle route reliant Loango à Brazzaville par l'intérieur, en empruntant la vallée du Kouilou-Niari.

De Loango à Buanza, soit sur une distance de 300 kilomètres elle était déjà connue depuis plusieurs années. Plusieurs postes la jalonnaient. A la sortie de Loango, elle traversait le village royal de Diosso-Boueli, puis, après une quarantaine de kilomètres en terrain plat, sablonneux et découvert, elle escadait le Mayombe et, durant cinq jours de marche, serpentait à travers l'exhaurissante forêt équatoriale qui couvre cette grande chaîne de montagnes.

C'était la partie la plus belle mais aussi la plus rude du chemin, avec ses escarpements à pic, son sol d'argile glissante, ses amoncellements de rochers, sa végétation touffue, ses raides descentes dans les lits des ruisseaux que la route n'hésitait pas à emprunter. Au sortir de la forêt, la piste, car cette route n'était qu'une piste, atteignait le Niari au confluent de la Loudima.

Un chef de station assisté d'un agent auxiliaire commandait l'ancienne Stéphaneville de Stanley. Avec Makabana, plus en aval, Loudima servait aussi de base à l'équipe du capitaine Pleigneur et de l'ingénieur Léon Jacob qui étudiait la possibilité d'établir le long du Kouilou-Niari une voie ferrée coupée de raccords fluviaux. Ensuite la route suivait la vallée du fleuve jusqu'à Buanza, doté aussi d'une station occupée par deux agents auxiliaires.

Après Buanza ou plutôt après Biedi, 50 kilomètres en amont, le tracé de la route avait exigé de multiples recherches, car, si de Biedi à Loudima le Niari coulait sensiblement en ligne droite entre les quatrième et cinquième méridiens, ceux de Loango et de Brazzaville, il descendait verticalement du nord en amont de Biedi. Il n'était donc plus possible de suivre sa vallée.

Ce dernier tronçon d'environ 200 kilomètres, que coupaient à Comba, par exemple, de très hautes crêtes, le sergent Cholet, nommé par Brazza chef de station de première classe, venait de le relever en compagnie du géologue Brusseau. En douze jours de marche, ils avaient relié Buanza à Brazzaville où ils étaient parvenus le 8 février.

Apprenant que Cholet a l'intention de revenir à Loango par cette route, le Père Augouard décide de se joindre à sa caravane. Il ne peut supporter plus longtemps le silence de son évêque et veut amener à l'école des Soeurs quatre fillettes de Linzolo.

Suivis de leurs cinquante-cinq porteurs, ils quittent Brazzaville le 1<sup>er</sup> avril. Les deux premiers jours, la piste est agréable à suivre. Le Père Augouard et son compagnon en profitent pour admirer l'élégance vestimentaire du contremaître de leur caravane. "Il avait apporté de la côte, racontera le missionnaire, une vieille capote qui devait dater de la Bérésina. Trop grand personnage pour porter lui-même son habit qu'il quittait pendant la route, de peur d'en laisser des lambeaux aux épines du chemin, il le pliait soigneusement et le mettait sur la tête d'un porteur. Comme paiement du service rendu, celui-ci, chaque jour, avait le droit de vêtir la dite capote pendant une demi-heure en arrivant au campement et il ne manquait pas de se promener par tout le village. La demi-heure écoulée, la capote revenait à son légitime propriétaire qui la



mettait tantôt à l'endroit, tantôt à l'envers, affectant de changer d'habits comme les blancs et faisant bien remarquer qu'elle était à lui et non à celui qui l'avait portée auparavant. Les indigènes ouvraient de grands yeux et ne se faisaient pas prier pour donner à notre loustic une poule ou un panier d'arachides."

Les difficultés commencent ensuite avec des marigots et des marécages dans lesquels on s'enfoncne parfois jusqu'à la poitrine. Un arbre qui servira de pont doit être abattu au travers d'une rivière infranchissable dont les eaux ont été grossies par les pluies.

Les voyageurs avaient dépassé les hauteurs de Comba. Ils pénètrent maintenant dans le territoire de la guerrière tribu des Basundis. La journée du 5 avril, un Vendredi Saint, est exténuante. Vers les 5 heures du soir les voyageurs arrivent épuisés dans un village abandonné. Ils décident d'y camper. Un orage, c'est la fin de la saison des pluies, les oblige à se réfugier dans les cases désertes, où après un frugal repas, digne de ce jour de la semaine sainte, remarque le Père, ils s'installent pour la nuit. Vers minuit, ils dormaient profondément lorsqu'éclatent des coups de feu suivis de hurlements de douleur. Eparpillés à droite et à gauche, les porteurs réveillés brusquement se regroupent en désordre autour des européens et des deux tirailleurs sénégalais de l'escorte qui arment leurs fusils. Deux blessés gémissent. Les fillettes poussent des cris d'effroi. Les coups de feu ont cessé brusquement. Une ronde autour des cases ne laisse soupçonner aucun agresseur. Tout est calme.

Peut-être des hommes du village plus ou moins ivres sont-ils revenus tard dans la nuit et surpris de se trouver face à face avec des inconnus ont-ils lâché leurs coups de feu avant de s'enfuir. "Retournez-vous coucher, dit M. Cholet à ses gens. Nous allons poster des sentinelles."

Tout le monde est à peine couché qu'une nouvelle décharge retentit plus formidable encore que la première. Des balles percent les parois des cases des européens. Cette fois, il n'est plus possible d'en douter. La caravane est attaquée.

"Nous tîmes un conseil de guerre, raconte encore le Père Augouard. Au milieu de la nuit, encaissés dans la vallée boisée que surplombaient deux hautes montagnes, c'était quelque chose de solennel. J'opinaï pour attendre le jour afin de voir l'ennemi, parlementer avec lui et lui demander raison, si c'était possible, de cette brutale agression, ajoutant enfin qu'il ne fallait pas avoir l'air de fuir. Mon compagnon fut d'un avis contraire et fit remarquer que si nous étions attaqués en plein jour dans l'endroit défavorable où nous nous trouvions, avec un armement insuffisant, nous aurions à opérer une retraite désastreuse, sinon une déroute complète. Notre contremaître qui avait endossé sa capote des grandes circonstances opina également pour décamper au plus vite. Cet avis prévalut.

"Il fallut rassembler les bagages qui se trouvaient éparpillés dans le campement et que nos hommes avaient abandonnés pour se replier sur nous. Là était le véritable danger, car les indigènes pouvaient se trouver cachés derrière les cases, tirer à bout portant sur nos hommes et prendre la fuite sans que nous puissions répondre. Nous nous servîmes d'un expédient qui nous réussit à merveille. On faisait des feux de salve dans la direction où l'on vou-

lait chercher les bagages et aussitôt une escouade allait chercher les ballots pour les rapporter au milieu de la place. On recommença jusqu'à ce que tout fût au complet.

"Cette façon de procéder paraîtra peut-être peu apostolique à quelques-uns, mais il faut voir les choses telle qu'elles sont. Si nous étions attaqués et poursuivis en haine de la Foi, il serait mieux de tout supporter sans répondre. Mais là n'était pas le cas."

La colonne se mit donc en marche par une nuit obscure, à travers des sentiers obstrués de pierres tranchantes, au milieu de grandes herbes et dans un pays coupé de profonds ravins où l'ennemi avait beau jeu. Les deux tirailleurs sénégalais marchent en avant-garde et éclairent la marche en tirant des coups de feu dans toutes les directions. Le Père Augouard et le sergent Cholet protègent l'arrière-garde en procédant de la même manière. Les blessés retardent malheureusement la marche. L'un deux, un grand et vigoureux gaillard, ne peut bientôt plus marcher. Il a reçu trois balles dans la jambe qui lui ont cassé le petit os du tibia. Le contremaitre le hisse sur ses épaules et la marche reprend jusqu'à un petit mamelon découvert où l'on décide d'attendre le jour. Depuis le départ du village les assaillants n'ont tiré aucun coup de feu.

Le Père Augouard profite de la halte pour soigner les blessés. Avec les montants de sa tente, il confectionne un brancard pour l'homme invalide. Puis l'on se remet en marche "après avoir déjeuné avec le brouillard des montagnes. C'était bien clôturer le carême".

Le lendemain, jour de Pâques, après s'être égaré pendant cinq heures, la petite troupe arrive enfin harassée à Bouenza où elle reprend ses forces.

L'étape suivante la mène en cinq petites journées faciles à Loudima. Le pays est plat et semble riche et propice à la culture intensive.

Mais après Loudima, les difficultés reprennent dans la chaîne du Mayombe. On se cramponne aux racines des arbres qui émergent du sol. On se hisse péniblement en haut de sentiers escarpés, heureux lorsque la pluie n'a pas détrempé la terre glaise, rendant la pente plus glissante qu'une patinoire, sur laquelle le malheureux porteur, gêné par sa charge, risque à chaque instant de lâcher prise et de se rompre le cou en dévalant le long de la déclivité.

Un des derniers soirs passés dans la forêt du Mayombe, le campement déjà dressé pour la nuit, les deux européens prêtent l'oreille. Non loin, un groupe de personnes semble se quereller dans un tumulte de voix rauque que couvre parfois comme le bruit sourd de plusieurs tam-tams frappés à grands coups. Intrigués, ils vont se rendre compte de ce qui se passe. Avancant prudemment à travers les arbres, ils aperçoivent une bande de gorilles qui s'amusent comme des enfants et se battent les flancs de leurs longs bras.

- Demain, leur dit le contremaitre, quand nous serons partis, ils viendront se chauffer à nos feux. Mais même si des morceaux de bois sont encore à côté, ils ne vont pas penser les mettre sur le feu.

Le Mayombe et son étouffante forêt enfin traversée, Loango n'est plus qu'à 50 kilomètres. On respire déjà, semble-t-il, la brise de la mer. Les por-

teurs pressent le pas. Et vingt-huit jours après avoir quitté Linzolo le Père Augouard découvre sur le terrain inculte acquis en 1883 une mission en plein essor. Prévenus de son arrivée, M<sup>re</sup> Carrie, les missionnaires et les écoliers vont au devant de lui et l'accompagnent dans la modeste cathédrale de planches où grâce est rendue au Seigneur pour l'heureux succès du voyage.

## LE PERE AUGOUARD A LOANGO

Le lendemain, l'évêque fait au Père Augouard les honneurs de sa mission.

- Comme vous le voyez, nous l'avons construite autour d'un large quadrilatère où de chaque côté des allées transversales, bordées de jeunes cocotiers, nous avons planté des ananas. J'ai placé l'église au nord, du côté de la ville, la case à l'étage des Pères et le nouveau séminaire que nous construisons à l'ouest, face à la mer d'où nous viennent la brise et un peu de fraîcheur. L'école occupe le troisième côté et enfin nos magasins d'entrepôts et mon pavillon que prolongent la bibliothèque et le réfectoire ferment le quatrième côté, vis-à-vis de la maison des Pères. Ainsi nous sommes chez nous, et proches les uns des autres, sans être les uns sur les autres. Venez maintenant féliciter le frère jardinier de ses plantations et des magnifiques légumes de son potager. Vous verrez comment il a su drainer et utiliser la petite vallée marécageuse qui se trouve entre la maison des Pères et la mer. Nous y avons creusé un puits dont l'eau est excellente et abondante.

- Votre Decaerville vous rend-il service ?

- Nous ne pourrions plus nous en passer. L'embranchement qui aboutit au jardin permet aux internes de monter chaque jour, comme en se jouant, une abondante ration d'eau à la mission. Et celui de la plage facilite énormément le transport de nos marchandises.

Après la visite du jardin, de l'internat, confié aux Pères Levadoux et Allaire, et du séminaire où une quinzaine de latinistes et les trois tonsurés du 5 mars, les abbés Louis de Gourlet, Mahonde et Louis Loutete, sous la conduite de leurs directeurs, les Pères Gaëtan et Ussel, saluent "l'apôtre du Congo central", ils entrent dans le local de l'imprimerie. Tout en montrant au Père Augouard les premiers feuillets d'une grammaire et d'un dictionnaire composés en langue fiote (Bacongo) par le Père Visseque :

- J'ai l'intention, dit l'évêque, de publier sans tarder, probablement dès Noël prochain, un petit périodique de seize à vingt pages qui communiquerait à tous nos missionnaires et à la maison-mère les principales informations concernant le vicariat : documents du Saint-Siège ou autres, actes administratifs, nouvelles des communautés, etc... Je crois que ce recueil, que j'intitulerai : "Le Mémorial du Congo français", rendrait service. Qu'en pensez-vous ?

- J'y vois un premier avantage, Monseigneur. A Linzolo, nous aurions un peu moins l'impression d'être perdus au bout du monde. Mais votre titre n'est-il pas un peu erroné ? Si nous à Linzolo, nous nous trouvons bel et bien dans le Congo français ; vous à Loango, ne dépendez-vous pas, depuis juillet 1884, du Gabon ?

- C'est juste. Mais ce rattachement n'est pour moi qu'une fiction motivée par une simple question de douane. Géographiquement Loango et Pointe-

Noire font obligatoirement partie du Congo. D'ailleurs le vicariat, y compris Loango, ne porte-t-il pas le titre de Congo français ? A propos de nouvelles des communautés, savez-vous que le Père Jauny est rentré en France, il y a deux mois, malade de l'estomac. En attendant son successeur, il m'a prié de m'occuper de sa préfecture. Allons maintenant chez moi parler de vos missions de Saint-Joseph de Linzolo et de Saint-Paul du Kassaï.

- Mes missions ! Voici encore un terme bien inexact. Vous m'avez confié la responsabilité de Saint-Paul et de Saint-Joseph. C'est exact. Ne m'allouant d'ailleurs que 8.000 francs pour fonder le Kassaï à 200 kilomètres du Pool, alors que vous aviez prévu 12.000 francs pour Loudima à 150 kilomètres de la côte. Mais bien que je sois théoriquement responsable de ces deux missions, vous donnez, directement et à mon insu, vos directives au Père Paris, au Père Sand et au Père Krafft et vous les autorisez à faire ce qui leur passe par la tête. De sorte que chaque fois que je vais d'une mission à l'autre, je me trouve devant des règlements changés et des façons de faire nouvelles. Dites-moi que je suis le menuisier, le maçon, le contremaître, le conducteur de caravane, le patron de boat de ces deux missions. Ne me dites pas que j'en suis le supérieur.

- Père Augouard, vous exagérez. Vos subordonnés ont tout de même droit à un peu d'initiative. N'est-ce pas de mon devoir d'encourager chacun de mes missionnaires, y compris ceux qui travaillent sous vos ordres ?

- Sans doute, Monseigneur. Mais cette initiative que vous réclamez pour mes subordonnés, vous me la refusez.

- Peste, mon Père. Quand vous l'ai-je refusée ?

- Vous prétendez que vous ne vous réservez que l'administration générale du vicariat, que vous laissez les décisions de détail aux différents supérieurs, puis vous nous envoyez des règlements précis, détaillés, minutieux, et vous exigez que le supérieur local les observe et les fasse observer dans leurs moindres détails. Est-cela faire confiance au supérieur et reconnaître son autorité ?

- Je vous fais si bien confiance, Père Augouard, que je vous ai toujours proposé à la maison-mère comme premier évêque du Congo.

- Oui ! Un jour vous me portez aux nues ; le jour suivant vous me placez plus bas que terre.

- Père Augouard, vous exagérez !

- Permettez-moi de vous donner un petit exemple. Dans vos lettres vous n'avez pas d'épithètes assez flatteuses pour m'encourager à écrire des articles sur le Pool, la fondation de Linzolo et mes voyages au long du Congo, mais, en même temps, vous m'interdisez de parler à ma famille de ce qui n'est pas strictement familial. Vous m'en avez voulu de ce que mes parents aient laissé paraître une de mes lettres dans la Semaine Religieuse du diocèse de Poitiers, lettre dont plusieurs journaux ont donné ensuite de larges extraits ; ce dont vous m'aviez pourtant exprimé votre satisfaction, lorsque, conséquence naturelle de ces publications, des offrandes vous sont parvenues. Vos lettres et vos remarques sont trop souvent celles d'un supérieur rigide, alors que dans notre isolement et nos difficultés nous désirerions trouver en vous un père compréhensif.

- Vos Pères de Linzolo et du Kassaï me font à votre sujet exactement les mêmes remarques. Vous n'êtes jamais content d'eux. Mais pourquoi aborder, une fois de plus, ces vieilles querelles trop souvent débattues dans nos lettres ? Je vous écoute, vous le savez bien. Et je tient compte de mon mieux de vos réclamations. N'ai-je pas, récemment encore, ramené à 25 % les 40 % de frais de transport et de déchargement que j'estimais nécessaires de prendre sur les marchandises venant d'Europe ?



- C'est vrai. Mais malgré mes nombreuses réclamations, l'emballage des colis venus de Landana ne résiste toujours pas au transport par bateau, puis à tête d'homme jusqu'à Linzolo. La dernière caravane nous a perdu vingt-deux mille perles et la moitié des couteaux et des étoffes demandés pour le troc. A la place, nous avons trouvé des morceaux de bois, des herbes et du papier. Les charges de l'Association et celle de Brazza subissent, il est vrai, le même sort. Mais eux n'en sont pas à quelques milliers de francs près. Pourquoi aussi nous envoyer et nous facturer des objets ni demandés ni utilisables ? Dans une caisse j'ai trouvé, une fois, deux briques destinées à combler un espace vide. Quelques boîtes de conserves, de lait, de beurre, de sel auraient mieux fait notre affaire. Vous nous envoyez du linge de corps, alors que nous en avons tous en surabondance, que mangent les cancrelats, et, pour le troc, des tabatières, des chaînes de montre, des bagues, du parfum, eau de Cologne ou de Lavande, douze douzaines de rasoirs. Croyez-vous vraiment tous ces produits utiles aux Africains ? Ils n'en veulent pas et ils ont bien raison. Est-ce à nous de les habituer au parfum ? Si j'avais eu moi-même le malheur de vous commander ces objets, quelles foudres n'aurais-je pas déclanchées ! Si certains objets ne s'écoulaient pas à Landana, est-ce à nous à vous les acheter d'office ?

- Vous semblez croire que j'ai voulu débarrasser à vos dépens Landana ou Loango de ses invendus. Il ne s'agit pas du tout de cela. Je tenais simplement à vous faire connaître divers produits susceptibles de vous servir de monnaie d'échange. Je vois que j'ai eu tort. N'en parlons plus. Du moins devriez-vous avoir un peu de reconnaissance pour les soucis, les démarches et le travail que nous demandent l'organisation d'une caravane et la préparation des charges. A vous entendre, on croirait que nous n'avons que cela à faire à Loango !

- Nullement, Monseigneur. Je sais fort bien les efforts que demande la mise sur pied d'une caravane et, si je me permets quelques remarques, cela ne veut nullement dire que nous n'avons pour vous que de l'ingratitude. Nous n'oublions cependant pas qu'il revient au premier supérieur de toutes les missions du vicariat de pourvoir à leurs besoins ou du moins de les aider à vivre. De Linzolo n'ai-je pas à me préoccuper des Pères du Kassaï ? Mais n'est-il pas aussi de mon devoir de vous préciser nos besoins, en vous faisant connaître ce qui nous est utile et inutile et de vous signaler que nous nous perdons parfois dans vos comptes ? Vous me dites qu'ils sont irréprochables et que mes plaintes sont passées à l'état de formules et de rengaines. Est-ce une formule de vous signaler, par exemple, que vous marquez deux fois à notre débit une même facture importante de Woermann ? facture d'une commande dont personne dans le nord ne connaît l'origine ; et qu'il serait beaucoup plus simple de ne nous facturer que les colis envoyés. Cela nous éviterait de vous adresser à vous et à l'Association qui nous les transporte des réclamations toujours désagréables. Est-ce une formule de trouver un peu exagéré d'avoir à payer les légumes que vous offrez aux blancs qui acceptent de nous monter nos charges, alors que pendant mon séjour à Paris je vous ai envoyé, à mes frais, livres et gravures que m'avaient donnés le Ministère des Colonies et l'Oeuvre Apostolique ? Est-ce une formule, lorsque je vous demande l'avoir que nos ouvriers Manuel, Kinkela et Ikappi ont chez vous en cortades, de trouver injuste que vous comptiez la cortade un franc, alors que ici elle revient à un franc cinquante, sinon un franc soixante-quinze ?

- J'en reviens à ma première question. Parlez-moi de Linzolo et du Kassaï.

- A Linzolo, la grande maison en briques sèches construite sur pilotis par le Père Paris pendant mon séjour en France tient bon. Il nous a seu-

lement fallu renouveler son toit en paille. Aux Pâques dernières nous avons inauguré la chapelle. Ce qui nous permet enfin de conserver le Saint-Sacrement. L'intérieur fait particulièrement bon effet et surtout le sanctuaire où il est agréable de prier. Le travail matériel ne nous a pas permis, jusqu'à présent, de catéchiser autant que nous le voudrions les villages environnants. Mais vous savez que nous avons conclu avec eux un pacte solennel d'amitié, amitié qu'a renforcée la construction de notre petit hôpital. Le Père Krafft est chargé de ces villages laris ; il y a fait d'assez nombreux baptêmes in extremis, surtout parmi les petits enfants. En cas de décès les sorciers ne sont plus convoqués en vue de découvrir le coupable. Par le fait même la terrible épreuve de la Nkassa n'a plus lieu.

- À Loango nous n'en sommes malheureusement pas encore là.

- Il me faudrait construire une maison pour nos internes. La case actuelle ne peut plus servir à la fois de classe, de réfectoire, de dortoir, de cuisine, etc... Le Frère chargé des enfants devrait y avoir sa chambre. Beaucoup d'entre eux sont devenus chrétiens. Quand viendrez-vous leur donner la Confirmation ?

- J'y songe précisément. Le 29 mai, jour de la Pentecôte, je recevrai les vœux de nos novices Frères. Nous monterons ensuite à Linzolo par Landana et nous pousserons jusqu'au Kassai. Je verrai alors s'il est nécessaire de construire une nouvelle maison pour vos internes.

- Vous avez trouvé que j'ai beaucoup tardé à ouvrir le Kassai. C'est que les difficultés que nous avons eues à Linzolo n'étaient rien à côté de celles que nous procurait le Kassai et qu'il nous procure encore. Tout d'abord, comment y aller et remonter le fleuve ? Avec notre petit "Léon XIII" c'est maintenant facile. Ce sera même agréable lorsqu'un moteur remplacera la voile et les quinze payeurs. Mais au début, en 1885, lorsque vous m'écriviez de préparer ma mitre en fondant une mission sur le Kassai, il était aussi impossible d'y aller et de s'y installer que d'y trouver un magasin d'ornements épiscopaux. Nous ne pouvions décemment utiliser les deux magnifiques vapeurs des protestants américains et anglais. Ceux de l'Association revenaient inopinément à Ntamo et repartaient de même deux ou trois jours après très probablement parce qu'ils ne tenaient pas à nous avoir comme témoins de leurs voyages. Plusieurs fois, le colonel de Winton m'a fait des promesses qu'il n'a pas tenues. Quant à de Chavannes, Dolisie et Laneyrie, ils n'avaient que des petites pirogues et ignoraient tout de la Kassai, leur but unique étant le Congo et ses affluents de la rive droite. Malgré toutes ces difficultés le baron von Nimpechts, administrateur du Haut-Congo, un allemand excellent catholique, força la main du colonel de Winton qui, après nous avoir cédé le poste de Kwamouth, l'avait repris. Nous avons donc reçu tout d'abord un terrain en février 1886, puis le poste même de Kwamouth le 26 avril. Le 13 mai, j'y montais à bord du vapeur A. I. A. avec le Père Sand, le Frère Savinien, une dizaine de travailleurs et un chargement important. Le 18, nous arrivons au poste. Il est occupé par les missionnaires d'Alger qui bien que connaissent nos projets, puisque je leur en avais parlé moi-même lorsqu'ils cherchaient à s'installer à Léopoldville et à Brazzaville, construisaient leur mission à deux kilomètres de là, sur la rive opposée. Et pendant près d'une année, nous avons donné le spectacle ridicule de deux missions catholiques s'installant à deux kilomètres l'une de l'autre dans un immense pays de plusieurs centaines de milliers de kilomètres carrés. Il est vrai que le bruit courut rapidement que le roi Léopold II n'acceptait plus que les missionnaires belges qu'enverraient l'archevêque de Malines. Et grâce à Dieu, en vérité, cette situation dont se moquaient ouvertement et à juste titre

les pasteurs protestants, prit fin, il y a deux mois, lorsque le cardinal d'Alger rappela ses missionnaires. Puisque nous monterons ensemble dans le nord, vous verrez sur place ce qui reste à faire.

- Qu'en pensez-vous ?

- J'ai déjà beaucoup réfléchi à la question. Quoiqu'il m'en coûte d'abandonner le Kassaï, où nous travaillons depuis un an, je crois inutile de nous y maintenir. Sur vos conseils nous avons suspendu les travaux de construction et d'aménagement du poste. Rentrons dans les frontières de votre vicariat, c'est-à-dire du Congo français. Notre installation à Kwamouth a souverainement déplu à M. de Brazza. Il sera très satisfait de nous voir revenir sur son territoire. C'est dans ce but qu'en octobre, je suis allé explorer la rive droite du Congo, jusqu'au débouché de l'Alima. Je n'y ai malheureusement compté, de Brazzaville à l'Alima, que six villages. Il faudrait donc transporter la mission du Kassaï, soit dans le Haut-Alima, soit vers l'Oubangui, où, d'après M. Dolisie, la population est assez dense.

- Cette solution me semble bonne.

- Evidemment, Alima ou Oubangui, cela nous éloigne beaucoup dans l'intérieur. Mais la distance ne sera plus un obstacle, lorsque nous aurons doté le "Léon XIII" de sa machine à hélice, et l'administration y a bien des postes ; pourquoi pas nous ?

- L'administration lance courageusement ses hommes en avant. Malheureusement, il paraîtrait que l'entente entre Brazza et Ballay n'est pas des plus cordiales. Tous deux résident à Libreville. Le premier avec le titre de commissaire général du Gabon-Congo ; le deuxième comme gouverneur du Gabon. M. de Chavannes est passé ici récemment, avant de prendre à Brazzaville son poste de résident du Bas-Congo-Niari. Il venait d'assurer l'intérim de de Brazza. Ballay, nous a-t-il affirmé, accuse Brazza de discréditer le Congo aux yeux du gouvernement par ses dépenses inconsidérées. Il oppose la subvention de six cent mille francs du Gabon, qui sera couverte par les recettes des douanes, au million et demi accordé cette année au Congo, incapable, assure-t-il, de rapporter jamais quelque chose. Et pourtant, Ballay prétend que le Congo est "son enfant".

- En poussant la frontière du Gabon jusqu'à l'enclave de Cabinda, Ballay est fort pour assurer que le Gabon rapporte plus que le Congo.

- Evidemment, c'est à lui que reviennent tous les droits perçus sur la sortie de l'ivoire et du caoutchouc. Brazza n'a rien pu faire pour empêcher cette annexion de Loango et de Pointe-Noire.

- Ce soir, une fois la chaleur tombée, nous irons rendre visite au résident. Après MM. Dolisie, Manchon et de la Forest, c'est maintenant M. François.

- Loango a bien changé depuis quatre ans. En arrivant de Diosso, j'ai été surpris de trouver le bord du plateau qui domine la baie presque entièrement couvert de cases dont certaines à étage.

- Ce sont les nouveaux bâtiments et services du résident. Nous les verrons de plus près ce soir. Venez me prendre chez moi vers 4 heures.

A l'heure dite, l'évêque et le Père Augouard se dirigent vers la ville. Après avoir longé le "Fétiche", sorte de magasin où, contre tissu et autres objets de troc, la mission se procure la nourriture des internes et des séminaristes, ils arrivent rapidement à la Loubanda qu'ils franchissent à gué.



- Un jour ou l'autre nous la canaliserons, explique l'évêque. Nous y mettrons aussi un pont convenable. Autrement, je crois qu'elle n'en aura jamais. Vous reconnaissez les anciennes factoreries portugaises à notre droite et à notre gauche, Pigardo, Mailla, Lopes, etc... ; Hatton et Cokson maintenant, puis Tréchet (future C.F.H.B.C.). Plus en bordure de mer, sur le nouveau chemin, bordé de manguiers comme celui-ci, et qui monte directement de la baie au marché, vous apercevez les bâtiments de la compagnie hollandaise que dominant, plus proches de nous, ceux de la douane. Sur notre droite, au bout de ce chemin qui aboutit au plateau, ces grandes bâtisses appartiennent au Congo. Elles servent d'entrepôt au matériel et au ravitaillement des gens du Niari. Eux-mêmes sont reçus chez M. Sar, dans la case voisine. En somme, ce terrain constitue une enclave congolaise dans le Gabon, puisque Loango est gabonais. Entre la case de M. Sar, la mission des Soeurs et leur petit hôpital que vous voyez à l'extrême droite du plateau, habite le docteur. Jusqu'au récent passage de M. de Chavannes, il prétextait si l'envie lui en prenait, qu'il n'avait à soigner que les agents du Gabon. M. de Chavannes a obtenu qu'il soit au service du Gabon et du Congo en le faisant émarger aux deux budgets. Il est question d'y construire aussi un hôpital et de transformer la place du marché qui se trouve donc devant, en place des fêtes qu'éclairerait un grand lampadaire.

Nous voici presque arrivés. Vous reconnaissez à droite la piste de Diosso qui longe la prison et la caserne où cantonne une section de tirailleurs sous les ordres d'un officier et de plusieurs sous-officiers. La route s'arrête aux bâtiments de l'administration. D'ici, la vue est magnifique. Vous vous en rendez compte encore mieux lorsque le soleil, dans un instant, disparaîtra dans l'Océan. C'est alors parfois une féerie inimaginable de couleurs. Tout autour du soleil, large globe rouge qui glisse insensiblement dans les eaux, les nuages flottent lentement, rouges, violets, mauves, souvent traversés de rayons qui rendent ces couleurs diaphanes. Dans la fraîcheur du soir que renforce la brise de mer et le silence de la nature que ponctue le rythme régulier des vagues qui se brisent sur la plage invisible à cent mètres au pied de la falaise, c'est alors que l'Afrique, qui nous a écrasés durant la journée par l'ardeur de son soleil, la dureté de son climat, la rudesse de ses hommes, et la pauvreté de son sol, se révèle soudainement féérique et attirante. Mais le résident nous a aperçus. Il vient à notre rencontre.

Apprenant que le Père Augouard arrive de Brazzaville par la nouvelle route du Niari, M. François lui demande son opinion sur ce récent tracé. Le Père Augouard ne lui cache pas qu'il a été un peu déçu.

- La route que Stanley a bien aménagée le long du Congo et qui possède l'avantage des biefs navigables de Issangila et Manianga, est beaucoup moins fatigante, déclare-t-il. On ne patauge pas dans la boue jusqu'à la ceinture. On ne risque pas de se tuer dans les escarpements du Mayombe. Mais pour le moment, toutes les caravanes y sont dévalisées et les porteurs attaqués. Elle a évidemment contre elle d'être aux mains des Belges. De sorte que je préfère la route de Cholet à celle de de Brazza qui relie Brazzaville au Cap Lopez par l'Alima et l'Ogoue. Si vous l'améliorez, et si les pillards Basundis et autres la respectent, je n'en vois pas de meilleure.

- M. de Chavannes y tient, car il n'accepte pas d'être tributaire du



pavillon bleu étoilé de la Société Internationale. Il n'a jamais aimé la route de l'Ogoue qui est un véritable gouffre pour les marchandises, et tient à faire profiter Loango du développement commercial qu'entraînera sa position au départ et au débouché de l'intérieur.

Le jour de la Pentecôte, après la confirmation des internes et la profession des Frères Marie-Joseph, Alphonse, Paul, Pierre Claver et Augustin, de la Congrégation des Enfants d'Afrique :

- A la demande du docteur Ballay qui m'a promis deux mille francs, dit M<sup>re</sup> Carrie au Père Augouard, je vais envoyer le Père Stoffel jeter les premiers jalons d'une mission à Mayoumba. Je dispose à Loango d'un nombre suffisant de missionnaires pour pouvoir envisager cette nouvelle fondation, sans nuire aux oeuvres de Loango. Et puisque le vicariat ne cesse de se développer, il est temps que, selon les prescriptions de Rome, je désigne un provicaire, chargé, si je viens à disparaître, de diriger le vicariat jusqu'à la nomination d'un nouvel évêque. Père Augouard, vous m'avez déjà remplacé en 1883, lors de mon premier retour en France ; vous avez l'expérience de nos missions et vous êtes apprécié de nos missionnaires ; à partir d'aujourd'hui, vous serez donc mon provicaire.

Et comme le Père voit mille objections :

- Ne me dites pas non. Ce qui est décidé est décidé. Le Saint-Père m'a-t-il demandé mon avis lorsqu'il m'a placé à la tête du vicariat ?



## CHAPITRE XII

BRAZZAVILLE ET BANGUI

Le 31 mai 1887, l'évêque du Congo français et son provicaire quittent Loango à bord d'un petit vapeur d'une maison de commerce. Ils sont à Landana le lendemain. Récemment nommé supérieur de la communauté, le jeune Père Campana les accueille sur la plage, une fois la barre adroitement franchie.

Un des jours suivants, pendant que le Père Augouard forme la caravane qui portera leurs charges jusqu'à Linzolo, le préfet intérimaire de Landana rend visite au Délégué portugais. "C'est un petit polisson, lui a confié auparavant le Père Campana. N'a-t-il pas débauché plusieurs grandes élèves de nos religieuses ? Et ne pousse-t-il pas le cynisme jusqu'à se présenter en public avec elles ?"

Devant l'évêque, le Délégué se montre aimable, et même conciliant, lorsqu'il s'agit de régler la question toujours en suspens du terrain des religieuses. Au moment de se séparer, il fait cependant comprendre à l'évêque qu'il estime contraire à l'équité le transfert à Loango du séminaire et plus encore de l'imprimerie de Landana.

## DE BOMA A BRAZZAVILLE

Le packet allemand mènera les voyageurs à Boma. Au large de Banane, le bateau hisse les couleurs de la Belgique et de l'Etat du Congo. Un coup de canon salue l'arrivée du pilote qui le dirigera à travers le dédale des îles de l'embouchure. La station de l'Etat domine maintenant cette langue de terre étroite et plate et ses factoreries. Puis le bateau longe la rive sud bordée de palétuviers, trouée de ces éclaircies qui signalent le débouché d'une piste et la présence d'un village invisible qu'évoquent les missionnaires. A proximité de Ponta de Lenha, le navire se rapproche de la rive nord ; les îles perdent de leur végétation touffue ; les collines ocre et lointaines apparaissent dénudées.

- Dans quatre ou cinq heures, nous serons à Boma, remarque l'évêque. Hier encore, me semble-t-il, cette traversée de Landana à Boma était une véritable expédition longue et dangereuse, sauf si l'on pouvait profiter d'un navire de guerre. Aujourd'hui, nous arrivons confortablement à destination en quarante huit heures.

La Roche-Fétiche apparaît. Les baobabs se multiplient. On distingue de mieux en mieux les premières cases de Boma. Avec ses nombreuses constructions étagées au-dessus des anciennes factoreries et disséminées autour d'une spacieuse demeure à étage sur laquelle flotte le pavillon étoilé de l'Etat indépendant, Boma fait de plus en plus figure de capitale. Tandis que le bateau s'approche d'une jetée en fer où, au milieu de nombreux européens attendent les missionnaires de Boma.

- Il est temps de savoir une fois pour toutes, déclare l'évêque, à quoi nous en tenir pour nos missions de Boma, Nemlao et Kwamouth. Nous demanderons une audience du gouverneur général.

- Voulez-vous mon avis ? Tâchons de laisser Nemlao et Boma dans le statu quo, en attendant l'arrivée hypothétique des missionnaires belges. Mais dès maintenant, disons au gouverneur que nous lui rendons Kwamouth et installons-nous en territoire français.

Après une semaine passée à la mission, l'évêque et son compagnon profitent, le 24 juin, d'un petit vapeur de l'Etat indépendant pour gagner Vivi. Les quarante cinq porteurs de leur caravane s'installent dans les barges que remorque le vapeur.

Siège du gouvernement pendant six ans, Vivi somnole depuis que Boma lui a ravi son titre de capitale, tandis que sur la rive gauche où vont commencer les travaux de la voie ferrée qui la reliera à Léopoldville, Matadi prend chaque jour plus d'importance. Un premier contingent d'ingénieurs vient d'y arriver sous les ordres du capitaine Thys, le grand promoteur du chemin de fer. Le "Héron" y débarque le matériel qu'ils attendent, puis traverse le fleuve et dépose les missionnaires à Vivi, où on achève d'enlever les dernières constructions de Stanley. La route qui longe la rive droite demeure encore préférable à celle qui part de Matadi.

Dès le lendemain, la caravane se met en route. L'évêque suit difficilement l'allure que le Père Augouard s'efforce pourtant de modérer. Il manque d'entraînement ; une assez forte bronchite le fatigue depuis plusieurs semaines. Il n'avait pas voulu pour autant différer le départ. "La marche au grand air me guérira", répliquait-il au Père Augouard qui lui conseillait d'attendre sa guérison. De fait, au bout de quelques jours, c'est lui le premier levé et le dernier couché, et à son propre étonnement, il abat sans effort ses trente à trente cinq kilomètres par jour.

- Si ces sentiers étaient encore un peu mieux aménagés, et si nos repas étaient un peu plus copieux, avoue-t-il en plaisantant, ces voyages seraient de véritables promenades d'agrément. Pas de pluies en cette saison, ni d'excessives chaleurs, ni de grandes herbes gênantes. La brise souffle et le sol est ferme sous nos pas. Je n'ai même pas l'ennui de commander les porteurs et d'organiser les campements puisque vous vous en chargez.

En quelques jours est atteinte la belle station d'Isanghila, tour à tour abandonnée et réoccupée selon les besoins du service. Par bonheur, un sergent s'y trouve en ce moment avec quatre soldats haoussas à l'allure martiale dans leur uniforme de toile bleue à liséré rouge que complète un bérêt rouge. Il embarque les chaudières de deux grands vapeurs sur des allèges qu'un vapeur remorquera jusqu'à Manyanga.

A peine arrivé, l'évêque est conquis par la beauté du site. Le fleuve coule lentement en aval entre deux rangées de hautes montagnes arides et largement ouvertes, décrivant une courbe brusque à la hauteur de la station qui le domine de soixante mètres sur une terrasse en forme d'éperon. Passée la station, le fleuve tombe brusquement d'une hauteur de plusieurs mètres dans un bouillonnement assourdissant que prolongent sur plusieurs kilomètres de tumultueux rapides.



- Le Père Augouard m'avait décrit ce site, confie l'évêque au sergent qui l'invite à venir se reposer au poste. Je ne me l'imaginai pourtant pas si magnifique.

A côté du bâtiment principal, bâti sur la terrasse, un hangar sert de salle de repos. C'est là que le sergent mène ses hôtes après leur avoir montré en contrebas, son potager et le verger.

- Savez-vous, Monseigneur, qu'Isanghila est un lieu historique ? Après avoir traversé toute l'Afrique et triomphé des cataractes du Pool avec son canot "Lady Alice" et ses pirogues, Stanley fut vaincu par celle d'Isanghila. C'est ici qu'il dut abandonner ses embarcations, et c'est d'ici qu'il continua son voyage à pied jusqu'à Boma. Cela se passait, il y a juste dix ans.

- Que l'Afrique a changé en si peu de temps !

Le lendemain, le voyage reprend à pied vers Manyanga.

- Nous voici chez les Badondos, annonce le Père Augouard. Ce sont des gens peu commodes. A plusieurs reprises, ces derniers temps, ils ont attaqué les caravanes, même les nôtres, peut-être, d'ailleurs, parce que celles-ci dévalisaient leurs villages. Il nous faudra renforcer la surveillance, surtout la nuit.

- Jusqu'à présent, grâce à Dieu, nous n'avons pas eu le moindre ennui. Pas une dame-jeanne cassée, par le moindre retard le matin au départ. Vous avez eu la main heureuse en choisissant caravane et contre-mâître !

- Souhaitons que cela continue !

Beaucoup de villages sont quasi déserts. Les gens sont à la chasse, au marché ou dans les plantations. Pour les protéger des maraudeurs, de même que leurs cases, ils suspendent à l'entrée ces herbes, ces branchages et ces fruits que vous apercevez et qui ressemblent à des pêches et à des figues. Ce sont des fétiches protecteurs.

A Manyanga, le poste de l'Etat indépendant jadis installé, comme à Isanghila, sur la rive droite du fleuve, s'est transporté sur la rive gauche jugée plus saine. Un poste français le remplace, que commande M. Letellier. La maison Daumas y possède aussi une factorerie dont les gérants, MM. Sarthou et Delcommune, accueillent avec joie leurs anciennes connaissances.

Le soir à table, gérants et chef de poste pressent l'évêque de ne plus tarder à fonder à Manyanga la mission dont on parle depuis si longtemps.

- Il nous faut réaliser d'autres projets plus urgents, répond l'évêque en exprimant ses regrets. Nous pensons ouvrir sous peu une station à Mayumba sur la côte au nord de Loango, c'est un centre commercial important et peuplé, une autre dans l'Oubangui, où nous nous rendons, et sans doute une dernière à Brazzaville même, si les circonstances s'y prêtent. D'ailleurs, M. de Brazza semble maintenant porter tous ses efforts sur la route du Niari. Que deviendra alors Manyanga ?

Vingt jours après le départ de Boma, la caravane arrivait sans encombre à Linzolo. De bruyantes salves de mousqueterie l'accueillent, que M<sup>gr</sup>

Carrie fait taire rapidement. Il n'aime guère les "brûleurs de poudre". Ce qui lui plaît davantage, c'est de se voir entouré des chefs et des habitants des villages voisins qui débouchent en longues files sur la colline de la mission, et de ses anciens élèves de Landana maintenant mariés. Puis, suivi de tout son monde, l'évêque pénètre dans l'église.

La journée du lendemain est consacrée à une rapide visite de la mission et de ses plantations. Celles-ci ne sont pas assez étendues, juge l'évêque qui en fait la remarque au Père Augouard : "Vous avez tort d'estimer plus économique d'acheter votre manioc aux marchés des villages voisins. Les prix ne cessent de monter depuis que Brazzaville se développe. En trouverez-vous, et à quel prix s'il survient une période de famine ? Plantez aussi du café et du cacao, et pourquoi pas des ananas, puisque vous me dites qu'au Kasaï, vous le distillez. Votre concession est malheureusement trop exigüe. Vous veillerez à l'agrandir. Car je tiens à toutes ces cultures". Puis, remontant vers la maison des Pères et l'église qui occupent le sommet de la colline : "Vos écoliers ont effectivement besoin d'être mieux logés. Nous verrons à mon retour où placer ce nouveau bâtiment et les dimensions à lui donner".

L'après-midi, une importante réunion groupe autour de l'évêque tout le personnel de la mission. En plus du Père Augouard, les Pères Paris et Sand, le Frère Philomène et le Frère africain Augustin, chargés de l'internat, des constructions et des plantations. Monseigneur confirme la nomination du Père Augouard comme provicaire, spécialement chargé des trois missions du nord : Saint-Joseph de Linzolo, Saint-Paul du Kasaï et Saint-Louis de l'Oubangui. Il encourage le Père Sand à multiplier ses tournées dans les villages voisins et recommande au Père Paris, directeur de la mission en l'absence du Père Augouard, de ne rien innover.

- Suivez minutieusement, insiste-t-il, le règlement que je vous ai envoyé. J'interdis absolument toute construction, même minime, sans qu'elle soit dûment approuvée par moi. J'interdis aussi d'attirer les Africains par des cadeaux. Ici, comme ailleurs, l'Eglise doit être une chrétienté virile et généreuse, et non une clientèle de mendiants jamais satisfaits. Ici comme ailleurs, nos chrétiens doivent contribuer, selon leurs moyens, à entretenir l'Eglise et ses ministres. Il vous faut aussi penser aux futures épouses chrétiennes de vos grands jeunes gens. Nos ressources ne nous permettent pas pour le moment d'installer des religieuses à Linzolo. Continuez provisoirement d'instruire vous-mêmes des jeunes païennes, comme vous l'avez fait pour les femmes de Kapi, Kinkela, Manuel, Sanda et les autres. Vous avez construit une belle église. N'hésitez pas à donner beaucoup de solennité à vos offices. Nos Africains aiment beaucoup tout ce qui est cérémonie extérieure et manifestation collective. La piété pénétrera d'abord par les sens ; ensuite, elle atteindra plus facilement l'esprit et le cœur de chacun. Il faut prendre l'homme tel qu'il est, corps et âme.

Enfin, l'évêque annonce son départ en compagnie du Père Augouard :

- A Brazzaville, je demanderai un terrain à M. de Chavannes. Sur son piton escarpé, Linzolo ne sera jamais un centre important. Vous n'arrivez que difficilement à nourrir vos cinquante internes. Le fleuve est trop loin pour vous fournir du poisson, et votre viande d'hippopotame vous vient par M.

de Chavannes, en échange des légumes de votre jardin et des services que vous lui rendez en acheminant à la côte le double de sa correspondance officielle. Brazzaville ne peut que se développer. C'est de là, où aboutissent toutes les voies de communication, que nous desservirons facilement nos stations de l'intérieur.

A Brazzaville où ils arrivent le lendemain après sept heures de marche et la traversée du Djoue, M. de Chavannes accueille les missionnaires avec son habituelle courtoisie. Très homme du monde, extrêmement cultivé, artiste et poète à ses heures, M. de Chavannes a conquis, dès son premier voyage en Afrique, en 1883, l'entière confiance de Brazza dont il était le secrétaire. C'est un homme encore jeune - il n'a que trente quatre ans - posé, récléchi, dont les traits réguliers, les yeux clairs et la fine barbe taillée en pointe dénotent la pénétrante finesse de l'esprit. Premier résident de Brazzaville, en avril 1884, après avoir accompagné Brazza dans la remise solennelle au roi Makoko du traité d'alliance ratifié par les Chambres, il eut à l'époque fort à faire pour s'opposer à l'A.I.A. qui n'avait pas perdu l'espoir d'occuper aussi la rive droite du Pool et tentait de corrompre son chef, N'Guia de Mfoa, par de nombreux cadeaux apportés souvent de nuit.

C'est à cette époque encore que, non loin du village de Mfoa, situé au confluent du petit ruisseau du même nom, et du Congo, il construisit la première résidence de Brazzaville, simple case en tous points semblable à celles du pays, à part ses dimensions plus vastes et son carrelage de briques cuites. Maintenant, ce bâtiment servait d'entrepôt. Et la résidence, d'abord bâtiment à étage rapidement jeté à terre par une tornade, consiste en un long rez-de-chaussée en briques sèches passées au kaolin et entouré d'une véranda. Construite sur un plateau à cent mètres du fleuve qu'elle domine d'une trentaine de mètres, un ruisseau d'eau claire coule un peu à l'ouest.

M. de Chavannes présente ses compagnons, MM. Brusseau et Decheverry.

- Nous sommes une dizaine d'européens en ce moment, précise-t-il, car la maison Dumas-Béraud et la maison hollandaise installent leurs comptoirs près du village de Mfoa. M. Greschoff, que vous connaissez bien, nous préfère maintenant à la rive gauche. Malheureusement, M. Brusseau nous quitte bientôt. Il a hâte de reprendre ses travaux sur la route de Loango où il a laissé MM. Cholet, Jacob et Michel Dolisie. Je ne puis d'ailleurs que l'approuver. Il est grand temps de nous libérer de la servitude de la route du fleuve et des pillages que nos voisins belges ne peuvent ou ne veulent réprimer.

- Ne sont-ils pas harcelés par des ennemis encore plus dangereux du côté du Haut-Kassaï et du Haut-Congo ? interroge le Père Augouard.

- Oui, et depuis longtemps. Les Arabes les ont chassés de leur station de Stanley-Falls, où Stanley a dû monter avec une véritable armée, sept officiers et huit cents hommes, pour rapatrier Tippu-Tib. M. Dolisie ne rencontre heureusement pas ces mêmes difficultés dans le Haut-Oubangui.

Le lendemain, tandis que le Père Augouard aidé de ses douze marinières loangos, arme le "Léon XIII", et prépare les charges en vue du voyage, M<sup>re</sup> Carrie inspecte les environs en quête d'un terrain.

- Nous partons demain, dit-il le soir à M. de Chavannes qui leur offre l'hospitalité. Notre voyage durera cinq ou six semaines.

- Pousserez-vous jusqu'à Nkoundja, le nouveau poste de M. Dolisie ?

- Certainement. Confiez-nous son courrier, si vous en avez. Et celui de Diele. Je ne vous promets pas de remonter le Congo jusque là ; mais au confluent du Congo, nous trouverons bien un moyen de faire suivre vos lettres. J'ai maintenant un service à vous demander. Mes recherches pour l'emplacement de notre future mission sont demeurées vaines. Il nous faut un terrain en rapport avec l'importance que prendra Brazzaville. En plus des écoles et des ateliers d'apprentissage, il sera indispensable que nous fassions des plantations et de l'élevage, puisqu'à part la viande d'hippopotame le pays ne produit presque rien, je crois, en fait de ravitaillement. M. de Brazza souhaite aussi la venue de religieuses, non seulement pour former la jeunesse féminine, mais encore pour tenir des hôpitaux européen et africain. Pour tout cela, il me faudra donc une concession importante qui déboucherait sur le fleuve et s'enfoncerait assez loin dans l'intérieur. Mieux que quiconque vous connaissez la topographie des environs. Pourriez-vous nous choisir cet emplacement ?

- Je m'efforcerai de vous satisfaire, Monseigneur. Et dès maintenant, je vous accorde, à titre précaire et révocable, le long du Congo, les vingt cinq mètres inaliénables du "pays du roi".

- Avant de quitter Brazzaville, dit le Père Augouard à l'évêque, allons rendre visite au chef N'Guia. Vous vous rendrez compte en même temps de l'importance du village de M'Foa et de son marché. N'Guia est capable de mobiliser quatre à cinq cents Batekes armés de fusils.

S'étendant le long du fleuve, M'Foa est plus qu'un village. C'est un ensemble de villages où règne une animation extraordinaire. Le marché se tient en plein air sur une grande place qu'ombragent des palmiers.

- Vous savez, dit le Père Augouard, que les Batekes n'aiment guère cultiver la terre. Leur seule culture favorite est celle du tabac. Par contre, ils excellent dans les arts manuels, fabrication de paniers en osier, de colliers, de bracelets, de pipes en cuivre, etc... Voyez cet étalage de pipes aux fines ciselures et aux tuyaux longs de un à deux mètres. Les Batekes sont les orfèvres du Congo. Mais plus encore ses commerçants. Les pirogues des Bayanzis, des Apfourous, des Babouende, des Bakouyas et autres peuplades du haut-fleuve ne peuvent descendre le Congo au-delà du Pool. Elles sont donc forcées de s'arrêter chez eux, si elles veulent vendre leurs produits aux Ballaris ou aux Poutous, comme ils appellent les noirs portugais. Intermédiaires obligés, ils prennent un bon pourcentage, ou bien achètent directement la marchandise et la revendent pour leur propre compte. Le commerce le plus important est celui de l'ivoire et des esclaves dont Bakouyas et Poutous sont particulièrement amateurs. Malamine m'a affirmé un jour qu'on lui avait offert jadis une jeune femme pour 460 barrettes de cuivre. La barrette vaut de 0,10 à 0,30 francs.

Avec une barrette, un homme peut se procurer sa nourriture en manioc pour un jour, ou environ un litre de palme. J'ai récemment eu un gros poisson pour quatre barrettes. Voici un bel étalage tenu par un vrai bateke. C'est une race plus grande et plus robuste que vos vilis, tout en demeurant sveltes et élancée. La peau est assez claire, le visage entièrement taillé d'étroits sillons verticaux ; leurs pagnes sont faits d'un magnifique tissu souple et fin de fils de palmier. Ivoire, tabac, gomme, paniers d'osier ou de bois, pipes,



bracelets et colliers, poterie, bière de maïs, poules, cabris, porcs, manioc, rien ne manque. Ne vous approchez pas trop près. J'aperçois aussi des quartiers de buffle et d'hippopotame couverts de mouches, et vous sentez déjà à cette distance que la viande n'est pas de première fraîcheur.

Les missionnaires circulent au milieu des étalages posés à même le sol, dans un va-et-vient incessant de promeneurs, d'acheteurs et de vendeurs. De fréquentes détonations d'armes à feu annoncent l'arrivée ou le départ de pirogues remplies de marchandises, qui s'échouent sur la rive ou repartent vers le haut-fleuve ou la rive gauche du Pool.

- Le commerce européen portera à la longue un coup mortel à ces marchés, remarque l'évêque.

- C'est bien certain. Les Batekes le craignent depuis longtemps. A mon avis, c'est une des raisons pour lesquelles ils m'ont empêché de m'installer chez eux en 1881 et en 1883. Que j'achète leur ivoire et que je retourne à la côte ; c'est tout ce qu'ils acceptaient de moi. On ne peut guère leur en vouloir, d'ailleurs. Pouvaient-ils à l'époque distinguer un missionnaire d'un commerçant ? Pour eux n'existaient que deux espèces de blancs : le commandant et le commerçant. Et, évidemment, je n'étais pas le commandant.

Tout en bavardant, les deux missionnaires se sont approchés de la rive du fleuve. De l'autre côté du lac immense que forme le Pool, la rive gauche apparaît distinctement.

- En principe, continue le Père Augouard, le grand roi Makoko commande tous les Batekes. Mais son pouvoir n'est guère absolu sur ses vassaux, pas plus d'ailleurs que celui du Ma Loango sur les siens. Une circonstance minime suffit pour les faire entrer en dissidence, quitte à faire amende honorable dès le lendemain, sans rancune d'une part, ni honte de l'autre, si l'on s'aperçoit que l'on a fait fausse route.

Comblé de cadeaux par Stanley et fort de son appui, Ngalieme-Ngalion, le chef de Ntamo, n'a évidemment pas hésité à se libérer de son suzerain. Ntoulou, le chef de N'Chassa, à quatre kilomètres en amont de Ntamo, nous demeura fidèle et au Makoko, tant que Malamine demeura chez lui. Mais lui aussi, et avec lui toute la rive gauche du Pool, tombèrent dans les mains de Stanley, une fois le sergent sénégalais évacué sur les ordres de Mizon par le quartier-maître Guiral. Stanley espérait aussi planter son pavillon sur la rive droite, c'est-à-dire à Mfoa. Il est même curieux qu'il n'y soit pas parvenu, puisque pendant deux ans, d'avril 1882, date du départ de Malamine, à avril 1884, date de l'arrivée de Ballay et de Chavannes au Pool, le poste français fut abandonné. Le docteur Ballay vint bien de Ngantchou au début de 1884, mais pour quelques jours seulement, et précisément parce que le bruit courait que le pavillon étoilait flottait au-dessus de Mfoa. Et puis, au yeux des noirs les moins perspicace, la supériorité de Stanley était évidente. Alors que toute les richesses et toute la force des Français tenaient en quelques pirogues, les vapeurs de Stanley sillonnaient et traversaient le Pool, bien avant le départ de Malamine.

Le lendemain 21 juillet, poussé par une forte brise qui gonfle sa voile latine, la "Léon XIII" remonte le Pool. La main expérimentée du Père Augouard le guide dans le dédale des îles basses et nombreuses que domine la grande île boisée de Mbamou.

"Ni française ni belge", indique-t-il à l'évêque assis à la poupe sous une sorte de petit auvent qui le protège du soleil.

D'abord dénudées et sablonneuses, les berges du Pool sont progressivement envahies par de hautes herbes qui deviennent forêt touffue. Les hautes collines blanchâtres qui limitent l'horizon, se rapprochent insensiblement du fleuve. Vers la fin de la journée, apparaissent les Dover Cliffs, tantôt boisées, tantôt étincelantes de blancheur. Elles ferment le Pool en étranglant le fleuve. Un troupeau d'hippopotames aux énormes têtes fauves et ruisselantes, s'ouvrant sur de fantastiques machoires carrées, joue à leurs pieds.

- Dommage qu'ils soient si loin, constate l'évêque.

- Nous en aurons d'autres, répond le Père Augouard. Il est temps d'accoster pour la nuit.

Quatre jours plus tard, le "Léon XIII" s'amarrait au débarcadère de Kwamouth. Les Pères Krafft et Schmitt et le Frère Savinien accueillent les voyageurs sur la rive. Un chemin escarpé conduit au grand bâtiment en torchis qui domine de vingt mètres le confluent du Congo et du Kassaï. Comme à Léopoldville, les Belges ont multiplié le long du fleuve les plantations d'arbres à fruits et les champs d'arachides et de manioc. "Si nous avions eu le temps d'aller à Ntamo, remarque le Père Augouard, le lieutenant Liebrechts vous aurait montré, entre le Congo et la longue file des bâtiments de la station, son immense potager où poussent, bien abrités du soleil, presque tous les légumes d'Europe ; et vous auriez vu des hectares entiers plantés de bananiers, d'ananas, de caféiers, de manioc, de maïs, de patates douces et de haricots indigènes. Il m'a assuré que l'an prochain, il pourrait ravitailler lui-même ses deux cent cinquante soldats et ouvriers."

Quelques excursions dans les environs montrent qu'ils sont presque déserts. "Le haut-fleuve est beaucoup plus peuplé, affirme l'évêque ; nous irons nous en assurer."

De fait, dans le Haut-Kassaï, tout l'enchanté. "Je ne pense pas, écrira-t-il à un de ses amis, M. de Roubaix, directeur à Boma de la Compagnie belge de Navigation, que l'on puisse trouver au monde contrées plus belles, plus fertiles, plus peuplées, que celle de la rive sud du Congo, de Kwamouth à la pointe de l'Oubangui - point extrême de notre voyage. Les rives du Kassaï sont de toute beauté. Livingstone a dit qu'elles sont de nature à ravir les yeux des anges. Sur le territoire de la reine Grand'Kabi, les villages couvrent la rive sur un espace de plusieurs lieues. Il y a des forêts de bananiers comme je n'en ai jamais vues. Les vivres y sont abondants et à bon marché. C'est ce que nous avons vu de plus propice pour une mission.

C'est donc avec regret que l'évêque maintient sa décision d'abandonner Kwamouth. Il exprime ses regrets à son correspondant de Boma : "La Belgique peut se flatter d'avoir acquis une des plus belles contrées du monde, et de pouvoir, si elle le veut, y fonder un des plus vastes et riches empires que l'on connaisse. C'est pourquoi il semble que, vu l'étendue de son territoire africain, elle ne devrait exclure aucun élément de culture intellectuelle, de civilisation chrétienne. Que loin d'écarter ceux qui s'y trouvent et y travaillent de toutes leurs forces depuis une quinzaine d'années, elle devrait, au contraire, les y attirer tous les jours plus nombreux, les seconder dans leurs oeuvres suivant l'importance de celles-ci, et les encourager de son mieux. Qu'elle y envoie un clergé belge ; rien de mieux. C'est même son devoir. Mais sans exclure un clergé auxiliaire qui ne demande pas mieux de se dévouer sous la direction d'un prélat belge à l'évangélisation de ces contrées. Ce ne sera pas la place qui manquera à tout son personnel évangélique, car la Belgique peut y envoyer tout ce qu'elle possède de clergé, que tout cela sera encore bien loin de suffire. Mais, hélas ! tous ne pensent pas comme nous, et il faut pour nous, quitter des missions qui nous sont plus chères que notre vie, non certes à cause des biens qui nous en reviennent, puisque cette année chaque missionnaire n'a pas plus de 1.500 francs pour faire face à toutes ses dépenses de logement, d'entretien, de voyage, etc... mais à cause du bien que ces oeuvres commençaient à produire dans le pays, bien qui sera certainement interrompu par notre départ. Mais laissons à chacun la responsabilité de ses actes, et portons ailleurs nos pas et nos travaux".

Sur le chemin du retour, un incident aurait pu être catastrophique pour le "Léon XIII" et ses passagers. Alors que, poussé par le courant et une forte brise, le petit bateau "file comme un train express", selon l'expression du Père Augouard, il donne brusquement sur un rocher à fleur d'eau. Heureusement, l'acier de la coque est solide, et les passagers en sont quittes pour la peur et le bateau pour de fortes bosses.

A regret, l'évêque confirme sa décision d'abandonner Kwamouth au profit de Brazzaville, où seront transportées les briques et les planches préparées pour les bâtiments en projet. Puis, après quelques jours de repos durant lesquels est boucanée la viande de quatre hippopotames tués sur le chemin du retour, le voyage reprend le 5 août vers l'Oubangui.

Le "Léon XIII" remonte tout d'abord la rive belge du Congo, couverte elle aussi de nombreux villages, alors que la rive française est quasi déserte. C'est le territoire des Bayanzis.

"De Kwamouth à Bololo, ville noire la plus importante que je connaisse, note l'évêque sur son carnet de voyage, domine sur la rive gauche la tribu des Bayanzis qui voyagent sur le Congo depuis Stanley-Pool jusqu'à l'Equateur. Ce sont des marchands ambulants, traînant partout avec eux dans leurs pirogues un vrai bazar où domine l'ivoire. Ces pirogues, grandes et bien montées, servent d'habitation à leurs propriétaires. Cette tribu a une manière particulière de ramer. Tandis que chez les autres, on rame avec ensemble, les Bayanzis, au contraire, se divisent en deux rangées qui rament alternativement ; ainsi, lorsque tribord donne son coup de rame, babord a sa rame en l'air. A l'avant de la pirogue, un de ses hommes bat la mesure en frappant du pied."



Après onze jours de navigation, les missionnaires arrivent au confluent du Congo et de l'Oubangui dont les eaux blanchâtres ne se mêlent que lentement aux eaux noirâtres du Congo. A la pointe du triangle que forme la jonction des deux fleuves, une petite baie accueille le "Léon XIII". Elle est baptisée : port Saint-Roch, en l'honneur du saint dont l'Eglise célèbre la fête ce jour-là. Des arbres gigantesques couvrent cette pointe pourtant rocheuse dont les rives plongent à pic dans les deux fleuves. Là encore, les villages n'apparaissent que sur la rive belge du Congo. L'accueil y est très favorable, les vivres nombreux, les poissons, en particulier, remarquables par leur abondance et leurs tailles.

Malgré le manque de brise et la rapidité du courant contraire, on décide cependant de remonter l'Oubangui, jusqu'à N'Koundja, le poste de M. Dolisie. Ce dernier revient précisément d'une expédition dans le Haut-Oubangui. Commencée en "voyage de tourisme", elle s'est tragiquement terminée, comme le prouve la blessure qu'il reçut au bas des reins. Aussitôt ses hôtes un peu restaurés, le chef de poste ne se fait pas prier pour leur raconter cette dernière aventure.

- Vous savez, leur dit-il, que notre rôle ici consiste à lutter de vitesse avec les Belges, en particulier avec le lieutenant Van Gèle. La mission de délimitation Rouvier Massari a bien fixé, en janvier 1886, les frontières de nos possessions respectives, mais pas plus haut que le 0 équatorial, soit sensiblement la hauteur de N'Koundja. Au delà, nous en sommes encore au droit du premier occupant. Il s'agit donc de remonter le fleuve toujours plus en amont, d'en relever le cours et de signer avec les chefs riverains des traités d'amitié. C'était l'objet de notre dernière expédition. J'avais remonté l'Oubangui sans la moindre difficulté au milieu de populations au langage pourtant tout nouveau pour nos interprètes, et fortement portées vers le cannibalisme. De N'Koundja à Imfodo, j'avais maintes et maintes fois fait avec les chefs l'échange du sang. L'enthousiasme régnait dans ma petite troupe. Un soir, sans la moindre défiance, puisque nous étions bien reçus partout, j'acostais pour y camper, au pied d'un village situé sur une rive escarpée. Une grêle de sagaies et de flèches s'abat brusquement sur nous. En nous rejetant tous du même côté de la pirogue pour l'éviter, nous la faisons chavirer. Nous voilà tous à l'eau. J'ai heureusement conservé mon fusil. Je nage vers la rive hostile appelant mes laptots qui, je le pense, me suivent dans les autres pirogues. Je veux prendre d'assaut et punir ce village inhospitalier. Excellent nageur, mon boy Théophile me barre la route, et me faisant opérer un brusque demi-tour, me montre toutes mes pirogues, elles aussi chavirées et entraînées par le courant. A ce moment, douleur aiguë : une flèche m'atteint au bas des reins. Théophile me soutient et l'arrache. Je perds mon winchester. Il faut battre en retraite et s'éloigner au plus vite de Banza Modzaka et de ses guerriers vociférants qui, descendus le long de la rive, continuent leur chasse à l'homme. Mes laptots ont pu se réembarquer dans deux pirogues détachées du rivage. Les piroguiers Adoumas ont remis à flot une des nôtres. J'y grimpe à bout de forces. Nous nous comptons. Six hommes manquent. Nous recueillons encore un blessé que le courant entraîne accroché à une épave. Sans moyen de défense, à la merci de nos poursuivants ou d'une attaque des pirogues d'un village alerté par le tam-tam, il nous faut fuir au plus vite dans la nuit heureusement venue. L'espoir d'échapper au massacre renaît au fur et à mesure que nous nous éloignons. Nous arrivons enfin sains et saufs à N'Koundja, après avoir ramé sans arrêt pendant cinquante quatre heures.



En plus de mes cinq piroguiers adoumas, j'avais évidemment perdu tout mon chargement, mes relevés topographiques et mes instruments de travail, théodolite, compas de route, montre marine, etc... et longtemps, mon sommeil. Maintenant encore, je me reproche ma confiance excessive, la perte de mes hommes et cette défaite de notre pavillon. Les noirs n'estiment que celui qui est fort. N'allons-nous pas perdre l'amitié des villages du haut-fleuve ? N'ai-je pas manqué de prudence en abordant ce village inconnu ? N'ai-je pas manqué d'énergie en acceptant la fuite ? Mais comment résister à une attaque lorsqu'on a perdu toutes ses armes ?

Et les yeux si facilement gais et malicieux se remplissent de tristesse, tandis que des rides creusent le large front bien dégagé sous une opulente chevelure.

- Oui, enchaîne l'évêque qui remarque la tristesse du jeune compagnon de Brazza et de Chavannes, comment résister lorsqu'on a perdu toutes ses armes ? Si vous l'aviez tenté, vous auriez mené vos hommes à un massacre. En vous dérobant, vous avez sauvé votre troupe. Que pouviez-vous faire de mieux ?

- C'est ce que je me dis parfois au cours de mes longues insomnies. En tout cas, je ne resterai pas sur cet échec. Je le signale à M. de Chavannes, je lui demande des armes et du nouveau matériel de travail. Puis j'irai de nouveau là-bas. Mais assez parlé de moi. Vous venez vous installer dans notre solitude, ou du moins choisir l'emplacement d'une future mission. N'est-il pas tout désigné ? Sur la rive droite de l'Oubangui, vous avez, en face du poste, trois petits villages. Ils vous attendent. Vous serez au milieu de vos brebis ; et ce qui ne gêne rien, à côté de vos compatriotes.

Mais l'évêque préfère la pointe Saint-Roch. N'est-elle pas au confluent même de l'Oubangui et du Congo, à proximité de l'Alima, de la Bounga, de la Sangha et du grand village Erebo, important marché d'esclaves ? D'ailleurs, N'Koundja n'en est distant que de quelques heures. C'est ce qu'il explique à M. Dolisie. "Nous partirons demain acquérir cet emplacement, dit-il. Nous nous chargerons bien volontiers de votre courrier pour Brazzaville, si vous en avez."

Redescendant l'Oubangui, le "Léon XIII" s'amarre de nouveau dans la petite baie de la presqu'île. Après un nouvel examen, l'achat du terrain est décidé. Le propriétaire habitant le village de Ngombe, sur la rive opposée, les missionnaires vont l'y chercher et le ramènent à Saint-Roch - de son vrai nom Liranga - tout heureux de la proposition qui lui est faite. Un contrat est signé qui fixe les limites du terrain et ses conditions d'achat. Après un premier versement, le "Léon XIII" redescend sur Brazzaville où il arrive le 31 août.

## RETOUR A LOANGO

M. de Chavannes est en tournée à Manyanga, où il inspecte le poste administratif. En son absence, M. Delcommune, qui vient d'ouvrir la factorerie Daumas, est tout heureux d'accueillir les missionnaires dans son installation encore sommaire. Il s'en excuse :

- Elle sera beaucoup plus confortable d'ici peu, leur assure-t-il en leur montrant l'important stock de pointes d'ivoire qui remplit ses magasins. Je n'ai pas assez de marchandises de troc pour acheter tout ce que me présentent les Batekes. J'en reçois parfois pour 30.000 francs par jour. Il nous faut au moins ~~trois~~ mille porteurs par mois pour les acheminer à la côte. Et comme d'ici peu je disposerai d'un vapeur, je pourrai prospecter moi-même le Congo et ses affluents. Mais parlons de vous. M. de Chavannes m'a annoncé une bonne nouvelle. Je sais qu'il vous a trouvé un terrain situé juste derrière ma factorerie. Si vous le voulez, nous pourrions aller y jeter un coup d'oeil.

A deux cents mètres du Congo, derrière les factoreries française et hollandaise, s'élève un plateau que limitent à l'est et à l'ouest deux vallées marécageuses.

- Deux ruisseaux coulent dans ces vallées, explique M. Delcommune. Ils encadrent votre concession de deux cents hectares, la Mfoa à l'est, un autre à l'ouest. J'en ignore le nom s'il en a un. Ce n'est qu'un filet d'eau (on l'appellera plus tard : la Rivière des Pères, Mamba ma Mpelo). Au nord, un tracé rectiligne part de la source de la Mfoa et atteint en ligne droite ce cours d'eau qui, obliquant vers l'ouest à deux cents mètres du fleuve et se jetant dans la Mfoa, limite votre concession au sud. Nous serons donc voisins. Etes-vous satisfait ?

- L'emplacement semble bien choisi, quoiqu'il ne débouche pas sur le fleuve ; ce que j'aurais voulu pour le "Léon XIII". Nous pourrions assainir ces vallées marécageuses et les transformer en excellents terrains pour cultures maraîchères.

Après avoir remercié M. Delcommune, les missionnaires vont attendre M. de Chavannes à Linzolo. Il doit y passer en revenant de Manyanga. L'évêque y donne la confirmation à une trentaine d'écoliers, et dresse les plans des bâtiments à construire tant à Linzolo qu'à Brazzaville.

- Vous m'apporterez les registres de comptabilité, dit-il aussi au Père Augouard. Nous ne sommes jamais d'accord dans nos comptes. Je vais tâcher d'y voir clair. Je vous laisserai aussi par écrit mes instructions concernant la bonne marche des communautés dont je vous rends responsable. Je tiens essentiellement à ce qu'il n'y ait dans mon vicariat qu'une seule manière de faire. Vous en savez la raison. Si chaque supérieur de mission veut construire ses bâtiments, diriger ses différentes oeuvres, et orienter le ministère selon ses idées personnelles, ce que le prédécesseur aura fait, le successeur le détruira sans vergogne. Rien de solide et de définitif ne se réalisera. Les Pères et les Frères de la mission se fatigueront vite de ces perpétuels changements. Je vous demanderai aussi de travailler à maîtriser votre nature vive et emportée. Vous vous impatientez beaucoup trop facilement, lorsque quelqu'un, même un de vos confrères, n'agit pas selon vos idées. Et sur lui pleuvent alors des remarques aussi cinglantes que méchantes. Est-ce cela que vous enseigne l'Evangile ? Vous avez bon coeur. Vous êtes incapable de rancune. Je le sais. Mais le prochain que vous avez blessé peut, lui, en conserver à votre égard.

Le lendemain arrive M. de Chavannes. Et tous trois regagnent Brazzaville. Ils visitent ensemble le terrain proposé.

- Puisque cette concession vous convient, déclare le résident en revenant au poste, voudriez-vous en faire la demande officielle à Monsieur le commissaire général ? Ce n'est évidemment qu'une simple formalité, puisque son accord vous est acquis d'avance. Mais vous posséderez par là un titre de propriété que personne ne pourra vous dénier, quels que soient les événements à venir ou les personnes qui pourront nous succéder. Je vous fournirai pour cette demande le formulaire prescrit par l'arrêté officiel. Si vous le voulez, un de mes agents dressera le plan du terrain, qu'il faut joindre à la demande. Le Père Augouard peut, dès maintenant, commencer ses constructions et ses plantations. En attendant d'avoir un toit, ajoute-t-il à l'adresse de ce dernier, le mien sera le vôtre, si vous voulez bien l'accepter ?

Aux remerciements du Père Augouard, M<sup>re</sup> Carrie ajoute les siens. Puis il parle de Saint-Louis de Liranga :

- J'ai traité directement avec le propriétaire du terrain que nous avons choisi, dit-il. Il n'est donc pas nécessaire, je pense, d'adresser une demande à M. le commissaire général.

Ce n'est pas l'avis du résident.

- Liranga se trouve dans le Congo français où toute concession de terre domaniale, répond-il, est régie par l'arrêté paru au Gabon en 1864, et ici le 1<sup>er</sup> juillet dernier. Comme je monterai très prochainement à N'Koundja, j'étudierai votre cas sur place, et vous ferai part de mon sentiment, à Loango.

De retour à Linzolo :

- Je rappelle immédiatement du Kassaï le Frère Savinien, dit l'évêque au Père Augouard. Il vous est indispensable pour les constructions de Brazzaville. Quant aux Pères Krafft et Callewaert, je pense affecter l'un à Linzolo et l'autre à Landana. En passant à Boma j'avertirai M. Janssen que je lui rends Kwamouth. Et puisque j'ai fini mon travail ici, j'ai maintenant hâte de regagner Loango. Trouvez-moi quatre ou cinq porteurs, pas plus. Je rentrerai demain par la route du Congo.

Le 22 octobre, l'évêque est de retour à Loango. Au Père Duparquet, revenu une fois de plus en France, il écrit aussitôt, coup sur coup, deux lettres qui racontent le long voyage à Liranga et lui font part d'une décision ou plutôt d'un projet lentement mûri durant ces dernières semaines. "Il est impossible, écrit-il dans la première lettre datée du 27 octobre, à un homme seul de s'occuper de territoires si vastes. Vous comprenez que je ne puis m'absenter cinq mois, chaque année, pour aller seulement jusqu'à l'Oubangui. J'ai déjà nommé le Père Augouard, provicaire. Mais cela ne suffit pas. Faites votre possible pour obtenir que tout le bassin de l'Oubangui-Ouelle soit érigé en mission séparée. Je pense que vous devez en être le fondateur. Ne vous effrayez pas de ces voyages. Avec des précautions, on les fait parfaitement." Et pour lui permettre de négocier plus facilement à Rome la création de ce nouveau vicariat, il le nomme, lui aussi, provicaire apostolique.

Craignant ensuite que le Père n'estime un tel ministère au centre de l'Afrique beaucoup trop au-dessus de ses forces, il lui propose, huit jours plus tard, son propre évêché de Loango. Lui-même se chargerait du nouveau vicariat de l'Oubangui. "Ce sera là, précise-t-il, une très belle mission. Le

pays est beaucoup plus riche, plus sain, plus beau et plus peuplé que le Bas-Congo belge. Nous sommes à même de commencer immédiatement cette belle et vaste mission. Quel en sera le chef ? Sans aucun doute ce devrait être vous. Mais je pourrais vous céder ma place et partir pour le haut-fleuve. Votre belle carrière apostolique se trouverait ainsi couronnée comme elle le mérite, et à Loango vous pourriez faire un très grand bien et pendant de longues années. Que si vous ne voulez pas de cette combinaison qui me paraît cependant la meilleure de toutes, et contre laquelle vous ne pouvez avoir aucune objection sérieuse, attendu que là où je suis, vous pouvez faire dix fois mieux que moi, il ne reste plus qu'à faire nommer le Père Augouard."

Pendant l'absence de Monseigneur, le Père Stoffel est revenu de Mayumba. Il lui rend compte de son voyage.

- Le commandant du poste, M. Ehrmann, m'a reçu, dit-il, de la façon la plus aimable, m'offrant l'hospitalité et m'accompagnant même dans mes voyages d'exploration. Grâce à Dieu, je crois avoir trouvé ce qu'il nous faut. A vingt cinq minutes du poste, de l'autre côté de la lagune où foisonnent poissons, huîtres et coquillages dont les coques pourront nous servir pour faire de la chaux, s'élève une colline boisée, la terre ne Ntanga. C'est un emplacement idéal, épaisse couche d'humus pour les plantations, argile rouge et grasse pour les briques, forêts d'arbres gigantesques pour les constructions, brise rafraîchissante venant de la mer. Il me restait à m'aboucher avec les propriétaires que je pensais être les habitants du pays. Je les convoquai au poste. Personne ne vint, sauf un commerçant anglais, un certain M. Evans, qui se déclara possesseur des terrains bordés par la lagune sur une longueur de trente ou quarante kilomètres. Il se disait disposé à céder la terre de Ntanga moyennant deux cents livres sterling. Cinq mille francs un coin de brousse inculte. Cela me parut un prix exorbitant. Mais décidé à ne rien brusquer : "Je vous remercie de votre offre, lui dis-je ; je vais la soumettre à mon supérieur".

- Vous avez bien fait. Rien ne prouve qu'il est l'unique possesseur de Ntanga, et qu'une fois lui parti avec ses cinq mille francs, des chefs africains ne viendront pas exiger de nous d'autres sommes. Attendons. Notre silence poussera l'Anglais à diminuer ses prétentions et les chefs du pays à nous faire comprendre si oui ou non ils nous veulent.

Depuis six mois, l'évêque du Congo assume l'intérim de la préfecture de Landana. Cette situation, d'ailleurs irrégulière car le Père Jauny aurait dû désigner un missionnaire de sa préfecture pour lui succéder provisoirement, doit maintenant prendre fin, le Père ayant démissionné de sa charge et ayant été nommé à l'Île Maurice. Paris demande à M<sup>ST</sup> Carrie quel serait son candidat. "Le Père Campana, actuel supérieur de Landana, répond-il, possède, je crois, tout ce qu'il faut pour bien réussir. Il aime les Portugais, s'est parfaitement fait à eux et leur plaît. Il a peut-être moins de talents que l'un ou l'autre, mais lui, au moins, sait qu'il n'est pas un virtuose et ne se vante pas d'être bachelier ! Il écoute les observations qui lui sont faites et s'y conforme fidèlement." Ces renseignements donnés, M<sup>ST</sup> Carrie soumet à Paris l'importante question de l'Oubangui : "La vocation du Père Duparquet, écrit-il, est de fonder des oeuvres. En voici une magnifique pour lui : le Haut-Oubangui. Si j'avais un conseil à vous donner, mon Très Révérend Père, ce serait de pousser à la fondation de cette vaste et belle mission. Il faut détacher du vicariat du Congo français le bassin de l'Oubangui, car il est im-



possible qu'un seul homme puisse s'occuper d'un territoire aussi étendu. Voilà le Père Duparquet tout prêt à en devenir le premier vicaire apostolique. Cette glorieuse fin lui est bien due et couronnera bien sa carrière si méritoire".

Le 11 décembre, Rome ratifiait le choix du Père Campana qui recevait la charge des trois missions de Landana, Nemlao et Boma. L'évêque du Congo pouvait se consacrer entièrement à celles qui lui demeuraient : Loango, Linzolo et Brazzaville où le Père Augouard avait transféré le matériel de Kwamouth définitivement abandonné depuis le mois d'octobre.

En visitant toutes ses missions avec le Père Augouard, l'évêque s'était rendu compte qu'un règlement uniforme devenait indispensable aux maîtres africains, maintenant relativement nombreux dans les écoles de son vicariat. Ce règlement coordonnerait leurs efforts, les stimulerait et leur préciserait, ainsi qu'aux divers supérieurs de stations, ce que la mission attend d'eux et ce qu'ils peuvent attendre d'elle. Avant la fin de l'année, ce règlement est rédigé et envoyé à chaque mission. "Il n'est encore qu'ébauché, précise cependant l'évêque, et écrit à la course comme un brouillon."

Le groupe des maîtres est divisé en trois catégories, rétribuées différemment. A la base de la hiérarchie, les maîtres n'enseignant que la lecture, l'écriture ; puis ceux qui font apprendre la grammaire française ou portugaise ; enfin ceux qui, à toutes ces sciences, ajoutent celles de l'histoire et de la géographie. En plus de la solde mensuelle, les instituteurs toucheront des gratifications. "On donnera en outre, précise le règlement, une cortade pour dix élèves ayant fréquenté assidument l'école pendant un mois, et une gratification annuelle pour les instituteurs ayant conduit leur école d'une manière parfaite. Un autre avantage des bons instituteurs sera de pouvoir être placés dans des localités plus importantes pourvu que leurs capacités soient à la hauteur de ces positions supérieures. Les meilleurs postes seront toujours pour les plus méritants. A mérites égaux, l'ancienneté de service aura la préférence." Et fidèle à son principe que les chrétiens doivent aider les missions : "Les instituteurs qui pourront déterminer les parents des élèves à payer quelque chose pour les frais d'école, auront la moitié de ce qui aura été payé. Le reste reviendra à l'école." Enfin, à l'adresse des chefs de missions : "On ne les déplacera pas sans raisons sérieuses."

Le même règlement conseille aux missionnaires de détacher des instituteurs dans des centres importants proches de la mission. Ce que s'empresse de réaliser le Père Giron en ouvrant une petite école à Pointe-Noire, dans le quartier Mvouvou, près du village d'André Loemba.

#### DIFFICULTES AVEC M. DE CHAVANNES

Comme il l'avait annoncé, M. de Chavannes avait gagné N'Koundja sur son nouveau vapeur "L'Alima", puis, en compagnie de M. Dolisie, était monté jusqu'à Modzakar revenu à des sentiments plus hospitaliers, que renforce la présence, devant le village, du petit navire. L'emplacement de Liranga à la pointe des deux fleuves, lui paraît bien supérieur à celui de N'Koundja. Aussi d'entente avec M. Dolisie, décide-t-il d'y transporter le poste administratif,

le contrat passé entre M<sup>re</sup> Carrie et le propriétaire étant, à ses yeux, sans valeur, puisque non sanctionné par le fameux arrêté de 1849.

Cet arrêté auquel il fallait souscrire, avait précisément blessé la conscience scrupuleuse de l'évêque, aussitôt qu'à Loango il s'était disposé à le recopier pour demander la concession de Brazzaville. Une clause stipulait en effet que le demandeur s'engageait à observer toutes les lois françaises et tous les règlements administratifs présents et à venir. Et cela, en ces temps où en France - il le savait - le gouvernement ne se montrait guère favorable à l'Eglise, l'évêque ne pouvait le promettre. Aussi corrigea-t-il l'arrêté en ajoutant qu'il observerait les lois françaises "pour autant qu'elles seraient conformes à la justice et aux droits d'un chacun".

Recevant, à son retour de Modzaka, cette demande officielle qu'il avait à transmettre au commissaire général, ce fut au tour du résident de manifester son dépit. Comment un simple particulier pouvait-il se permettre de modifier un arrêté officiel ! Il le fit connaître à l'évêque en le priant de bien vouloir se conformer strictement au libellé du texte officiel, et en l'informant, par ailleurs, que l'intérêt général passant avant l'intérêt privé, il se voyait forcé de refuser la concession de Liranga où il installait ses propres services.

Pareille réponse eut évidemment le don de déplaire souverainement à M<sup>re</sup> Carrie.

"M. de Chavannes, écrit-il le 3 février 1888 au Père Duparquet, s'est emparé de la plus belle partie de notre terrain de la Pointe de l'Oubangui. Il n'en avait pas le droit, puisque nous avons acheté ce terrain légitimement, et que je lui avais offert de lui céder l'extrémité de la Pointe qui convient parfaitement à un poste militaire. Mais non. Ce monsieur ne veut rien devoir aux missionnaires, et il nous prend ce qui lui plaît. C'est-à-dire le port et le terrain maraîcher. Il est la force, et il pense sans doute qu'il est aussi le droit. Il a toujours refusé d'enregistrer notre contrat d'achat sans doute pour se réserver de pouvoir faire plus aisément son oeuvre."

Il lui dit aussi son refus d'accepter le fameux arrêté : "Quels sont ces règlements en vigueur ? Et surtout, quels sont ceux qui viendront plus tard ? Que ne doit-on pas craindre par le temps qui court, et de ces résidents qui peuvent résider à Brazzaville ? Ce qui prouve qu'il y a là-dessous des arrière-pensées cachées, c'est que, ayant moi-même accepté cette clause en y ajoutant : "autant du moins que ces lois et règlements seront conformes à la justice et aux droits d'un chacun". M. de Chavannes ne veut pas accepter cette restriction qui doit nécessairement sauvegarder nos droits. Tout en affectant des airs d'entier dévouement à la mission, je crois que ce monsieur ne lui est rien moins que favorable. Je vais différer de lui répondre afin d'attendre l'occasion de voir M. de Brazza, si c'est possible. Je suis peiné de voir le peu de confiance que nous témoigne M. de Chavannes et la manière dont il agit à notre égard. Vous comprenez que l'avenir du Haut-Congo est fort intéressé dans ces deux questions de terrains de Brazzaville et de l'Oubangui. Nous avons absolument besoin d'un établissement à Brazzaville. Sans le terrain en question, nous n'y ferons rien. Il nous le faut. C'est le seul qui nous convienne. Je vais écrire à M. de Brazza au sujet de ces deux affaires."

Et au Père Augouard, qu'il félicite de la rapidité avec laquelle, selon son habitude, il mène les constructions de Saint-Hippolyte - en l'honneur de M<sup>re</sup> Carrie, la mission a été en effet placée sous ce patronage - il expose ses craintes d'avoir à abandonner ce terrain.

"C'est, écrit-il le même jour, une question douteuse avec M. de Chavannes et ses exigences. Nous ne pouvons, pour la concession du terrain, accepter l'article 7, ni tous les règlements qui n'existeront que dans un temps plus ou moins éloigné, et seront plus ou moins catholiques, et nous obliger formellement à les observer. Plutôt que de prendre de tels engagements, nous quitterons le Pool. Par le temps qui court, comment s'obliger à observer toutes les ordonnances de nos athées ? Où M. de Chavannes est-il aller déterrer ce fameux arrêté de 1849 qui n'a jamais été observé au Gabon à l'égard des missionnaires ? Ce monsieur nous prend pour des étrangers ou des Français insubordonnés. Sa dernière clause est une infamie, et l'accepter telle quelle, serait un crime de ma part.

"En nous prenant notre terrain de l'Oubangui, il commet une coquinerie. Je préfère M. François, de Loango. Au moins celui-ci nous laisse ce qui nous appartient, et ne vient pas nous dire d'accepter en aveugle des lois, des règlements présents et futurs que nous ne connaissons pas ou que nous savons anti-chrétiens."

La nuit portant conseil, il se décide cependant le lendemain à répondre au résident.

"Vous me dites dans votre lettre du 12 janvier, que ma demande de cession de terrain contient une restriction sans importance, et cependant laissant supposer à l'adresse des agents de l'Etat et des législateurs, un soupçon d'incapacité et de mauvaise foi. Puis, supposant que de ma part il n'y a là qu'une simple formule sans intention, vous n'hésitez pas, dites-vous, à me demander de vouloir bien la rayer de ma demande. Je le regrette vivement, Monsieur le Résident, mais je ne puis ici me rendre à vos désirs ; et en voici franchement les raisons. Lorsque vous exigez, comme condition de cession de terrain à une mission catholique française, que ses missionnaires et son évêque, tous sujets français, n'ayant jamais démerité de leur pays, ne s'étant jamais révoltés contre ses lois, prennent l'engagement formel de se soumettre aux lois françaises et aux règlements qui sont ou seront en vigueur dans le Congo français, on se demande justement, je le crois, ce que veut bien dire une pareille précaution, et quelles sont au juste les intentions de ceux qui la prennent.

"Je trouve pour mon compte, que cette simple formalité, comme vous voulez bien la traiter, est au moins très blessante pour les sujets français en question, qu'elle laisse paraître une défiance bien accentuée à leur égard, et leur dit assez de réfléchir aux engagements qu'on leur demande de prendre soit pour le présent soit pour l'avenir, et cela, d'après vous, sans réserve.

"Par le temps qui court, vous comprenez aussi bien que moi, si nous pouvons prendre de semblables engagements. A quel évêque de France oseriez-vous proposer l'observation de toutes les lois qui ont été faites ces temps derniers, et surtout l'engagement formel d'observer toutes celles qui pourront être faites par un gouvernement qui, dans son administration, n'est plus chrétien et souvent même est antichrétien ? Quant aux règlements actuellement en vigueur au Congo français, il me faudrait d'abord les connaître. Je



vous serais très obligé si vous vouliez bien me les envoyer ou du moins me dire où je pourrai les trouver. A toutes ces lois et règlements, nous serons toujours soumis comme doivent l'être des sujets vraiment français et chrétiens, non seulement par crainte, mais surtout par conscience et par devoir.

"Il me semble qu'il y a un bon moyen de s'entendre. L'arrêté d'un commandant du Gabon de 1849, auquel fait allusion la formalité en question, vise évidemment les étrangers venant s'établir dans la colonie, et non les missionnaires français, ou tout au moins est-il resté, jusqu'à présent, à l'état de lettre morte, car pendant les deux années que j'ai passées au Gabon, et pendant lesquelles la mission a acquis diverses parcelles de terrain au Gabon même, il n'a jamais été question d'une semblable formalité. Vous pourriez donc, Monsieur le Résident, être aussi coulant à notre égard, et laisser de côté une clause de cette nature. Si vous l'exigez, je ne pourrai l'accepter qu'avec le correctif que je me suis permis d'y ajouter. Si vous le désirez, j'en demanderai la suppression à l'autorité supérieure. J'espère voir terminée par vous, Monsieur le Résident, cette petite question de la manière la plus avantageuse et à la mission et au bien de la civilisation française dans le Congo français."

Loin d'obtenir le résultat escompté, pareille lettre ne fait que mécontenter la susceptibilité de M. de Chavannes qui s'y voit personnellement attaqué et accusé de méfiance à l'égard des missionnaires, alors qu'il estimait mériter leur reconnaissance. Sa susceptibilité était d'autant plus avivée qu'il ne cache pas dans le récit de sa collaboration avec Brazza, que c'est en prévision de cette demande de concession et aussi de celles des maisons française et hollandaise, qu'en juriste méticuleux, il avait étendu au Congo français l'arrêté gabonais qu'il date du 20 novembre 1864.

M. de Chavannes se refusant donc à ignorer la décision qu'il vient de prendre, M<sup>re</sup> Carrie, qui préférerait démissionner plutôt que "s'asservir au gouvernement", charge le Père Augouard, qu'il sait en bons termes avec le résident, de traiter l'affaire à sa place et selon ses intentions.

Comme il fallait s'y attendre, le supérieur de Brazzaville se heurte, lui aussi, à un refus. "Connaissant M. de Chavannes comme vous le connaissez, lui répond le Père le 16 avril, votre procuration ne peut m'être utile pour régler cette question des terrains que vous avez entamée directement. Si je l'avais eue dès le commencement, j'aurais pu, avec vos instructions, régler cette question conformément à vos désirs. Mais après les différentes lettres échangées entre vous et M. de Chavannes, il n'y a plus rien à faire. J'ai cependant tenté un dernier effort en faisant connaître la conduite du docteur Ballay et de M. François. Mais M. de Chavannes s'est constamment renfermé derrière l'arrêté du Gabon, ajoutant qu'il ne pouvait revenir sur son arrêté approuvé par le commissaire général, et que l'affaire était maintenant portée devant le lieutenant gouverneur de Libreville. Je connais M. de Chavannes : il ne cédera pas. Il se confinera dans les hauteurs de son amour-propre résidentiel. Je vous donne, ajoutait le Père en terminant, le texte de l'arrêté du Gabon que M. de Chavannes vient de me communiquer."

Dès la première lecture, l'évêque se rend compte que l'article III de l'arrêté officiel, objet suprême du litige, différait en un point, capital à ses yeux, de la formule que le résident avait voulu lui faire signer.



"Les acquisitions, disait l'article III, ou concessions de terres domaniales ou autres ou d'immeubles à quelque titre que ce soit, devront être autorisées par le commandant supérieur et emporteront l'obligation formelle pour l'acquéreur français ou étranger de se soumettre aux lois françaises et aux réglementations en vigueur dans la colonie."

L'arrêté n'engageait donc pas formellement l'avenir, cause des principales réticences épiscopales. Une longue lettre du Père Duparquet lui expliquant qu'en souscrivant à l'arrêté, il était évidemment inclû qu'il ne promettait de se soumettre qu'aux lois conformes à la justice et au droit des gens, il se décide à envoyer au docteur Ballay - M. de Chavannes, malade, ayant quitté Brazzaville depuis quinze jours pour rentrer en France - une demande en bonne et due forme.

"Ayant vu le texte de l'arrêté, lui écrit-il le 30 juillet 1888, et étant maintenant suffisamment renseigné sur les règlements de la colonie, je souscris sans difficultés la formule de demande que j'ai l'honneur de vous adresser ci-incluse, et que je crois conforme à l'arrêté, vous priant, Monsieur le Gouverneur, de bien vouloir me faire parvenir, si la chose est possible, les règlements de la colonie, afin de prévenir désormais tout malentendu provenant de l'ignorance de ces règlements, seule cause des difficultés présentes." Et le bon évêque qui se savait rude, ajoutait : "Si dans mes lettres ou demandes de concessions, il m'était échappé quelque expression blessante pour qui que ce fût, je déclare formellement que ça a été uniquement par inadvertance, et que je le retire complètement."



## CHAPITRE XIII

# SUCCESSIONS ET DÉFAITES - LES RÉGLEMENTS

Tandis que Brazzaville et l'Oubangui lui donnaient des soucis, l'évêque avait la satisfaction de voir naître sur le terrain de la mission de Loango un village chrétien.

Au début de l'année 1888, le Père Giron avait béni les deux premiers mariages de sa paroisse, car depuis Noël la paroisse de Loango avait été érigée canoniquement. Deux anciens écoliers, Goustou et Ikolela, avaient épousé le 16 janvier 1888, deux grandes élèves des Soeurs. Les cases de ces deux jeunes foyers constituaient l'embryon du petit village Saint-Benoît-le-Maure que l'évêque avait placé sur une petite colline, à dix minutes de marche au sud de la mission.

## MORT DE PEDRO GIMBEL

Quelques jours plus tard, le Père curé est appelé durant la nuit, au chevet d'un vieil ami, Pedro Gimbel, le chef de la Martinique. Depuis l'arrivée des Pères, Pedro s'était appliqué de son mieux à l'étude des principales vérités de la religion et des devoirs de la vie chrétienne. Mais recevoir le baptême l'aurait contraint à ne garder qu'une seule femme, marque suprême de pauvreté, indigne d'un grand chef que viennent si souvent solliciter les commerçants européens de plus en plus nombreux à Loango. D'ailleurs, les féticheurs veillaient, et son autorité sur le menu peuple avait besoin de leurs services. Il avouait cependant cette faiblesse et son désir de ne pas mourir sans baptême : "Si je tombe malade sans pouvoir parler, baptisez-moi, répétait-il volontiers aux missionnaires. Je veux aller au ciel comme les chrétiens".

Le Père Giron trouva le vieillard sans connaissance. On racontera plus tard que, jaloux de son importance grandissante auprès des européens qui, évidemment, lui payaient largement les services rendus, les chefs des environs l'avaient fait empoisonner. Quoi qu'il en soit, il eut, avant de mourir, le temps de recevoir le baptême, et la mission lui prépara un enterrement solennel.

Mais féticheurs et notables païens montaient la garde, et s'ils n'avaient pu empêcher le Père, appelé à la dernière minute par un des fils chrétiens de Pedro, de baptiser le chef, ils refusèrent de le laisser emmener le corps à la mission. Sans attendre le décès du moribond, les cérémonies païennes avaient d'ailleurs déjà commencé.

Dès les premiers signes de gravité de la maladie, on avait recherché le "Ndoki", l'ennemi du chef qui voulait "manger son âme". Dans ce but, cinq hommes dont deux de la famille, étaient partis chercher le sorcier de Mpili, emmenant avec eux de nombreux cadeaux fournis par le village, brasses d'étoffes,

bouteilles de tafia, volailles diverses, et un morceau de Nkouissa. A Mpili, ils s'étaient bien gardés d'aller trouver directement le Nganga. Leur hôte s'en était chargé, en évitant d'ailleurs de dire à ce dernier qui étaient ces nouveaux venus et pourquoi ils venaient à Mpili. Un véritable sorcier connaît tout cela sans qu'il soit nécessaire de le lui dire.

De fait, le lendemain matin, le Nganga avait convoqué ses visiteurs et, les saluant par leurs noms et prénoms, les avait fait asseoir en deux groupes distincts, les deux parents du malade d'un côté, et les trois étrangers de l'autre. Puis il avait commencé le Kou Landa Ntatu, exposant de lui-même pourquoi ils étaient venus, qui était le malade, de quoi il souffrait, quels avaient été ses derniers faits et ses derniers songes. Les visiteurs lui avaient alors remis leurs offrandes, et l'un d'eux, après avoir mâché l'extrémité du Nkouissa, qui ressemble à une petite canne à sucre au goût acidulé, avait présenté cette tige au Nganga qui l'avait mâché à son tour, et après avoir craché à droite et à gauche, le lui avait rendu, en lui recommandant de le placer au chevet du malade en attendant son arrivée.

Puis les cinq hommes étaient repartis à la Martinique.

Le lendemain, le Nganga y était arrivé, accompagné de ses aides et amenant herbes et plantes d'où il tirerait des décoctions qui rendraient la santé au malade.

Après un repas copieux et choisi, et lorsque femmes et enfants eurent apporté suffisamment de bois pour alimenter le feu qui doit brûler toute la nuit, celle-ci étant venue le malade avait été transporté à l'entrée du "Hangar des Prodiges, Mmouanza li Iombo". Les hommes s'étaient installés sous le toit, les femmes au dehors. Et tandis qu'on allumait le feu, le sorcier avait revêtu ses habits de cérémonie : le Ngombo, pagne de fabrication locale qui descend au dessus des genoux, la ceinture de grelots, et le grand chapeau de belles plumes de coq - rien dans son habillement ne pouvant être de provenance européenne. Puis, tout en alternant avec la foule le chant du Iaka Mbunka Mpemba Iangoula qu'accompagnaient les tam-tams, il s'enduisit la figure d'une argile rouge, Ngounzi, noire et blanche. Un trait blanc coupait le visage de l'extrémité du front à la pointe du nez, d'autres entouraient les yeux, d'autres encore faisaient ressortir les pommettes.

Alors commença la Liboka qui tient son nom d'un arbre dont l'écorce et les racines ont un pouvoir excitant. Acteurs et spectateurs de la scène qui se préparait, en mâcheront des morceaux toute la nuit. Près du grand feu allumé à l'entrée du hangar, le sorcier retirait ses fétiches de son sac, le Tchikalu. Griffes d'aigles, têtes de serpents, dents de panthères, cornes d'antilopes remplies de sang humain et d'araignées desséchées, petites pierres blanches, écailles de pangolin sont soigneusement déposées sur une planche surélevée. Au pied d'un des poteaux du hangar, il plante son sabre. Puis il chante avec les assistants un chant que rythment les tam-tams, les Mkouanga qui sont des callebasses remplies de petits cailloux, et les castagnettes qu'on appelle Nkoko, et danse seul d'une danse désordonnée, haletante, frénétique, qui dura toute la nuit.

Cette danse, il l'interrompt cependant à deux reprises : pour se faire coucher dans le feu par ses aides, pieds et mains liées, et réapparaître



soudain hors de l'assemblée en brandissant les cordes qui le liaient, et pour défier les hommes les plus vigoureux d'arracher de sa poitrine un verre qu'il s'y est appliqué. Ce qu'il fera lui-même le plus aisément du monde, après que tous leurs efforts auront été vains.

A la naissance de l'aube, la danse cessa. C'était l'instant du Kou-massangou. Portant son grand couteau qui lui permettra de lutter contre les Bignumba qui retenaient captif l'esprit du malade, et le miroir qui lui fera connaître le Ndoki, il s'éloigna de l'assemblée accompagné de ses aides, qui, eux, portaient une torche de résine, un fusil chargé, une marmite fétiche et une poule. La poule, qui est confiée à l'aide principal, le Sengi-Nganga, c'est le don qu'il offrira aux Bignumba, aux revenants. S'ils l'acceptent, ils la feront mourir, et le malade guérira.

A l'écart de la foule qui continuait ses chants, les trois hommes tenaient conseil, et choisissaient le Ndoki. Revenant vers le Liboka, ils s'efforcèrent de s'emparer de quelque insecte, sauterelle, papillon ou vers luisant attirés par la lumière de la torche. S'ils y étaient parvenus, le sorcier se serait empressé d'aller attacher la bestiole dans un grand mouchoir autour de la tête du malade, en annonçant qu'il n'y avait pas de Ndoki, et que son esprit lui était rendu. Aucune petite bête ne se laissant prendre, on procéda à une autre cérémonie. Chaque homme de l'assistance reçut un bilongo; le sorcier lui pinça les yeux entre le pouce et l'index, ce qui lui accordait le don de voir les choses de l'autre vie; puis tous se rendirent en courant au cimetière du village et firent rapidement le tour des tombes. En revenant à la Liboka le sorcier et ses aides les frappaient violemment à coups de lanières sans qu'ils aient le droit de se défendre ni même de regarder en arrière. Pendant ce temps un aide réussissait à capturer un insecte. L'esprit du chef lui serait donc rendu, d'autant que, pendant la course autour des tombes, la poule était morte étouffée. Mais, contrairement aux révélations du Nganga, les Bignumba, peu de temps après la venue du Père Giron, s'emparèrent de l'esprit de Pedro.

Après un instant de stupeur, car jamais jusqu'alors la science du Nganga de Mpili n'avait été mise en défaut, l'on reconnut que les Bignumba, irrités par le baptême du chef, avaient pris son âme. Il fallait donc maintenant découvrir le Ndoki, responsable du décès.

Le sorcier revint donc à la Martinique présider une nouvelle séance de Liboka. Mais au retour du Massangu, il distribua à la plupart des membres de l'assemblée, des morceaux d'argile blanche, aux autres des débris de charbons de bois, à moins qu'il ne plantât devant eux une petite branche en forme de fourche. Ceux qui n'avaient pas reçu d'argile blanche étaient les présumés coupables. En tout, trois notables dont l'homme au Nkouissa, et deux esclaves de Pedro. L'épreuve de la Nkassa allait les départager.

Le Nganga de la Nkassa fut alors convoqué, et le jour de la cérémonie fixé. Celle-ci eut lieu à l'écart du village, dans un bosquet au feuillage touffu.

Au jour indiqué, le Nganga arriva portant un panier rempli de morceaux d'une épaisse écorce, que amis et proches parents des inculpés jetèrent

au sol, après les avoir agités entre leurs mains. Seuls devaient être utilisés les débris tombés le côté intérieur de l'écorce contre terre. Les autres étant a priori maléfiques. Puis, pendant que le sorcier de la Nkassa écrasait entre deux pierres ces bouts d'écorce, les réduisait en poudre et en pétrissait des boulettes, chacun des inculpés interpellait la Nkassa : "Je n'ai pas de Mankundu, criait-il. Je n'ai pas de sortilège. Je ne suis pas Ndoki. Je n'ai pas mangé l'âme de cet homme, ni aucune âme humaine, ni aucune chair humaine. Si je suis un Ndoki, tue-moi. Mais que je te vomisse, si je suis innocent". De son côté la foule interpellait les esprits : "Qu'ils rejettent la Nkassa, grondait-elle, s'ils sont innocents. Que tous ceux qui veulent les empêcher meurent et brûlent. Bafou. Balakata". C'était le Kubanda Miandu.

Les petites boulettes préparées, chaque homme en reçut trois qu'il avala, puis une quatrième dissoute dans de l'eau. Aux Esprits maintenant de manifester leur décision. En l'attendant, les prévenus devaient quitter le rondin sur lequel ils étaient assis, et, à diverses reprises, aller toucher la Lemba, sorte de traverse de bois posée sur deux fourches et ornée de feuilles de palmier, la foule étant à l'affût d'une démarche hésitante ou d'une brusque sueur qui, couvrant le corps d'un inculpé, aurait signalé que les Esprits s'apprêtaient à frapper. Durant deux heures, rien de tel ne survint. Mais alors la Nkassa commença à agir. L'un après l'autre, les trois notables la rejetèrent, puis un des deux esclaves, tandis que l'autre tombait de son billot de bois, fut agité de terribles convulsions. Dressée brusquement, la foule se précipita sur lui en hurlant : "Il a le Linkoundou. C'est lui le Ndoki". Et à coups de bâtons, il fut assommé.

S'approchant lentement, le sorcier écarta les hommes qui frappaient, et se penchant avec ses aides sur cette masse sanglante : "Voilà le Linkoundou de ce Kubetuka, cria-t-il, se redressant et montrant, à moitié caché dans son poing fermé et rouge de sang, une membrane informe. Il le tenait caché dans son ventre. Voyez la bouche de ce Linkoundou et ses dents, et ses ailes". Puis, quelques hommes jetèrent sur le feu, que l'on attisa, les restes de l'esclave.

Les quatre autres prévenus n'étaient pas pour autant déclarés innocents. Ils avaient encore à passer ensemble la nuit dans une case, surveillés par les aides du sorcier, et à répondre d'une voix forte, claire et prolongée : "Nzambi, Dieu", à "l'appel du roi du Congo" que leur adresserait le sorcier au premier chant du coq : "Ku n'tela mbila, Re moe Kongo".

Au petit matin, trois voix seules répondirent, celles des trois notables. Durant la nuit, l'esclave avait déjà donné la preuve quasi certaine de sa complicité, puisqu'il avait dû sortir à plusieurs reprises, les entrailles tenaillées par une soudaine dysenterie ; il gisait maintenant prostré dans son coin, les yeux hagards, agité de tremblements convulsifs, sourd aux appels réitérés du sorcier. Aussi, tandis que des cris de joie prolongés et des coups de feu répétés saluaient la sortie des trois notables, le pauvre esclave était-il assommé et son corps brûlé.

Conduits par le Nganga dans une demeure plus spacieuse, les notables enduits de takoul des pieds à la tête, le crâne complètement rasé, des anneaux de fête passés aux chevilles et aux poignets, revêtirent l'un sur l'autre deux

grands pagnes blancs, et mirent autour du cou la Tchitenga, sorte de grande cravate ornée de silhouettes humaines, d'animaux, de trompettes, de cloches, etc... Un repas copieux leur fut servi, et dix jours se passèrent à manger et à danser. Puis, comme tout a une fin, arriva le Kou nata minakou.

Une dernière fois, le Nganga Nkassa réunit le village : "J'affirme loyalement, déclara-t-il devant tous, qu'à ceux qui sont ici présents, qu'à ces hommes comme à tous les autres, j'ai donné la vraie et non la fausse Nkassa. Si je mens, que je meure sur le champ", ajouta-t-il en touchant un de ses fétiches, une statuette de bois couverte de pointes. "Nous te croyons, répliquèrent les familles des cinq hommes, en lui présentant son salaire, bouteilles de tafia et cortades de tissu. Aussi nous te payons pour la véritable Nkassa. Meurs, si tu as donné la fausse Nkassa". "Sie", conclut la foule qui se remit à danser autour des tam-tams et des calebasses de vin de palme, tandis qu'un aide du sorcier lançait sur le sol en le faisant glisser sur une longueur de deux à trois mètres, le fétiche de la déesse Nkondi, puis, la relevant, lui frappait la tête avec une coconotte.

Pendant que les sorciers s'occupaient de découvrir les ndoki, la famille et les amis avaient déjà commencé les cérémonies préliminaires à l'enterrement. Le corps du défunt avait été complètement rasé et ses ongles coupés. Puis le mort avait dû ingurgiter tout l'alcool que son corps avait pu contenir. Drapé dans des pagnes blancs ou de couleurs vives, il avait été ensuite placé par des étrangers, sa famille n'ayant pas le droit de le toucher, dans un cercueil fait de planches grossièrement rabotées, que l'on avait enterré dans une fosse creusée subrepticement dans une de ses cases.

Jusqu'alors toutes ces cérémonies s'étaient déroulées dans le silence. Mais, lorsque les biens du défunts eurent été mis en lieu sûr, le désespoir des siens, de ses femmes et des autres femmes présentes, purent se donner libre cours, et les sanglots et les cris éclatèrent..

Laissant les femmes à leurs lamentations bruyantes, les hommes abattaient le mur de devant de la case, en tapissaient l'intérieur d'étoffes de couleur, suspendaient sous le toit de curieuses boules dorées ou argentées, et disposaient au fond de la salle un lit où le mort était censé reposer. Divers objets religieux ou profanes, images pieuses, miroirs, verres à boire, étaient posés sur une petite table à côté du lit. Sous ce toit, deux fois par jour, le matin de bonne heure et le soir après le coucher du soleil, le village se réunissait pour une sorte de veillée funèbre qui devait durer deux mois. Acroupies devant le lit, les femmes pleuraient. Un peu à l'écart, les hommes parlaient à voix basse, en buvant du tafia ou du vin de palme.

Entre temps, les menuisiers du village avaient préparé la Tchiefe. Ce cercueil dans lequel seront placés en grande pompe les cheveux et les ongles du défunt, était un véritable ornement. Monté sur roues, il avait la forme d'une maison à étage que dominait un clocher surmonté d'une croix. Des dessins "d'actualité" en couleurs ornaient les parois de ce monumental sarcophage, cavaliers, soldats présentant les armes, européens et même missionnaires.

Au soir fixé, le cercueil fut amené devant la case mortuaire. On l'entoura de fétiches, puis l'aîné des neveux prononça l'éloge de Pedro devant le

village encore une fois réuni, et les notables et les chefs des environs. Mau-dissant dans sa péroraison les Ndoki qui avaient mangé l'âme de son oncle, il donna le signal du départ. Chantant, dansant, tirant des coups de fusil, charroyeurs et cortège se dirigèrent vers le cimetière princier, le village de Lubu dont les habitants simulèrent de s'opposer par la force au passage sur leurs terres de ces voisins, avant de se joindre à la danse. Au pied d'un prunier sauvage, une fosse avait été creusée, où l'on déposa la Tchiefe.

L'enterrement terminé, la nuit étant venue, la danse reprit jusqu'à l'aube, au village du défunt, tandis que, dans leurs cases, les femmes de Pedro, se roulant dans la poussière, la tête et le corps barbouillés de charbon de bois, et refusant toute nourriture, pleuraient et se lamentaient à en perdre la voix.

## RETOUR ET MORT DU PERE DUPARQUET

Au début de l'année 1887, le Père Duparquet avait donc quitté sa préfecture de la Cimbébasie et du Batchouanaland, après avoir fondé les missions de Huilla, Amboellas, Mafeking et Malmani. A son besoin inné de changement, s'ajoutait, cette fois, la difficulté insupportable pour cet homme sensible, de s'entendre avec des confrères irlandais dont il comprenait assez mal la langue, et nullement les méthodes d'apostolat. "J'ai demandé à la maison-mère de me retirer à Bragga en Portugal, écrivait-il le 13 janvier à M<sup>gr</sup> Carrie. Je vais partir au Cap le 2 mars. Peut-être, à Bragga, pourrai-je être encore de quelque utilité aux missionnaires du Congo".

Mais dès le 1<sup>er</sup> mai, deux mois après son arrivée à Bragga, il désire déjà un nouveau poste, et en fait la confiance à son fidèle correspondant : "Ici, écrit-il, je me trouverais on ne peut plus heureux, entouré comme je le suis, de la respectueuse affection de confrères aussi aimables que distingués, s'il ne me restait le regret de vivre et de mourir loin de cette chère mission du Congo à laquelle mon existence a été consacrée". Il se refuse cependant à demander à M<sup>gr</sup> Carrie de l'appeler dans son vicariat, craignant que l'entourage de l'évêque ne prenne ombrage de leur amitié et de son influence.

Ne s'embarrassant pas de semblables scrupules, l'évêque avait déjà prié le Père de revenir au Congo, dès qu'il avait appris sa décision de quitter la Cimbébasie : "Les missions du Congo ont bien besoin de vous, écrit-il le 20 avril. La préfecture de Landana est sans préfet. Si j'avais un conseil à vous donner, ou plutôt une prière à vous faire, je vous dirais : mon Révérend Père, réservez votre retraite pour le ciel, et aussi longtemps que le Bon Dieu vous laissera sur la terre, travaillez pour le Congo. Aujourd'hui plus que jamais, il a besoin de votre dévouement et de votre sage et solide direction". Quelques semaines plus tard, le Père Campana étant nommé préfet apostolique, l'évêque renouvelle ses instances et offre au Père Duparquet la direction de son petit séminaire qui lui donne de l'embarras. Mais il faut attendre que Rome ait accepté la démission du préfet de la Cimbébasie ; ce qui a lieu le 19 août. Alors, le Père Duparquet annonce dans une lettre du 5 septembre qu'il est désigné par la maison-mère pour le Congo : "Je n'ai pu résister aux invitations pressantes que vous m'avez faites de retourner au Congo achever auprès de vous les quelques jours qui me restent encore à passer en ce bas monde. Je



ne sais pas assez le portugais pour être professeur à Bragga. Une classe de latin au Loango me conviendra bien mieux. Dans ce vbut, je me suis déjà remis à l'étude des classiques et de la littérature française et latine. Je pense que je pourrai encore m'occuper utilement et coopérer avec les Pères du Loango à la formation du clergé indigène. Je ne vais donc pas au Loango pour me reposer, mais pour travailler".

Cependant, avant de partir au Congo, il lui faudra gagner Rome, qui, en la personne de M<sup>re</sup> Jacobini, lui demande de prendre part aux négociations qui fixeront la juridiction des chefs ecclésiastiques du Congo belge et du Congo portugais, et par le fait même du préfet apostolique de Landana.

Le 30 octobre, le Père Duparquet gagnait Bordeaux, puis Paris, d'où il se rendrait, annonce-t-il, à Rome en temps opportun, et logerait, comme d'habitude, au séminaire français. Il pense y séjourner quatre mois. Cependant, en décembre, c'est toujours de Paris qu'il écrit. Les négociations romaines commenceront sous peu. Il a déjà profité de ce délai pour voir à plusieurs reprises, le docteur Ballay. Le Gabon, lui a dit ce dernier, frappe désormais d'un impôt de dix francs par hectare non cultivé, les terres concédées aux européens. Ceci afin de mettre fin aux spéculations. M. Evans est particulièrement visé, qui vient d'exiger 2.500 francs pour une parcelle de terre indispensable au gouvernement du Gabon. Ses huit cents hectares de Mayoumba seront donc soumis à la même législation.

Le docteur Ballay se plaint aussi des propos qu'aurait ouvertement tenus le Père Augouard sur le mauvais état de la piste de Brazzaville. "Il va, m'a-t-il dit, contre les vues et les plans du gouvernement qui veut obliger le commerce à prendre cette route et défend aux porteurs de passer sur le territoire belge. Lui-même s'est rendu au Pool avec une quarantaine de porteurs par cette voie belge. Ce missionnaire, soutient toujours le docteur Ballay, porte le désordre partout où il passe. La dernière fois qu'il est allé au Pool, il s'est fait expulser par les indigènes ; dans un autre voyage, il y a eu un combat à Manyanga ; dans son dernier voyage il a reçu des coups de fusil. Il n'y a que lui qui occasionne tous ces désordres. Il n'arrive rien aux autres européens." Malgré son mécontentement, le gouverneur promet d'étendre aux écoles de Loango et de Mayoumba les allocations que touche déjà, au Gabon, M<sup>re</sup> Le Berre, et d'envoyer 2.000 francs au Père Stoffel pour sa nouvelle mission.

Le lendemain - le Père Duparquet écrivait régulièrement à M<sup>re</sup> Carrie au début de chaque mois - une autre lettre annonce que le gouverneur du Gabon a négocié avec les Chargeurs Réunis l'établissement d'une ligne maritime desservant les colonies françaises de la côte d'Afrique.

La création du vicariat apostolique de l'Oubangui entraînait, certes, dans les vues du Père Duparquet. Il en avait lui-même, déjà, entretenu l'évêque du Congo dans ses nombreuses lettres, lui détaillant comme s'il était sur place, les raisons qui motivaient cette demande, les limites du futur vicariat, les emplacements importants à occuper, les difficultés et les avantages de l'évangélisation en ces terres lointaines. Il recevait aussi avec grande reconnaissance sa nomination de vicaire général de Loango "que j'ai fait mettre de suite sur mes cartes de visite", écrivait-il le 28 décembre ; mais il ne pou-

vait accepter le même titre concernant la préfecture de Landana, tout simplement parce que la nomination du vicaire apostolique de Loango comme préfet apostolique de Landana par intérim était invalide, puisque, selon le décret de Rome, l'intérim doit être réalisé par un missionnaire de la préfecture. Pour cette raison, l'évêque a illicitement appelé à la tonsure les trois grands séminaristes de la préfecture. Il a donc ordonné ces séminaristes sans lettre dimissoire de leur ordinaire ; or, "un évêque ne peut ordonner les sujets d'un autre diocèse sans lettre dimissoire, sinon le dit évêque est frappé d'interdit pour les fonctions pontificales relatives à l'ordination pendant une année, et les sujets ainsi ordonnés ne peuvent exercer les fonctions ecclésiastiques ni avancer davantage dans les ordres en vertu de cette ordination..."

Enfin, après avoir détaillé tous les actes d'administration de M<sup>gr</sup> Carrie frappés de nullité de ce fait, le Père Duparquet précisait : "Je dois ajouter que vous n'avez nullement encouru la suspension pour ordination illicite, vu l'ignorance où vous étiez de votre défaut de juridiction". D'ailleurs, la nomination du Père Campana permettait de clarifier la situation.

Le 30 mars, il signale qu'en définitive, il n'ira pas à Rome. Les négociations que le jubilé du Pape Léon XIII ont retardées, sont abandonnées ; des négociations précédentes avec le Portugal et concernant l'Inde s'étant révélées inefficaces. "On est fatigué, à Rome, écrit-il, de ces questions portugaises. La Sacrée Propagande m'a fait avertir qu'on va remettre les affaires du Congo à un temps indéterminé." Le voilà donc désormais uniquement préoccupé par Loango, où il envoie quatre vingt-cinq caisses dont vingt-six remplies de livres, et d'où il reçoit des lettres "qui m'ont jeté dans une grande stupéfaction".

En lui demandant de venir assumer la charge de directeur du petit séminaire, l'évêque ne lui avait pas caché que ce séminaire lui donnait de l'embarras. Ces lettres lui en révèlent la cause. Les séminaristes estiment trop sévères leur règlement et leurs professeurs. Ceux de la préfecture demandent à quitter Loango et à poursuivre leurs études auprès du Père Campana, moins rigide, prétendent-ils, et plus compréhensif. "Ces lettres, poursuit le Père Duparquet, m'ont jeté dans une grande stupéfaction. Je croyais en effet les élèves contents à Loango, heureux d'être restés français, de vivre sur le territoire français, attachés à leur évêque auquel ils doivent tout. Quelle n'a pas été ma surprise d'apprendre qu'ils ne se plaisent pas au Loango, qu'ils y sont malheureux, qu'ils refusent de rester dans le vicariat, qu'ils soupirent après la préfecture. C'est dans la préfecture qu'ils veulent vivre et mourir. Louis (de Gourlet) va jusqu'à dire qu'il préfère n'être pas prêtre, que d'être prêtre dans le vicariat. Ils demandent qu'on hâte leur délivrance, qu'on les délivre "de la captivité de Babylone", qu'on les rende à Landana, qu'on y érige de suite un séminaire où ils puissent achever leurs études de théologie, etc..."

Le Père s'interroge sur les causes réelles d'une telle désaffection pour Loango, pour les missionnaires qui leur ont consacré toute leur vie et tout leur dévouement, pour leurs directeurs, les Pères Ussel et Gaëtan auxquels ils étaient si attachés à Landana. Il conseille à l'évêque de rechercher les causes du mal, d'en sonder la profondeur, de s'entendre avec le Père Campana, et, si cela s'avère nécessaire, de "restituer les plaignants à la

préfecture, car ils pourraient communiquer leur mauvais esprit à vos autres enfants et gâter tout l'établissement".

Il peut heureusement annoncer de plus agréables nouvelles. Rome et Paris approuvent le principe de la fondation en mission séparée de l'Oubangui ; cependant, "surtout depuis les fameuses missions imaginaires du Haut-Congo, on veut qu'avant de reconnaître canoniquement l'érection de la nouvelle mission, il y ait au moins un petit commencement". Autrement dit, il faudrait ouvrir la mission de Liranga, puisque Brazzaville, selon les projets de M<sup>gr</sup> Carrie, doit demeurer dans le vicariat de Loango. "Le sujet qui conviendrait le mieux pour ce vicariat, estime le Père Duparquet, serait le Père Augouard."

La dernière lettre expédiée de France est datée du 1<sup>er</sup> mai. Le Père ne sait, dit-il, comment faire face à tout, tellement il est absorbé par les préparatifs du départ. Ce qui ne l'empêche pas de remplir, comme à l'habitude, quinze pages, aux lignes serrées, de format ministre. Le Congo belge vient d'être érigé en vicariat apostolique confié aux Pères de Scheut. Puisqu'ils occuperont les missions de Nemlao et de Boma, il faut prévoir où placer les missionnaires spiritains de ces deux stations, et comment réorganiser la préfecture qui ne conserve donc que la mission de Landana. Il est inutile de retourner chez les Mossorongos. Le plus opportun serait de transporter les oeuvres supprimées de la préfecture dans "le Haut-Congo, dans cette immense et belle vallée du Kassaf", malgré les difficultés de communications que le Père expose en détail, et pour lesquelles il recherche un remède. Puis il revient longuement sur l'épineuse question du séminaire et la nécessité d'un bon directeur pour le grand et le petit séminaire. Il espère aussi rencontrer, avant de partir, M. de Brazza qu'une très longue maladie a retenu à Rome, et arranger avec lui la question de l'impôt foncier qui frapper les terrains de Mayoumba et de Loango.

Enfin, les cinq dernières lettres sont postées de l'Ile du Prince, ou plutôt de San Thome, où le bateau portugais débarque les passagers qui continuent sur le Gabon et le Congo. Il amène avec lui une véritable serre qui pèse deux cents kilogs et comprend deux cent soixante quatre échantillons de soixante six espèces différentes de "végétaux très précieux" fournis par le Museum, en même temps qu'un don de mille francs. Au Gabon, il prendra des graines et des boutures d'arbres à pains, de manguiers, de poivriers, etc... Il avoue que pour ces plantes, comme pour lui-même, il craint le passage de la barre qu'il appelle la calène. C'est dans trois de ces lettres comportant divisions et subdivisions, lettres parfois annotées à leur réception par M<sup>gr</sup> Carrie, vexé par certaines expressions, qu'il exhorte le prélat à accepter de signer l'arrêté qui lui octroiera le terrain de Brazzaville, apaise ses scrupules, et lui montre les inconvénients majeurs qui résulteraient pour l'avenir de son vicariat, s'il persistait dans son refus.

Le 4 août 1888, le "Héron", qui assure les communications le long de la côte, débarque enfin le voyageur à Loango. La mer est calme, et aussi la barre. Toute la station attend sur la plage celui qui, quinze ans plus tôt, a commencé l'évangélisation des trois royaumes du Ngoio, du Cacongo et du Loango. Ce sont ces débuts qu'évoque l'évêque en menant le Père Duparquet vers la petite colline de la mission :



- Nous commençons à récolter ce que vous avez semé. Depuis Landana, huit missions ont été ouvertes sur cette terre païenne, lui annonce-t-il. Nous avons malheureusement dû en fermer deux : Saint-Antoine et Kwamouth. Après cinq ans d'existence, notre jeune vicariat compte déjà cinq cents chrétiens dans ses quatre missions de Loango, Linzolo, Mayoumba et Brazzaville, et, par votre arrivée, vous portez à seize le chiffre des missionnaires qui y travaillent, sans compter les quatre religieuses de Saint-Joseph de Cluny.

Un premier contact avec les séminaristes calme un peu ses appréhensions.

- Après les lettres que le Très Révérend Père Emonet et moi avions reçues, je ne m'attendais pas à l'accueil de Louis de Gourlet et de ses deux compagnons, confie-t-il à M<sup>re</sup> Carrie.

- Ils ont changé d'attitude aussitôt qu'ils ont appris votre nomination au séminaire. Une première satisfaction leur avait déjà été donnée lorsque, le 9 avril, j'ai remplacé les Pères Ussel et Gaëtan par le Père Hivet. Et puis, vous le savez, nos élèves sont très sensibles. Un rien les contrarie, un rien les apaise.

Une dizaine de jours s'écoulaient durant lesquels l'enthousiasme et l'interminable conversation de l'ancien préfet du Congo et de la Cimbébasie secouent l'austère grisaille de la mission. Jamais les récréations qui suivent les repas n'ont paru si courtes. Les quinze grands et petits séminaristes disputent aux écoliers le plaisir de l'aider à transplanter dans le "jardin botanique" aménagé dans la petite vallée du puits d'eau potable, les jeunes plants amenés de France et du Gabon. En ce domaine, l'abbé de Gourlet avait immédiatement revendiqué, en souvenir de Landana, le titre de premier assistant. Et le soir, les visites se succédaient, soit du chef de la région de Loango et dépendances, soit de nombreux commerçants venus lui rappeler qu'ils avaient eu jadis l'occasion de faire sa connaissance au cours d'un voyage ou dans un coin quelconque de l'Afrique. Si bien que l'évêque se demandait s'il aurait jamais le temps de discuter un peu longuement avec son confident et ami de la direction et de l'avenir du vicariat.

Douze jours après son arrivée, dans la nuit du 16, le Père Duparquet se réveillait, secoué par des frissons de fièvre. La journée est si mauvaise que, le lendemain, il doit garder le lit. "Surmenage, déclare l'infirmier de la communauté qui n'est autre que l'évêque. Repos, quinine et purgatif". Ces remèdes n'apportant aucune amélioration, le docteur Pinard, médecin du poste, est appelé en consultation et découvre une hernie étranglée. Le cas est grave à Loango qui ne dispose pas du moindre matériel chirurgical. Le malade le comprend et demande à communiquer en viatique. Le lendemain apporte un certain répit qui ne dure pas. Et les douleurs reprennent si violentes que le Père Giron administre au Père l'Extrême-Onction dans la journée du jeudi 23 août. Durant la nuit, les Pères veillent le malade dont les forces déclinent rapidement durant la journée suivante. Comprenant que la fin approche, le Père se prépare à la mort avec une joie manifeste. Il remercie chacun des services rendus. Pendant le repas du soir l'agonie commence. Les yeux se voilent et deviennent hagards, la respiration se ralentit. On lui donne l'indulgence de la bonne mort, et tandis que, groupés autour de son lit, évêque et missionnaires récitent les prières des agonisants, ils s'aperçoivent que le moribond ne



donne plus signe de vie. Aux prières des agonisants succède le De profundis.

Le lendemain dans la matinée un service solennel est célébré. L'enterrement a lieu en fin d'après-midi, devant toute la colonie européenne et de nombreux Africains. La tombe de l'ancien préfet du Congo, mort à cinquante huit ans, inaugure le nouveau cimetière placé le long du chemin qui, de la mission, mène à la lagune.

#### FONDATION DE MAYOUMBA

A Mayoumba, M. Evans et les chefs africains ayant réclamé les Pères, Monseigneur et le Père Stoffel y étaient partis le 9 février par le packet allemand. La presqu'île de Ntanga plaît immédiatement à l'évêque. Elle est proche du poste français où font escale les bateaux venant d'Europe ; sa haute colline plantée d'arbres immenses, est rafraîchie par la brise qui souffle de la mer, et l'immense lagune poissonneuse qui coule à ses pieds, facilitera les communications en pirogue avec l'intérieur du pays.

Aussi signe-t-il des contrats d'achat avec les différents propriétaires. Puis, laissant le Père Stoffel muni de directives et de plans bien précis, il regagne Loango. Le mois suivant, le Père Levadoux et le Frère Vivien, spécialiste des constructions, arrivent à Mayoumba. L'administrateur de Loango a enregistré les contrats d'achat, et les travaux commencent sur le haut plateau qui domine l'Océan, la lagune et la forêt. Et lorsqu'au mois de septembre, peu après la mort du Père Duparquet, l'évêque revient à Mayoumba, il trouve une grande maison de vingt cinq mètres sur douze, qui, avec son petit oratoire, son spacieux réfectoire, ses six autres pièces et sa véranda circulaire, provoque, en même temps sa satisfaction et son mécontentement, car elle est beaucoup plus vaste que ne le prévoyaient ses plans. La cuisine, l'école, le magasin à provisions, et, sur le bord de la lagune, le hangar à pirogues, sont aussi terminés. Le Père Stoffel a visité les villages situés le long de la lagune et de la côte. Il en a ramené quatorze petits internes à qui, depuis le 25 juillet, il fait classe.

Il reste à leur construire un dortoir, et à doter la mission d'une chapelle. C'est ce que décide l'évêque, en exigeant que dorénavant ses directives soient fidèlement exécutées.

A Mayoumba aussi, si l'on veut des familles chrétiennes, un internat de filles est indispensable, le Père Stoffel le fait remarquer à l'évêque.

- Me procurerez-vous des religieuses ? lui demande-t-il.
- Il n'en est pas question, pour le moment du moins. Vous enverrez vos jeunes catéchumènes aux Soeurs de Loango.
- En supposant que les parents acceptent de se passer de leurs services, et qu'elles reçoivent une instruction qu'ils estiment inutile sinon nuisible à une femme, ils ne les laisseront jamais partir si loin.
- A Loango aussi les hommes nous voient d'un mauvais oeil apprendre à lire et à écrire aux jeunes filles. Ils estiment que ce n'est pas l'affaire des femmes. Il n'est même pas facile de racheter les fillettes de l'esclavage.

Le Père Giron, parti en tournée vers Kakamoeka, quinze jours avant mon départ, aussitôt après la mort du Père Duparquet, n'a réussi à en racheter que deux, et encore, après de très longs palabres. C'est un pays difficile, ce coin du Mayumbe ! Les gens nous disent carrément qu'ils ne veulent pas d'européens chez eux, même pas pour le commerce. Ils sont prêts, paraît-il, à changer continuellement l'emplacement de leurs villages pour nous éviter.

- Les résidents vous viennent-ils à l'aide ?

- Ces questions les dépassent. Ils ne peuvent d'ailleurs s'y intéresser. D'abord, parce qu'ils ne connaissent pas la langue du pays et sont donc à la merci de leurs interprètes qui leur racontent ce qu'ils veulent. Sur-tout parce qu'ils restent trop peu de temps en place. Depuis 1883, j'ai vu passer à Loango, MM. Dolisie, Manchon, Vatoux, Kernageven, de la Forest, François, et maintenant M. Ehrmann. Tous, en général, de braves gens. Mais ils n'ont guère le temps de connaître leur district et encore moins d'en être connus. Ils sont d'ailleurs très occupés par le rapide développement actuel de Loango.

En cinq ans, ce coin perdu est devenu une petite ville. En plus du docteur, des militaires et des trois agents du Congo, nous avons maintenant un commissaire de police, un trésorier, un directeur des douanes, un chef de poste ; quatre ou cinq nouvelles factoreries se sont ouvertes : Hatton et Cokson, Daumas-Béraud et Cie, Parkes et la maison hollandaise, entre autres. Cet afflux des européens raréfient les travailleurs et les porteurs, que se disputent l'administration, les commerçants et les agents du Congo qui ravitaillent leurs portes de Loudima, de Makabana et de Bouenza, et leurs ingénieurs qui travaillent sur le Niari. Les caravanes sont de plus en plus difficiles à organiser, et comme elles ont pris l'habitude de vivre au dépens des villages qu'elles traversent, elles sont aussi de plus en plus mal reçues. Ce qui ne facilite pas le recrutement, bien qu'après trois voyages un porteur soit suffisamment riche pour payer la dot de sa femme. Par contre, les malades viennent à nous de plus en plus nombreux, malades africains soignés au petit hôpital des Soeurs, malades européens que nous recevons et soignons chez nous, sous la direction du docteur. Ces derniers jours, il nous a fallu agrandir notre chapelle.

- Vous ne m'avez pas encore parlé du Père Duparquet. De quoi est-il mort si rapidement ?

- Les desseins de Dieu sont impénétrables. Vous ne pouvez savoir tout ce que ce missionnaire éminent a fait pour la préfecture, puis pour le vicariat du Congo. Son zèle, son érudition, sa sûreté de jugement, sa capacité de travail, sa compétence étendue en tous les domaines, sa bonté, lui ont permis de réaliser partout où il a passé, un bien immense. Et voici que lorsque je me réjouissais de le voir de nouveau au Congo, le Bon Dieu nous l'a enlevé. Son humilité valait toutes ses autres qualités. A M. de Chavannes qui lui disait son étonnement que Rome ne fasse pas de lui un vicaire apostolique, il répondait : "Je ne me suis jamais cru digne de cet honneur, et je me suis contenté de la satisfaction d'avoir formé des élèves dont plusieurs le sont devenus". Je tiens ce propos de M. de Chavannes lui-même.

Il nous était donc arrivé le 4 août dernier. Sa présence avait aussitôt transformé la communauté. Nous ne nous lassions pas de profiter de son expérience et de l'entendre parler de l'Afrique, du Portugal, de l'Irlande, de Rome et de Paris. Il semblait cependant avoir le pressentiment d'une mort prochaine. Lorsque j'insistais pour qu'il accepte la charge du vicariat de l'Ou-

bangui : "J'ai accompli ma tâche, me répondait-il. Mon oeuvre est achevée. J'ai droit, ce me semble, à passer dans la paix et la préparation à la mort les quelques jours qui me restent encore à passer sur la terre". Il n'avait pourtant que cinquante huit ans et sa collaboration promettait d'être si fructueuse que je n'aimais guère l'entendre parler ainsi. Et voici que le 16 août, indisposé, fiévreux, il doit garder le lit. Le docteur Pinard lui découvre une hernie étranglée qui le fait atrocement souffrir. Il semblait heureux de se préparer à la mort. Le 22, le Père Giron lui donne les derniers sacrements et le lendemain vers les 7 heures du soir, il nous quittait après une très courte agonie. Sa tombe est la première de notre nouveau cimetière sur la route qui mène à la lagune.

#### RECONCILIATION AVEC M. DE CHAVANNES

A la mission de Loango, les constructions sont, dans l'ensemble, terminées. L'église sera bientôt dotée d'un banc de communion, oeuvre du Frère Vivien et du Père Giron, et recevra ainsi que la maison à étages des Pères, un paratonnerre.

Cinq Pères, un ou deux Frères et parfois l'évêque lui-même sont absorbés par les diverses oeuvres, petit et grand séminaire, noviciat et postulat des Frères, et école primaire et bientôt normale, qui fonctionnent avec une régularité que rien d'autre ne trouble que l'arrivée des bateaux amenant des colis à décharger. Au cri de "Selo" que lande à tue-tête le premier qui a vu le navire pénétrer dans la baie, écoliers, postulants et petits séminaristes se précipitent à la plage sous la conduite de l'économe et de leurs directeurs respectifs, et, en canot, vont chercher les marchandises au delà de la lagune. Puis sagement, maîtres et élèves reprennent leur vie minutieusement réglémentée par l'évêque.

Aidé d'un Frère, le Père économe a la charge de faire vivre la maison et d'approvisionner aussi l'intérieur : Mayoumba, Linzolo et Brazzaville. Ce qui l'oblige à composer des charges d'une trentaine de kilos, à recruter des caravanes de plus en plus introuvables, exigeantes et fantasques, et à tenir un compte très précis et détaillé, non seulement de ce qui est envoyé à chaque mission, mais de ce qui est confié individuellement à chaque porteur.

Le curé, le Père Giron, exerce son ministère à Loango et surtout dans les environs plus ou moins proches, s'absentant fréquemment plusieurs jours de suite. On le rencontre sur les pistes du Kouilou, de Tchibota, du Mayombe, de Pointe-Noire, de Mpaka où le maître Paul Nziankaka fait l'école. Il chevauche "Rufisque" ou "Bichette" que Monseigneur a fait venir du Sénégal, mais qui ne peuvent s'acclimater au Congo, comme le prévoyait le Père Duparquet. C'est peut-être là, dans ces villages assez éloignés, que son ministère porte le plus de fruit. A Loango même et dans les villages voisins, l'attrait de l'argent et du plaisir qu'entretennent inconsciemment les commerçants de plus en plus nombreux, semble suffire à satisfaire ceux qui, de plus en plus nombreux aussi, s'ouvrent à un nouveau mode de vie.

Au milieu du mois d'août, M. de Chavannes, qui regagnait la France, était arrivé à Loango où il devait s'embarquer. Pour sceller leur réconcilia-

tion, l'évêque l'avait invité à sa table en compagnie de M. Cholet qui, aux Pâques précédentes, avait pris quelques jours de repos à la mission ; chef de poste à Comba, il n'en pouvait plus des fatigues que lui occasionnaient l'amélioration de la route des caravanes et les mesures à prendre pour s'opposer aux rapines des porteurs et aux exactions, aux vengeances, aux soulèvements des villages : "Je suis fatigué du tapage et des mille difficultés que suscite le bon ordre à assurer sur la piste", avait-il avoué à l'évêque.

Avant de s'embarquer, M. de Chavannes prendra livraison d'un étrange convoi composé d'un assortiment de chameaux, de vaches et d'un taureau, de chevaux et de juments, d'ânes et d'ânesses, trente sept bêtes au total, que M. de Brazza a fait venir de Dakar. M. Cholet convoiera ce troupeau jusqu'à Brazzaville, ne perdant en route, en particulier dans la rude traversée du Mayombe, que deux chameaux, trois vaches et une ânesse. Mais lui-même y gagnera une biieuse.

Au repas, la conversation roule évidemment sur Brazzaville et les travaux du Père Augouard. M. de Chavannes ne cache pas son admiration. Après une petite case en briques de trois ou quatre pièces, le Père s'est lancé depuis le début du mois de juillet dans la construction d'une grande maison à étage. Le rez-de-chaussée est en briques dont le missionnaire doit parfois surveiller lui-même la cuisson la nuit ; l'étage sera en planches, et le tout coiffé d'une toiture de tuiles métalliques. Cette toiture donnera, d'ailleurs, des déboires, et sera rapidement remplacée par de simples pailles à la mode du pays, car les agrafes et les rondelles qui fixaient les tuiles ayant été oubliées dans l'expédition, ces tuiles avaient été fixées par des clous qui laissaient passer la pluie. Longue de seize mètres et large de neuf, entourée d'une véranda, cette maison sera achevée en décembre, et à l'étonnement même de son constructeur, reviendra au prix modique de 3.610 francs.

Cette construction, continuait M. de Chavannes, comme les plantations de la mission et son jardin, était, faute d'autres distractions, l'objet de la sollicitude et le but de la promenade de la dizaine de Brazzavillois européens. Un peu plus importante et dotée de deux missions protestantes, Léopoldville compte déjà à la même époque une trentaine d'européens.

Ce que M. de Chavannes ne savait pas, c'est que le Père Augouard, débordé de travail, ne voyait pas ces nombreuses visites d'un bon oeil. "Depuis le 1<sup>er</sup> mai, écrivait-il le 4 du même mois, nous avons eu quatorze visites. C'est une perte de temps considérable. J'ai pris la décision de n'accepter aucune invitation à manger dehors, et par le fait même de n'en rendre aucune. Quelques semaines plus tard, un jeudi, il annonçait : "Depuis lundi nous avons reçu onze visites d'européens. Mais ils n'ont jamais, malheureusement, une minute pour assister à la messe".

M. de Chavannes disait aussi sa reconnaissance pour les légumes et les oeufs, même le lait des chèvres, s'il y avait des malades, que deux fois par semaine le Père Augouard envoyait au poste, et racontait les démêlés du Père avec les panthères qui ravageaient son troupeau.

Après le départ en France de M. de Chavannes, le Père Augouard annoncera à son évêque une mauvaise nouvelle : "M. de Brazza vient de se faire inscrire à la Franc-Maçonnerie".



## LE "MEMORIAL" ET LES REGLEMENTS

Dès le mois de janvier 1888, le premier numéro du "Mémorial du Congo français" était sorti des presses de l'imprimerie. Il publiait, ainsi que les quatre numéros suivants, les documents concernant la création du vicariat, la nomination de l'évêque, les pouvoirs et les privilèges qui lui étaient accordés, et certaines Instructions de la Sacrée Congrégation de la Propagande aux vicaires apostoliques et à leurs missionnaires.

Dans le numéro six, bulletin du mois d'août, M<sup>gr</sup> Carrie peut commencer à faire paraître les différents règlements auxquels il tient tant et qu'il a établis pour l'ensemble de son vicariat.

"Ainsi que vous le savez, écrit-il à ses missionnaires dans l'ordonnance qui tient lieu de préface, nous travaillons depuis bien longtemps à la rédaction des règlements que nous promulguons aujourd'hui. Ils sont le fruit de quinze années d'études et d'expérience. Ils sont le résumé de nombreuses observations, réflexions et discussions, si souvent renouvelées dans les réunions et conseils de la mission, dès son origine jusqu'à nos jours. Cene sont point les lumières ou l'expérience d'un seul qui les ont dictées, mais les lumières et l'expérience de tous les missionnaires du Congo.

"Si, pour le fond, ils sont restés à peu près ce qu'ils ont été dès le début, s'ils ont conservé l'esprit pratique et éclairé du fondateur de la mission, le Père Duparquet, de ce missionnaire qui a tant travaillé et que nous pleurons aujourd'hui, on doit dire cependant que l'expérience en a fait modifier parfois certains détails plus ou moins importants. Ils avaient besoin de cette épreuve du temps, et c'est pour cette raison que nous avons attendu jusqu'à ce jour pour les promulguer d'une manière définitive et obligatoire pour toutes nos maisons du vicariat."

Après avoir encouragé les missionnaires à accepter ces directives puisqu'elles sont l'oeuvre commune, il montre le profit que le vicariat y trouvera.

"Nous désirons établir ainsi dans toute la mission, une uniformité la plus parfaite possible dans la direction de ses oeuvres. Il est incontestable, en effet, que la mission peut retirer les plus précieux avantages de cette unité de direction. Si toutes nos stations sont uniformément dirigées, l'union des personnes et des oeuvres sera bien plus facile. Or, l'union fait la force; et, dans une mission surtout, on a besoin, et un besoin absolu, de s'unir, de s'entraider; et comment faire, si chacun suit un système plus ou moins différent? Toutes les stations seront, il est vrai, membres d'une même mission; mais des membres comme séparés du corps. Ce sera comme une armée dont les différents corps n'obéissent point à un chef unique, et n'ont point cette puissance victorieuse et écrasante qui n'appartient qu'à l'armée réunie et agissante comme un seul homme. L'unité dans la mission est donc une garantie de succès, tout comme la désunion serait une cause certaine d'insuccès et de ruine selon la parole du Divin Maître: "Omne regnum in seipsum divisum desolabitur, et domus supra domum cadet. L. XII, 7."

Ces règlements nombreux précisent les plus petits détails de la vie de la mission. Les jours où sont autorisées les diverses bénédictions du Saint

Sacrement, solennelles, ordinaires, avec l'ostensoir ou simplement avec le saint ciboire, et les cantiques et oraisons à chanter en ces différents saluts, l'horaire des journées des séminaristes, petits et grands, des Frères indigènes et des élèves de l'école primaire et de l'école normale, horaires qui varient selon les jours habituels de l'année, le jeudi, le dimanche, les fêtes, les retraites, et les vacances. Ils occupent, ces règlements, trente cinq pages du Mémorial, soit les numéros d'août 1888 à janvier 1889.

Puis dans les numéros de janvier et de février 1889, paraît une lettre épiscopale qui rappelle aux missionnaires leur obligation d'étudier la langue indigène et de composer des ouvrages en cette langue :

"Puis que vous ne pensiez pas que j'exagère cette obligation, précise l'évêque, et aussi pour donner plus de poids à mes paroles, je veux que vous lisiez attentivement, et que vous méditiez, en en pesant bien les termes, l'Instruction de la Sacrée Congrégation de la Propagande de 1774 que je vous adresse à cet effet in extenso. Vous y verrez combien l'Eglise se montre sévère à l'égard des missionnaires qui négligent l'étude des langues indigènes. Vous y verrez ce qu'elle exige des supérieurs des missions à cet égard, et vous ne serez pas surpris, je l'espère, que nous entrions complètement dans ses vues et que nous fassions observer ponctuellement ses prescriptions. C'est qu'en effet, le missionnaire n'est pas missionnaire pour lui, mais pour les âmes. C'est pourquoi, il doit se sacrifier en réalité. En prenant le titre de missionnaire, il en a pris les obligations, et il doit les remplir coûte que coûte. Et l'Eglise qui l'a envoyé pour sauver les âmes a le droit d'exiger qu'il y travaille de toutes ses forces et par tous les moyens en son pouvoir. Or, la connaissance de la langue du pays est la clef de tout, la condition indispensable sans laquelle le missionnaire ne remplira pas la mission que Dieu et l'Eglise lui ont confiée."

"Afin donc d'écarter de plus en plus de vous tous, mes chers confrères, un tel malheur, pour vous porter plus efficacement à cette étude de la langue, vous aider à triompher de vous-mêmes et entrer dans les vues de l'Eglise, je veux et ordonne que tous les missionnaires du vicariat s'appliquent très sérieusement à l'étude de la langue indigène, disposant leur règlement de manière à y consacrer tous les jours un temps notable. Qu'ils ne se dispensent de cette étude journalière que pour des raisons tout à fait graves et exceptionnelles. Que tout missionnaire prêtre qui, sans une raison et sans une permission légitimement obtenue, passera un mois entier sans étudier la langue du pays, soit jugé indigne d'absolution, hors le danger de mort. Que s'il passe un mois, il soit privé de toute juridiction. Que s'il en passe deux, et se montre rebelle à toute remontrance, il soit interdit ipso facto."

Une notice corrigeait dans le mois de juillet cet obscur passage en précisant que la suppression de toute juridiction et la peine d'interdiction frappaient le missionnaire qui demeurerait deux mois sans étudier la langue africaine.

Ces mesures, que Rome n'approuvera d'ailleurs pas, provoquent immédiatement une vive riposte du Père Augouard : "Votre dernière circulaire, écrit-il, a apporté pas mal de trouble dans les consciences, et je vous avoue qu'avec ma position, je suis le premier embarrassé".

Et reprenant un argument auquel était sensible le vicaire apostolique, puisqu'il opposait les missionnaires de la côte, à la vie régulière et matériellement favorisés, à ceux de l'intérieur aux conditions de vie plus dures : "Il me semble que votre circulaire s'applique plutôt à certains confrères du Loango qui (professeurs) ne s'occupent jamais de la langue, qu'à nous, dans l'intérieur, qui parlons presque constamment la langue indigène. Mais est-ce bien là ce que vous entendez par étude de la langue ? Faut-il rester des heures à étudier à tête reposée une grammaire qu'on ne comprend pas et qui n'est pas toujours exacte, ou bien peut-on se contenter de parler constamment le fiote, soit avec les Loangos, soit avec les Ballalis ? Un mot d'explication ne serait pas inutile.

"Quant à l'obligation que vous nous faites sub gravi, n'est-elle pas trop sévère, quand (l'obéissance à) nos règles n'obligent pas sous peine de péché véniel ? La situation étant telle que vous la connaissez ici, je ne crois pas que, tant à Brazzaville qu'à Linzolo, nous puissions tomber sous le coup de cet anathème."

Un règlement avait échappé à l'évêque du Congo français : celui de la retraite mensuelle des novices Frères africains. En le publiant, il en profite une fois de plus pour exhorter tous ses missionnaires à rechercher et à cultiver les vocations de prêtres séculiers et réguliers de Frères, d'instituteurs et de catéchistes. A l'aide de chiffres estimés valables à l'époque et qu'il reprend du Père Duparquet, il montre que ces vocations sont indispensables à la christianisation du pays. Une fois de plus aussi il rappelle que la chrétienté doit assurer elle-même la subsistance de ses prêtres.

"Sans un personnel apostolique indigène, l'apostolat de l'Afrique est impossible, et, pour ne nous occuper que de notre vicariat, il est facile de démontrer cette impossibilité. La population du vicariat apostolique du Congo français s'élève au moins à vingt millions d'habitants. Mais réduisons ce chiffre à la moitié et ne demandons qu'un prêtre pour deux mille âmes, ce qui n'est certainement pas suffisant. Il nous faudra encore cinq mille prêtres. Et supposons qu'en moyenne ces prêtres (européens) ne dépensent personnellement que deux mille francs pour eux et leurs oeuvres, il faudra dix millions de francs par an pour leur entretien. Supposons même qu'ils ne dépensent que mille francs, ce qui est absolument insuffisant, ce seront encore cinq millions qu'il nous faudra pour entretenir ce clergé européen.

"Or, il est évident que jamais l'Europe, et même le monde entier, ne fourniront à une mission en particulier, ni ce personnel, ni ces ressources. Ce serait une folie que d'y songer. Il faut donc que nous cherchions dans notre mission, et le personnel, et les ressources que le Bon Dieu a mis pour son évangélisation, car, puisque Dieu veut le salut de tous, il leur fournit aussi le moyen d'y arriver. C'est pourquoi nous devons croire que Dieu a donné à ces contrées les vocations et les ressources nécessaires. Mais il faut rechercher ces vocations, les susciter, les cultiver, s'y appliquer sérieusement et faire tout ce qui dépend de soi pour cette grande oeuvre. Il faudrait ensuite donner à ce personnel apostolique une formation qui soit africaine, appropriée aux besoins et aux ressources du pays, sans quoi la route est faussée et jamais le but ne sera atteint ...

"Cette formation ne sera pas ce qu'elle doit être, si elle est européenne. Pour bien faire il faut qu'elle soit africaine. C'est à quoi tendent tous nos règlements, tous nos efforts et la direction constante que nous

avons toujours cherché à donner à nos missionnaires et à nos oeuvres."

Mais l'évêque n'ignore pas que sa façon de faire n'est pas agréée de tous et en particulier du Père Augouard, et que les jeunes missionnaires se demandent volontiers, devant le peu de succès de leur apostolat, s'il est vraiment raisonnable de consacrer tant d'efforts et de ressources à élever chrétiennement quelques garçons et quelques filles qui, une fois quittée la mission, s'empressent trop souvent de l'oublier. Aussi ajoute-t-il :

"Nous savons que ces règlements et cette direction n'ont pas toujours plu à tous, précisément parce que n'étant pas toujours conformes à ce que nous sommes habitués à voir en Europe, ils vont plus ou moins à l'encontre des idées et des habitudes des nouveaux arrivants dans la mission. Ne voyant pas tout d'abord la raison d'être de ces différences, ces jeunes missionnaires en souffrent plus ou moins longtemps, et se laissent parfois arrêter dans leur zèle à se dévouer à une oeuvre qu'ils ne trouvent pas telle qu'ils se l'étaient figurée. A ceux-ci nous disons : ne vous pressez pas de juger ce que vous ne comprenez pas encore, réfléchissez, étudiez, consultez vos supérieurs, faites un bon acte de soumission au début de votre carrière apostolique. Cela vous portera bonheur et vous comprendrez pourquoi on fait de telle manière et non pas de telle autre."

Toutes ces réglementations précisaient aussi les jours où Monseigneur célébrait pontificalement et donnait la bénédiction papale, où les grandes messes devaient être célébrées, soit par un seul prêtre, soit avec diacre et sous-diacre, où les messes étaient communes ou non aux enfants des écoles et aux fidèles, etc... Mais à force de vouloir tout réglementer, l'évêque obtenait parfois le résultat opposé à celui qu'il recherchait. C'est ainsi que par strict esprit d'obéissance, à moins que ce ne soit par malice, un supérieur supprima dans son école la classe de chant du jeudi parce qu'elle n'était pas formellement stipulée dans le règlement. Il en fut publiquement rabroué dans le numéro de juin 1889 : "D'après ce principe, observait l'évêque, il aurait dû supprimer également le dîner et la récréation, puisqu'on n'en parle pas davantage".



## CHAPITRE XIV

VOYAGE MANQUÉ DANS LE HAUT - FLEUVE

"Puisque vous avez terminé la construction de Brazzaville, partez au plus tôt ouvrir une station en Oubangui", ne cesse maintenant de recommander l'évêque au Père Augouard.

Ce dernier ne demande pas mieux. Mais peut-il fonder une mission sans missionnaires ! Ceux de Linzolo et de Brazzaville ne suffisent déjà pas à leur tâche. C'est ce qu'il répond aux lettres de l'évêque avec parfois une bribe de malice, lui précisant à plaisir les mille petites besognes qui, dans l'intérieur, incombent aux missionnaires eux-mêmes. Sentant ses missionnaires de la côte indirectement attaqués, l'évêque réagit et adresse des reproches. "Vous croyez, Monseigneur, répond le 29 janvier 1889 le Père Augouard, que je suppose que vos missionnaires n'ont rien à faire à Loango. Je n'ai jamais dit ni pensé pareille chose. Je sais que l'ouvrage ne manque pas, et votre énumération suffirait à m'édifier. Mais je crois cependant que nous avons ici absolument les mêmes charges à remplir avec un personnel plus restreint. En outre, vous avez à la côte les matériaux d'Europe, des meubles, etc..., toutes choses que nous devons faire ici et qui ne laissent pas de prendre un temps considérable et de nous occasionner des fatigues sans nombre."

Et puisque l'administration accepte, en définitive, d'accorder une partie du terrain de Liranga, le Père demande que l'évêque vienne lui-même choisir entre Modzaka et la Pointe de Liranga : "Je le désire d'autant plus qu'après vous avoir donné tous les renseignements à ce sujet, vous ne me répondez que par (l'énumération) des conditions nombreuses qu'il sera impossible d'obtenir, soit à la Pointe, soit à Modzaka. Je désire donc avoir une réponse plus claire. C'est une affaire bien entendue et j'ai de sérieuses raisons pour n'en pas démordre".

Quant au travail imposé au Père économe de Loango et au Frère qui le seconde, par la composition des colis des missions de l'intérieur, le Père Augouard ne l'ignore pas ; mais il l'estime parfaitement inutile. Pourquoi, demande-t-il à l'évêque, ne pas le laisser, tout en contrôlant ses achats, adresser directement ses commandes en France, ou du moins les lui faire envoyer directement ? "Lorsque j'étais à Paris, le Frère Paul, de la maison-mère, a toujours exactement suivi mes instructions et agencé convenablement les charges et ballots par poids de 30kilogs. Pourquoi Loango s'est-il imposé la peine de mêler nos commandes et de refaire les colis ? Vous avez là un surcroît de travail, et nous l'inconvénient de payer 25 % d'emballage. Jamais les marchandises rendues à la côte ne nous sont revenues à 25 %, lorsqu'on nous laisse payer nos factures à part."

Autre très grave sujet de désaccord. Il est de plus en plus question de la fondation du vicariat de l'Oubangui. Mais l'évêque de Loango est formel. Il gardera dans son vicariat, et Linzolo, et Brazzaville. Dans ces conditions,

estime le Père Augouard, l'Oubangui devra posséder une procure à Loango et une autre à Brazzaville, "luxu qui absorbera la moitié des fonds et du personnel de la nouvelle mission. Bien d'autres difficultés, ajoute-t-il, ne manqueront pas aussi de surgir".

Enfin, il en arrive à une question épineuse entre toutes : celle des comptes et de la répartition des subsides envoyés par la Propagation de la Foi. En 1887, Linzolo devait recevoir 12.000 francs. Mais le Père Augouard ayant reçu du Ministère des Colonies, un don de 10.000 francs, des 12.000 francs ont été réduits à 2.000 francs, ce que le supérieur de Brazzaville estime injuste. "Etait-ce, oui ou non, demande-t-il, m'enlever des fonds acquis par ma propre industrie ?" Il s'estime d'autant plus en droit de revendiquer son bien, qu'il sait et signale que des dons importants reçus par l'évêque, venant de France et du gouvernement du Gabon, n'ont pas figuré dans le partage au profit de Linzolo : "Pourquoi cette différence ?" demande-t-il. Mécontent, l'évêque écrit au crayon à encre devant ces lignes : "Calomnie... chiffres menteurs. Vous ne savez pas ce que vous dites ... Sottise ... C'est indigne..."

La lettre se termine heureusement sur un sujet moins délicat. Les Pères de Scheut arrivés au Congo le 19 septembre 1888, ont aussitôt relevé l'ancienne mission de Kwamouth au Kassaï. De Brazzaville, le Père Augouard leur rend tous les services qu'il peut.

En février, le supérieur de Saint-Hippolyte de Brazzaville est heureux de communiquer à son habituel correspondant une facture reçue directement de Paris. Cette nouvelle facture confirme que le 25 %, pris à Loango, est manifestement exagéré : "Si facture (et commande), remarque-t-il, avait passé par Loango, nous aurions payé 396 fr. 90, ou 25 %, tandis qu'en réalité, nous n'avons payé que 206 fr. 15 de frais. Vous voyez donc que le 25 % ne peut pas vous ruiner. Même observation pour le tafia que vous nous avez fait payer depuis longtemps 0 fr. 20, tandis qu'il vous coûte à peine 0, fr. 10." Il n'est toujours pas parti pour l'Oubangui, et toujours pour la même raison. Que l'évêque précise s'il faut ouvrir la mission à Liranga ou à Modzaka. "Si vous vous décidez pour la Pointe, je puis y aller seul avec le Père Allaire. Mais si vous vous décidez pour Modzaka, il faudra envoyer un personnel assez nombreux, car les Ballalis ne voudront pas monter si haut, ayant peur d'être mangés. Je parle d'un personnel assez nombreux, car nous serions au moins à cinq kilomètres de la station, et les travailleurs cherchant du bois devront toujours être escortés de fusils, comme au poste, du reste. Désignez-moi donc le point que vous préférez et j'irai sans hésiter. Mais lorsqu'il faudra 10.000 fr. pour Saint-Louis, il faudra bien 15.000 ou 16.000 fr. pour Modzaka." M. Dolisie, jadis très désireux de voir la mission s'installer en ce dernier endroit, conseille maintenant Liranga. Il fournira des matériaux et même des adresses de personnes susceptibles de s'intéresser à une souscription que le Père Augouard pense ouvrir dans le "Courrier de la Vienne".

A cet effet, le Père envoie, le 22 février, à Loango, vingt sept lettres. "Elles ne sont pas compromettantes, précise-t-il, et ne consistent guère qu'à attirer l'attention sur mon article du 'Courrier de la Vienne'. Je vous prie de fermer les trois lettres que je vous envoie ouvertes afin que vous en preniez connaissance. Si tout cela doit aller à Paris (pour être contrôlé par la maison-mère qui les arrêtera), il vaut mieux tout me retourner ici et se

croiser les bras en attendant la fortune. Dans tous les cas, je compte sur votre amabilité pour me faire savoir ce que vous pensez de cela et ce que vous avez fait à mon sujet."

Cinq jours plus tard, le 27, il revient sur la question des comptes. "Je vous avoue que j'ai été bien péniblement impressionné en constatant qu'on avait été exhumer des vieilles factures de deux ou trois ans pour nous faire payer des frais que nous ne devons certainement pas, ou pour faire des rectifications dont il est impossible de se rendre compte."

#### FONDATION DE SAINT-LOUIS DE LIRANGA

Une lettre du 7 mars annonce enfin que le départ est proche. Du renfort permettra de laisser deux Pères à Linzolo, et deux autres à Brazzaville. Lui-même montera dans l'Oubangui avec le Père Paris, trois charpentiers sénégalais, douze manoeuvres ballaris et deux tonnes de marchandises et de matériel. L'emplacement de la future mission n'étant toujours pas désigné, il annonce qu'il choisit Liranga où l'administration possède un poste que commande M. Brusseaux : "Plus les missions sont éloignées, plus elles sont dispendieuses. Or, il faut aller vite et sûrement. Vite : Liranga est plus près. Sûrement : ne sachant rien des subsides du Ministère pour 1888, il faut viser à la plus stricte économie. En second lieu, la situation est toujours très tendue à Modzaka. A Liranga, au contraire, les vivres abondent et on pourra racheter beaucoup d'enfants qui viennent surtout des rivières d'en face."

Cette lettre du 7 mars répondait aussi à une très longue missive épiscopale datée du 31 janvier, et où le Père Augouard distinguait deux parties bien différentes. "Vous me croirez sans peine, quand je vous dirai que j'ai été atterré par vos quarante premières pages. Mon premier mouvement a été de partir aussitôt pour la côte, non par amour-propre froissé, mais parce qu'il vous est impossible de me garder dans la mission si vous croyez tout ce que vous m'avez dit. J'ai pu être d'un avis différent du vôtre, mais jamais je n'ai accusé vos intentions et j'ai toujours cru intimement que vous agissiez pour le bien de la mission, tandis que pour moi ce sont les intentions elles-mêmes que vous incriminez ... Vous m'avez formellement demandé mon avis sur certaines questions. Je vous l'ai donné en toute liberté et en toute sincérité de conscience, et voilà comment je suis reçu quand je parle. Non, Monseigneur, je ne crois pas avoir manqué à votre dignité et au respect que je vous dois ... Vous avez donné un sens diamétralement opposé à celui que j'entendais donner à mes paroles. Est-ce parce que je deviens sauvage et que je ne sais plus écrire en français ? C'est fort possible.

"Vous avez beau me dire que je n'ai pas le droit d'abandonner mon poste, j'ai certainement le droit de sauver mon âme. Et puisque je vous ennuie continuellement, puisque vous me croyez capable ou coupable de tout ce que vous supposez, mon premier devoir, il me semble, était de mettre un terme à une situation si funeste au bien de l'Eglise et à la prospérité de la mission.

"Toutefois, en lisant la seconde partie de votre lettre, j'ai pu constater votre grand coeur, et c'est avec la plus grande émotion que j'en ai terminé la lecture. Je me suis aussitôt mis à genoux pour demander pardon à Dieu de vous avoir fait de la peine et pour le prier d'éloigner de nous tout ce qui pourrait être sujet de trouble. Quels aperçus élevés dans vos dernières

pages ! Quels sentiments généreux vous exprimez ! En les lisant, il est impossible de ne pas se rapprocher de vous."

Pendant que les Pères Augouard et Paris ouvraient la mission de Li-ranga, l'évêque du Congo insistait auprès de la maison-mère pour obtenir la création du vicariat apostolique de l'Oubangui.

"La première chose à faire maintenant, écrit-il le 10 avril 1889, et la plus indispensable, celle sans laquelle cette mission de l'Oubangui ne saurait subsister, c'est de la faire séparer du vicariat apostolique du Congo et de la faire ériger en vicariat indépendant. Ce ne sera qu'à cette condition qu'on pourra lui obtenir les ressources qui lui sont indispensables. Avec celles dont nous disposons dans le vicariat du Congo français, impossible d'entretenir et de développer l'Oubangui. Partout en ce moment nous sommes dans les dettes, excepté Linzolo, Mayoumba, Loango, les Soeurs comme les Pères, Brazzaville, Saint-Louis de l'Oubangui va être dans les dettes, car nous n'avons reçu que 17.000 fr. pour cette fondation. Or, seul, le "Léon XIII" coûte 11.000 fr. d'achat, et sa machine nous coûtera au moins 10.000 à 12.000 fr. toute installée. Vous voyez donc par là qu'il nous est absolument impossible de faire face à toutes ces dépenses avec nos allocations actuelles. Les allocations suffisent à peine aux frais des voyages et à l'entretien du personnel qui va toujours en augmentant."

L'évêque signalait aussi que, vu l'étendue du territoire et la lenteur et la difficulté des communications, il ne pouvait suffire seul à la tâche.

"Au point de vue administratif, il m'est en réalité impossible de diriger convenablement des stations si éloignées. Si, dans l'Oubangui, on ne peut rien faire sans l'autorisation de Loango, les oeuvres et les personnes en souffriront certainement, et si on agit sans ou contre les ordres de Loango, c'est une administration dérisoire et impossible. C'est enfin trop surcharger un homme que de lui imposer une mission aussi étendue. C'est un malheur pour lui et surtout pour la mission."

Qui mettre à la tête de ce nouveau vicariat ?

L'évêque laissait entendre que ses relations avec le Père Augouard, tout en restant très affectueuses et pleines de confiance réciproque, n'étaient plus aussi faciles que jadis. Il convenait, malgré tout, de lui réserver cette charge. N'avait-il pas fondé les missions de l'intérieur et dirigé leurs missionnaires ? Devenu assez indépendant par la force des choses, "le Père a besoin d'être un peu son maître. Quoiqu'il en dise, il lui faut une oeuvre qu'il dirigera comme il l'entendra".

Un dernier point demeurait à fixer, déjà source de conflits entre l'évêque et le Père Augouard : les limites à assigner à chacun des deux vicariats. L'évêque les avait tracées et il n'entendait nullement qu'il en soit autrement. Il gardait pour lui Brazzaville et le bassin de l'Alima "qui appartiendra tout entier au vicariat du Congo français. Je crois cette limite très rationnelle pour conserver à ce vicariat un territoire convenable. Le vicariat de l'Oubangui, qui est une mission absolument centrale, pourra s'étendre autant qu'il le voudra vers l'intérieur, et il ne serait pas juste qu'on



nous enlevât, comme le voudrait le Père Augouard, les deux établissements de Linzolo et de Brazzaville qui nous ont coûté de si grands sacrifices et qui ôteraient à notre vicariat, avec une trop grande étendue de territoire, la plus grande partie de son importance. Si nous cédon à l'Oubangui le territoire de Brazzaville, outre que nous ne trouvons plus de limites naturelles entre les deux missions, le vicariat de la côte, en supposant qu'il se borne aux bassins des rivières qui se jettent dans l'Océan, n'aurait plus qu'une étendue d'environ soixante quinze lieues de côtes et autant de profondeur".

Cette perspective révoltait l'évêque qui, quinze jours plus tard, écrit au secrétaire général de la rue Lhomond : "Nous enlever le Pool, c'est nous guillotiner".

#### DISCUSSIONS AVEC LE PERE AUGOUARD

Le 10 juin, l'évêque partait pour l'intérieur. Le Père Moreau et les Frères européen et africain Polyeucte et Augustin, l'y avaient précédé à la fin du mois d'avril. L'évêque a l'intention, en cours de route, d'étudier la fondation d'une mission dans les environs du poste de Bouenza. Il fait route avec M. Cholet toujours affecté à Comba et sur le point d'assurer l'intérim de M. Dolisie à Brazzaville.

De Bouenza, l'évêque donne de ses nouvelles au Père Giron : "Nous sommes arrivés hier soir 23 juin. Nous avons mis trois jours et demi de Loudima à Bouenza. Le chemin est très bon, surtout lorsque les herbes sont brûlées. Pour le moment, elles sont très hautes et très gênantes. Ce qui nous indique un pays très fertile. Les villages y sont nombreux. Il y en a partout le long du Niari et où l'on trouve de l'eau. Il y a partout des forêts de bananiers. Je n'ai encore rien vu d'aussi fertile en Afrique que ces terrains entre Loudima et Bouenza. Cette dernière station est très bien située. Le pays est pittoresque et très riche. Les populations sont pacifiques et denses.

"Nous pensons être à Comba dans trois jours. Là, je laisserai mon compagnon de voyage, M. Cholet, et après une demi journée de repos, j'espère arriver à Brazzaville en quatre ou cinq jours."

De Brazzaville, où l'accueille le Père Augouard revenu de Liranga et où il ne fait que passer, il repart aussitôt à Linzolo. Le jeune Frère Philomène, à peine âgé de vingt quatre ans, se meurt d'une bilieuse. Il aura la consolation, avant de mourir, de recevoir la bénédiction de son évêque.

A Linzolo, comme ailleurs, les anciens internes donnent du souci. On leur a établi sur le territoire de la mission, un village, Saint-Isidore. Les parents se refusant à envoyer leurs filles à l'école et au catéchuménat, une dispense épiscopale a permis à ces grands garçons d'épouser des jeunes filles païennes. Mais, une fois mariés, ils se laissent vite reprendre par la vie païenne du village : danses nocturnes, refus d'aider leurs femmes dans les travaux ménagers, longues absences que rien ne justifie, refus ou plutôt insouciance à rembourser les avances consenties par la mission, paresse à remplir les charges que cette dernière leur réserve.

"J'ai eu hier un long entretien avec Manuel, confie le Père Sand à son évêque. Il m'avait promis de commencer aujourd'hui sa case. Une fois de plus, il n'a rien fait. Et sa femme attend un bébé. Je crains qu'il n'y soit guère attaché. En avril dernier, j'ai cependant profité de ce que M. Dolisie était venu passer quelques jours ici pour faire régulariser au point de vue civil les mariages de Djimi, Kinkela, Miguel, Manuel et de deux autres. Ce sera peut-être un lien de plus entre eux et leurs femmes.

- Vous avez eu raison. D'ailleurs, M. Dolisie nous a assez ennuyés avec cette question. Nos enfants sont ce qu'ils sont. Il nous faut semer beaucoup pour récolter peu. Même si leurs femmes païennes viennent au catéchisme et se préparent au baptême, elles ne les aident guère à pratiquer leur vie chrétienne.

- Il serait temps, à mon avis, de ramener de Loango et de Landana les filles que Linzolo a rachetées jadis de l'esclavage. Kuëla, l'aînée, est en âge de se marier. Mariée ou non, elle nous serait ici d'un grand secours pour élever chrétiennement les filles des villages voisins.

- C'est juste. Je vous ferai renvoyer au moins Kuëla. Et puisque nous parlons des enfants, votre internat tombe en ruines ; il vous faut le reconstruire. De même que votre porcherie. Et recouvrir, avant la saison des pluies, votre maison, la chapelle, votre cuisine et celle des internes.

- J'hésitais devant la dépense. Mais elle est nécessaire. Heureusement, nous disposerons bientôt, je l'espère, d'une nouvelle source de recettes. Nous ne savons que faire de nos ananas. Le Frère Savinien nous a promis de nous apprendre à les distiller. Cette liqueur trouvera, j'en suis sûr, des amateurs à Brazzaville et à Léopoldville.

Après avoir confirmé les jeunes écoliers chrétiens et malheureusement présidé les obsèques du Frère Philomène, l'évêque retourne à Brazzaville, d'où un vapeur de la résidence doit le mener à Saint-Louis de Liranga.

A son premier passage, il avait pu complimenter le Père Augouard pour sa grande maison à étage bien située face au Pool, au sommet de la colline que bordent les deux petites rivières ; il lui avait donné aussi les plans de l'internat à construire, mais n'avait guère eu le temps de parler avec lui de sa récente fondation. Il avait hâte maintenant d'en avoir des détails.

- Comme je vous l'avais écrit, lui raconte le supérieur de Brazzaville, nous sommes partis du Pool le 15 mars. Arrivés à Liranga, nous avons trouvé le poste occupant la rive que vous aviez choisie. Nous nous sommes donc installés sur l'autre, celle du Congo, qui regarde Ngombe. Le site est plus pittoresque, et nous sommes sur le passage des bateaux. Il y a chikouangue et poisson en abondance, et aussi viande d'éléphant, de buffle, de singe et de pintade, grâce au laptot, chasseur du poste. Aux basses eaux le port Saint-Roch qu'occupe l'administration, est rempli de cailloux. Les bateaux de l'administration ne peuvent l'utiliser. Nous n'avons donc pas à le regretter. Sur notre rive, nous pourrions, au contraire, aménager facilement un joli port. M. Dolisie nous facilite ce travail en nous donnant une barre à mine et dix kilos de poudre.

Quant à la population, est elle plus nombreuse là-bas qu'à Brazzaville. M. Brusseau affirme qu'il nous sera très facile de peupler l'internat avec de petits esclaves rachetés soit dans les villages, soit sur les pirogues qui remontent l'Oubangui. M. Dolisie en a récemment saisi trois qu'une pirogue allait vendre aux anthropophages Bandjos. Le prix d'un enfant est très

modique : 200 à 300 mitakos. Pour vous donner un point de comparaison, une poule coûte 15 à 20 mitakos ou barrettes, soit environ 2 francs, un cabri dix fois plus : 200 ou 250 mitakos, à peu près le prix d'un enfant.

Faute de personnel, j'ai dû, malheureusement, laisser là-haut le Père Paris, sans aucun compagnon. Il est très fatigué, ne se nourrit plus guère que d'oeufs et de lait de chèvre. Je crains un accident ; aussi, bien que le Père Allaire nous soit indispensable ici, je vais le lui envoyer. Vous avez gardé à la côté le Père Haumesser que vous m'aviez pourtant promis. Ne pourriez-vous le remplacer par un de vos nombreux professeurs de Loango, assez courageux pour accepter les rudes conditions de la vie à l'intérieur ?

- Vous semblez dire, une fois de plus, mon Père, que nous n'avons rien à faire à Loango ? Savez-vous le travail que demande un noviciat de Frères, une école normale, un petit et un grand séminaire, un internat d'une centaine d'élèves ? Savez-vous seulement le temps que nous prend le ravitaillement des missions de l'intérieur ?

- Votre travail serait précisément simplifié si, comme je vous l'ai déjà maintes et maintes fois demandé, nos colis pouvaient venir d'Europe, préparés en charges de trente kilogs. Ce serait, pour nous, moins onéreux.

- Comment cela ?

- Vous le savez bien. Je vous ai déjà souvent parlé de votre 25 % que j'estime exagéré, sans parler de tout ce que vous nous envoyez d'autorité, sans que nous l'ayons commandé, et qui évidemment pourrit dans nos armoires ou dans notre magasin.

- Par exemple ?

- Par exemple, cinquante soutanes blanches, alors que la maison-mère demande que nous revenions à la soutane noire. Cette scierie que vous voulez faire fonctionner sur la future machine du "Léon XIII", mais qui est beaucoup trop encombrante pour ce petit vapeur ; ce concasseur à maïs que nos sept hommes durent monter de Loango à Brazzaville, alors que nous ne produisons pas de maïs. Ces nombreux livres qui n'ont aucun intérêt pour nous et pour nos internes, et dont vingt quatre exemplaires de la Doctrine Chrétienne sont écrits en vieux français. Ces cinq grosses horloges, ces deux réveils, ces deux vieilles montres et tout cet outillage d'horlogerie que personne ici n'utilise, alors que je vous avais seulement demandé deux pendules, ces deux lames de scie circulaire qui ne s'adaptent pas à la scierie, ces onze routes de brouette, alors que j'en avais commandé trois. Nous payons les caisses d'emballage qui viennent de France, mais vous les gardez à Loango sans nous en faire la ristourne sur les 25 %.

- Ne revenez pas toujours sur cette question du 25 %. J'ai fait et refait mes calculs ; et nous y perdons encore.

- Comment pouvez-vous dire que vous avez perdu de l'argent en nous faisant payer 25 % pour de nombreuses machines dont la manutention et l'emballage sont quasi nuls, par exemple ces cent cinquante rouleaux de laiton reçus récemment pour en faire des mitakos. Sur cet article, j'ai calculé que vous avez fait à nos dépens, un bénéfice d'au moins 2.000 francs. Et pendant que vous faites à Loango du bénéfice, nous avons à supporter tous les frais des caravanes. 15.000 francs, rien que pour cette année. Pour les couvrir vous nous allouez une allocation dérisoire de 1.800 francs. Comment ne pas être en déficit dans de pareilles conditions ? d'autant que nous n'avons rien reçu cette année pour le rachat des petits esclaves, et que vous faites tomber dans la mase commune les dons que j'obtiens de mes amis de France, alors que pour gardez pour Loango ceux que vous recevez. J'appelle cela une injustice.



- Peste, mon Père ! est-ce à vous de contrôler mes comptes et de me dicter ma ligne de conduite ? Je sais ce que j'ai à faire, et aussi que m'incombe la responsabilité de tout le vicariat. Comme Brazzaville, Loango a aussi des dettes. Qui a dû payer l'installation des Soeurs ? Et puisqu'il est normal qu'un travailleur soit rémunéré par celui qui l'emploie, Loango, qui travaille pour vous, doit être rémunéré par vous. D'ailleurs, j'ai entendu dire que, prévoyant l'avenir, vous avez dans votre famille un réserve d'argent assez importante.

- Celui qui vous a dit cela, Monseigneur, est un fieffé menteur ! Vous devriez me connaître assez pour savoir que je ne pratique pas ce petit jeu. Loin d'avoir un pécule chez mes parents, je viens d'apprendre que la préfecture de Poitiers me refuse d'ouvrir une souscription dans le "Courrier de la Vienne". A quoi bon d'ailleurs m'ingénier à trouver de l'argent, puisque, comme vous me l'écriviez récemment, vous attendez le résultat de ma campagne épistolaire pour répartir les fonds de la Propagation de la Foi entre les diverses missions ? Je ferai désormais comme les autres, qui attendent patiemment la Fortune, et se confient plus que moi dans l'Assistance divine. C'est encore le meilleur moyen de ne pas avoir de déception, de ne pas trop s'attacher à ses oeuvres, et de ne point faire de peine à ses supérieurs.

- Vous ne pouvez aborder ces questions d'argent sans me manquer de respect. Terminons-en avec elles. Vous n'avez pas à vous occuper de la répartition des fonds. Vous prendrez ce qu'on vous donnera. D'ailleurs, à partir d'aujourd'hui, je vous relève du soin des missions de Linzolo et de Brazzaville. Je nomme le Père Sand supérieur de Linzolo, le Père Paris supérieur de Brazzaville, et vous, de Saint-Louis de Liranga. Tous trois vous dépendrez directement de moi. Vous-même, vous aurez ainsi plus de temps et de liberté pour faire de Liranga le centre du vicariat de l'Oubangui dont, tôt ou tard, vous deviendrez le chef.

- Puisque vous le voulez, abordons cette question. Je vous redis une fois de plus que "tel brille asecond rang qui s'éclipse au premier". J'ai travaillé autant que j'ai pu dans nos missions du nord. C'est peut-être vrai. Mais de là à faire de moi un supérieur indépendant, il y a loin. Je ne serai jamais de la pâte dont on fait les perfections acquises. S'il m'était resté quelques illusions à ce sujet, vos lettres et vos paroles suffiraient amplement à les faire disparaître. En pensant aux difficultés que nous avons à nous entendre, jugez un peu du saint effroi que je causerais à la maison-mère, si je devais correspondre avec elle. Le Père Barillec inventerait de nouveaux exorcismes à mon intention. Pour les limites de l'Oubangui, j'en parle donc avec d'autant plus d'ardeur que je le fais avec plus de désintéressement, et que je sais bien le Bon Dieu assez riche en sujets pour envoyer à l'heure voulue l'homme nécessaire. Pour moi, la question n'est pas de savoir si l'un aura plus de kilomètres carrés que l'autre, car l'un et l'autre auront toujours plus de terrain qu'ils ne pourront en occuper effectivement, et en admettant les limites que je vous suggère, vous aurez, avec la côte et la vallée du Niari un champ beaucoup trop vaste pour vos ressources en personnel et en argent. Quand vous aurez occupé Manianga, Comba, Bouenza, les Babembes d'au-delà du Niari, tous endroits qui sont populeux et importants, je crois qu'alors il sera temps de mourir et de laisser la place à d'autres. Vous vous souvenez qu'il y a deux ans, j'étais plutôt d'avis de fonder l'Oubangui que Brazzaville, qui n'avait pas de raison d'être si près de Linzolo. Vous m'avez répondu que ce pied-à-terre était absolument nécessaire à la fondation de l'Oubangui, et que c'était par là qu'il fallait commencer. J'estime qu'aujourd'hui les raisons sont les



mêmes que jadis et que, si Linzolo peut à la rigueur continuer à dépendre du vicariat du Congo, Brazzaville devra appartenir à celui de l'Oubangui. Pour moi, je vais donc vivre confiné à Saint-Louis, en attendant le successeur que je demanderai au Très Révérend Père par le prochain courrier ; puis je rentrerai en France où je trouverai bien une place de fabricant de boîtes de conserve à Sal-lule. Je suis de plus en plus las et dégoûté de tout, car, d'après ce que vous ne cessez de me répéter, je vois bien que je ne fais rien de bon ni pour moi ni pour les autres, et puisque les choses sont arrangées de manière que ma présence soit à peu près inutile, je peux enfin songer à mon propre salut.

- Une fois de plus, vous cédez à un mouvement de découragement. Ce n'est pas cela que l'Afrique attend de nous. Mettons un terme à nos discussions en allant rendre visite à M. Dolisie.

## DOLISIE ET LA ROUTE DES CARAVANES

Résident de Brazzaville depuis le départ de M. de Chavannes en juillet 1888, M. Albert Dolisie reçoit ses visiteurs dans la longue maison construite à la fin de 1885 par M. de Laneyrie, long rez-de-chaussée en briques séchées et passées au kaolin. Quatre pièces sont affectées au résident, qui fait entrer ses hôtes dans son bureau.

A cette époque, M. Dolisie a légèrement dépassé la trentaine. Ancien polytechnicien, il faisait partie, avec MM. de Chavannes, Cholet et d'autres, de la première équipe qu'amena Brazza au Congo après la ratification de son traité avec le roi Makoko. Encadré par une abondante chevelure noire plantée dru, de courts favoris et une barbe à la Napoléon III, son visage aux traits fins et réguliers est remarquable d'intelligence. Ses yeux pétillent de malice. Après quelques mots de bienvenue, il s'excuse de ne pouvoir mettre à la disposition des missionnaires, son vapeur : l' "Oubangui". Des ordres ont pourtant été donnés ; mais le bateau est retenu plus longtemps que prévu dans le Haut-Fleuve. Et malheureusement, aucun autre vapeur n'est disponible sur la rive droite du Pool, pas même le "Holland" de M. Gresshoff. Evidemment, il ne peut être question d'aller à Liranga à la voile et à la rame avec le "Léon XIII".

L'évêque abandonne donc son projet. La direction générale du vicariat ne lui permet pas, explique-t-il, de demeurer de trop longs mois absent de Loango. Et puisque Rome confiera certainement bientôt l'intérieur du pays au Père Augouard, ce dernier ne manquera pas de se rendre sous peu à Liranga.

Le résident de Brazzaville exprime sa satisfaction :

- Mon frère Michel vient de fonder un poste aux rapides de Bangui, dit-il ; si un nouveau vicariat apostolique est ouvert dans l'intérieur du pays, j'espère bien qu'à côté de chacun de nos postes, une mission sera placée. Deux Pères de Scheut s'installeront bientôt à la station belge de Bangala. Ils vont au devant de Tippe-Tib et de ses arabes qui sont parvenus aux Falls. Il y règnent en maîtres et rançonnent les noirs sous l'oeil impuissant de l'Etat indépendant. Le Père Gueluy me confiait d'ailleurs qu'ils ont aussi l'intention d'envoyer des missionnaires à Lualaboug, dans le Haut-Kassaï.

- C'est bien mon désir de multiplier les missions de l'intérieur. Mais je constate malheureusement qu'il devient de plus en plus impossible de le ra-

vitailleur. Postes et factoreries y sont de plus en plus nombreux, et le portage à tête d'homme ne suffit plus à leurs besoins. Quant à la route, elle est de moins en moins sûre, malgré les trois postes militaires de Loudima, Bouenza et Comba.

- L'ingénieur Jacob met au point, sous les ordres de M. de Chavannes, un projet de voie mixte, fluviale par le Kouilou-Niari jusqu'à Comba, puis ferrée de Comba à Brazzaville. Un barrage de trente à quarante mètres de haut, facile à élever en un endroit idéal appelé Koussounda, près de Kakamecka, suffirait à noyer les rapides et à rendre le fleuve navigable jusqu'à Comba.

- Je sais. M. de Chavannes m'en avait parlé déjà, après la mort accidentelle du capitaine Plaigneur dans les rapides de Kitabi. Il m'a dit qu'il avait chargé M. Jacob d'en continuer les études. Mais, en supposant même que ce projet se réalise - et quand ? - il exige quatre ruptures de charges : du bateau venant d'Europe au chaland qui passera ou non la barre, et remontera le Kouilou; au départ de la voie de terre qui franchira le barrage ; de la voie fluviale après Koussounda ; et de la voie ferrée à Comba. Mieux que moi vous connaissez les graves inconvénients de telles opérations. De leur côté, si mes renseignements sont exacts, les Belges commenceront en janvier prochain, la construction de la voie ferrée qui reliera directement Vivi à Kintchassa.

- Ce projet, Monseigneur, permettez-moi de vous le dire, est absolument utopique, malgré le grand avantage de la relativement courte distance qui sépare Vivi de Kintchassa : 350 kilomètres. Avez-vous pensé aux nombreux tunnels et à l'importance des ponts qu'ils devront percer et jeter sur les précipices ? Ces travaux coûteront, au bas mot, une centaine de millions. Même en vendant dix fois plus d'ivoire que n'en exporte en ce moment l'Etat indépendant, où le roi Léopold trouvera-t-il cet argent ? Deux millions, au contraire, suffisent à notre projet, beaucoup plus près de se réaliser que vous ne pensez, puisque ces jours-ci, un certain M. Christophe fonde à Paris, sous l'impulsion de M. de Brazza, la Société d'Etudes et d'Exploitation du Kouilou-Niari.

- Que les anges protecteurs du Congo vous entendent, Monsieur Dolisie. Mais il est un autre projet moins onéreux et déjà ancien dont la réalisation dépend de vous. Qu'en est-il du futur hôpital de Brazzaville ? Le devis en avait été fixé en janvier à 30.000 francs. Vous aviez alors convenu avec le Père Augouard, qu'au lieu de construire vous-même l'hôpital, il serait préférable de nous verser cette somme, à charge pour nous d'assurer les constructions sous votre contrôle. Nous ferions alors venir de France quatre religieuses infirmières. Comme vous le disiez tout à l'heure, l'importance de l'intérieur du pays, Brazzaville avec la vingtaine d'Européens, et Léopoldville, privé d'un hôpital s'il possède un docteur, exigent cet établissement. N'avez-vous pas été éprouvé récemment, coup sur coup, par deux graves épidémies de variole ?

- Ce n'est malheureusement que trop vrai, et une fois de plus, nous avons dû recourir aux bons soins du docteur de l'Etat indépendant. Humiliation que M. de Chavannes a ressentie et docteur le premier. Comme nous, il estime indispensable un hôpital à Brazzaville. Mais voilà ! Successeur du docteur Ballay à la tête du Gabon-Congo qui ne forme plus qu'une seule entité depuis quelques mois, il lui faut répartir au mieux des besoins immenses du pays, les crédits alloués par le Parlement, un million pour 1889. C'est peu. Vous savez qu'en France, l'opinion publique n'est guère favorable au Congo. Les Français ne voient pas la nécessité d'y engloutir leur argent qui, estiment-ils à la suite d'ailleurs du docteur Ballay, n'y rapportera jamais rien. Et, sur place, le service des Douanes ne fournit que de très maigres ressources. Dans ces conditions, M. de Chavannes estime à juste titre, il me semble, qu'il est ur-

gent de mettre en valeur le Congo. Et pour cela, il lui faut avant tout créer et améliorer ses voies de communication. Or, en ce domaine, tout est à faire. Pourquoi ? parce que, par un paradoxe inexplicable, M. de Brazza, qui fut pourtant le premier promoteur de la route directe Loango-Brazzaville, n'y croyait pas, jusqu'à ces derniers temps. Pour lui, c'est par l'Ogoue que Brazzaville devait être desservi. Un temps, un argent et un personnel considérables ont été dévorés par l'Ogoue, et en pure perte, puisque maintenant le commissaire général donne l'ordre de porter l'effort sur la voie du Niari et la route des caravannes.

- Il a raison. J'ai fait le trajet Loango-le Pool en dix huit jours de marche, avec, il est vrai, une escorte réduite au minimum, et que je devançais parfois pour atteindre plus rapidement les postes où je l'attendais.

- Une caravanne met habituellement vingt cinq à trente jours pour aller de Loango à Brazzaville. On pourrait, je crois, gagner une dizaine de jours en rectifiant le trajet, en évitant de pénibles et dangereuses escalades, en surélevant les endroits marécageux et en jetant des ponts sur les rivières. C'est précisément l'ambition et le mot d'ordre de M. de Chavannes, et aussi un impératif absolu, vu l'accroissement de la circulation. L'an dernier, il est passé sur cette route, au moins vingt mille porteurs et cinquante tonnes d'ivoire, sans parler des marchandises pour l'intérieur et sans parler non plus des autres produits du pays. Malheureusement pour Brazzaville, puisqu'il jette ses crédits sur la route, M. de Chavannes ne peut plus penser à nous donner un hôpital. Il me l'a fait savoir et vous écrira à ce sujet à Loango. Par contre, il vous promet un subside de 4.000 francs pour les écoles de Linzolo et de Brazzaville.

- Ces deux missions lui en seront d'autant plus reconnaissantes après ce que vous venez de me dire.

- M. de Chavannes m'annonce une autre bonne nouvelle pour tout le Congo, et spécialement pour Loango. Les Chargeurs-Réunis assurent désormais, chaque mois, du Havre à Loango, le service régulier de nos possessions de la côte. Nous aurons donc désormais l'avantage de voyager sur un navire français.

-Je savais ce projet à l'étude. Le Père Augouard avait même relancé les Chargeurs à ce sujet, lors de son dernier séjour en France.

- Peut-être serai-je, malheureusement, un de leurs premiers passagers. Après trois ans de séjour, je ne me sens plus très solide. M. de Chavannes m'engage à prendre du repos. M. Cholet assurerait mon intérim. Mais nous sommes arrivés ensemble, et mon futur intérimaire aurait autant de droits que moi à revenir en France.

- Nous nous reverrons donc bientôt, je le pense, à la mission de Loango.

## MONSIEUR VINCENT ET L'EPAVE D'UN BATEAU AMERICAIN

Le 14 août, après seize jours de marches forcées, l'évêque regagnait Loango. Il y est mis aussitôt au courant des difficultés qui commencent à surgir avec le résident, M. Vincent.

Ancien administrateur des Comores, M. Vincent avait un passé qui inquiétait M. de Chavannes. Pourtant, les premiers temps de son administration avaient été heureux. Les missionnaires se réjouissaient des excellentes relations qu'ils entretenaient avec un paroissien exceptionnellement fidèle à la

messe du dimanche. Le poste et la mission se rendaient volontiers service. Cette dernière n'avait pas hésité à entreprendre, pour le plus grand profit de Loango, l'important travail de la canalisation de la Lubenda, et, à la demande même de l'administrateur, à percer la dune de sable qui obstruait l'entrée de la lagune.

Le naufrage d'un petit bateau américain dans la baie de Loango sera l'occasion d'une complète volte face du résident.

Echouée sur le banc de sable, l'épave était abandonnée. Mise aux enchères, les commerçants locaux ne lui avaient pas accordé le moindre intérêt. Doublée de plaques de cuivre, la coque pourrissait au soleil. Un jour, quelques feuilles de cuivre disparaissent. L'administrateur s'indigne et décrète qu'il brûlera quelques villages des environs si les voleurs ne lui sont pas immédiatement livrés. Lui-même part, à la tête de plusieurs laptots, arrêter Piter-Praya, le chef de Bueli. Mais, rencontrant sur le chemin du retour le Père Giron qui ignore encore tout de l'événement, la conversation engagée sur le bord du sentier l'intéresse tellement qu'oubliant soudain le mobile de sa colère, il reproche vivement au chef de s'être mêlé à son escorte et le renvoie dans son village persuadé qu'il doit sa délivrance à l'intervention du Père Giron.

Le lendemain, les petits séminaristes, sous la conduite de leur directeur, font de l'épave le but de leur promenade. Du haut de sa falaise qui domine le banc de sable, l'administrateur les voit gambader sur le vieux bateau. Il donne aussitôt à ses laptots l'ordre de tirer sur eux, et les balles sifflent.

La menace de brûler les villages se précisant, l'évêque estime de son devoir de tenter de fléchir le courroux du résident : "La punition que vous voulez infliger aux villages, lui écrit-il, ne semble guère proportionnée au délit. Elle punira des innocents, et fera détester le drapeau français".

La supplique revient sans tarder, couverte d'observations malsonnantes que l'administrateur a signées de son nom, suivi des trois points de la franc-maçonnerie. Et sous la signature de l'évêque, il a dessiné en majuscule la première lettre d'un mot aussi célèbre que peu correct.

Deux heures plus tard, les premières cases du village de Piter-Praya commencent à brûler. Emportant leurs biens les plus précieux, les habitants des villages voisins se réfugient chez les Soeurs et à la mission des Pères. Mais le lendemain, c'est au tour du village de la Martinique d'être livré aux flammes par une section de tirailleurs dont l'administrateur a tenu à prendre en personne le commandement, avant d'aller ramasser au village de Lubu les fameuses plaques de cuivre que, dès les premiers jours, il y savait cachées.

Mis au courant des événements - "Il est saoul du matin jusqu'au soir", lui écrivent les commerçants - M. de Chavannes prescrit au commandant du "Héron" de procéder à une enquête qui, à la satisfaction unanime de Loango aboutit au retour immédiat au Gabon, puis en France, de l'administrateur indésirable.



Le lieutenant Boffart-Coquat le remplace, pour une durée malheureusement très courte, de quatre ou cinq mois.

A cette époque, le 5 novembre 1889, M<sup>gr</sup> Carrie agrandit encore la mission de vingt cinq hectares qu'il achète à Kondika, le chef de la Martinique, moyennant 75 francs en argent et 75 cortades en marchandises. Ce nouveau terrain est limité au nord par la mission, à l'est par le chemin qui va de la plage à Lubu, à l'ouest par celui qui mène à Pointe-Noire et enfin au sud par un troisième chemin qui relie les deux autres.

Sous le vocable de Saint-Joseph, un village y prendra naissance, qui abritera des chrétiens désireux de vivre à côté de la mission.



## CHAPITRE XV

SETTE-CAMA - MONSEIGNEUR AUGOUARD, EVEQUE DE BRAZZAVILLE

Peu après ces tragiques incidents, M<sup>st</sup> Carrie reçoit une lettre de M. de Chavannes : "Je vous transmets ci-inclus, lui écrit le gouverneur du Gabon-Congo, une demande que m'a adressée un chef de la rivière de Sette-Cama qui relève de votre juridiction spirituelle. A plusieurs reprises, déjà, ce chef m'a manifesté son désir d'avoir chez lui des missionnaires, ou du moins un maître d'école capable d'instruire les enfants de son village. Une réponse affirmative de votre part me serait agréable. Je m'empresserais, en pareil cas, de demander au chef du poste que nous y possédons, de vouloir faciliter de son mieux votre installation."

De Sette-Cama, situé sur la côte, tout au nord de son vicariat, l'évêque ne connaissait guère que l'origine du nom. Jadis, probablement au temps de la découverte de l'Afrique par les Portugais, sept marins s'y étaient noyés en passant la barre. Leurs corps rejetés sur le rivage avaient été enterrés sur place. Et désormais sur les cartes portugaises avait figuré le nom de sept tombes, sept lits funèbres, Sette-Cama.

Comme Mayoumba, Sette Cama tirait son importance de sa vaste lagune. Parsemée d'îles, peuplée de nombreux villages qui communiquaient facilement entre eux par pirogues, la lagune N'Dogo, de son nom africain, se prolongeait dans l'intérieur par de nombreuses rivières dont la principale, la Rembo, épaillée de nombreux affluents, coupée elle-même de plusieurs lagunes, descendait d'un nord lointain. De telles ramifications favorisaient les communications avec la côte, et donc le grand commerce ; et depuis longtemps des factoreries, puis un poste, s'étaient installés sur le bord de la mer au débouché du N'Dogo.

Profitant d'un navire qui devait y charger du caoutchouc, Monseigneur s'y rend vers la mi-janvier 1890. Prévenu par M. de Chavannes, l'administrateur du poste, M. Vey, l'accueille sur la plage.

- Mes administrés vous attendent avec impatience, lui dit-il, aussitôt la barre franchie sans encombre.

- M. de Chavannes me l'a écrit. Ils réclament, paraît-il, une mission ou un maître d'école. Je suis prêt à leur fournir l'un et l'autre.

Et pendant qu'ils se dirigent vers la résidence, le chef de poste explique à l'évêque que ses Camas, comme il appelle ses gens de tribus diverses, voyant depuis de si nombreuses années les commerçants de la plage faire tant de cas de leurs produits, s'étaient mis dans la tête, à juste titre, que ces produits devaient avoir en France une grande valeur. "Pourquoi ne pas les utiliser nous-mêmes ?" se dirent-ils.

Mais comme pour les utiliser il faut, pensèrent-ils non moins judicieusement, connaître les manières de blancs, les chefs des principales tribus demandèrent à l'administrateur de leur enseigner ces manières de blancs.

- Je ne le puis moi-même, répondit-il. Mais il y a à Loango des blancs qui sont venus exprès pour vous instruire.

- Appelle-les.

- Et sur le champ, ils me firent rédiger une pétition que signèrent d'une croix le vieux Kiendo, chef des Bagoubi-Bayengi, Makaya-Tchibamba, chef des Bavoukous-Baloumbous, et Kolo, chef de Loubinda. C'est cette pétition que vous a transmise M. de Chavannes.

Vous voici maintenant, Monseigneur, à pied d'oeuvre. Que préférez-vous ? Que je convoque ici les chefs, ou que nous allions les trouver chez eux ? Kiendo habite tout près d'ici, sur la plage. Les deux autres, un peu plus loin.

- Allons chez eux. C'est le meilleur moyen de connaître le pays, l'importance des populations qui nous désirent, leurs sentiments réels et, par le fait même, la réponse à donner.

- Dans ce cas, voulez-vous que nous partions dès demain en pirogue ? Nous irons voir Makaya et Kolo.

## EN PIROGUE SUR LE N'DOGO

Le lendemain, dès l'aube, la grande pirogue du "Commandant", battant pavillon tricolore, quittait l'embarcadère du poste.

- Je me demande comment ils parviennent à se diriger au milieu de ce fourmillement d'îles, remarque l'évêque après quelques instants de navigation.

- La lagune en contient exactement cent vingt, disséminées surtout dans sa partie inférieure.

- A-t-on mesuré l'importance de cette lagune ?

- De façon précise, non. Mais on estime qu'en bordure de mer, ou plutôt du banc de sable qui la sépare de la mer, elle a dix ou douze kilomètres de large. Et si on pénètre dans la rivière Rembo, on la remonte sur deux cents kilomètres.

- Cette voie d'accès nous facilitera l'évangélisation des villages.

- Surtout lorsque, comme maintenant, le vent souffle de la mer et que le lac est calme. Nous allons même en profiter pour hisser la petite voile. Avant la fin de la matinée, nous arriverons chez un des signataires de la pétition, le chef Kolo. Il habite une île très fertile, appelée Grand-Loubinda. A côté, dans l'île de Petit-Loubinda, la factorerie Hatton et Cockson, une des trois que nous avons à Sette-Cama, avec John-Holt et la maison allemande, possède une chimbèque. En passant, nous jetterons un coup d'oeil à Petitonga, sur la plantation, malheureusement abandonnée, d'un Anglais, M. Walker. Il y avait entrepris sur un vaste terrain la culture du cacao et du café. Puis, je ne sais pourquoi, il l'a abandonnée et est reparti à Libreville. Les herbes recouvrent maintenant tous les jeunes plants.

- Beaucoup de chimbèques sur le lac ?

- Sur la lagune proprement dite, non. Mais, dès que vous remontez le Rembo, vous trouvez à Lionga celle de M. Louis de Souza. Puis, plus en amont encore, à une journée de pirogue, quatre autres à Bongo, centre important de caoutchouc et de palmiste. Pour cette nuit, le gérant de Hatton et Cockson sera heureux de nous offrir l'hospitalité.

- Nous irons donc demain chez le chef des Baloumbous, Makaya-Tchibamba ?



- Oui. Mais Kiendo est peut-être tout autant chef des Baloumbous. A moins qu'ils ne le soient ni l'un ni l'autre.

- Comment cela ?

- Voici ce qu'un interprète de la tribu des Bavoukous-Baloumbous me raconta un jour. Il y a cent cinquante ans, me dit-il, la tribu des Babolos occupait seule la lagune. Survinrent les Baloumbous et les Bavoukous, commandés par un chef unique, Idembi, qui exterminèrent les Babolos. Et Idembi régna. Puis, à sa mort, son neveu Mavoungou. Les Portugais, alors seuls trafiquants de ces côtes, reconnurent successivement l'autorité de ces deux chefs, et reçurent même Mavoungou de façon princière à Loanda. Malheureusement pour eux, Mavoungou était un vrai chef. Il se rendit compte des ravages qu'opérait dans son peuple l'exportation des esclaves, et en interdit le commerce. Les Portugais répondirent en chassant de la côte Mavoungou, qui se retira dans la plaine de Douhoumbou, où il réside encore.

Sur ces entrefaites, des négociants anglais s'installèrent à Sette-Cama. Et notre Kiendo, simple notable de la tribu des Bagoubi, mais particulièrement retors, se fit accepter d'eux comme chef supérieur des Camas. Il prit alors le nom de King William. Nous avons, en 1885, hérité de cet état de choses, et reconnu officiellement Kiendo et Makaya-Tchibemba. On m'assure cependant que les Baloumbous continuent à soumettre à Mavoungou leurs palabres importants, en secret du moins, car ils craignent les terribles vengeances de Makaya. Nous ne tarderons plus à arriver à Grand-Loubinda.

- Plus nous avançons, plus le coup d'oeil est magnifique. Toutes ces îles verdoyantes me semblent étrangement fertiles, et, autant qu'on en peut juger, assez peuplées.

- En moins de deux heures de pirogue, nous pouvons atteindre une bonne vingtaine de villages.

- Populations pacifiques ?

- J'en connais de plus remuantes.

- Laborieuses ?

- Surtout dans le nord : sur le Rembo.

L'arrivée de l'évêque et du commandant provoque une vive agitation à Grand-Loubinda. A la vue de la pirogue battant pavillon tricolore, femmes et enfants courent en gesticulant le long du rivage, et se groupent près de l'embarcadere où apparaît le roi Kolo, King Kol de son nom anglais, qui, lui non plus, ne tient pas en place. On le voit s'affairer de groupe en groupe, interpellant les uns et les autres, et rabrouant les enfants.

- Je l'ai toujours trouvé plus qu'à moitié saoul, murmure l'administrateur.

Malgré ses libations de tafia, Kolo comprend vite pourquoi les deux blancs viennent chez lui. Il ne dissimule pas sa joie, et l'interprète a fort à faire pour l'empêcher de presser contre sa poitrine les deux Européens. Pendant qu'on avance vers le village, l'évêque admire la richesse des plantations : bananiers, manioc, canne à sucre, patate douce, maïs, igname, poussent drus au milieu d'une véritable forêt de palmiers.

- Il n'est pourtant ici que depuis deux ans, précise M. Vey.

- C'est une île semblable qu'il nous faudrait, mais plus proche de la côte.

- C'est certainement facile à trouver.

Arrivé dans la case aux palabres, l'interprète transmet le désir de l'évêque au chef qui offre à ses visiteurs le traditionnel vin de palme. Toujours aussi exubérant, Kolo promet tout ce qu'on lui demande, et même plus. Que les hommes de Dieu choisissent l'île qui leur plaira, proclame-t-il avec solennité. Il ne leur demandera rien en échange, pas la moindre redevance. S'ils le désirent, il leur cèdera même Grand Loubinda. Ce qu'il veut, c'est que les missionnaires viennent chez lui dès maintenant. Ses hommes et ses femmes les aideront à construire les premières cases de la mission et à débroussailler le terrain des premières plantations. Tous les enfants fréquenteront l'école. Et ce disant, il va de l'un à l'autre, requérant de chacun un avis favorable et exigeant, sous les plus terribles menaces, que tous soient prêts à faire ce qu'il attend d'eux.

- Je pense que vous voilà fixé sur le roi Kolo, dit l'administrateur. Si nous voulons arriver à Petit Loubinda avant midi, il serait temps de partir.

A la factorerie Hatton et Cockson, le gérant signale, non loin de là, en direction de la plage, une île quasi déserte qui pourrait bien faire l'affaire de la mission.

- Elle se trouve à deux petites heures du poste et s'appelle Ngaley, après avoir porté le nom de Kissimi. Un certain Kouahou y a construit jadis deux ou trois cases qui tombent en ruine et qu'il n'habite que très rarement. L'île, qui a une superficie d'environ trois cents hectares, forme une sorte d'immense fer à cheval, dont chaque côté est une haute colline que recouvrent des arbres gigantesques.

- C'est exactement ce qu'il nous faudrait, remarque l'évêque. De quel chef dépend-elle ?

- De Kolo, que vous êtes sûr de voir revenir ici cet après-midi.

De fait, les voyageurs sortaient de table lorsqu'on annonce l'arrivée de la pirogue du roi Kolo. Peu après, lui-même pénètre dans la factorerie. Il a revêtu pour la circonstance son costume de fête : un chapeau de feutre à peu près neuf, une élégante veste de couleur sombre et un double pagne bleu et rouge.

Mis au courant des désirs de l'évêque, il s'affirme prêt à envoyer sur le champ toutes les femmes et tous les hommes de Grand-Loubinda au travail à Ngaley, et annonce solennellement que, dès ce jour, l'île entière appartient à l'homme de Dieu venu de Loango. Et, comme l'évêque lui fait remarquer qu'un nommé Kouahou y possède plusieurs cases :

- Qui est le maître de Kouahou ? répond-il brusquement. Que peut dire Kouahou, si je donne la terre de Ngaley à l'homme de Dieu.

Encouragés par ce premier succès, l'évêque et l'administrateur poursuivent le lendemain leur route vers Kopa, le village de Makaya. Court arrêt, vers midi, aux deux villages de Mavala et de Divanghi, dont les habitants fabriquent du sel dans de grands hangars que l'on voit disposés tout le long du rivage.

- Ce sont d'habiles commerçants, remarque M. Vey en prenant pied dans le deuxième village. Ils échangent contre du caoutchouc ce sel dont les populations de l'intérieur sont très friandes. Ce qui ne les empêche pas, ici aussi, de se barbouiller visages, bras et hauts du corps avec de l'argile rouge ou blanche.

- Rites religieux, soucis de beauté, coutumes ancestrales : il est difficile de savoir l'origine et la signification de ces signes cabalistiques. Ce qui est plus admirable, c'est la propreté qui règne dans le village. Remarquez l'étonnante blancheur de ce manioc bouilli.

- Les femmes apportent un soin particulier à la préparation des repas. Si nous visitons les cases, nous y trouverions presque partout d'importantes réserves de poisson fumé et de manioc séché. Lorsqu'un commerçant s'arrête dans ces villages, ce qui arrive souvent, il est sûr de disposer d'une abondante nourriture pour ses piroguiers. Et évidemment, le vendeur de poisson et de manioc n'y perd pas.

Un peu avant le crépuscule, les voyageurs arrivaient à Kopa. Le chef Makaya-Mafouma se présenta aussitôt, accompagné de sa suite. Lui non plus ne cache pas sa joie en apprenant la raison de la venue du chef des missionnaires. Mais, comme il est déjà tard, la discussion est remise au lendemain.

Dès le lever du jour, Makaya rôde aux alentours des cases où l'évêque et l'administrateur ont passé la nuit. Mis au courant pendant la nuit de l'arrivée des deux Européens, les chefs des villages voisins l'accompagnent. Il offre en cadeau un cabri, un régime de bananes et deux espèces de citrouilles. Un terrain est destiné à la mission, qu'il tient à montrer sans retard. C'est une vaste plaine sabonneuse, située, il est vrai, en bordure de rivière, mais très éloignée de toute agglomération importante.

Sans trop manifester son désappointement, l'évêque demande à visiter d'autres emplacements. Non. C'est le seul possible. Mais, aussitôt les missionnaires fixés à Kopa, hommes et femmes viendront nombreux les aider. Tous les enfants fréquenteront l'école. Bras levés, les chefs prennent d'une voix rauque le ciel à témoin qu'ils exécuteront fidèlement ces promesses.

- Poursuivons -nous notre route jusqu'au nord de la lagune ? suggère l'administrateur, lorsqu'eut pris fin l'interminable palabre agrémenté de libations de vin de palme qui suivit la visite du terrain. Vous verrez le centre populeux de Bongo, et nous pourrions remonter le Rembo aussi loin que le permettra le temps dont vous disposez.

Mais l'évêque estime en avoir vu assez. Il a toujours été partisan de s'établir à proximité de la mer, en raison des facilités de communication. L'île de Ngaley lui convient bien, relativement proche de Sette-Cama où relâchent les packets anglais et allemands et le caboteur "Le Sergent-Malamine". Bongo n'aurait d'intérêt qu'à condition d'être vraiment un centre, non seulement très important, mais assuré de le rester. Ce qui nécessite d'assez longues recherches. Monseigneur l'explique à M. Vey.

- Je pense, répond-il, m'être fait une première idée suffisante des possibilités de Sette-Cama. Il me faut maintenant revenir à Loango, d'où

je vous enverrai un de mes missionnaires. Après-demain, un bateau fait, je crois, escale à Sette-Cama : il me ramènera à Mayoumba où je dois m'arrêter.

Le 31 janvier, l'évêque regagnait Loango et chargeait de la nouvelle mission le Père Ussel, arrivé depuis peu de Landana.

## LE PERE AUGOUARD EN FRANCE - SON SACRE

Déchargé des missions de Linzolo et de Brazzaville, nommé supérieur de Saint-Louis de Liranga, lors de la dernière visite épiscopale dans l'intérieur, le Père Augouard avait aussitôt gagné son poste à bord du "Léon XIII", maintenant doté d'un moteur. De Liranga, il rendait volontiers service aux Pères de Schoeut installés depuis une année dans l'ancienne mission de Kwamouth. Sur leur demande, il avait exploré le Kassaï avec deux d'entre eux qui désiraient ouvrir une mission en amont du fleuve.

En vérité, il souffrait de sa solitude et de son exil à Liranga. Sans se l'avouer, il regrettait son activité de Brazzaville aux formes si diverses, et où sa forte personnalité s'imposait sur les deux rives du Pool. Cette souffrance se manifestait par des demandes réitérées de revenir en France pour, disait-il "sauver son âme", puisqu'il était incapable non seulement de travailler efficacement en Afrique, mais de plaire à son évêque.

Plus que ces crises de découragement, ce qui préoccupait ce dernier, demeurait le morcellement de son vicariat. Il lui tardait de plus en plus de se savoir débarrassé de l'immense territoire de l'Oubangui. Mais, plus que jamais aussi, il tenait à garder Brazzaville.

Annonçant au Père Augouard, le 25 février, la prochaine ordination à la prêtrise d'un missionnaire de la Préfecture du Congo, le Père de Souza, et aux ordres mineurs celle d'un grand séminariste de Loango, l'abbé Maonde, il se faisait presque menaçant : "Sans la question de la délimitation de la nouvelle mission de l'Oubangui, affirmait-il, cette dernière serait déjà érigée en vicariat apostolique. Le Très Révérend Père vient encore de m'écrire à ce sujet pour me dire de nous entendre sur cette limite entre nos deux vicariats. Si donc vous voulez que le vôtre soit définitivement érigé, acceptez les limites que je vous ai proposées et qui me semblent justes et raisonnables... Acceptez la limite de l'Alima, ou n'en parlons plus. J'interpréterai votre silence comme un refus formel, et dès lors j'agirai en conséquence."

Pour la deuxième fois, en effet, le Très Révérend Père Emonet lui avait écrit le 9 janvier : "Cette séparation de l'Oubangui d'avec le vicariat du Congo français ne peut se faire avant qu'une bonne entente soit établie entre vous et le Père Augouard."

Mais cette entente était-elle possible ? Depuis peu, l'évêque du Congo se montrait opposé à la nomination épiscopale du supérieur de Liranga, et Paris ne voyait pas qui pourrait être nommé à sa place. "Vos observations sur le Père Augouard, continuait le Père Emonet, me mettent dans le plus grand embarras, car vous affirmez qu'il ne peut pas être proposé pour vicaire apostolique, que pour votre part vous déclineriez toute responsabilité si nous le



propositions à Rome. Avouez que cela ne peut m'encourager à aller de l'avant dans une pareille affaire. Qui donc proposer si le Père Augouard est mis de côté à priori, lui qui est le fondateur véritable des stations du Haut-Congo ? Qui proposer à sa place ? Et s'il n'est pas nommé chef de la nouvelle mission, que deviendra-t-il ? Pourrait-il rester en second dans l'Oubangui ? Et comment les choses marcheraient-elles avec lui ou sans lui ? Cette question me paraît fort obscure, et je désirerais bien que vous me donniez quelque lumière."

Le 4 mars, à l'improviste, le Père Augouard apportait lui-même la réponse à toutes ces questions. Miné par la dysenterie, il estimait nécessaire son retour en France. C'est aussi ce que pensa son évêque en le voyant arriver. "Le cher Père Augouard, écrivit-il à Paris le 10 mars, est bien fatigué par une dysenterie de deux mois. Hier soir, je l'ai presque cru perdu. Et lui-même a songé sérieusement à se préparer au grand voyage. Heureusement, aujourd'hui il va mieux. J'ai donc de l'espoir, à condition que nous réussissions à couper la dysenterie. Le malade est bien faible, et il ne faudrait pas une forte fièvre pour l'emporter."

Malgré cette faiblesse, et bien que le malade répéta sans cesse que, se sachant indigne de l'épiscopat, il avait en vue, non son propre avantage, mais le seul bien et les exigences du futur vicariat, M<sup>gr</sup> Carrie essaya, une fois de plus, de faire admettre ses propres idées : "J'ai pu cependant parler avec lui de la question des limites entre les deux missions du Congo français et de l'Oubangui. Mais sans arriver à aucun résultat. Il veut Brazzaville, sous prétexte que, sans Brazzaville, l'Oubangui aurait trop de misères pour ses transports... Quant à moi, je ne puis admettre les prétentions du Père Augouard, parce que je les crois aussi injustes que funestes à nos deux missions... Comme le Père Augouard doit partir pour la France, j'espère que vous finirez par lui faire entendre raison sur cette limite."

Le 12 mars, en effet, le Père Augouard s'embarquait pour la France, officiellement chargé par l'évêque du Congo de traiter en son nom, et "selon ses intentions bien connues", toutes les questions concernant l'érection du vicariat apostolique de l'Oubangui. "Parmi ces intentions, stipulait par écrit le prélat, nous mentionnons ici la volonté formelle et bien arrêtée de conserver au vicariat du Congo français le cours de l'Alima, comme limite de séparation entre ledit vicariat et le futur vicariat apostolique de l'Oubangui."

Le 1<sup>er</sup> juillet, la "question des limites" était réglée. "Les limites du nouveau vicariat, écrivait à cette date le Père Augouard, ne sont pas tout à fait celles que vous auriez désirées. En effet, le gouvernement lui-même demande que Brazzaville soit le chef-lieu de la nouvelle mission, et, dans ces temps-ci, il n'y avait guère moyen de ne pas accéder à cette demande. On vous garde Linzolo." Neuf jours plus tard, le Très Révérend Père Emonet précisait : "J'ai fait la demande à Rome pour la séparation du vicariat. Le gouvernement français est d'avis que la séparation ait lieu ; mais il demande en même temps que Brazzaville soit attribué au vicariat de l'Oubangui. En conséquence, je propose comme limite entre les deux vicariats la rivière Djoue. Je crois que c'est ce qu'il y a de plus raisonnable, et nous sommes tous de cet avis à la maison-mère." La nomination du Père Augouard, "autorisé par le Président Carnot à se pourvoir d'un titre d'évêque à Rome", était soumise au Saint Père.

Apprenant la décision de la maison-mère, M<sup>gr</sup> Carrie se soumet aussitôt avec autant de générosité qu'il avait mis d'ardeur à revendiquer Brazzaville. Il écrit à son tour, le 25 août : "La division du vicariat est une excellente nouvelle. Je vous en remercie de grand coeur. Bien qu'il me faille faire un grand, un très grand sacrifice, je suis néanmoins très heureux de ce que vous avez fait. Vous dites que le Gouvernement a demandé que Brazzaville fut attribué à l'Oubangui, je le crois. Mais je ne puis pas ne pas voir dans les coulisces certain personnage tirant les ficelles, et faisant jouer à son gré des acteurs dociles et inconscients. Enfin, c'est fait. C'est bien. Nous nous contenterons de ce qui nous reste. Puissions-nous en faire un jardin rempli de fleurs et de fruits pour le Ciel."

Le 4 novembre, une dernière lettre du Père Augouard demandait des prières et annonçait la date de son sacre. "J'ai peine, écrivait-il, à me faire à l'idée d'être bientôt revêtu de la dignité épiscopale. J'ai intéressé à ma cause bon nombre de communautés religieuses, et j'espère que, par les mérites de ces saintes âmes, le Seigneur me fera miséricorde. La cérémonie est fixée au dimanche 23 novembre. Elle sera faite par M<sup>gr</sup> Trégaro, évêque de Poitiers, assisté de Nos Seigneurs Juteau et Duboin. Je pense que vos suffrages ne m'auront point fait défaut, et que vous aurez beaucoup prié pour moi, puisque vous avez tant contribué à me mettre pareil fardeau sur les épaules." Le premier évêque de Brazzaville était alors âgé de trente-huit ans.

Si des amis d'Afrique, l'amiral Conrad, le lieutenant Boffart, récemment promu capitaine, M. Cholet, tinrent à assister à la consécration épiscopale qui eut lieu dans la chapelle de la rue Lhomond, M. de Chavannes était malheureusement retenu à Bruxelles par la Commission Internationale qui établissait des droits de douane dans le bassin du Congo, et M. Dolisie avait dû regagner quelques semaines plus tôt son poste de Brazzaville.

## PREMIERES EXPEDITIONS MILITAIRES CENTRE-AFRICAINES

Les lettres du Père Augouard qui, lors de ses séjours dans la capitale, avait longuement entretenu des questions africaines les milieux gouvernementaux, en particulier le ministre des Affaires Étrangères et le secrétaire d'Etat aux colonies, ne parlaient évidemment pas que de son sacre. Elles annonçaient aussi, en particulier, les premières expéditions militaires qui débarqueraient à Loango au cours des prochaines années.

Un Comité, dit de l'Afrique française, et qui groupait sous la présidence du prince d'Arenberg un certain nombre de personnalités parisiennes, patronait ces expéditions. Suppléant dans une certaine mesure à la pénurie des subsides officiels qui empêchait Brazza de devancer la pénétration de nos rivaux anglais ou allemands, en particulier vers le Tchad et le Soudan égyptien, ce Comité expédiera en Afrique des missions qui compléteront l'action du Gouvernement. Alliant caractère géographique et intentions politiques, elles se porteront en avant de nos occupations réelles et donneront à la France, ne serait-ce que par leur passage, des droits de primauté à faire valoir dans les discussions entre États, à l'occasion de revendication de territoires.

La première de ces missions aura pour objet l'exploration des territoires situés au nord de l'Oubangui. Elle sera confiée à Paul Crampel.

Ce jeune garçon n'avait que vingt-six ans lorsque, au mois de juin, il débarqua à Loango à la tête de ses tirailleurs sénégalais. Trois ans auparavant, Brazza l'avait engagé comme secrétaire, puis lui avait confié l'exploration du Nord-Ogoue. Parti de la station de Lastourville, Crampel avait, en huit mois, et sans la moindre difficulté, exploré toute cette partie encore inconnue du Gabon, pénétré dans le sud du Cameroun allemand, et débouché sur la côte, à Bata, dans l'actuelle Guinée espagnole. Le succès de cette exploration l'avait fait apprécier du Comité d'Afrique française, qui avait agréé et financé son projet de jonction autour du Tchad, de l'Algérie, du Soudan et du Congo français.

Ses brillantes qualités d'explorateur ne l'empêchaient cependant pas de manifester hautement son antipathie pour les missions et les missionnaires. Et seul son Targui, Ischekkad, apparut à la mission de Loango, haut et pittoresque guerrier, la figure voilée, drapé dans son vaste burnous bleu, provoquant chez les petits écoliers un très vif mouvement de curiosité. Et encore cette visite était-elle intéressée. Durant le voyage sur le bateau, l'interprète arabe de Crampel avait eu le malheur de casser sa montre. Apprenant qu'à ses heures de loisir l'évêque du Congo, habile et patient horloger, ne dédaignait pas de réparer les montres qu'on lui apportait, il ne voulut pas manquer de profiter de cette aubaine.

Mais son maître fit comprendre au docteur Desaille qui, depuis avril, remplaçait par intérim le lieutenant Boffart, qu'il se refusait à rendre à la mission la coutumière visite de tout nouvel arrivant. A la compagnie de l'évêque, il préférerait celle de Niarinze, sa petite pahouine.

On sait que, mal commencée à Loango, cette expédition se termina encore plus tragiquement en avril 1891, à El Kouti, à environ cinq cents kilomètres au nord de Bangui. Probablement trahi par son Targui et sa pahouine, Crampel péri assassiné, sur l'ordre du sultan Sénoussi.

Après Crampel, l'explorateur Alfred Fourneau, qui n'en est pas à sa première mission au Gabon-Congo, débarque, en novembre. Il a l'intention de remonter le Congo, puis la Sangha, et de reconnaître cet affluent à partir de Ouesso, point ultime atteint récemment par Cholet, qui fait l'intérim de Dolisie à Brazzaville.

Par le même navire venant de France, Albert Dolisie regagne son poste. Tous deux et l'agent de Poumeyrac qui, deux ans plus tard, sera tué et mangé dans l'Oubangui, avec douze de ses Sénégalais et cinquante-cinq porteurs, vont se présenter à l'évêque, après avoir offert au nouvel administrateur, M. Crouzet, de se joindre à eux. Mais le résident décline l'offre. Il "n'aime pas les curés", répond-il. Pour le moment, du moins. Car il ne tardera pas à revenir de ses préventions.

Si Alfred Fourneau ne connaîtra pas le même sort que de Poumeyrac, son expédition se clôturera, elle aussi, par un désastre. Le 12 mai 1891, après deux mois de marche, sa petite troupe sera écorchée par les Haoussas, au village de Zaoure, à environ trois cents kilomètres d'Ouesso. Il perdra dix-huit hommes, dont un Européen, et se verra harcelé sans répit pendant les quatre ou cinq premiers jours de sa retraite. Il ne lui restera plus que dix-sept cartouches lorsqu'il parviendra enfin en pays ami.

## SETTE-CAMA

Avant même que le Père Augouard ne quitte le 5 mars Loango pour la France, le Père Ussel était parti à Sette-Cama. Il fit à pied, le long de la plage, la première partie de la route, puis remonta en pirogue la lagune de Dindi. A Mayoumba, le voyageur s'embarqua sur un packet allemand qui le déposa à Sette-Cama le 17 mars.

Comme précédemment, M. Vey se met à sa disposition et le mène chez les chefs Kiendo, Kolo et Makaya. De Kopa, il gagne le Rembo, où M. Louis de Souza le reçoit dans sa factorerie de Lionga. Le lendemain, le gérant de la chimbèque de Hatton et Cockson, M. Breber, lui offre l'hospitalité à Bongo. Ce centre important de commerce où aboutissent nombre de caravanes qui viennent troquer leur caoutchouc dans une des quatre factoreries, serait, au jugement du missionnaire, un endroit idéal pour une mission, si les villages en étaient plus rapprochés. Le sol y est fertile. Le ravitaillement aisé, grâce aux ressources que fournissent la pêche et la chasse. Mais les seuls villages vraiment peuplés se trouvent à deux jours de là, plus à l'intérieur, dans les tribus Ashira et Varama.

Il est donc préférable de s'installer à Ngaley. Et le Père Ussel retourne à Mayoumba, au début de mai, rédiger son rapport et attendre la décision épiscopale.

A Mayoumba, l'internat compte maintenant près de quatre-vingt écoliers, presque tous enfants de famille libre. Les petits esclaves ne manquent cependant pas. "Je viens de faire une excursion de Nyanga à Goa, écrit le Père Stoffel à son évêque le 18 juillet. Goa est le point central des environs où se fait la traite des esclaves. Ces gens-là vivent uniquement de ce commerce, et ce sont les Cap Lopez qui viennent acheter les esclaves et les emmènent chez eux par petites caravanes. Les gens de l'intérieur arrivent nombreux avec des esclaves pour les échanger contre du sel ou des marchandises. Le grand chef Makaya-Mbumba, ainsi que plusieurs pères de famille des plus influents, ont tenu à me remettre quelques-uns de leurs propres enfants : "Dans deux mois, ont-ils ajouté, tu auras des filles et des garçons tant que tu voudras". On se procure les filles moyennant la somme de soixante francs l'une ; les garçons se vendent cinquante francs seulement."

Après de ces petits écoliers, le Père Ussel remplace provisoirement le Père Luc qui, couvert de guère-crows depuis plusieurs mois, ne peut plus guère sortir de sa chambre.

Enfin, le 1<sup>er</sup> juin, la décision épiscopale lui étant parvenue avec la liberté de choisir lui-même le patron de la mission, il propose à Monseigneur S. B enoit Labre, car, explique-t-il, de santé précaire durant sa jeunesse, il estime devoir les forces dont il jouit maintenant à un pèlerinage qu'il fit jadis au village natal de ce saint. Puis il part à Sette-Cama, où le Père Sublet et quelques ouvriers Loangos viennent le seconder dès le début du mois d'août.

De Petit-Loubinda, où la factorerie Hatton et Cockson lui offre l'hospitalité, il prépare les matériaux d'un logis provisoire. "Je me propose,



écrit-il à son évêque le 5 août, de faire pour nous maison de seize mètres de long sur cinq de large, que je couvrirai avec des pailles." La même lettre précise qu'en plus des planches, il possède déjà cinq cents bambous pour les cloisons et autant de pailles.

Cinq jours plus tard, les deux missionnaires et les ouvriers sont à pied d'oeuvre à Ngaley, d'où le Père Sublet envoie sa première lettre à Loango. "Je vous écris au crayon ma première lettre de Garley - tel est le nom que le Père donnera souvent à Ngaley -. Les plumes n'ont pas encore pénétré sur nos rives. Mon genou me sert de table. Nous sommes arrivés le 6 à Sette-Cama. Le lendemain, après avoir parcouru l'île, en partie du moins, nous nous sommes aperçus que les trois cases du village n'avaient pas été évacuées, et qu'on n'a pas l'air de vouloir le faire. La pluie tombant, nous nous sommes installés au milieu du village, sous un hangar. Puis, la pluie cessant, nous avons commencé à nous construire notre habitation. Le chef du village est arrivé hier soir, et ce matin tout était réglé. Pour la valeur de cinquante francs en marchandises, il nous laisse ses trois vieilles cases, son hangar, sa petite plantation de manioc et de bananiers. Il vient de partir avec ses fétiches et ses objets familiaux. Nous voilà donc chez nous. L'île a la forme d'un immense fer à cheval. Une crique de six cents mètres de long, sur autant de large, sépare les deux côtés. Au sommet d'un de ces côtés s'étend un vaste plateau doté d'une source d'eau potable."

Sur ce sommet, d'une hauteur d'une vingtaine de mètres, s'élèvera la maison définitive qu'il faudra couvrir de tôles, "car, pour aller chercher des bambous et des feuilles pour faire les pailles, il faut partir à six heures du matin pour ne revenir qu'à sept heures du soir".

Le 8 septembre, les missionnaires occupent leur case provisoire. Ils n'y sont malheureusement pas seuls. "Les chiques et les puces abondent. Les fourmis aussi. Même les scorpions qui se promènent ici en maîtres absolus. Nous les traitons par le mépris. Du moins, nous sommes à l'abri, en attendant des jours meilleurs. Notre chambre commune sert de dortoir, de cuisine, de salon, de chapelle, de poulailler, car nous avons trois poules, deux coqs et une cane qui promène majestueusement trois petits canetons. A côté de notre chambre se trouve le magasin, puis le dortoir des écoliers - car les missionnaires n'ont pas voulu attendre la fin des travaux pour ouvrir un internat - et enfin un hangar. Plus loin, les ouvriers chrétiens ont une case, et les païens la leur. Vous le voyez, ajoute-t-il avec optimisme, notre état n'est pas malheureux."

Cependant, petit à petit, on se rend compte qu'on ne peut compter sur les ressources du pays pour des constructions définitives. Aucun des ouvriers envoyés de Loango ne travaille le bois. Tous souffrent de leur isolement, et le travail et la discipline s'en ressentent. Les palétuviers, seuls bois propices aux constructions, se trouvent à trois-quarts d'heure de l'île. Il faut des semaines au Père Sublet et à son équipe pour les abattre et les sortir de la boue, et des journées pour les ramener en pirogue qui, parfois, mal équilibrée, chavire et coule avec tout son chargement.

L'optimisme du début fait place à un léger découragement. "Je suis désolé de l'indolence des ouvriers, écrit le Père Ussel le 27 octobre. Si on fait des observations, c'est pire encore. Le cuisinier nous a constamment

préparé des choses en dépit du bon sens, sans vouloir d'aucune manière suivre nos indications. Avec le Père Sublet, nous nous encourageons, nous nous soutenons mutuellement, nous tâchons de prendre patience. J'aurais bien voulu vous laisser ignorer tout cela. Mais c'est trop fort depuis une quinzaine." Autre sujet de découragement : pour des raisons d'économie, l'évêque hésite à faire venir de France le bois et les tôles nécessaires aux constructions définitives. Ce qui est pourtant de pratique courante à Sette-Cama. Mais en même temps il leur fait faire des dépenses parfaitement inutiles. "Pourquoi nous envoyer, lui écrit le Père Ussel, cent soixante-quinze colonnes de fonte pour les soubassements, alors qu'une centaine suffit. Les lampes envoyées de Hambourg coûtent près de trois fois plus cher que celles que je puis acheter chez Hatton et Cockson, et il y a peu de différence entre les deux. Nous avons reçu de Paris douze marmites, six grandes et six petites qui, à part une, nous sont absolument inutiles."

Aucun acte ne concédant encore officiellement l'île aux missionnaires, de soi-disant propriétaires surgissent de partout et réclament un paiement. "Le 6 de ce mois, ils nous ont menacés de mettre le feu à notre case."

Conséquence de ces ennuis, le Père Ussel est, au début de novembre, aux prises avec une bilieuse. Pour les aider, Monseigneur leur envoie le Frère Vivien. "Quand j'ai aperçu la petite maison qui sert de logement aux Pères, aux cabris, aux poules, canards, etc..., écrira ce dernier quelque temps après son arrivée, je croyais que c'était la maison du jardinier, comme vous à Loango. Mais c'était bien la mission de Sette-Cama. Quand cette lettre vous arrivera, nous serons heureusement dans une autre maison, le magasin définitif de la mission." Et huit jours plus tard, "les Pères sont enfin sortis de l'espèce d'écurie qui servait de logement depuis le 14 août. Si vous saviez dans quel état je les ai trouvés. Maintenant, ils sont mieux. Le magasin comporte deux compartiments, parloir et magasin proprement dit. Le parloir sert de chambre pour les deux Pères, ainsi que de chapelle et de réfectoire. Moi, je loge au magasin."

Puis, tandis que le Père Ussel attire sur la mission la protection des rois William et Kolo en les guérissant de plaies dont ils souffraient depuis toujours, c'est au tour du Frère à se décourager. "Si j'avais pu prévoir ce que c'est que Sette-Cama, jamais ne je serais sorti du Loango, écrit-il le 21 décembre. A Loango, on me disait que les bois pour la charpente et la maison d'habitation étaient prêts. Or il y en a si peu que l'on peut dire qu'il n'y en a pas du tout. J'ai trouvé du bois pour faire le magasin, ce qui a certainement demandé beaucoup de peine pour le chercher, car il est absolument impossible de trouver ici du bois. Nous ne pouvons trouver ici les bois de construction. Ici, il n'y a pas de planches, et il est absolument impossible d'en faire. Je cherche cependant du bois pour la chapelle. Mais l'engagement de tous nos travailleurs expire dans un mois, et aucun ne veut rester."

Pour remplacer les partants, l'évêque envoie une nouvelle équipe au début de janvier. Nouvelle déception. "Comme vous pouvez bien le croire, lui écrit aussitôt le Frère, le 3 janvier, ma première question était : Combien de charpentiers ? Réponse bien triste : Pas un seul. Vraiment, je n'ai pas de chance ici, Monseigneur. Vous disiez dans votre dernière lettre que certainement vous trouveriez des charpentiers. Où sont les charpentiers ?"

Cependant le courage revient lorsqu'on apprend, peu après, que l'évêque a commandé en France toutes les planches et toutes les tôles nécessaires à la construction de la chapelle et des maisons des Pères et des écoliers.

#### MONSEIGNEUR REÇOIT L'EXTRÊME-ONCTION

Depuis la mort du Père Duparquet, la maladie a épargné les missionnaires, du moins les Pères, puisqu'une bilieuse hématurique a malheureusement emporté, en avril, une religieuse de Saint-Joseph de Cluny.

Dans les derniers jours du mois d'octobre, le Père Hivet en est atteint à son tour. Agé de trente-six ans, il dirigeait le petit séminaire depuis le mois d'avril 1888. Sa piété et son dévouement avaient conquis ses petits élèves. En quatre jours, malgré les soins du docteur Thérémín de la station de Loango, le malade, qui ne cessait d'invoquer la Vierge de Lourdes, est emporté par le mal. Tous les Européens assistent le lendemain à son enterrement. Evoquant la mort récente d'un autre missionnaire de Bagamoyo, le Supérieur Général écrit le 9 janvier 1891 : "Nous pardons à la fois les deux meilleurs missionnaires du Congo et de Zanguebar. Ce sont des vides bien difficiles à remplir, car la Congrégation ne possède pas beaucoup de missionnaires semblables. Le Bon Dieu a fait son choix." Puis, après avoir offert ses vœux de nouvel an, le Supérieur Général demande des prières pour la maison-mère "grandement menacée avec toutes ces lois iniques qui frappent les Congrégations religieuses".

Avant que cette lettre ne parvienne à Loango, l'évêque lui-même avait failli suivre le Père Hivet dans la tombe. Depuis quelque temps, il se sentait très fatigué. Un jour, la fièvre se déclare et prend de suite un caractère alarmant. Le docteur Thérémín étant lui-même malade de bilieuse, les deux plus fidèles ouvriers de la mission sont envoyés d'urgence à Landana. Ils doivent ramener le docteur Lucan, ou du moins des remèdes contre la fièvre hématurique, en particulier l'infusion aiapana et le fameux Pambotana, considéré comme un remède souverain contre les "fièvres ataxiques".

Le 22 novembre, le malade demande et reçoit l'extrême-onction et le saint viatique ; puis, en présence des Pères Gaëtan et Levadoux, il charge le Père Giron, supérieur de la mission et curé de la paroisse, d'administrer le vicariat si Dieu l'appelle à Lui. Un missionnaire suggère alors à l'évêque de consacrer son vicariat au Sacré-Cœur s'il guérit, et d'ordonner à toutes ses missions de solenniser chaque premier vendredi du mois par un salut du Saint-Sacrement, en obligeant ce jour-là les internes à assister à la sainte messe. Le malade acquiesce aussitôt, ajoutant qu'il en serait ainsi même s'il ne guérissait pas.

Dès le soir de ce même jour, l'évêque reconnaît qu'il se sent mieux, et lorsque, trois jours après leur départ, les messagers reviennent apportant les médicaments, Monseigneur semble hors de danger.

Le 8 décembre, il était suffisamment rétabli pour bénir solennellement une grande statue de la Vierge de Lourdes placée sur un piédestal au centre du jardin intérieur ; et, le 22 décembre, pour conférer le sous-diaconat à l'abbé Charles Célestin Maonde et les ordres mineurs à l'abbé Louis de Gourlet.

Puis, à l'appel de la choche qui, chaque matin, réveille la communauté bien avant l'aube, il reprend sa tâche quotidienne. Les oeuvres demeurent multiples à Loango : internat d'une centaine d'enfants, école normale, noviciat des Frères, petit et grand séminaire, apostolat croissant qu'enrichit l'un ou l'autre poste secondaire en brousse. Il faut aussi veiller au débarquement des marchandises venant d'Europe, contrôler les arrivages, répartir ce qui revient à chaque mission et expédier leurs charges, après les avoir le plus souvent fractionnées en colis de trente kilos. Les caravanes sont encore relativement faciles à trouver et à expédier dans l'intérieur, mais ce beau temps ne durera plus longtemps. Evidemment, tout cela nécessite une importante comptabilité, depuis toujours source de conflits intérieurs, puisque, pour couvrir les frais de transport, de permis, de commission, d'emballage, de débarquement, de casse, de coulage, de vols, d'entretien des magasins-entrepôts, etc..., l'évêque estime nécessaire de majorer de 40 % le prix des factures, sommes réduites à 25 %, puis à 30 %, à la suite de violentes réclamations des missions de l'intérieur. Seul l'évêque assure toutes les commandes en France, contrôle tous les comptes et les retouche même parfois, après un retard de deux ou trois ans, ce que les missionnaires de l'intérieur estiment insupportable. Il dirige les travaux d'imprimerie et de reliure, et ne dédaigne pas d'aller encourager les Frères et les enfants qui travaillent au jardin potager et aux plantations.

Le plus souvent, à Loango, il dispose de six Pères et de deux Frères. Chacun est responsable d'une oeuvre. Le Père Giron, du ministère ; le Père Gaëtan, du petit séminaire et du grand ; le Père Le Louet, de l'internat, aidé par le Frère Jérémie ; le Père Levadoux, de la procure. Deux autres Pères s'occupent du noviciat des Frères et de l'école normale. L'évêque assure régulièrement les principales classes de latin au petit séminaire, et chaque soir la conférence spirituelle. Il lui arrive parfois d'avoir à remplacer un Père malade. L'administration générale relève évidemment de lui, c'est-à-dire les décisions importantes ; or, à ses yeux, tout détail est important, la bonne marche de ses missions, les relations avec l'administration, avec Paris et Rome qui régulièrement demandent des rapports.

Avec une ténacité inlassable, il veille lui-même à l'exécution du règlement dont il a doté chaque oeuvre. Ce règlement, il ne cesse de le préciser avec minutie, en particulier au cours des réunions d'oeuvres qu'il préside chaque mois. A propos du nettoyage de la cour intérieure dont il est parlé à la date du 27 mai 1888, il ajoute en marge du compte-rendu : "On ne se sert du balai que lorsqu'on ne peut enlever les saletés comme pailles, débris, etc... à la main". "On peut donner aux malades des chemises en drap", a-t-on décidé le 26 mai 1889 ; l'évêque précise qu'il s'agit du "drap bleu du commerce". "On doit avertir le directeur d'une oeuvre lorsque, pour une raison ou pour une autre, est-il écrit à la date du 8 septembre 1890, on introduit une modification temporaire au règlement commun de cette oeuvre". Bien qu'il ne s'agisse que d'une modification temporaire, Monseigneur rappelle entre les lignes qu'il faut, auparavant, avoir été "autorisé" à modifier ce point du règlement.

Si, par goût personnel, par discipline religieuse et par souci de consacrer tout son temps au travail, il réduit au strict nécessaire les relations avec la ville, les Européens, ceux de passage en particulier, viennent



volontiers rendre visite à la mission et à son évêque. Or la ville est en pleine croissance, et les voyageurs qui poursuivent leur route vers Brazzaville et l'Oubangui de plus en plus nombreux. Tous sont stupéfaits des connaissances dont font preuve écoliers, petits et grands séminaristes, et aiment descendre au jardin admirer les nombreuses variétés de légumes de France qu'y fait pousser le Frère jardinier.

Il n'est pas rare de voir maintenant plusieurs navires ancrés en même temps dans la baie, au delà du banc de sable ; bateaux français des Chargeurs Réunis et de la Compagnie Fraissinet, packets anglais, bateaux hollandais, belges, allemands de la Woermann Line chargent et déchargent leurs cargaisons dans les grandes pirogues et les boats qui dansent accolés à leurs flancs, puis, traversant le passage de la lagune, gagnent les embarcadères en briques jetés sur le rivage au pied de la route bordée de manguiers qui monte vers les factoreries et l'administration.

"Ville de Maceïo", "African", Taygète", "Thibet", "Talisman", "Goeland", "Anna Woermann", et aussi le petit "Sergent Malamine" sont maintenant des noms bien connus sur la côte.

A l'animation grandissante de la baie correspond le développement accru de la ville. L'administration s'étoffe de nombreux fonctionnaires. L'un d'eux, M. Carrieu, trésorier-commissaire, se distinguera de ses collègues en étant le premier Européen à séjourner à Loango avec sa jeune femme, en y demeurant de nombreuses années et, en ce temps où sévit la franc-maçonnerie, en manifestant toujours une amitié sincère à la mission.

#### DECISIONS DE ROME

Croyant bien faire, M<sup>et</sup> Carrieu avait fait imprimer le dernier rapport quinquennal que Rome lui demandait. Estimant ce texte suffisant, il s'était contenté de l'envoyer au cardinal préfet de la Propagande. Ce qu'apprenant, "Votre rapport tout imprimé, y compris la signature, n'a aucune valeur officielle, lui écrit le 9 novembre le Supérieur Général. Un rapport imprimé et sans signature propria manu n'a aucune valeur devant l'autorité à laquelle il est adressé. Il aurait fallu écrire au cardinal préfet une lettre manuscrite signée de votre main et indiquant à Son Eminence toutes les pièces que vous lui soumettez."

Ce rapport présentait précisément à l'arbitrage de Rome différents points assez discutés de l'administration épiscopale de Loango. Le 31 décembre, le cardinal y répondit cependant, et à la satisfaction de l'évêque qui commentait cette réponse dans une lettre circulaire le 28 mai de l'année suivante.

Doit-on, avait demandé Loango, mettre les missions d'Afrique, les oeuvres des enfants, le clergé indigène sur le même pied qu'en Europe, même si cela rend impossible l'entretien du clergé par les fidèles du pays, et par suite l'évangélisation de ces régions ?

A cette première question, le cardinal répondait prudemment, n'exigeant pour les oeuvres et les personnes qu'un entretien convenable dont, dans

la pratique, il revenait à l'évêque et à son conseil de fixer les modalités. "Cette première réponse, estimait l'évêque, termine à jamais toute discussion sur le genre de formation à donner aux fidèles et au clergé de nos missions d'Afrique... Il est évident que tous les pays ne peuvent avoir les mêmes besoins, les mêmes ressources et les mêmes manières de faire. Quoi de plus absurde, dit la Sacrée Congrégation de la Propagande, que de vouloir implanter en Chine les moeurs de France, de l'Italie, de l'Espagne ou de toute autre partie de l'Europe ?"

Autre question : les missionnaires recevant de la Propagation de la Foi le suffisant pour leur entretien, peuvent-ils, pour se procurer un peu plus de bien-être, disposer aussi des ressources des oeuvres de la Sainte Enfance, c'est-à-dire du travail et du fruit du travail des enfants élevés par ces oeuvres ?

Les missionnaires, répondait sans préciser le cardinal, doivent se contenter de ce qui leur est nécessaire. Le superflu doit être mis à la disposition du vicariat. D'où l'évêque concluait d'une façon générale : si les ressources de la Propagation de la Foi suffisent, il faut s'en contenter. Sinon, on peut prendre sur celles de la Sainte Enfance. Comme pour le moment les ressources de la Propagation de la Foi nous suffisent, nous ne pouvons nous faire servir par eux sans rétribuer leur Oeuvre. Les allocations de la Sainte Enfance et aussi tous les fruits de leurs travaux doivent donc leur revenir, c'est-à-dire servir à leur logement, à leur habillement, à leur nourriture.

Doit-on avoir une comptabilité séparée pour la Propagation de la Foi et pour la Sainte Enfance ? Le cardinal le pensait.

L'enseignement religieux des enfants suffit-il, tel qu'il est indiqué dans le règlement de l'internat ? Cette question, estimait le cardinal, était à soumettre au Supérieur Général de la Congrégation. Or, remarque M<sup>gr</sup> Carrie, la maison-mère a reçu et approuvé le coutumier réglementant l'internat.

Peut-on ériger des paroisses dans les localités où il n'y a pas dix familles chrétiennes ? "En pays de missions, il n'y a pas de paroisses, mais des districts", rappelait Rome. Donc, reconnaissait M<sup>gr</sup> Carrie qui avait érigé des paroisses dans toutes ses missions, "nous nous contenterons désormais de l'appellation de districts".

Le vicaire apostolique peut-il changer la couleur du costume des missionnaires ? Question à traiter avec le Supérieur Général, répondait le cardinal. A la suite de quoi, M<sup>gr</sup> Carrie exposait pourquoi le "restaurateur des missions du Congo, le Révérend Père Duparquet, avait jugé bon, en 1873, d'adopter la soutane blanche", mieux adaptée au soleil d'Afrique, tant pour le clergé africain qu'européen qui, portant le même costume que le premier, montrera qu'il se rapproche de lui. Le port de la soutane blanche au Congo a été autorisé par la maison-mère en 1873. Le consentement a été renouvelé en 1886. Donc, tous les missionnaires du Congo sont invités à l'accepter de grand cœur.

Puis, après la demande d'une dispense générale de la loi du jeûne et de l'abstinence en faveur des Européens, la dernière question concernait le problème épineux de la dîme, appelée maintenant redevance. Peut-on l'exiger de tous ceux qui peuvent la payer, sous peine de refus d'absolution ?

Question très difficile à trancher, répondait-on ; car, s'il est bon que les fidèles pourvoient à la subsistance de leurs missionnaires, une telle sanction ne peut les y contraindre, surtout dans les colonies relevant de la France dont le gouvernement est hostile à cette redevance.

Enfin, le cardinal estimait que, si l'évêque devait être félicité d'obliger ses missionnaires à apprendre les langues indigènes, il s'était montré trop sévère en édictant les lois de refus d'absolution ou d'interdit contre ses missionnaires qui laisseraient passer un mois ou deux sans étudier la langue du pays.

#### RETOUR DE MONSIEUR AUGOUARD - DOUANE ET ETAT-CIVIL

Dans la matinée du lundi 13 avril apparaît au large "La Ville de Maranhao". "Selo", crie la vigie qui surveille son arrivée. Le paquebot des Chargeurs Réunis amène de France M<sup>re</sup> Augouard. On termine à la hâte l'arc-de-triomphe qui, à l'entrée de la mission, porte l'inscription : "Benedictus qui venit in nomine Domini", on achève le nettoyage du chemin qui, de la chapelle, mène au rivage et qu'ornent feuilles de palmiers et drapeaux prêtés par le poste. Puis, le paquebot ancré dans la baie, les Pères Campana, Giron et Levadoux montent à bord saluer le prélat. Lorsqu'il débarque, au début de l'après-midi, M<sup>re</sup> Carrie, ses missionnaires, les Soeurs, toute la mission et bon nombre de fonctionnaires et de commerçants l'accueillent au débarcadère, au bruit des salves d'honneur que tirent les chrétiens du village de Saint-Benoît.

Après les premiers souhaits de bienvenue, un long cortège se dirige vers l'église, où M<sup>re</sup> Augouard exprime sa reconnaissance à ceux qui l'ont si bien reçu, recommande à leurs prières son évêcopat et donne sa bénédiction. Les cérémonies terminées, la foule dispersée, les évêques se trouvent seuls.

- Les lettres que m'adresse le Très Révérend Père Général sont de plus en plus pessimistes à propos des rapports entre l'Eglise et le Gouvernement. Qu'en est-il au juste ? interroge l'évêque de Loango.

- Il y a que la franc-maçonnerie a réussi à prendre le pouvoir et veut enlever à l'Eglise toute son influence. Jusqu'où ira-t-elle ? Jusqu'où les chrétiens de France accepteront-ils de se laisser faire ? Il est difficile de le savoir. Je dois reconnaître, cependant, qu'à Paris j'ai, en général, été bien reçu dans les ministères. Peut-être, il est vrai, parce qu'ils sont désireux de connaître d'une source non officielle ce qui se passe au Congo. Et Dieu sait si j'y ai multiplié mes visites, en particulier au ministère du Commerce d'où relèvent maintenant les colonies. Un autre malheur plus immédiat nous frappe au Congo. En violation de l'"Acte du Congrès de Berlin", la Belgique a pris l'initiative, au cours d'une soi-disant conférence anti-esclavagiste réunie à Bruxelles, de proposer d'établir des droits de douane dans le bassin du Congo. A part la commission hollandaise, toutes les autres délégations ont donné leur approbation, de sorte qu'à partir de mai ou de juin l'entrée de toutes les marchandises, sauf le matériel agricole, sera taxée et que, par le fait même, vous allez payer un impôt pour les pagnes, la nourriture et le matériel scolaire que vous faites venir pour vos internes que vous logez, nourrissez, habillez, instruisez gratuitement. J'ai évidemment protesté très



violemment. J'ai même publié en Hollande une lettre qui a fait beaucoup de tapage en France, en Allemagne, en Angleterre et surtout en Belgique. A la suite de quoi, la presse belge, spécialement la revue "Le Mouvement Géographique" m'a fortement attaqué. Pour avoir la paix, j'ai dû menacer de publier tout ce que je savais sur l'état du Congo. A la suite de cette menace, calme plat. Une fois de plus, j'ai compris qu'on ne répond à une déclaration de guerre qu'en prenant les armes pour se défendre. Le résultat de la bagarre fut qu'au lieu des dix pour cent dont nous étions menacés, on ne mettra en définitive que six pour cent. Mais il est plus que probable qu'après ces taxes en viendront d'autres. Comme je n'ai pu obtenir aucune exception en notre faveur, j'ai dépensé toutes mes ressources en achats de marchandises que j'amène avec moi. Celles-là au moins ne payeront pas de droits d'entrée. Demain, si le Père Levadoux est libre, nous les débarquerons de la "Ville de Maranhao".

- Il n'est guère solide en ce moment, le pauvre Père économiste. Fièvres après fièvres. Mais il n'arrête pas pour autant de travailler. Vos colis débarqués, vous aurez de la peine à trouver des porteurs. Le trafic Loango-Brazzaville s'intensifie de plus en plus.

- Ce que vous me dites ne m'étonne pas. J'avais sur le bateau un compagnon, d'ailleurs très agréable, qui s'appelle M. Dybowsky. Le comité de l'Afrique française l'envoie avec deux Européens et de nombreux tirailleurs sénégalais renforcer l'expédition Crampel. M. Dybowsky, à la différence de M. Crampel, a l'intention de venir vous rendre visite. Mais il sera le premier à réquisitionner les porteurs pour monter à Brazzaville son immense matériel. Et comme il a plus de ressources que moi !... A toute chose malheur est bon : l'importance de la route va, paraît-il, vous donner comme résident M. Cholet. Vous serez difficilement mieux servi. Qui avez-vous en ce moment à la résidence ? J'irai dès demain, sans doute, faire visite à l'administrateur principal.

- Depuis un mois jour pour jour, nous avons M. de Kerraoul. Il faisait partie, en 1883, avec M. de Chavannes, M. Dolisie, etc... de la première mission de l'"Ouest Africain". C'est donc un vieux compagnon de M. de Brazza. Nous n'avons pas à nous en plaindre. Il n'en était malheureusement pas de même de son prédécesseur, M. Crouzet, qui, dès son arrivée en août dernier, répondit à mon boy Athanase qui lui portait ma lettre de bienvenue : "Dis à 'Monsieur' Carrie que je le remercie, mais que je n'aime pas les prêtres". S'il ne nous aimait pas, il fut cependant bien forcé de reconnaître que nous étions utiles, car, quinze jours plus tard, il me demandait nos ouvriers et nos grands écoliers pour déboucher le chenal de la lagune, une fois de plus obstrué par les sables. Si bien que, vers la fin de son séjour, ses rapports avec nous étaient devenus très corrects. Malheureusement pour lui, un de ses administrés africains mourut en prison des suites, dit-on, d'une bastonnade trop violente. M. Crouzet fut immédiatement relevé de ses fonctions, rappelé au Gabon, puis en France. Il avait duré huit mois. Ce qui est beau à Loango où les résidents se succèdent rapidement. En comptant M. de Kerraoul, j'en ai déjà vu défiler douze depuis 1883. Il est vrai que trois d'entre eux n'étaient qu'intérimaires.

Quelles autres nouvelles nous ramenez-vous de France ?

- Le gouvernement belge a décidé de remplacer en septembre prochain nos missionnaires de Bona et de Nemlao par les leurs.

- Nous quittons donc nos vieilles missions. Mais qu'importe ! Le Père Campana ne sera pas gêné pour leur trouver du travail. L'Afrique qui en a tant besoin se réjouira de voir arriver de nouveaux ouvriers. Le gouvernement de l'état du Congo leur facilitera leur tâche. Avez-vous appris qu'à Brazzaville votre ami Albert Dolisie nous cherche des ennuis ?



- Ce n'est pas possible ! N'avions-nous pas fondé ensemble Linzolo, voici huit ans.

- C'est justement Linzolo qu'il ennue avec des mesquineries à propos de mariages chrétiens. Il agit comme s'il voulait les empêcher. Qu'un vieux païen de quatre-vingt-dix ans prenne pour dixième femme une fillette de treize ans, l'administration française, hautement respectueuse des coutumes africaines ferme les yeux et laisse faire. Mais qu'un chrétien veuille devant Dieu épouser une chrétienne, alors elle intervient, s'interpose, réclame des enquêtes et exige, sous peine de sanctions prévues par la loi, que tout d'abord nos braves gens comparaissent devant elle, et par trois fois, en vue de publier leurs bans et d'établir l'état-civil. Et vous savez la crainte de nos noirs à se présenter au commandant.

- De quand datent ces événements ?

- De ces dernières semaines. Je les ai appris hier par une lettre du Père Sand.

M. Dolisie a d'abord envoyé un billet au Père Rémy qui vous remplace à Brazzaville. Ce billet est daté du 23 mars : "Révérend Père, écrivait Dolisie, j'ai appris par hasard que le Révérend Père Sand se proposait de célébrer quelques mariages dimanche prochain, jour de Pâques. Comme il ne m'a informé de rien, je ne veux pas lui écrire à ce sujet. Mais le Père Sand n'est pas sans connaître les formalités de la loi française, et vous savez que mon devoir est de faire respecter la loi. Je vous envoie ci-joint un code que je vous prie de me retourner. J'appelle votre attention sur les articles 63 et suivants, 165 et suivants du code civil, et tout particulièrement sur les articles 199 et 100 du code pénal, qui visent le cas où va se mettre le Père Sand vis à vis de la loi."

- Il aurait pu, en effet, prévenir M. Dolisie. Mais, puisqu'il est luxembourgeois, peut-être ignorait-il les exigences de la loi française ?

- C'est possible. Mais ce qui est certain, c'est que M. Dolisie a brandi ses foudres beaucoup trop vite. Tout simplement parce que le Père Sand n'avait nullement l'intention de faire ces mariages le jour de Pâques. Et cela pour de multiples raisons qu'il me donne : 1°, à cette époque deux garçons seulement sur six avaient arrêté leur choix. 2°, quatre des filles sont encore païennes, et le Père Sand, avec raison, ne veut pas de mariages mixtes. 3°, une seule des six cases était terminée. 4°, aucune publication des bans n'avait été faite à l'église. Enfin, 5°, le Père Sand ignorait jusqu'au nom des futures. Dans ces conditions, m'écrit-il, de quoi aurais-je pu informer M. Dolisie ? Il ajoute que, d'après lui, le fin mot de l'histoire est le désir bien connu qu'a Dolisie de gonfler Brazzaville. Tous les moyens lui sont bons, paraît, pour y attirer les noirs de la brousse et tenter de les y fixer. Mais ce n'est guère croyable.

- Je le crois, au contraire. N'ai-je pas vu Dolisie faire venir au poste des centaines de travailleurs plus ou moins bénévoles, alors qu'il n'avait pas de travail sérieux à leur donner et que, comme d'habitude, le ravitaillement faisait défaut. Pour les nourrir, il réquisitionnait tous les vivres, y compris ceux des marchés des environs, ce qui affamait les manoeuvres des commerçants de Brazzaville.

- Il razzie maintenant à prix d'or les denrées du marché de Linzolo, m'écrit le Père Sand, dont les écoliers sont affamés.

Quinze jours plus tard, les charges de trente kilos préparées et la caravane de cinquante porteurs recrutée, l'évêque de Brazzaville s'engageait

sur la route des caravanes où, après trois jours de marche, le mal qui avait exigé son retour en France un an plus tôt l'oblige à revenir à la côte. Ses deux compagnons qu'il amène pour la première fois en Afrique, le Père Faure et le Frère Germain, poursuivent seuls le voyage.

Tout en se remettant rapidement de son indisposition, l'évêque de Brazzaville voit arriver à Loango, avec le titre d'administrateur principal, son vieil ami M. Cholet.

Grand, maigre, les cheveux, déjà rares, coupés ras, le front large et haut qu'il aime coiffer d'un casque cloche, les mollets serrés dans de hautes bottines à lacets, le résident, qui débarque pourtant de France, a les traits tirés, les yeux profondément enfoncés dans les orbites, les pommettes saillantes, les joues creuses sous une courte barbe plantée dru. L'évêque s'inquiète de ne pas lui trouver meilleure mine. "Ce n'est rien, répond Cholet. Un peu d'ennui avec le foie." Hélas, Loango sera son dernier poste.



3 5282 00615 2782





Duquesne University



3 5282 00615 2782